

Hangman - Les fantômes du bourreau

Bouchery, Sébastien

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

SÉBASTIEN
BOUCHERY

HANGMAN

LES FANTÔMES DU BOURREAU



LBS
NOIR

HANGMAN

LES FANTÔMES DU BOURREAU

SÉBASTIEN BOUCHERY

Je dédie cet ouvrage à la mémoire d'Isabelle, qui en plus d'avoir partagé ma vie et mon bonheur, a toujours été ma première lectrice.

"Ce roman est pour toi."

PREMIÈRE PARTIE

Désignés

Manitowoc, État du Wisconsin. Novembre 1853.

Ils longeaient le sentier du bois d'Abesse Dewey. Leurs pieds nus et transis creusaient la neige glaciale. Enchaînés en file indienne et mains collées derrière leur nuque raide, ils tremblaient comme un bosquet d'arbrisseaux sous le vent du nord. Leur souffle soulevait d'épaisses volutes de fumée blanches qui se confondaient avec la brume de la nuit. Leurs haillons lacérés et légers comme des voiles de soie crissaient sur leurs plaies brûlantes.

Cinq jeunes adultes. Trois garçons et deux filles.

Harassés, déshydratés, condamnés.

Sven, le marcheur de tête, s'effondra le premier. La neige étouffa sa chute. Il faillit entraîner Lilly dans sa dégringolade. La jeune fille claquait des dents. Elle trouva néanmoins le courage et la force de lui porter secours. Vraisemblablement, elle seule avait conscience que son sort dépendait invariablement de celui des autres.

— Relève-toi, lui ordonna-t-elle en le tirant par le col de sa liquette cartonnée par le gel.

Les trois autres marcheurs observaient Lilly épuiser ses dernières ressources. Aucun d'entre eux ne jugea utile de l'épauler. Boyle était un gaillard robuste. Plutôt grand et bien bâti, il semblait avoir renoncé. Ses lèvres étaient pâles et sa barbe naissante recouverte de givre.

Mary était placée en quatrième position, entre Boyle Fredman et Custer Wayland. Ses chevilles saignaient et constellaient la neige de petites taches pourpres, aussitôt recouvertes par les flocons. À bout de forces, elle n'avait plus le courage de gémir.

Custer, le dernier, n'avait pas plus de dix-sept ans. Fils de pasteur, il maudissait Dieu de l'avoir ainsi abandonné. Pourtant, il avait assisté à chaque messe donnée par son père, à l'église protestante de Lake Winebago. Jamais il n'avait manqué un office. Cadet de sept frères et sœurs, Custer était le seul à avoir choisi la voie céleste. Il voulait, tout comme son père, devenir pasteur. Jusqu'à ce que ce détraqué les trouve, lui et les autres. Les sermons évoquaient immanquablement les mises à l'épreuve, les pièges tendus par le ciel pour tester la foi des hommes. Ceci n'avait rien d'une expérience. Il s'agissait d'une mise à mort perfide et inéluctable. Sans aucun espoir de salut. L'âme de Custer avait été ébranlée. Bien trop tôt. Il n'avait pas les armes pour combattre les ténèbres.

Et cette pauvre fille qui s'évertuait à sauver Sven le freluquet. C'était peine perdue. Custer le savait. Ils le savaient tous. Cette folle gardait la foi, elle espérait encore. Elle allait bientôt crever comme Sven, comme tous les autres.

Lilly parvint à passer le bras de Sven autour de ses épaules.

— Aide-moi, bon Dieu, grogna-t-elle.

Sven s'agenouilla. Lilly dut réunir ses dernières forces pour le hisser. Jusqu'à ce que le garçon parvienne à se redresser.

Sven n'arrivait plus à ouvrir les yeux. Ses paupières étaient enflées et ses cils collés. Il ne respirait plus, il suffoquait.

— Avance, lui glissa-t-elle à l'oreille. Tu vas tous nous faire tuer.

Sven lança son pied droit en avant et toutes les chaînes se mirent à tinter. Le convoi reprit sa marche forcée. À chaque pas, la neige se faisait plus molle, plus haute, plus difficile à dompter.

Le vent soufflait ses bourrasques floconneuses sur leurs visages. Leurs membres ne répondaient plus à l'appel de la survie. Ils ne pourraient sans doute pas faire un mile de plus. Si l'un d'entre eux tombait encore, c'en serait fini. Pour tous.

Un ricanement grave et étouffé leur parvint dans un écho sifflant.

L'homme derrière eux était hissé sur un cheval. Une aura diabolique dissimulée par les ombres de la forêt. Ils avaient tous vu son visage. Désormais, ils le connaissaient.

L'homme était le Mal incarné. Le Diable en personne. Satan né des enfers venu répandre l'Armageddon sur Terre. Custer le connaissait pour en avoir entendu parler lors des sermons. Il avait lu des textes sur la fin du monde perpétrée par le Malin.

L'individu portait un manteau en cuir doublé de laine de mouton. Son visage était recouvert d'une écharpe en angora qui lui remontait sous les yeux, et son regard dissimulé par l'ombre de son chapeau en feutre. Ses mains, enfilées dans des mitaines trouées, guidaient les rênes de sa jument. Lorsque les adolescents prenaient un peu d'avance, il émettait un claquement du palais et donnait de petits coups de bride sur l'encolure de son cheval. La fumée qu'il dispersait à travers les mailles de son écharpe s'évaporait lentement, encerclant sa tête d'un halo terne et macabre.

Les bracelets que les jeunes portaient aux chevilles leur cisailaient les chairs. Engourdis par le froid, ils ne sentaient même plus la douleur.

Les orteils de Custer Wayland ressemblaient à de minuscules icebergs. Il était conscient que même s'il s'en sortait, il en perdrait quelques-uns. Le docteur Halluman ne ferait pas dans la dentelle. Dès qu'il estimerait le risque de gangrène élevé, il amputerait. L'idée de passer entre ses mains, de le recroiser un jour était loin derrière. Custer donnerait trois de ses doigts de pieds s'il le fallait, quitte à s'en

faire un collier pour orner la devanture de la chapelle de Lake Winebago. À condition qu'il revienne vivant chez lui.

Mary Holbrook titubait. Non pas à cause du poids des chaînes, ni même de la douleur. L'épuisement avait raison d'elle. L'homme les avait obligés à se dévêtir presque intégralement, ne leur laissant que leurs sous-vêtements usés. Mary ne sentait plus ses doigts paralysés. Elle regrettait amèrement sa dispute avec Angèle, sa sœur. Quelques jours plus tôt, elles s'étaient chamaillées à cause d'une robe. Les deux sœurs et leurs parents s'étaient rendus en ville pour acheter des victuailles, de la quincaillerie et des robes pour les filles. Mais comme deux jumelles jalouses, leur choix s'était porté sur une même mousseline de soie bleue. Pour éviter le conflit, leurs parents avaient décidé de ne l'acheter à aucune des deux. Mary s'était alors enfuie de la ferme pour boudier dans la clairière, près du ruisseau. Elle n'était jamais revenue.

Boyle Fredman travaillait avec son père dans la forêt de sapins de Meadow Reazen. Ils œuvraient tous les deux pour un propriétaire forestier qui employait à l'année plus de soixante hommes. Après la journée, Boyle avait décidé de se rendre en ville avec Tom et Baloo, deux bûcherons de la scierie. Après avoir bu quelques verres, Boyle avait préféré rentrer à pied, prétextant qu'un peu d'air frais lui ferait du bien et lui éviterait une sévère correction par son père. Il n'atteignit jamais la sortie de la ville.

Lilly Langenkamp était brodeuse. Elle réalisait ses ouvrages avec sa mère dans leur maison au bord du lac Michigan. Elles cousaient ensemble des galons militaires pour le régiment d'infanterie de la cavalerie américaine. Une série de passements cousus au fil doré leur avait été commandée. N'ayant plus de fil afin de poursuivre l'ouvrage, Lilly s'était rendue au General Store, sans jamais parvenir à atteindre le sentier de Rory Beach.

Sven Alvorsson vivait sur le sol américain depuis quelques mois, issu d'une famille suédoise ayant émigré par la mer, tout d'abord à Duluth, dans le Minnesota. Puis Oleg, son père, avait trouvé un travail comme menuisier près de Milwaukee dans le Wisconsin. Ils étaient descendus vers le sud et de fil en aiguille, le travail s'était déplacé jusque sur les côtes de Manitowoc. Sven chargeait et déchargeait les bateaux. Un soir, Jonas Pills, le contremaître, avait demandé à Sven de charger plusieurs carioles de tonneaux à bord d'un navire de ligne. La nuit était tombée et Sven n'était jamais rentré chez lui.

Tous isolés et réunis par un même individu. L'homme au chapeau large et aux yeux invisibles.

Les prisonniers et leur bourreau progressèrent jusqu'au bois d'Elton Savage, près de Silver Creek. Le bourreau tira sur les rênes et la jument émit un hennissement aigu. La file indienne ralentit. Le voyage

touchait à sa fin.

— Arrêtez-vous là, ordonna l'homme de sa voix étouffée.

Les jeunes gens obéirent. Curieusement, les tremblements cessèrent. Comme si aucun d'entre eux n'avait plus peur. Sentiment erroné. Ils avaient tout simplement accepté leur sort comme on tend les bras lorsque la mort approche, mettant ainsi fin à un calvaire interminable.

L'homme glissa de sa monture et noua les rênes autour d'une branche. Le sentier avait disparu. Il ne restait plus qu'une large étendue de coton, illuminée par la lune. Les flocons, légers, voletaient silencieusement. Le bois se trouvait à dix pas. Custer osa un regard en direction de la forêt. Il ne discerna que la nuit à travers les premières ramures. Les ténèbres décrites par l'évangéliste Jean. Contre toute attente, il se mit à prier.

Le bourreau se dirigea vers eux et dégaina son Colt Walker.

— Par là-bas, dit-il en remuant son pistolet en direction de la forêt.

Sven ne bougea pas d'un pouce. Il observait l'homme. Impossible de détacher son regard de ce monstre. L'individu n'était qu'une ombre maléfique. La lune éclairait uniquement ses yeux pervers et cyniques.

— Qu'est-ce que tu regardes ? demanda-t-il. T'as pas entendu ? Tu as de la glace dans les oreilles ?

Sven le défia du regard. Il n'avait plus rien à perdre. La grande vertu de la résignation, sans doute. Puis l'homme, amusé, lui offrit un sourire que seul Sven perçut.

— Allez, bouge, tes amis deviennent tout violets, ordonna le bourreau.

Sven obtempéra et les chaînes soulevèrent un son métallique qui fit écho dans les masses invisibles de la forêt. Têtes baissées, ils s'engouffrèrent dans les bois comme des condamnés en route pour l'échafaud. L'homme les suivait, plantant ses bottes dans la neige écrasée par le passage des jeunes martyrs.

Ils marchèrent une centaine de mètres, puis l'homme leur intima de s'arrêter au cœur d'un cercle. Autour d'eux, la plantation des arbres dessinait une arène. En son centre, plusieurs souches sciées à ras conféraient au site un air de cimetière forestier.

— Arrêtez-vous.

Les jeunes gens formèrent une ligne. Cinq soldats prêts à être fusillés. Le bourreau se plaça face à eux. Une petite brise décrocha de la poussière de neige des sapins, qui se confondit avec les flocons. Les microscopiques particules cristallines caressèrent leurs visages, offrant leur dernière absolution.

— À genoux, tout le monde, dit l'homme en agitant son pistolet devant lui.

Les jeunes gens échangèrent des regards perdus, en quête d'une aide qui ne viendrait jamais.

Seul Custer osait affronter les yeux perfides de leur tortionnaire. Prisonniers depuis plusieurs jours, ils avaient tous subi des sévices dégradants. Il y avait d'abord eu l'humiliation, puis la douleur. Et maintenant, la mort. Aucune contrepartie à leur calvaire. Juste le dernier paragraphe de leur vie, gravé sur leurs stèles anonymes.

Le vent souleva un sifflement glaçant.

— Bon, on n'a pas toute la nuit, grogna l'homme. Moi, je me gèle les arptions. Alors on se magne.

Sven fut le premier à planter ses genoux dans la neige glaciale. Mary la deuxième, suivie de Lilly, puis vint le tour de Boyle et de Custer, qui résista quelques secondes de plus. Le bourreau leva les yeux vers le ciel et poussa un soupir d'agacement. Enfin, Custer obtempéra.

Sous le poids de la fatigue et de la résignation, ils étaient maintenant comme prosternés devant un démon, prêts à lui faire allégeance.

L'homme les contourna et se mit à faire les cent pas derrière eux. À force de passage, il creusa une tranchée suffisamment profonde pour recouvrir de neige ses bottes élimées. Le bourreau détacha les chaînes maudites qui lacéraient les membres des jeunes gens. Il s'arrêta derrière Sven Alvorsson. Le freluquet se mit à trembler tandis que le bourreau tendait la mire de son canon sur sa nuque.

— On a passé un bon moment. Merci à toi.

Il appuya sur la détente.

Une gerbe de sang éclaboussa la neige et le corps désarticulé de Sven s'écrasa dans la poudreuse. Mary et Lilly hurlèrent, déchirant la nuit d'un cri aigu. Boyle sursauta simplement tandis que Custer resta impassible, déjà prêt pour son passage dans l'autre monde.

L'homme fit un pas de côté et se figea derrière Lilly. La jeune fille pleurait en silence. Ses larmes formaient deux ruisseaux crasseux sur ses pommettes.

Le bourreau tendit le bras et une deuxième détonation rebondit dans le ciel cotonneux. Lilly et Sven, allongés côte à côte, trempaient dans une même mare de sang. Chaude et visqueuse.

Boyle prit une grande inspiration. Il était le suivant sur la liste. Il essayait de lutter, ne voulait pas donner l'illusion à ce salopard d'avoir peur. Il résista tant qu'il put. Mais lorsque le chien du revolver cliqueta derrière ses oreilles, il étouffa un sanglot.

— Faites pas ça... supplia-t-il. S'il vous plaît...

L'homme ignore ses jérémiades. Il appuya le canon brûlant sur la nuque de Boyle. Le garçon grimaça de douleur. Peut-être était-ce là le dernier supplice qu'il endurerait... Il pria pour que tout se passe rapidement. Sans souffrance, sans bruit.

Le bourreau fit durer le plaisir. Encore et encore. Jusqu'à ce que Boyle craque et se mette à pleurer comme un enfant. Le coup partit et la gorge de Boyle explosa pour se répandre en un tas d'os et de chair.

Son visage s'enfonça dans la neige.

Sa voisine Mary, ne percevait plus qu'un amas de cheveux sales et poussiéreux danser sur la surface maculée. Sans savoir pourquoi, elle pensa immédiatement à la dépouille d'une belette. Elle émit un petit rire nerveux doublé d'un hoquet sanglotant. Elle entendit la neige crisser sous les pas de l'homme. Il se tenait là, juste derrière elle, à quelques centimètres. Sa dernière pensée fut pour ses parents.

Une nouvelle détonation. Puis, le trou noir. Son corps s'effondra comme un sac de son.

Custer abandonna un regard en coin à la dépouille de sa voisine. Une fumée discrète s'échappait d'un petit trou à la base de sa nuque. Cette fois-ci, c'était son tour. Il l'avait accepté. Les prières qu'il avait marmonnées dans sa tête lui ouvriraient sans doute les portes du paradis. Custer se souvint de la première épître aux Corinthiens. Celle-là même qui accordait la résurrection aux justes. Custer se considérait comme étant l'un d'entre eux. Il était bien trop jeune pour avoir abusé du péché, persuadé que son âme deviendrait immortelle et qu'à la fin des temps, Dieu redonnerait leurs corps aux âmes.

Custer sentit quelque chose lui caresser les cheveux. Le bourreau s'amusait à entortiller des mèches autour du canon de son revolver.

— Alors le dur, dit-il. Tu as quelque chose à ajouter ?

Custer ne répondit pas. Il marmonnait.

— Tes prières ne te serviront pas à grand-chose, reprit l'homme au chapeau de feutre. Tu sais que selon la doctrine catholique, la gratuité du salut qui vient de Dieu ne dépend pas du mérite. Je sais que vous pensez autrement, vous les protestants. Mais qui croire en fin de compte ? As-tu toujours été un brave garçon ? As-tu aidé ton prochain comme il est recommandé dans la Bible ? Je suis sûr que oui.

Le bourreau se mit à rire.

— Mais si on veut aller au fond des choses, et si on considère la situation d'un point de vue purement cartésien, à cet instant précis, ton salut ne dépend que de moi. Et de mon index glacé qui n'arrête pas de trembler. Alors, est-ce que tu penses être en veine, gamin ?

Custer baragouinait de plus en plus rapidement.

— Vous êtes tous les mêmes, les religieux, poursuivit l'homme. L'échange n'est pas votre tasse de thé sauf pour laver vos péchés. Vous restez assis sur vos positions parce que vous pensez qu'elles sont les seules à garantir la vérité. Alors moi, j'ai une question. Comment peut-on prétendre aimer son prochain quand on n'est pas foutu d'accepter la conception d'une foi différente ? Est-ce que tu as la réponse ?

Custer cessa de marmonner. Son regard se figea vers les ténèbres, droit devant lui.

— Ouais, tu es bien comme les autres. Pour dispenser la bonne parole, y a toujours un moraliste dans vos rangs, mais quand il s'agit

de répondre aux questions essentielles, ben y a plus personne à la sacristie. Alors je vais te faire une fleur et te laisser seul juge. Si jamais on devait se revoir au purgatoire, bien que je sache que vous n'y croyez pas non plus, tu me diras ce que tu as vu. Peut-être prendras-tu conscience que pas une seule religion ne détient la vérité absolue... Et que le salut viendra de ta capacité à admettre l'existence d'autres dieux... Ou peut-être que tu verras rien du tout parce que si ça se trouve, y a absolument rien derrière le grand rideau... Juste le néant. Le noir total. Alors, Custer, penses-tu réellement qu'il existe une théologie unique ?

Le jeune garçon n'entendait pas les paroles de l'homme au chapeau de feutre. Ne les entendait plus. Lorsqu'il fut enfin en paix avec lui-même, il ferma les yeux.

L'homme arma le chien de son arme et écrasa son index sur la détente. La balle pénétra par l'arrière du crâne, et le visage de Custer se répandit sur la neige en une bouillie poisseuse.

Découverts

Les chutes de neige s'étaient apaisées durant la nuit.

Jordan Pritchett relevait les pièges qu'il avait disposés la veille. Le jour s'était levé deux heures plus tôt et le garçon effectuait sa ronde quotidienne dans les bois d'Elton Savage. Un rituel qu'il respectait scrupuleusement depuis qu'il était en âge de se promener seul dans la forêt. Le jeune homme avoisinait les seize ans. La ferme de ses parents était située à deux miles de Silver Creek, derrière une colline.

Jordan déposait ses pièges à grives au printemps et ceux pour les lapins au milieu de l'automne. Après avoir suffisamment recueilli de gibier, il les apportait à monsieur Studmore, le gérant du General Store de Manitowoc. Ajoutés aux œufs produits par la ferme, Jordan et sa famille parvenaient à vivre décemment lors des périodes difficiles.

Jordan approcha d'un collet caché sous une strate de mousse, elle-même étouffée par une plaque de neige. Il épousseta le piège d'un geste délicat puis souleva l'écume givrée. Dessous, un petit lapin était pris. Son corps était encore chaud. La prise datait d'une heure ou deux, tout au plus. Jordan détacha l'animal du collet puis l'introduisit dans une sacoche en jute qui pendait sous son bras gauche. Il réarma le piège et le camoufla avec minutie.

C'était sa première prise du matin. Les trois autres pièges qu'il avait placés entre l'ouest du sapin mort et le rocher du Chien n'avaient rien donnés. Jordan poursuivit sa collecte. Il lui restait encore deux pièges à relever et il pourrait ensuite se rendre à Manitowoc.

Son pied droit écrasa une branche sèche qui le déséquilibra. Jordan vacilla, tenta de se rattraper à un arbrisseau, puis chuta lourdement entre deux troncs pourris. Il s'aplatit dans la neige. Lorsqu'il releva le nez, son visage était couvert d'un voile blanc poudreux. Il s'essuya en pestant contre le mauvais sort, et prit appui sur ses bras pour se redresser.

Ses yeux furent attirés par une tache sur le sol. Une salissure prononcée. Une dissonance outrancière dans le paysage harmonieux. Jordan plissa les yeux et rapprocha son visage de la souillure. Il saisit une brindille et la planta au centre de la bavure.

— On dirait... du sang, se dit-il.

Il se releva et en aperçut une autre quelques mètres plus loin. Puis encore une autre vers la mare. Les taches étaient dispersées le long d'un passage jalonné de traces de pas recouvertes. Immédiatement, Jordan fut convaincu que quelqu'un de blessé avait traversé cette

partie du bois. Ou plutôt plusieurs personnes s'il se fiait aux repères multiples et désordonnés que la neige avait commencé à recouvrir.

Il les suivit prudemment. Peut-être le blessé était-il accompagné par d'autres personnes venues le secourir ?... Ou peut-être s'agissait-il aussi d'un bandit qu'un shérif avait éclopé durant l'attaque d'une banque ou d'une diligence ?... Il valait mieux être prudent sans pour autant fuir à l'opposé. Car après tout, il pouvait tout aussi bien s'agir d'un promeneur égaré ou d'un chasseur victime d'un accident.

Les traces se rapprochaient au fur et à mesure que Jordan progressait dans la forêt. Enfin, il déboucha dans l'arène aux souches. Ce petit cercle de bois coupés qui ressemblait à un cimetière.

Mais lorsque Jordan pénétra au cœur de l'enceinte, la métaphore prit tout son sens.

Au cœur de l'arène gisaient cinq corps étendus et partiellement recouverts de neige. Jordan réprima un hurlement et écrasa ses deux mains contre sa bouche.

Rapatriés

Les flocons venaient de reprendre leur valse aérienne. Petits et épars, ils zébraient le ciel de veinures mouvantes sur une toile anthracite.

Plus de deux heures s'étaient écoulées depuis la macabre découverte de Jordan Pritchett. À cette heure de la matinée, il était accompagné du shérif Paul Hanlon et de ses deux adjoints, Bob Fulton et Mike Pilby.

Jordan les précédait. Il les conduisit jusqu'à l'arène. Bob et Mike gambadaient à travers les ronces et les feuillages comme deux jeunes cerfs en pleine cavalcade. Plutôt minces et athlétiques, ils caressaient la trentaine et arboraient tous deux fièrement leurs insignes rutilants.

Pour Paul Hanlon, c'était une autre histoire. La cinquantaine bien installée, il peinait à garder l'équilibre dans leur crapahute. Victime d'arthrose et d'une silhouette bedonnante, Hanlon payait quarante années de négligence. La sueur perlait sur son front malgré les températures, et sa respiration émettait des sifflements rapides et suffocants. Il regrettait de ne pas avoir arrêté de fumer plus tôt. Ses deux adjoints n'avaient jamais touché à une cigarette, ni même à une pipe. Il leur arrivait parfois de boire deux ou trois verres à la fin de la journée, mais ce n'était jamais devenu une habitude. D'après Hanlon, la sagesse n'était pas un cadeau du temps, mais une vertu propre à l'âme.

Ils pénétrèrent enfin dans l'arène. Mike trébucha sur une souche sciée à ras le sol et faillit tomber. Il se rattrapa *in extremis* sous le regard admiratif du shérif Hanlon. Si lui-même avait planté sa botte dans la radicelle, sûr qu'il se serait écroulé comme un tonneau plein tombé du chariot.

Hanlon rejoignit ses comparses, complètement essoufflé. Jordan s'écarta des cadavres.

— Je les ai trouvés ce matin en relevant mes pièges, dit-il.

Hanlon approcha et s'accroupit dans une grimace. Il agrippa les cheveux du troisième corps et souleva son visage. La gorge de la victime, lacérée par l'impact, laissait place à un trou béant aux rebords déchiquetés.

— Bordel de couille, c'est le jeune Boyle Fredman, grommela le shérif.

— Le fils de Ken ? demanda Bob Fulton.

— Ouais. C'est bien lui. Ça fait trois jours que son père est sans nouvelles.

— Ça fait douze, intervint Mike Pilby sous le regard ahuri de Jordan, qui ne comprenait pas grand-chose à ce chiffre.

— Ouais, douze, répéta Hanlon. Mais il y en a quatre qu'on n'a pas encore retrouvés.

— De quoi parlez-vous ? s'immisça Jordan.

Mike échangea un regard avec Bob. Hanlon se redressa et se dirigea vers Jordan. Il posa sa lourde paluche sur son épaule.

— Écoute, mon garçon. Je préfère expliquer tout ça à tes parents. Où habites-tu ?

— À deux miles à l'ouest de Silver Creek, derrière la colline pelée.

— C'est bien que tu sois venu nous trouver en premier. Mais pendant quelque temps, je te conseille de ne plus venir chasser dans ces bois. Tu m'as compris ?

Le garçon acquiesça.

— Bien. Bob va retourner en ville chercher des bras et une carriole. Ils vont rapatrier les corps de ces malheureux. Pendant ce temps, tu vas m'emmener chez toi. Il faut que je parle à tes parents.

Jordan opina.

Hanlon s'adressa à ses adjoints.

— Bob, retourne au bureau. Réquisitionne des hommes et un chariot, et reviens ici pour ramener ces cadavres en ville.

— OK, shérif.

Puis Hanlon se tourna vers Mike.

— Tu vas rester ici et attendre le retour de Bob. Moi, j'accompagne le gosse chez ses parents. On se retrouve plus tard.

Mike hocha la tête.

Bob Fulton emprunta l'itinéraire qu'ils avaient pris plus tôt et disparut dans l'obscurité de la forêt. Mike Pilby chargea sa Winchester et s'assit sur une souche.

Hanlon posa une main contre la nuque de Jordan et l'entraîna en direction du sentier.

— Dire qu'il va falloir refaire le chemin en sens inverse, marmonna le shérif.

— Je vous aiderai, promit Jordan avec empathie.

Hanlon glissa ses doigts dans les cheveux du gamin et les ébouriffa.

— Brave garçon... brave garçon.

Paul Hanlon et Jordan dévalèrent le versant de la colline Pelée. La ferme se dessinait progressivement au loin. Jordan, calé sur la croupe de la jument, ceinturait le ventre du shérif sans parvenir à en faire le tour.

Les cavaliers pénétrèrent dans la propriété et un vieux chien ébarbé comme la colline se rua sur eux, en donnant des coups de dents autour des boulets de la jument.

Jordan sauta à terre tandis qu'Hanlon se laissa glisser de la selle. Le gosse appela son père.

Une femme apparut dans l'encadrement de la porte de la ferme, un torchon dans les mains. Certainement la mère, pensa Hanlon. Cathy Pritchett portait plutôt bien sa quarantaine. Ses cheveux étaient remontés en chignon et quelques mèches rebelles lui couvraient les yeux. Immédiatement, son regard se porta sur l'insigne de Paul Hanlon.

— Jordan ? Que se passe-t-il ?

Le gamin rejoignit sa mère au pas de course.

— C'est le shérif Hanlon, dit-il en désignant le concerné du pouce. Il veut vous parler à papa et à toi.

— Qu'est-ce que tu as fait, Jordan ?

Les yeux du garçon s'obscurcirent.

— Rien du tout, madame, intervint Hanlon. Jordan a fait une découverte dans le bois d'Elton Savage ce matin.

Cathy Pritchett posa le torchon sur le rebord de la fenêtre et s'approcha du shérif. Elle tendit une main qu'Hanlon s'empressa de serrer avec délicatesse.

— Je suis Cathy Pritchett.

— Paul Hanlon.

— Que se passe-t-il ?

— Est-ce que votre mari est là ? J'aimerais vous parler à tous les deux.

Avant que Cathy ne réponde, Steve Pritchett apparut sur le seuil de la grange.

— Shérif ? Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Bonjour Steve, dit Hanlon en pinçant les rebords de son chapeau.

— Tu connais le shérif ? demanda Cathy.

— On s'est croisés une fois ou deux en ville, répondit son mari.

— Ça fait pas longtemps que j'officie à Manitowoc, reprit Hanlon. Pour en revenir à nos affaires, j'ai souhaité vous rencontrer après la découverte de Jordan dans la forêt.

Steve et Cathy se placèrent l'un à côté de l'autre, presque épaule contre épaule. Attentifs et inquiets. Jordan, quant à lui, restait fièrement aux côtés du shérif.

— Jordan a trouvé cinq cadavres, poursuivit Hanlon. Des jeunes qui ont disparu depuis plusieurs jours.

— Mon Dieu ! laisse échapper Cathy.

— Depuis trois mois, une vague de disparitions s'est emparée de Manitowoc. À ce jour, douze personnes ont été victimes d'un maniaque. Elles avaient toutes entre quinze et vingt-cinq ans.

Cathy saisit l'avant-bras de Steve.

— Certains d'entre eux ont été retrouvés morts. Huit pour être exact.

On cherche encore les autres.

— C'est horrible, enchérit Cathy.

— C'est le moins qu'on puisse dire, affirma le shérif. Après sa découverte, votre garçon est venu me trouver en ville. Actuellement, mes hommes sont en train de rapatrier les corps et de fouiller les environs. Jordan a été courageux et a eu raison de venir nous chercher.

Le visage du gosse s'illumina instantanément. Même si le moment n'était pas tellement destiné aux congratulations, il ressentait une certaine fierté. Son regard chercha à travers celui de son père les félicitations qu'il pensait mériter. Mais Steve était trop absorbé par le récit du shérif.

Hanlon reprit.

— Avez-vous d'autres enfants ?

— Nous avons une fille de huit ans, répondit Cathy.

— Si je peux vous donner un conseil, faites en sorte que vos enfants restent dans l'enceinte de la ferme. Au moins pendant quelques temps. On ne sait jamais.

Puis Hanlon se tourna vers Jordan.

— Ça vaut surtout pour toi, mon garçon. Tu es pile dans la tranche d'âge de notre maniaque. Laisse tomber tes pièges pour l'instant, c'est compris ?

Jordan acquiesça.

— Bon, je vous laisse, dit Hanlon. Je vais retrouver mes hommes. Mais je dois vous prévenir. Si jamais nous arrivons à coincer ce détraqué, il sera traduit devant la justice et jugé. Jordan devra peut-être témoigner. Est-ce que ça vous pose un problème ?

Jordan obtint enfin l'attention de son père.

— Ça ira, Jordan ?

— Oui, p'pa. J'irai témoigner.

— Je t'accompagnerai.

— Parfait, conclut Hanlon. Messieurs-dames...

Hanlon se retourna et donna une tape amicale dans le dos de Jordan avant de remonter en selle.

La famille Pritchett regarda la jument du shérif s'éloigner entre les flocons. Les sabots marquaient la neige de pointillés réguliers. Le vieux chien partit à leur poursuite en grognant et en aboyant.

Détruits

Lorsqu'Hanlon arriva en ville, il aperçut au loin un attroupement. Des dizaines de personnes regroupées devant son bureau formaient un cercle fermé et butinant. Hanlon fit cliqueter sa langue et la jument partit au petit trot.

Il descendit de son cheval mais personne ne remarqua son arrivée. Hanlon joua des coudes pour se frayer un chemin à travers la foule. Lorsqu'il parvint à rejoindre l'œil du rassemblement, il découvrit la carriole de Matt Neegan, le menuisier. Dans le chariot étaient alignés les cinq corps découverts par Jordan Pritchett.

Il vit ensuite Mona Fredman, la mère de Boyle, pratiquement allongée sur le corps de son fils. Ses pleurs ressemblaient à des hurlements de coyote. Matt Neegan, quant à lui, était assis sur le contrefort, la tête plongée entre ses mains.

— Écartez-vous, gronda Hanlon. Laissez-moi passer. Bob ! Mike ! Où êtes-vous ?

— Ici, shérif.

Mike apparut derrière un couple de fermiers.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

— J'étais avec Martha et Lawrence Holbrook, répondit Mike. Ils font peine à voir.

— Et où est Bob ?

— Il fait de la place dans l'arrière-boutique du croque-mort.

— Vous ne pouviez pas faire ça plus discrètement ? Passer derrière le bureau par exemple ? La ruelle mène à la porte de service des pompes funèbres.

— C'est Matt Neegan qui conduisait la carriole. Sa fille fait partie des disparus. Il est inconsolable. Il s'est arrêté là, nous n'avons pas pu l'en empêcher.

— Bon, fais-moi dégager tout ce monde.

Mike hocha la tête et commença à disperser la foule. Seuls les parents des défunts refusaient de laisser leurs enfants en proie à la neige, au beau milieu de la rue. Ils y étaient presque tous. Martha et Lawrence Holbrook, les parents de Mary, accompagnés d'Angèle, leur deuxième fille ; Mona et Ken Fredman, et le pasteur William Wayland et sa femme Bonnie. Leurs autres enfants n'étaient pas présents. Seul le père de Sven Alvorsson et la mère de Lilly Langenkamp manquaient à l'appel.

Hanlon les chercha du regard, espérant que ses yeux fatigués

sauraient les distinguer entre les flocons de plus en plus épais. Bien qu'il n'eût pas souvenir de les avoir rencontrés par le passé. Il apprendrait plus tard que ces deux personnes avaient connu un destin tragique. Madame Langenkamp avait sombré dans la folie et Alvorsson s'était donné la mort. Une bien triste destinée. Mais sur l'heure, il n'en savait fichtrement rien.

— Bob, où est le père du gamin à la tache de vin sur le cou et la mère de la rouquine ?

— Je n'en sais rien, shérif. Personne n'est encore venu les pleurer.

— Bon, est-ce que l'arrière-boutique du croque-mort est prête ?

— Oui, Bo Dunham est en train de couvrir les tables avec des nappes.

— Parfait. Maintenant, tu trouves des bras et tu me colles ces cadavres à l'intérieur.

Bob disparut.

Petit à petit, la foule commença à se disperser. Certains retournèrent au travail, tandis que d'autres prenaient la direction du saloon. Une poignée d'hommes aida Mike Pilby à rapatrier les corps dans la boutique de Bo Dunham.

— Shérif ! Shérif !

Hanlon se retourna, prêt à pousser une nouvelle beuglante. Puis lorsqu'il reconnut la silhouette du docteur Halluman venant à sa rencontre, sa colère se dissipa aussitôt.

— Bonjour, toubib.

— On est venu me chercher, annonça Halluman. Vous pensez que c'est lui ?

— J'espérais que vous alliez le confirmer. Venez avec moi.

Halluman emboîta le pas d'Hanlon. Ce dernier réalisait d'importantes enjambées dans la neige. Ses courtes pattes lui imposaient davantage d'efforts que ses semblables.

Le docteur et le shérif entrèrent dans le magasin de pompes funèbres de Bo Dunham. Ce dernier vint à leur rencontre.

— Bonjour shérif. Docteur...

Halluman salua le croque-mort d'un timide hochement de la tête.

— Les corps sont installés ? demanda Hanlon.

— Oui, vos adjoints vous attendent.

Dunham entraîna les deux hommes dans l'arrière-boutique. Mike Pilby et Bob Fulton attendaient placidement, chacun installé d'un côté de la porte de service. Les cinq corps étaient alignés dans l'ordre où ils avaient été trouvés dans l'arène du bois d'Elton Savage.

— Où est Matt Neegan ? demanda Hanlon.

— Deux amis à lui l'ont emmené, répondit Bob. Il était à deux doigts de la syncope.

Hanlon se tourna vers le docteur.

— Toubib, si vous voulez jeter un œil.

Halluman s'approcha lentement des défunts. Les cadavres étaient positionnés sur le dos et recouverts d'un drap blanc remonté jusqu'à la poitrine. Halluman les examina les uns après les autres, sous les regards imperturbables des forces de l'ordre. Il ne les connaissait pas tous. Il se nettoya les mains à l'aide d'un torchon déchiré.

— C'est lui, dit-il avec assurance.

— C'est bien l'œuvre de notre bourreau ? questionna Hanlon.

— Ça ne fait aucun doute. Ils ont tous été abattus d'une balle dans la nuque ou à l'arrière du crâne.

— Est-ce que l'une des filles est Sylvia Neegan ? s'enquit le shérif.

Hanlon avait été élu quelques mois plus tôt à Manitowoc suite au décès prématuré du précédent shérif. Du moins, l'État lui avait proposé le poste vacant afin d'éviter une réélection dont le mandat ne durerait pas plus d'un an et demi. Hanlon venait de Bâton-Rouge en Louisiane. Il ne connaissait pas encore toute la ville, et encore moins les hameaux environnants. Quant à ses deux adjoints, Hanlon les avait recrutés à Des Moines, dans l'Iowa, où Bob et Mike servaient de cerbères dans une propriété huppée du sud-est de la ville. Autant dire qu'aucun d'entre eux n'était assez proche des gens de Manitowoc pour les connaître tous.

— Non, répondit Halluman. La fille de Matt Neegan n'est pas l'une d'elles.

— Bordel de couille, grommela Hanlon. J'espère qu'on la retrouvera vivante.

— Je ne veux pas jouer les oiseaux de mauvais augure, shérif, mais je pense que vous ne devriez pas compter dessus, prévint le toubib. Tous ces jeunes ont disparu à quelques semaines d'intervalle. Sur les douze, nous en avons retrouvé huit, ceux-là compris. Je n'ai guère d'espoir pour les quatre autres.

Hanlon posa ses mains sur ses hanches et se mit à faire les cent pas dans la pièce. Mike Pilby ôta son chapeau et glissa une main dans ses cheveux pour les lisser. Il était mal à l'aise. Bob et Dunham échangeaient, quant à eux, des regards hébétés.

— Où sont les familles ? demanda Hanlon.

— Dans votre bureau, répondit Mike du tac au tac.

— Putain de merde. Ça va être simple, cette histoire.

Le shérif fit glisser son index et son pouce le long de son épaisse moustache grise. Pour ceux qui le connaissaient bien, ce tic était le témoin d'un stress imminent. Chaque fois qu'Hanlon se caressait les moustaches, son cerveau entraînait en ébullition.

— Mike, Bob, venez avec moi, ordonna-t-il.

Lorsque Hanlon et ses adjoints apparurent dans le bureau, ils

trouvèrent face à eux des parents anéantis. Seul William Wayland se tenait debout près de la cellule, combattant la douleur par une dignité peu convaincante.

Mona Fredman se leva d'un bond et agrippa le manteau du shérif de ses doigts rougis par le froid, desquels pendait un mouchoir humide. Ses yeux étaient d'une noirceur assassine, ceux d'une mère prête à traverser l'enfer pour sauver son enfant.

— Shérif, trouvez ce salaud. Partez ce soir et ramenez-le-nous !

Hanlon saisit les poignets de Mona et les éloigna lentement de sa poitrine. Il jeta un rapide coup d'œil sur le comité d'accueil. Il craignait d'être affligé par la colère et la culpabilité des habitants. Mais ce qu'il vit n'était qu'une poignée de pauvres gens démunis et écrasés par le chagrin.

— Madame Fredman, dit-il, nous allons nous asseoir et parler de tout ça ensemble, d'accord ?

— Y a rien à dire, objecta Lawrence Holbrook, le père de Mary. On va tous se rassembler et ratisser les environs pour trouver ce fumier. Lui arracher les tripes et les lui faire avaler.

Mike renforça son étreinte autour de sa Winchester. Juste au cas où la situation dégénèrerait. Il avait déjà connu ça par le passé, lorsqu'il travaillait pour Lelland Bruden, à Des Moines. Les règlements de comptes n'étaient pas systématiquement des actes isolés, même chez les riches. *Surtout* chez les riches. Bob et lui avaient gardé quelques stigmates de leur ancienne vie au service du redoutable politicien. Celui-ci ne connaissait que deux façons de se faire respecter : l'argent ou la violence. Heureusement pour eux, Paul Hanlon les avait débauchés lors de son passage à la propriété en mars dernier.

Bob était plutôt du genre calme et discret. Il représentait la force tranquille du trio. Quand il fallait passer à l'action, Bob n'était pas le dernier à faire chanter ses Colt Dragoon.

Hanlon leva les mains pour apaiser les esprits.

— Écoutez-moi. Ce qui est arrivé est tragique et ignoble. Avec mes adjoints, nous allons réfléchir à une campagne de recherche et je vous assure qu'on fera ce qu'il faut pour...

— Réfléchir à quoi ? l'interrompit Mona Fredman. Cette pourriture est en train de tuer nos enfants, shérif. Vous allez le laisser faire encore combien de temps ?

Le laisser faire ?

Cette phrase prit la forme d'une mélodie redondante dans l'esprit de Paul Hanlon. Une plainte accusatrice destinée à lui faire porter le poids de la responsabilité. Son cœur se souleva dans sa poitrine.

— Nous allons mettre en place un plan de localisation, dit Hanlon.

— Vous perdez votre temps, rebondit Lawrence Holbrook. Ce qu'il faut, c'est réquisitionner des hommes et partir dès maintenant.

— Monsieur Holbrook, nous sommes en novembre et la nuit tombe à cinq heures. Si nous partons maintenant, et dans la précipitation, nous risquons d'avoir des victimes supplémentaires avant l'aube.

Bonnie Wayland explosa et plongeait son visage contre la poitrine de son mari. William Wayland caressa les cheveux roux de son épouse et redressa le menton.

— Shérif, je suis un homme de Dieu, dit-il avec apaisement. Mais je crois que nous avons affaire à un démon. Rien n'est humain chez cet homme-là. Je pense que monsieur Holbrook et madame Fredman ont raison. Nous devons désigner une quantité d'hommes suffisamment solides pour cette expédition punitive. Le Malin a trouvé un hôte en la personne de ce maniaque, celui que l'on nomme désormais « le bourreau ». Nous devons à tout prix éradiquer le mal à la source.

Même si Hanlon vivait dans cette ville depuis peu et qu'il avait assisté à plusieurs sermons du pasteur Wayland, jamais il ne l'avait entendu s'exprimer avec autant de foi. Si l'Église se mêlait de cette affaire, Hanlon n'aurait plus l'autorité pour enjoindre ses administrés à collaborer avec sagesse.

— Laissez-nous la journée pour penser à tout ça, préconisa-t-il. Demain matin, je vous réunirai au saloon et je vous assure qu'avec mes adjoints, nous vous présenterons un plan d'attaque.

Ken Fredman haussa les épaules et préféra tourner le dos à la modeste assistance. Il orienta ses pensées vers sa deuxième fille, Angèle, qui était rentrée chez eux pour pleurer sa sœur. Sa femme Mona retomba lourdement sur sa chaise. Lawrence et Martha Holbrook s'étreignirent en confondant leurs larmes. Bonnie Wayland était toujours enracinée dans le costume de son mari, qui, lui, de son côté, baissa les yeux en signe d'approbation.

Mike Pilby se décontracta. Hanlon était parvenu à leur rendre la raison.

— Je vais vous demander de rentrer chez vous, dit Hanlon. Retrouvons-nous demain matin à six heures au saloon. Je ferai une annonce. Mais pour ça, je dois travailler avec mes adjoints. Vous êtes d'accord ?

Les familles restèrent silencieuses de longues secondes, puis se dirigèrent finalement vers la sortie dans un cortège quasiment religieux. Avant de refermer la porte derrière eux, Hanlon croisa le regard de Mona Fredman. Il était glaçant. Elle s'approcha du shérif, glissa deux doigts dans l'encolure de sa liquette et le tira à elle, jusqu'à ce que ses lèvres lui caressent presque le lobe de l'oreille.

— Shérif, ne nous décevez pas.

Repéré

Le shérif Hanlon sortit sa montre à gousset de la poche de son gilet et l'examina. Il était plus de neuf heures du soir. Il poussa un long soupir.

Mike Pilby, une tasse de café fumante à la main, était adossé contre le mur, à côté de la fenêtre. Parfois, il jetait un coup d'œil dans la rue. Elle était calme et inanimée. Comme si les habitants de Manitowoc respectaient le recueillement de toute une nation.

Bob graissait le canon de ses Colt, avachi sur une chaise dans l'angle du bureau.

Mike engloutit la dernière goutte de café puis fit quelques pas pour se resservir une tasse. Ses pas résonnaient sur le plancher et ses éperons tintaient comme deux petites clochettes annonçant la pause de midi sur un chantier de construction.

— Qu'est-ce que vous allez leur dire demain ? demanda-t-il au shérif. Hanlon haussa les épaules.

— Je n'en sais trop rien. On ne peut pas vraiment établir un plan. On a juste un tueur qui cavale dans la région. Et avec la neige, c'est compliqué de relever des traces. Autant tricoter un pyjama avec les doigts de pieds.

— Qu'est-ce qu'on fait alors ? On attend qu'il fasse parler de lui ?

Bob leva les yeux dans leur direction. La réponse de leur shérif allait décider du déroulement des prochaines heures et de l'humeur des habitants de Manitowoc.

— Non, finit par affirmer Hanlon. On va faire ce qu'on a dit. Demander à quelques hommes de se joindre à nous, et puis on retournera dans le bois d'Elton Savage, histoire de voir si on peut trouver un truc enfoui dans la neige, ou encore un morceau d'étoffe coincé sur une branche. N'importe quoi qui puisse nous mettre sur la voie.

— Vous n'avez pas l'air sûr, rétorqua Mike.

— Si on ne fait pas un geste rapidement, dehors, ils risquent de former une milice et il y aura des complications. Et pour être franc, je n'ai pas tellement envie de prévenir la cavalerie pour une action à l'encontre de nos concitoyens.

Mike retourna vers la fenêtre. La neige semblait s'être calmée. La carriole de Bill Patterson, le forgeron, s'insinua dans la neige, formant deux rails parallèles derrière le passage des roues.

Hanlon se leva d'un bond, se dirigea vers le râtelier et en retira deux

carabines qu'il déposa sur la table. Il saisit aussi une bouteille de bourbon entamée qu'il déboucha et porta à ses lèvres. L'alcool lui brûla la trachée.

Bob rangea ses Colt dans leurs fourreaux et remplaça ses outils de nettoyage dans leur sacoche. Mike essuya sa tasse d'un coup de chiffon sale et la posa à côté de la cafetière.

Soudain, un claquement sourd résonna. Les trois hommes échangèrent des regards ahuris. Quelqu'un venait de frapper à la porte.

— Shérif Hanlon ! Shérif Hanlon ! hurlait une voix à l'extérieur.

Le shérif ouvrit la porte. Devant lui apparut Connie Studmore, le fils du propriétaire du General Store.

— Qu'est-ce que tu fous là ? demanda Hanlon qui trouva bizarre qu'un gamin de treize ans traîne encore dans les rues un soir de novembre.

— Shérif, mon père veut vous voir. Il a dit que c'était urgent.

— Et il ne pouvait pas venir directement ?

— Il est au lit.

— Il est malade ?

— Non, il est blessé. Le docteur Halluman est avec lui.

— Merde. Que lui est-il arrivé ?

— Il est tombé dans la forêt.

— Bon, OK, je viens.

Puis Hanlon s'adressa à ses adjoints.

— Laissez-moi un quart d'heure et vous pourrez aller dormir.

Les deux hommes acquiescèrent en chœur.

Les Studmore vivaient au-dessus du magasin, dans un vaste appartement flambant neuf. Lorsqu'Hanlon arriva devant le General Store, un petit attroupement de cinq personnes s'était formé au pied de la devanture. Un mauvais présage.

Hanlon et Connie se joignirent à la petite foule.

— Que se passe-t-il ? grommela le shérif.

Parmi eux se trouvait Lawrence Holbrook. Il prit la parole.

— Il y a du nouveau, shérif. J'ai déjà averti les autres.

— Vous avez averti qui et pourquoi ?

— Les familles endeuillées, pardi ! Allez voir Philémon Studmore et vous comprendrez. On vous attend.

Hanlon chercha une explication dans le regard d'Holbrook. Ce qu'il y décela ne la rassura guère plus qu'un baril de dynamite posé à côté d'un fourneau. Il s'éloigna et suivit Connie à travers les escaliers extérieurs qui menaient à l'appartement.

Madame Studmore ouvrit la porte et accueillit un Paul Hanlon passablement essoufflé.

— Bonsoir, shérif. Entrez, Philémon vous attend.

Hanlon se faufila dans le couloir, précédé de Connie. Le gamin le guida jusqu'à la chambre de ses parents.

Philémon Studmore était étendu sur le lit, la jambe bandée et timidement éclairée par la lueur de la lampe à pétrole. À ses côtés, le docteur Halluman rangeait ses affaires dans sa mallette.

— Vous vouliez me voir, monsieur Studmore ? s'enquit Hanlon.

— Entrez, shérif.

Hanlon salua discrètement le toubib, qui lui rendit la politesse.

— Que vous est-il arrivé ? demanda le shérif.

— J'étais dans les bois cet après-midi, répondit Studmore.

— Où ça ?

— Dans les miens, ils jouxtent ceux d'Elton Savage.

— Vous êtes inconscient !

— Le magasin était fermé aujourd'hui, poursuivit Studmore en éludant la remarque du shérif. J'en ai profité pour marquer quelques arbres.

— Avec les temps qui courent, ce n'est pas très prudent.

— Je sais, mais sur place j'ai fait une découverte.

Studmore fouilla sous les draps et fit apparaître un collier en cuir avec un pendentif en pierre. Il le tendit à Hanlon.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un collier africain, répondit le docteur Halluman.

— Un collier africain ? Comment vous savez ça, vous ?

— La pierre est en jade. Dans la culture africaine, elle est synonyme d'équilibre, tant sur le plan spirituel que physiologique.

Hanlon revint sur Studmore.

— Vous m'expliquez parce que là, je pige que dalle.

— Je l'ai trouvé sur le sentier, le long du bois d'Elton Savage. Il doit appartenir au type qui habite à la sortie de la mine désaffectée, à l'est de Silver Creek.

— La mine qui a été fermée ?

— Oui, deux miles après la forêt. Là-bas, il y a un ermite qui s'est installé il y a moins de deux mois.

— Quel rapport avec ce collier ?

Le regard de Studmore s'orienta vers le docteur Halluman, le priant de prendre la suite.

— C'est un jeune sauvage, approuva le toubib. On dit que c'est un voyageur qui a parcouru l'Europe et le continent africain.

— Mais ça ne prouve rien, ça.

— Vous avez raison, shérif. Mais c'est tout de même curieux qu'un collier comme celui-ci ait été trouvé près de l'arène où les cinq jeunes ont été abattus.

— Je ne l'ai jamais vu ce type.

— Personne ne le connaît, intervint Studmore. On sait par la rumeur qu'un ermite s'est installé dans l'ancienne cabane de la compagnie minière.

Hanlon observa le collier sous tous les angles. Il ne savait pas précisément ce qu'il cherchait, mais espérait trouver un indice. Aussi petit fût-il.

— Vous tenez une piste, affirma Halluman.

Hanlon glissa le collier dans la poche de son gilet.

— Et je suppose que l'attroupement n'attend que mon signal, dit-il.

Halluman hocha la tête avec désolation.

Les yeux d'Hanlon se posèrent sur la jambe de Studmore.

— Comment vous avez fait pour vous arranger comme ça ?

— J'ai glissé et une branche m'a perforé le mollet, répondit le blessé.

Hanlon leur tourna le dos.

— Bordel de couille, marmonna-t-il. La nuit va être longue.

Débusqué

Hanlon referma la porte de son bureau avec précipitation et activa le loquet. Mike et Bob, qui étaient avachis sur deux chaises, se levèrent d'un bond, les visages fripés par la fatigue.

— Shérif ? Que se passe-t-il ? demanda Mike. On dirait que vous êtes poursuivi par votre ex-femme.

— C'est pire que ça, rétorqua Hanlon.

— Pire que ça ? C'est possible ?

— Sortez toutes les armes à disposition et chargez-les.

— Bon sang, mais qu'est-ce que vous avez vu ? se manifesta Bob.

Hanlon jeta un œil curieux à travers la fenêtre, puis :

— Ils deviennent tous fous dehors. Je crois qu'on a peut-être retrouvé la trace du bourreau.

— L'assassin des gamins ? dit Mike. Mais comment ?

— Philémon Studmore a trouvé un pendentif aux abords de la forêt d'Elton Savage. Il pense que c'est celui de l'ermite qui vit à proximité de la mine désaffectée.

— Ouais, j'ai déjà entendu parler de lui, intervint Bob. Mais je ne l'ai jamais croisé.

— Personne ne le connaît, répondit Hanlon sans cesser d'espionner les mouvements extérieurs. Tout le monde pense que c'est lui le maniaque.

— Et vous, vous croyez que c'est lui ? demanda Mike.

Hanlon dégaina son pistolet du fourreau et examina le barillet.

— Je pense que oui.

Bob se rua sur le râtelier et en détacha trois carabines. Mike ouvrit le tiroir de la commode qui regorgeait de cartouches. Il les rangea dans une sacoche. Hanlon, quant à lui, se contenta d'enfiler sa veste doublée en laine, puis débloqua la serrure avant de sortir sur le perron.

À l'extérieur, une poignée d'hommes attendait, des torches allumées au bout des doigts.

Hanlon les observa un à un. Il reconnut Lawrence Holbrook, Ken Fredman, William Wayland, Matt Neegan, Jamin Ransom le comptable, Ben Riker et Martha, la femme de Lawrence. Leurs visages étaient déformés par la rage. Mais tous semblaient animés par la même détermination. À une centaine de mètres derrière eux, devant le saloon et dans la rue, commençait à se former un cortège de badauds. Même le jeune Connie Studmore, accroupi derrière le puits, observait

la scène d'une curiosité innocente.

Hanlon leva les mains avant que les premières contestations ne réveillent la ville toute entière.

— Mes hommes sont en train de préparer nos affaires, dit-il.

— Vous ne serez pas assez nombreux ! commenta Ben Riker.

Hanlon mit quelques instants avant de remiser l'implication de ce type aux rouflaquettes impressionnantes. Riker était le père d'une jeune fille qui avait été retrouvée morte le mois précédent. Il travaillait comme contremaître à la mine avant que celle-ci ne soit détruite par la compagnie après le constat de son improductivité. Riker connaissait donc parfaitement les lieux, ce qui présentait un avantage confortable.

— On ne connaît pas ce type, reprit Hanlon. Il peut être aussi dangereux qu'il est solitaire. Je ne suis pas contre un peu d'aide et...

— Nos chevaux sont prêts, shérif, l'interrompit Lawrence Holbrook.

— Très bien. Mais je dois vous rappeler que la peine de mort a été abolie cette année dans cet État. J'accepte votre aide à condition que vous me laissiez faire mon travail, et ce, dans les règles de la loi.

— Ce fumier est un assassin ! hurla Ken Fredman. Il mérite qu'on le décapite sur place.

— Je comprends votre colère, tenta d'apaiser Hanlon. Mais je dois obtenir votre parole. Si nous parvenons à coincer ce détraqué, je le veux vivant. Après, ce sera le problème de la justice. C'est bien compris ?

Des contestations bourdonnèrent au cœur de la foule en colère. Hanlon pria pour que les hommes soient raisonnables. Pour son autorité, pour les habitants, pour le bien commun.

Martha Holbrook fit quelques pas. Les hommes s'écartèrent sur son passage. Son mari ne chercha pas à la retenir. Mona se figea à quelques mètres du shérif.

— Shérif Hanlon, ce qui compte, c'est que cet homme soit arrêté puis jugé. Il ne doit pas recommencer. Jamais.

Hanlon acquiesça, souhaitant de toute son âme que sa parole soit entendue et respectée.

— Ramenez-le, conclut-elle.

Mike et Bob apparurent derrière le shérif, chaudement vêtus et armés pour une chasse à l'homme sans précédent.

— Messieurs, en route, dit Hanlon.

La cabane était un taudis insalubre. Le bois vermoulu avait viré au gris, les jointures des fenêtres laissaient échapper des sifflements portés par le vent, et la cheminée crachait une fumée noire alimentée par d'étranges combustibles.

L'intérieur était tapissé de broderies colorées et d'objets insolites. À

côté de la cheminée, un lit étroit sur lequel une pailleasse trouée faisait office de couverture. Les murs cloués d'étagères tordues exposaient des livres usés. Des piles d'ouvrages s'entassaient dans tous les recoins de la cabane. Une vraie bibliothèque. Une table ronde et crasseuse offrait tout un panel de miettes, de taches de vin séchées et de morceaux de nourriture moisies. Derrière la table, l'homme était assis sur l'unique chaise de l'ameublement épuré. Compte tenu de la température, il portait une vareuse bleu marine doublée, des mitaines effilochées et une écharpe en laine nouée autour du cou. Son large chapeau en feutre supportait une salve de flocons qui n'avaient pas encore fondus. Il tenait dans la main gauche une bouteille de bourbon et un verre sale dans la main droite. Il buvait tranquillement, face à la porte, comme s'il attendait de la visite. Deux fenêtres étaient placées de chaque côté de l'entrée, lui offrant ainsi une visibilité lointaine.

L'homme se resservit un verre, puis le but d'une traite.

Il fouilla dans la poche intérieure de sa vareuse et en sortit une pipe en bois au bec en ivoire. Il prit sa blague à tabac, saisit une pincée de gris qu'il enfonça dans le foyer et qu'il tassa. Il craqua une allumette et la porta sur les brindilles de tabac. L'embrasement fit rougir les contours de la pipe. L'homme secoua l'allumette et la jeta sur la table.

Il fuma longuement, sans se préoccuper des vingt prochaines minutes qui allaient changer sa vie à jamais.

Dès que son verre était vide, il le remplissait.

Soudain, il aperçut à travers la fenêtre quelque chose briller au fond des bois. Une lumière évanescente apparaissant par intermittence. Puis une autre lueur scintilla, et encore une autre... et une autre. L'homme avait l'impression d'assister à un ballet de lucioles.

Il ricana. Puis se leva tranquillement, et attrapa son fusil placé contre l'âtre de la cheminée. Il retourna s'asseoir et déposa l'arme devant lui, canon braqué vers la porte.

Les lumières semblaient se rapprocher, lentement, sournoisement...

Le sourire de l'homme s'élargit. Ceux qui s'aventuraient sur ses terres semblaient déterminés mais pas discrets pour deux sous.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Des chuchotements commençaient à lui parvenir en échos murmurés. Ce n'était plus qu'une question de secondes. Les hommes allaient tout d'abord se demander si la cabane était habitée, puis lorsqu'ils verraient la lueur faiblarde de la cheminée briller dans la nuit, ils comprendraient. Ils sauraient que quelqu'un était là.

L'homme poussa une grande inspiration et ferma les yeux, lorsqu'une voix d'outre-tombe se manifesta.

— Je suis le shérif Paul Hanlon ! cria-t-elle à travers la nuit neigeuse. Vous êtes encerclé. Aussi, je vous conseille de ne rien tenter.

L'homme laissa le silence s'installer entre lui et la voix pendant de

longues secondes. Puis, le shérif Hanlon poursuivit sa tirade :

— Je vais m'approcher avec mes adjoints. Quant à vous, vous allez ouvrir la porte et lever les mains au-dessus de votre crâne de maniaque ! J'espère que vous parlez notre langue parce que je n'en connais pas d'autre.

Au lieu de cela, l'homme tira sur sa pipe et se resservit un autre verre.

Puis une fois la bouteille vidée, il se leva de sa chaise, contourna la table tout en laissant le fusil sur l'aplat, et se dirigea vers la porte. Il marchait lentement, en faisant lourdement claquer ses talons sur le plancher pourri.

Une fois devant l'entrée, il posa une main sur la poignée et activa le loquet.

Le vent s'engouffra dans la cabane et une gerbe de neige s'infiltra à travers les mailles de sa vareuse. À dix mètres devant lui se dressaient trois hommes. Deux jeunes poulains à l'œil alerte et aux mains plaquées sur leurs Winchester, et un dinosaure bedonnant qui arborait un insigne rutilant sur la poitrine.

— Mettez les mains en l'air, ordonna Hanlon.

L'homme leva lentement les bras et crocheta ses doigts autour de son écharpe. Il tira pour l'ôter et l'étoffe voleta jusqu'au sol.

Hanlon et ses adjoints eurent un réflexe de recul. Mais l'homme ne semblait pas armé. Ou du moins, il n'était pas en position de tirer plus rapidement qu'eux.

Ensuite, l'homme saisit les rebords de son chapeau et le dégagea de sa tête avant de le laisser choir. Une épaisse chevelure blonde se déploya et retomba sur sa nuque. Son teint pâle et ses yeux cernés faisaient froid dans le dos. Hanlon fut troublé par le visage juvénile de l'assassin. Quel âge avait-il ? Vingt-cinq ? Vingt-six ans ?

— Le toubib n'a pas dit que c'était un Africain ? demanda Bob en chuchotant, sans lâcher l'homme de sa ligne de mire.

— Non, il n'a pas dit que c'était un Africain, répondit Hanlon. Il a dit qu'il était allé en Afrique. C'est pas pareil.

— Ah...

Hanlon tira le chien de son revolver vers l'arrière.

— Comment vous vous appelez ? demanda-t-il.

L'homme esquissa un sourire et ses lèvres se mirent à frétiller.

— Je m'appelle... Travis Moses, avoua-t-il enfin. Mais tout le monde m'appelle Moz.

— Etes-vous armé ?

— Mon fusil est dans la cabane.

— Très bien, alors je vous arrête pour enlèvement et meurtre. Vous allez avancer de quelques pas et mes adjoints vont venir vous attacher.

Mike se pencha légèrement pour susurrer à l'oreille de son supérieur.

— Shérif, je tiens ce fumier dans ma ligne de mire. Il ne mérite pas de vivre, même en prison.

— Laisse tomber, Mike, dit Hanlon sur le même ton. J'ai dit qu'on le confierait à la justice.

— Cette enflure a bousillé plusieurs familles. Et il est là à nous regarder en se foutant de la gueule des trois bonhommes de neige que nous sommes. Vous ne voyez pas son sourire crétin et ses petits yeux pervers ? Vous ne voulez pas que je lui arrache tout ça d'une balle bien centrée ?

— J'ai dit non, Mike.

Hanlon lui lança un regard colérique et remarqua la sueur qui dégoulinait sur les tempes de son adjoint. La respiration de Mike Pilby était puissante et saccadée. Il ne manquait que l'étincelle qui mettrait le feu aux poudres. Mais Hanlon ne pouvait permettre à son adjoint de faire justice lui-même. Pas depuis que la loi sur l'abolition de la peine de mort était en vigueur.

— Mike, si tu fais une connerie, je te jure que je te suspends à la poutre du bureau par les bourses.

Mike ne répondit pas. Son regard noir était toujours focalisé sur les mouvements de Travis Moses.

Soudain, une détonation déchira la nuit. Une balle ricocha contre l'encadrement de la cabane et Moz porta une main à son cou en hurlant de douleur. Il s'effondra dans la neige.

La ligne de mire de Mike balaya les environs. Celle de Bob resta centrée sur Moz, tandis qu'Hanlon agitait son Colt en cherchant du regard l'origine du tir.

— Stop ! hurla-t-il. Cessez le feu ! Qui a fait ça ?

Lawrence Holbrook apparut de derrière la cabane, le canon de son fusil encore fumant.

Hanlon orienta son revolver dans sa direction.

— Holbrook, lâchez votre fusil.

Moz parvint à se positionner sur les genoux, la main plaquée contre son cou, d'où une lave de sang s'écoulait progressivement. Il gémissait silencieusement.

— Pas question, shérif, rétorqua Holbrook. Ce type est à nous. Nous l'avons mérité. C'est vous qui allez lâcher votre arme. De même que vos adjoints. Maintenant.

— Jouez pas au con, Holbrook. Si vous tuez cet homme, vous irez en prison.

— Sauf s'il n'y a pas de témoins.

Ken Fredman apparut à son tour dans la lumière terne de la lune voilée, son fusil également braqué sur Hanlon et ses adjoints. Matt Neegan, Jamin Ransom et Ben Riker sortirent de l'ombre avant de former une ligne avec Holbrook et Fredman.

Hanlon saisit immédiatement l'allusion d'Holbrook. Mike et Bob ne semblaient plus aussi fiers maintenant qu'ils étaient encerclés comme de vulgaires *desperados*. Toutes les armes étaient braquées les unes vers les autres.

À cinq contre trois, les pronostics étaient pliés. Hanlon en avait bien conscience.

Il tenta de désamorcer la situation.

— On ne va pas s'emballer, dit-il d'un ton calme. On avait un accord. J'acceptais votre aide à condition que Travis Moses soit arrêté.

— Moses ou pas, cette ordure doit payer, objecta Riker. Il a tué ma fille. Elle n'avait que quinze ans.

Moz observa ses doigts couverts de sang et redonna forme à son sourire cynique. Il tourna la tête en direction de Riker.

— Ouais, j'ai tué ta gamine, dit-il avec satisfaction.

Toutes les attentions se focalisèrent sur l'assassin.

— Mais pas avant de m'être amusé avec elle, reprit-il. Si tu savais comme elle gueulait à chacun de mes coups de reins... Je suis sûr que ça t'aurait excité, pas vrai, mon connard à rouflaquettes ?

— Espèce d'ordure... cria Riker en dressant l'extrémité de sa carabine dans sa direction.

Riker appuya sur la détente, et une touffe de neige explosa à quelques centimètres des genoux de Moz. Celui-ci sursauta. La balle n'était pas passée loin.

Holbrook s'interposa entre Moz et Riker.

— Attendez, Riker. Il vous provoque. On va s'occuper de lui, je vous le promets. Lui aussi va les sentir, les coups.

Riker s'apaisa progressivement et finit par hocher la tête.

Hanlon tenta une approche en douceur, mais le fusil de Jamin Ransom le dissuada de faire un pas de plus.

— Messieurs, abattre un homme risque de vous coûter cher... Mais s'en prendre aux forces de l'ordre, c'est encore autre chose. Laissez-nous faire notre travail et je ferai comme si rien ne s'était passé.

— C'est trop tard, shérif, répondit Holbrook. On a pris notre décision. Soit vous êtes avec nous, soit on est obligés de vous neutraliser.

— Vous commettez une putain d'erreur...

— Pourquoi on ne les laisse pas faire, shérif ? proposa Mike Pilby.

Bob Fulton gratifia son ami d'un regard ahuri.

— C'est vrai, reprit Mike. On a juste à fermer les yeux. Et quand on rentrera en ville, je parie ma solde que personne ne nous en voudra.

— C'est hors de question, Mike. Nous sommes tous les trois assermentés.

— Que décidez-vous, shérif ? lança Holbrook.

Hanlon chercha du secours dans le regard de William Wayland.

— Pasteur, parlez-leur, supplia-t-il.

Wayland baissa les yeux puis observa Moz. L'assassin de son fils se tenait là, tout près de lui. Ce démon surgit des enfers, venu sur terre pour semer la discorde et la destruction. Il n'y avait rien d'humain chez cet homme. Une seule chose comptait : enrayer le mal.

— Je suis navré, shérif, mais nous devons détruire le Malin, déplora Wayland en désignant Moz du menton. Cette créature est à l'origine de la mort de huit personnes et de la disparition de quatre autres. Nous ne pouvons pas la laisser poursuivre sa destinée macabre. Elle doit périr. De nos mains s'il le faut.

— Pasteur, ne vous laissez pas embobiner, dit Hanlon. Vous êtes un homme d'Église, vous perdriez votre âme.

— Je la perdrais si je laissais cet homme survivre.

Lawrence Holbrook fit un pas en avant.

— On a assez causé, shérif. Si vous tenez à votre peau et à celles de vos adjoints, tournez la tête ou foutez le camp. Laissez-nous régler nos comptes.

Moz se redressa avec peine. Riker le mit en joue.

Moz jubilait de voir deux clans débattre de sa survie. Il remarqua une larme qui roulait sur la joue de Lawrence Holbrook. C'était le moment ou jamais de se faufiler dans la brèche.

— Toi, tu es le paternel de la petite Mary, n'est-ce pas ?

Holbrook tourna la tête, les yeux injectés de sang. Moz avait maintenant toute son attention.

— Elle était mignonne avec ses beaux cheveux bouclés, poursuivit-il. Tu savais qu'elle s'était tapé le fils du pasteur et celui de ton pote Fredman ?

— Ferme ta gueule, ordure de merde ! ragea Holbrook.

Ken Fredman glissa une main dans son dos. Lorsqu'elle réapparut, elle était armée d'un couteau de chasse.

— Répète ce que tu as dit, gronda-t-il entre les dents.

— Je dis que Mary s'est payée du bon temps avec vos deux rejetons, insista Moz. Fallait la voir s'amuser avec leur petit matériel frigorifié. On aurait dit deux minuscules stalactites givrées. Ils ne savaient pas trop s'en servir mais Mary leur a montré comment ils devaient faire. On peut dire qu'elle a su prendre les choses en main...

Holbrook s'approcha de Moz au pas de course et lui décocha un coup de crosse dans le menton. Un filet de sang voleta avant de tacher la neige de poinçons vermeils. Moz fut emporté par la violence de l'assaut et s'écroula à nouveau dans la neige. Sa chute souleva un geyser de neige.

Holbrook épaula sa carabine, arma le chien et appuya sur la détente. La balle transperça la cheville du bourreau qui hurla comme une bête à l'agonie.

Hanlon leva les bras devant lui.

— Holbrook, arrêtez ça !

Lawrence Holbrook détourna sa visée pour la réorienter vers le shérif.

— Au contraire, je ne fais que commencer, dit-il. Puis il s'adressa à ses camarades : « Messieurs, on fait comme on a dit. »

Fredman tendit son couteau à Holbrook, qui l'entoura délicatement avec ses doigts épais.

Ken Fredman, Jamin Ransom et William Wayland formèrent une ligne. Les canons de leurs armes étaient maintenant pointés sur Hanlon et ses hommes.

Hanlon fit un signe discret à ses adjoints, les sommant de ne pas intervenir.

Holbrook déposa son fusil contre le perron de la cabane et avança vers Moz, qui gesticulait dans la neige comme un ver piqué sur un hameçon. Il crocheta le bas du pantalon de Moz et tira sa carcasse jusqu'à l'avancée en bois de la cabane. Il appuya la jambe du bourreau contre le plancher et frappa de toutes ses forces sur sa cheville blessée. Les os cédèrent instantanément. Moz hurla de plus belle.

— Riker, vous pouvez aller chercher le matériel, dit Holbrook qui examinait la lame du couteau de Fredman.

Riker disparut et revint quelques secondes plus tard avec les fontes de son cheval sur les épaules. Il jeta la sacoche dans la neige. Matt Neegan s'accroupit et fouilla à l'intérieur pour en sortir plusieurs crochets de boucher arrimés à des chaînes rouillées.

Neegan se dirigea vers Moz, arma le crochet au-dessus de sa tête et le rabattit sur la clavicule gauche du jeune assassin. Le métal pénétra la chair sous les hurlements du bourreau. La pointe en métal transperça la peau et ressortit de l'autre côté.

Riker se saisit d'un second crochet et imita son comparse. Il dut s'y prendre par deux fois avant que l'esse ne transperce la clavicule droite de Travis Moses.

Hanlon et ses hommes étaient horrifiés.

Neegan et Riker tirèrent les chaînes jusqu'à ce que le corps de Moz commence à creuser un profond sillon dans la neige. Ils le traînèrent jusqu'à l'entrée du perron. Puis, ils firent passer les chaînes par-dessus la poutre et hissèrent Moz jusqu'à ce que son corps décolle du sol et que sa jambe valide se balance dans le vide.

L'assassin ne pouvait plus bouger. La souffrance était insurmontable. Ses cris de coyote rebondissaient jusqu'au cœur de la forêt. Les deux épaules percées et sanguinolentes, Moz était suspendu comme un sac de sable.

Holbrook s'approcha de William Wayland et lui tendit le couteau. Le pasteur s'empara de la crosse et abandonna un regard désolé à

Hanlon. Le shérif secoua la tête, dépité.

Wayland se positionna devant Moz et l'observa quelques instants. Puis il arracha les boutons de sa chemise avec brutalité.

— Que la lame du forgeron puisse vous délivrer du Malin, dit-il à l'adresse de l'assassin.

Wayland commença à graver une croix sur le torse de Travis Moses, lacérant ses vêtements et pénétrant ses chairs. Moz hurlait à gorge déployée. Deux traces perpendiculaires rouges se dessinèrent sur son sternum.

Si les tortionnaires étaient déterminés à en finir avec le bourreau de Silver Creek, ils n'en restaient pas moins éprouvés par l'acte qu'ils commettaient tous. Du moins c'est ce qu'Hanlon crut discerner à travers leurs visages épouvantés et épuisés.

Ils avaient tous soif de vengeance mais, manifestement, aucun d'entre eux n'était de taille à exécuter la sentence de sang-froid malgré les apparences. Peut-être Hanlon et ses hommes devaient-ils profiter de cet état de faiblesse et sauver tous ces gens d'une agonie mentale qui les poursuivrait toute leur vie...

— Pasteur, si vous tuez cet homme, vous devrez porter le poids de sa mort devant vos ouailles et devant Dieu. En êtes-vous capable ?

Wayland se retourna. Les autres étaient accrochés à ses lèvres.

— Shérif, quand cet homme m'a pris mon fils, j'ai eu un instant de doute. Pourquoi le Dieu à qui j'avais offert ma vie m'imposait-il une telle épreuve ? Vous avez la réponse ?

— Non, je n'ai pas la réponse, pasteur.

— Durant les premières heures, je ne l'avais pas non plus. Puis je me suis souvenu du sacrifice d'Abraham et de l'abnégation dont il avait fait preuve. Je me suis dit que je devais m'en inspirer et accepter les épreuves du ciel. Et celle-ci en est une.

— C'en est une pour tout le monde, pasteur, répliqua Hanlon. Et pour punir les types de cette espèce, il existe des structures gouvernementales. N'allez pas vous perdre inutilement au milieu de cette expédition punitive. Dieu ne vous le pardonnerait pas.

Wayland sourit.

— C'est un peu tard, shérif, dit-il avec consternation. Je sais pertinemment que cette soirée m'aura transformé. Que je ne serai plus le même homme. Mais je crois qu'il est de mon devoir de protéger mon prochain, quitte à perdre mon âme.

— Vous ne protégez personne, pasteur ! Tout ce que vous faites, c'est répondre au désir de vengeance de vos amis.

Hanlon s'adressa aux autres :

— Et ça vaut aussi pour vous. Quand vous aurez tué cet homme, qu'est-ce qu'il en ressortira ? Je vous pose la question.

Riker était dégoulinant de sueur et son visage devint écarlate. Sa

respiration formait des petits nuages de fumée sous ses narines. On aurait dit un buffle prêt à charger.

Ransom, qui se tenait légèrement à l'écart, semblait le moins affecté par la colère. Pourtant, son fils aussi avait disparu. Et il n'avait pas encore été retrouvé.

Matt Neegan n'avait pas eu de nouvelles de sa fille depuis un moment, et même s'il espérait encore la revoir, il savait au fond de lui qu'elle était enfouie quelque part dans les bois, sous la neige et la mousse. Sa vie avait totalement explosé et plus rien n'avait d'importance.

Ken Fredman était sans doute le plus fragilisé. Hanlon se doutait que si Mona, la femme de Ken, n'agissait pas derrière lui en conscience démoniaque, le bûcheron se serait retranché dans l'ombre du chagrin et aurait fait son deuil comme tout un chacun.

Lawrence Holbrook, lui, était sans doute le plus hargneux. Ses yeux humides et ses mains tremblantes trahissaient sa peur. Celle d'abattre cet homme et de devoir vivre avec ses actes. Mais il semblait déterminé. Et rien ni personne ne pourrait le dissuader de renoncer.

Et William Wayland, certainement le plus respecté de tous les citoyens de Manitowoc, qu'allait-il devenir, celui-là ? Allait-il pouvoir ordonner ne serait-ce qu'un seul sermon après ça ?

Le vent fouettait le visage de Travis Moses, le tueur de Silver Creek. Les échanges qu'entretenaient ses bourreaux lui avaient octroyé un répit de courte durée. Maintenant, il tremblait. La mort s'emparait de lui, peu à peu, membre après membre. La nuit allait se refroidir davantage et il ne tarderait pas à souffrir d'hypothermie. Alors il fermerait les yeux et ne les rouvrirait jamais. Pourtant il voulait lutter, il *devait* lutter. Rien n'était encore terminé. Ceci n'était que le prologue à son histoire. Le commencement d'une nouvelle phase.

Jamin Ransom baissa lentement le canon de sa carabine.

— Il n'a peut-être pas tort, dit-il à l'intention de ses amis. Pourquoi on ne le laisserait pas pourrir en prison ? Vous savez ce qu'ils font aux types dans son genre ? Les violeurs d'enfants ?

— Oui, je sais, répondit Holbrook entre les dents. Mais ce serait encore trop doux pour lui. Je veux qu'il souffre, qu'il hurle, qu'il nous supplie de l'achever. Je veux que son calvaire soit une réponse aux meurtres de nos enfants.

Mike et Bob maintenaient leurs fusils braqués sur Holbrook et sa bande. Chaque camp se protégeait de l'autre. Sans que personne ne s'en aperçoive, Bob avait graduellement orienté son canon sur Holbrook. Il le tenait. Il pouvait à n'importe quel moment déstabiliser l'équilibre de cette équipe, juste en pressant la détente.

— Je l'ai, shérif, chuchota-t-il à l'adresse de son supérieur.

L'oreille d'Hanlon émit un soubresaut imperceptible. La situation se

corsait. Si Bob ouvrait le feu, le premier réflexe de ceux d'en face serait de riposter. Et les hostilités laisseraient plusieurs hommes sur le carreau. Mais avaient-ils vraiment le choix ? Que deviendraient ces familles après que les hommes auront été envoyés en prison ou tués ? Juste une poussière de regrets.

Holbrook approcha de Wayland, lui attrapa doucement le poignet et le délesta du couteau.

— Pasteur, le shérif a raison, dit-il. Ce n'est pas à vous de faire ça. Vous êtes le dernier guide de cette ville. Si vous renoncez à votre âme, vous renoncez à nous.

Hanlon expira un souffle de soulagement.

— Je suis trop impliqué pour faire machine arrière, poursuivit Holbrook. C'est à moi que revient cette besogne.

Hanlon s'était réjoui trop vite. Il fronça les sourcils.

Les autres, aux côtés de Lawrence Holbrook, n'avaient plus les yeux placés dans leurs viseurs ; trop accaparés par la réaction de leur chef.

Hanlon décida que c'était maintenant ou jamais.

— Tu l'as toujours ? chuchota-t-il à son tour à son adjoint.

— Je l'ai.

— Vas-y.

Bob appuya sur la détente. La balle percuta la cuisse d'Holbrook. Celui-ci fut projeté en arrière et tomba sur le bois du perron. Pris de panique, les autres se jetèrent au sol. Seuls Riker et Fredman ripostèrent.

Les balles se mirent à fuser. Toutes atterrirent dans les écorces des arbres ou moururent dans le sol givré.

Hanlon et ses hommes se déployèrent maladroitement, répliquant également aux assauts.

Une balle toucha Ben Riker à l'épaule, et une autre perfora le genou de Mike Pilby.

— Arrêtez ! Cessez le feu ! hurla Hanlon en levant les mains devant lui.

Un dernier coup de feu retentit et une petite motte de neige se souleva devant le pied du shérif.

— Stop ! Ne tirez plus !

Le calme reprit possession de la sinistre forêt.

Riker s'assit sur le rebord du perron et porta une main à son épaule dans une grimace. Mike Pilby était par terre, le genou en sang. La douleur lui tordait le visage.

Wayland porta assistance à Holbrook tandis que Ransom jeta son fusil au sol et rejoignit Riker. Abandonnant toute résistance, Fredman et Neegan levèrent les mains en l'air.

Le sourire de Moz s'épanouit imperceptiblement. La victoire lui était dévolue. Il s'en était fallu de peu mais il avait gagné. Il pouvait

maintenant se laisser partir, s'abandonner à la défaillance. À son réveil, il serait installé dans une cellule chaude, drapé de couvertures et de bandages. On lui offrirait même un repas.

Ses yeux papillonnèrent et il s'évanouit. Paisiblement.

La nuit redevint calme.

Pardonnés

Le lendemain, Travis Moses était enfermé dans sa cellule. Les gens de Manitowoc s'attardaient parfois devant le bureau du shérif, à l'affût de la moindre image volée qui ferait d'eux des témoins de l'histoire.

Le docteur Halluman avait soigné le genou de Mike Pilby, qui s'aidait désormais d'une béquille. La blessure à l'épaule de Ben Riker n'était que superficielle. La balle n'avait fait que traverser. Quant à Lawrence Holbrook, il lui faudrait sans doute quelques mois avant que la douleur ne disparaisse totalement.

Tous les hommes qui avaient participé à l'expédition punitive étaient restés chez eux, aux bons soins de leurs familles. Accueillis en héros, tout comme Hanlon et ses adjoints. Pourtant la vérité allait éclater. Lorsqu'il faudrait rendre des comptes, certains parmi eux seraient inquiétés.

Le surlendemain, le juge Betany arriva par la diligence de dix heures. Il convoqua une assemblée au saloon, dans l'après-midi, constituée du shérif, des adjoints et de tous ceux qui avaient participé à l'arrestation de Travis Moses.

La salle était pleine à craquer. Presque tous les habitants de Manitowoc avaient renoncé à leurs activités quotidiennes. Des journalistes étaient arrivés de Milwaukee, Minneapolis et même de Chicago. La rumeur s'était répandue à travers le pays et l'État du Wisconsin serait le premier à juger un homme sans le condamner à la peine capitale.

Le juge Betany ouvrit la séance.

— Nous sommes réunis aujourd'hui pour faire la lumière sur les événements de la nuit du 14 novembre. La jurisprudence m'impose de vous rappeler que la peine de mort a été abrogée dans l'État du Wisconsin cette année. En l'occurrence, je suis tenu de rapatrier le prévenu à la prison de Chicago, où il attendra d'être jugé. Il sera ensuite affecté au pénitencier d'Oakland Grove, dans l'Iowa, où il purgera sa peine. Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui conteste cette décision ?

Le juge Betany balaya la salle du regard à la recherche d'une main levée ou de la moindre contestation. Hanlon imita le juge, souhaitant de toute son âme que personne ne mette le feu aux poudres. Et surtout pas Mona Fredman, installée au fond de la salle, à côté de son époux.

Au soulagement général, le silence resta le maître mot de l'audience.

— Bien, poursuivit le juge. Durant la nuit du 14 novembre, des

hommes ont été blessés, notamment le prévenu qui est actuellement au repos à la prison du bureau du shérif. La législation des États-Unis a ordonné l'abolition de la peine de mort dans cet État, faisant du Wisconsin le deuxième État à abolir la peine capitale. De par cette décision, le traitement des prisonniers, et quelles que soient les accusations qui les affligent, est sujet à de nouvelles réformes. Nous devons donc présentement définir les éléments qui sont à l'origine de l'état physique de quatre hommes – Betany chaussa ses petites lunettes rondes et lut les notes qui lui avaient été adressées – Lawrence Holbrook, Benjamin Riker, Michael Pilby et bien évidemment Travis Moses.

Le juge reposa ses lunettes devant lui.

— Shérif Hanlon, je vous invite à vous lever et à dire la vérité sur ce qui s'est passé dans la nuit du 14 au 15 novembre.

Paul Hanlon se leva et se faufila maladroitement entre les chaises. Il resta debout, chapeau entre les mains, à côté du juge et face aux administrés.

— Shérif Hanlon, reprit le juge, racontez-nous le déroulement de cette opération.

Mike Pilby et Bob Fulton étaient installés devant la tribune, vêtus de leurs costumes du dimanche.

Hanlon hocha la tête puis s'éclaircit la gorge.

— Après la découverte d'un collier par Philémon Studmore, j'ai décidé d'organiser une battue pour retrouver la trace de Travis Moses.

— Je vous saurais gré d'employer des termes plus appropriés que 'battue', le reprit le juge. Vous n'étiez pas dans une partie de chasse à courre.

— Excusez. J'ai donc décidé d'organiser... un plan d'arrestation...

Hanlon jeta un regard en coin au juge qui opina pour donner son approbation.

— J'ai sollicité l'aide de volontaires pour nous accompagner, poursuivit Hanlon. Ben Riker, Lawrence Holbrook, Jamin Ransom, William Wayland, Matt Neegan et Ken Fredman ont répondu à l'appel. Avec mes deux adjoints et moi-même, nous étions neuf.

Malgré lui, Hanlon faisait tourner son chapeau entre ses doigts, trahissant une timidité malade à s'exprimer en public.

— Nous nous sommes rendus à l'ancienne cabane de la compagnie minière, à proximité de Silver Creek. Travis Moses n'a opposé aucune résistance.

— Vous dites qu'il n'a opposé aucune résistance, répéta Betany. Pourtant, quatre hommes ont été blessés. J'ai également noté que le prévenu a les deux épaules transpercées, une cheville pulvérisée et un torse lacéré de traces de couteau. Comment l'expliquez-vous ?

Hanlon chercha les regards des hommes présents cette nuit-là. Il

trouva celui de Lawrence Holbrook. Ses yeux étaient éteints. Il n'implorait pas le shérif de mentir. En ayant accepté de le seconder l'avant-veille et sachant ce que lui et les autres avaient fomenté, Holbrook avait pleinement conscience qu'ils paieraient ensemble la stupidité de leurs actes.

Hanlon baissa les yeux quelques instants puis :

— En fait, ce que je vous ai dit n'est pas tout à fait exact, monsieur le juge.

— Ah bon ? Pouvez-vous nous en dire plus dans ce cas ? Et n'oubliez pas que vous êtes sous serment.

Le shérif se racla la gorge encore une fois.

— En fait, Travis Moses ne s'est pas tout à fait laissé faire.

Mike Pilby et Bob Fulton échangèrent un regard furtif et surpris.

— Moses était nerveux et un fusil était posé sur sa table, chargé à bloc. Nous avons tenté de l'immobiliser mais il s'est débattu. Moses est jeune et costaud. Et nous, nous étions tous épuisés. Et vous constaterez que nous ne sommes plus de première fraîcheur. L'âge, le poids... Il y a eu lutte et nous avons pris ce que nous avions sous la main pour le neutraliser.

— Vous parlez des crochets de boucher ?

Hanlon acquiesça avec honte.

— Dans la bagarre, Moses a été blessé à l'arme blanche, et puis il y a eu des coups de feu.

— Des coups de feu, dites-vous...

— Ouais. Nous avons tous paniqué. Au cours de l'action, trois hommes ont été touchés. Il faisait nuit et la neige tombait.

— Quel âge avez-vous, shérif ? l'interrompit le juge.

— Cinquante-sept ans, répondit Hanlon.

— Pensez-vous que votre âge soit un facteur de défaillance ? Répondez avec honnêteté.

Mike rageait. À l'intérieur, son corps brassait des litres de lave en fusion. Il n'aimait pas ce qu'il entendait et les allusions lancées. Paul Hanlon était un homme remarquable et le juger en lieu et place d'un assassin notoire relevait de la pure ignominie.

— Faire le métier que je fais à mon âge, c'est déjà pas si mal, dit Hanlon. Passer la cinquantaine dans un pays comme celui-ci n'est pas toujours une bataille gagnée d'avance. J'ai vieilli, pris quelques kilos, mais je suis tout à fait apte à poursuivre les missions qui m'ont été conférées par l'État.

— Poursuivez.

— Je n'ai rien à ajouter. Nous avons alpagné cette ordure et nous sommes tous rentrés à bon port. Maintenant, l'accusé est entre les mains de la justice. Il n'y a que ça qui compte.

— Shérif, est-ce que vous m'assurez que cette opération n'a pas

dégénéré et que personne n'a tenté de se faire justice ?

Hanlon croisa de nouveau le regard de Lawrence Holbrook.

— Non, personne n'a tenté de se faire justice.

Le juge rechaussa ses petites lunettes et consigna quelques notes dans son calepin.

— Très bien, dit-il. Y a-t-il quelqu'un dans cette assemblée qui souhaite corroborer ou démentir les propos du shérif Hanlon ?

Mike faillit lever la main mais celle de Bob Fulton l'en empêcha. Les deux adjoints s'affrontèrent d'un regard plein d'empathie et de respect. La main de Mike Pilby retourna sagement sur le pommeau de sa canne.

— Moi, je veux dire quelque chose ! se manifesta une voix dans l'assistance.

Cette voix, c'était celle de Lawrence Holbrook. Celui-ci se redressa péniblement de sa chaise. Le juge leva les yeux dans sa direction.

— Présentez-vous, l'invita le juge.

— Je m'appelle Lawrence Holbrook.

Le juge Betany s'enfonça dans sa chaise et croisa les doigts sur son ventre.

— Nous vous écoutons, monsieur Holbrook.

— Le shérif et ses hommes ont été exemplaires. Ils connaissent leur métier et c'est grâce à eux que Travis Moses est aujourd'hui hors d'état de nuire. C'est nous qui avons paniqué, pas eux. Ils ont su rétablir l'ordre et permettre l'arrestation de ce fumier.

Betany hochait la tête par intermittence, comme s'il réfléchissait à la véracité des propos rapportés. Il subsistait des zones troubles dans ces témoignages. Mais ils étaient les seuls dont il disposait.

— Parfait, conclut le juge. Je vous remercie d'avoir participé à cette assemblée. La diligence de Two Rivers viendra demain matin récupérer le prisonnier. Elle sera escortée par le personnel pénitentiaire d'Oakland Grove jusqu'à Chicago. La séance est levée.

Un brouhaha fait de pieds de chaises grinçant sur le plancher et de talons claquants mit un terme à l'assemblée. Les gens se dispersèrent petit à petit, tandis que certains visages restaient fermés par le secret.

Hanlon adressa un sourire à ses adjoints, heureux d'être enfin délesté de cette affaire sordide.

DEUXIÈME PARTIE

32 ans plus tard.

Pénitencier d'Oakland Grove, Iowa – 1885

L'homme fumait une cigarette dans sa cellule. Les cheveux gris tirés vers l'arrière, les muscles saillants malgré une petite bedaine naissante, il lisait un ouvrage d'Harriet Beecher Stowe : *La Perle de l'île d'Orr*. Bien qu'ayant dévoré le livre trois fois, il ne se lassait pas du style de l'auteure de *La Case de l'oncle Tom*. Ouvrage qui, par ailleurs, disposait d'une place d'honneur sur une des six étagères placées parallèlement derrière la couche du prisonnier.

Les rayonnages regorgeaient de romans, de poèmes et de recueils de nouvelles. Un avantage que l'homme avait obtenu à la grâce de ses actes.

Johnny, le surveillant aux moustaches épaisses et aux joues colorées par le vin, frappa trois petits coups contre les barreaux.

— Moz, c'est l'heure.

Travis Moses corna la page puis referma le livre qu'il déposa à côté de lui, sur le lit.

— À quoi ça sert ? demanda-t-il.

— Tu devrais être content.

— Ça fait dix-huit ans qu'on me chante la même ritournelle, Johnny.

— Celle-là sera peut-être la bonne.

— Mon Johnny-boy, l'éternel optimiste.

Johnny haussa les épaules.

— Allez, suis-moi.

Moz se leva et replaça son livre sur l'étagère, entre *La Vie intérieure* et *La Fiancée du ministre*. Puis il s'avança jusqu'à la grille.

— Tends tes mains, lui ordonna le maton.

Moz obéit et Johnny lui passa les menottes avant d'ouvrir la grille de la cellule.

Ils traversèrent ensemble le long couloir pénitentiaire de l'aile ouest, avant de bifurquer en direction des bureaux de l'administration générale.

En arrivant devant la grande porte de la salle d'audience, Johnny inspecta l'état global du prisonnier. Il remarqua que la chemise de Moz était ouverte jusqu'à la taille. Dans l'interstice, il aperçut la cicatrice en forme de croix qui ornait son torse.

— Boutonne ta liquette, dit-il. Si tu veux avoir une chance de séduire ton public, mieux vaut cacher ton corps d'éphèbe.

Moz poussa un soupir et respecta les consignes du surveillant. Il referma un à un les boutons de sa chemise rayée.

Johnny secoua la tête en signe d'approbation, puis il frappa contre la porte.

— Entrez, répondit une voix.

Johnny s'exécuta. Lui et son prisonnier apparurent sur le seuil.

Dans la salle étaient assis trois hommes. Raymond Fielding, le directeur, et deux administrateurs du même âge : Tom Doolin et Walter Stormbold.

— Asseyez-vous, Travis, l'invita Fielding.

Moz contourna la chaise et s'installa, tandis que Johnny resta contre la porte, mains croisées devant la taille d'où pendait sa matraque.

— Comme vous le savez, poursuivit Fielding, nous allons procéder à votre audition annuelle et évoquer votre libération anticipée.

— Sauf votre respect, monsieur, pourquoi vous organisez ces réunions ? demanda Moz. Je veux dire, elles sont inutiles et vous font perdre du temps.

Moz était un bon soldat. Il l'était depuis plus de trente ans.

— C'est à nous d'en juger, monsieur Moses, rétorqua le directeur. Après concertation avec le conseil pénitentiaire de l'Iowa et les représentants compétents de l'État, nous avons élaboré une fiche comportementale de vos trente-deux années passées dans notre établissement. Il s'avère que certaines choses ont évolué.

Moz haussa les sourcils.

— Les restrictions budgétaires nous poussent à prendre de nouvelles mesures concernant le bassin de vie de l'établissement, notamment les conditions de détention de certains prisonniers.

— Monsieur, intervint Moz, ça fait maintenant presque vingt ans que j'assiste à ces auditions. Et rien n'a jamais changé. De plus, j'entends parler de ces restrictions depuis que je suis en âge de comprendre ce que le mot veut dire.

— Travis, vous avez intégré le pénitencier en novembre 1853, reprit Doolin. Accusé de viol, séquestration et meurtre. Huit personnes ont été tuées de vos mains et quatre autres n'ont jamais été retrouvées. Le juge vous a condamné à la prison à perpétuité. Et si la législation en vigueur dans l'État du Wisconsin n'avait pas abrogé la peine capitale en 1853, vous seriez à ce moment même en train de vous faire picorer par les vers. Du moins, ce qu'il resterait de votre cadavre. Avez-vous idée de la veine que vous avez eue ?

— Oui, monsieur, répondit poliment Moz.

— Votre comportement a été exemplaire dans l'enceinte de notre établissement, poursuivit Stormbold. Et ce, depuis le premier jour. Vous n'avez jamais provoqué une seule bagarre, même si nous savons quelles épreuves vous avez traversées avec les autres prisonniers. Vous

vous êtes investi dans le travail imposé et vous êtes même porté volontaire pour les tâches de fonctionnement.

— Fallait bien passer le temps.

— Ne croyez pas que ce sont des fleurs que nous vous offrons, Travis. Mais les restrictions budgétaires nous imposent des choix. Bon nombre d'entre vous êtes des assassins ou des voleurs. Et s'il n'y avait pas ces inconvénients de répartition financière, vous purgeriez votre peine telle qu'elle a été prononcée.

Moz opina.

— Néanmoins, reprit Fielding, vos actes exceptionnels lors de la Guerre civile vous ont donné une longueur d'avance sur les autres.

Cette fois, Moz planta son regard brillant dans ceux de ses interlocuteurs impartiaux.

— Vous êtes auditionné chaque année lors de cette commission, continua Fielding. Mais jusqu'à présent, votre histoire nous présentait un sévère cas de conscience. Certes, vous vous êtes distingué lors de la bataille de Carlisle en juillet 1863 sous le commandement de William F. Smith, lors des recrutements opérés de force par l'Union. Mais il n'en reste pas moins que vous êtes l'auteur de viols atroces sur mineurs et de leurs massacres.

Moz préféra garder le silence. La meilleure position à tenir face à ces trois dinosaures était encore la repentance.

— Ces derniers jours, nous avons décidé de la libération de quatre détenus, lança Doolin. Et vous en faites partie.

Moz écarquilla les yeux et se retourna vers Johnny. Le surveillant resta impassible.

— Vous l'avez dit, j'ai violé et tué, dit Moz. Qui sont les autres dans ce cas ?

— Le pénitencier d'Oakland Grove a été conçu pour recevoir l'abjection humaine dans toute son ampleur, répondit Fielding. Nous sommes le seul établissement à employer soixante gardiens pour quatre-vingt-trois détenus. Cela fait presque un prisonnier et demi par gardien. Vous avez pu vous rendre compte par vous-même du sort que nous réservions aux têtes dures.

Moz se souvint effectivement qu'il avait vu une fois un prisonnier se faire attacher à une structure en bois au milieu de la cour les journées les plus chaudes de l'été. Le soleil lui avait brûlé la peau et les rétines. Depuis, le pauvre bougre était aveugle et passait son temps dans une cellule souterraine à attendre l'heure des repas. Tout ça parce qu'il avait provoqué une bagarre et blessé un gardien.

— Oui, j'ai pu m'en rendre compte, monsieur.

— Donc ne soyez pas surpris de trouver en ces murs ce qu'il existe de plus abominable. Je ne sais pas si la grâce de Dieu vous a touché, mais estimez-vous chanceux. La plupart des familles que vous avez

détruites n'existent pratiquement plus. Ce qui a influé sur notre décision. En conclusion, vous pourrez reprendre vos effets personnels d'ici la fin de la semaine, et rentrer chez vous.

Les mains de Travis Moses se mirent à trembler. Une larme apparut au coin de son œil droit.

— C'est vrai ? Je suis libre ? Pour de bon ?

— Nous vous cèderons votre acte d'amnistie le jour de votre départ. Quant à vos livres, débrouillez-vous pour qu'ils disparaissent de votre cellule en même temps que vous. Et n'oubliez pas non plus que c'est grâce à l'intervention du capitaine Bob Stillman et à ses influences auprès des autorités politiques, que vous avez pu jouir de ce droit exceptionnel. Jamais aucun prisonnier n'a été autorisé à profiter de ses effets personnels en prison. Vous ne pourrez malheureusement pas le remercier car le capitaine Stillman est mort en 1866.

Moz secoua la tête avec frénésie.

— Vous pouvez disposer, décréta Fielding en se replongeant dans la lecture de ses rapports.

Johnny accompagna Moz jusqu'à sa cellule et referma les grilles derrière lui.

— Alors tu vois que ça valait le coup, lui dit-il.

— J'ai encore du mal à y croire, même si j'étais intimement persuadé que ça arriverait.

— Tu vois, faut toujours être optimiste. Allez, Moz, tâche de rester sage jusqu'à demain.

Le gardien s'éclipsa et se fonda dans l'obscurité du bloc ouest.

Moz s'assit sur son lit et passa en revue tous les livres qui avaient accompagné ses dernières années. Ils lui avaient donné la force de survivre et joué un rôle prépondérant dans les rouages de son mental. Maintenant, il n'avait plus besoin d'eux. Du moins, presque plus.

Rendu à la vie

Les portes du pénitencier se refermèrent derrière Travis Moses en fin de journée.

La couleur de son chapeau avait viré au gris clair et son feutre était mité. Sa vareuse bleu marine effilochée portait les stigmates d'une vie enterrée depuis plus de trente ans. Son visage aussi avait changé. Plus creusé, plus mûr. Son corps était rouillé et enrayé, mais un bon dégrassage lui rendrait de sa jeunesse.

Moz leva les yeux vers le ciel et remplit ses poumons d'oxygène. Le soleil déclinait, et la fraîcheur ne tarderait pas à s'emparer de la vallée. Moz tenait, au moyen d'une sangle de cuir, sa lourde caisse remplie de livres.

Un nuage de poussière se profila à l'horizon. La diligence arrivait. Pile à l'heure.

Moz sourit.

Le cocher tira sur le frein et sauta de son promontoire.

— Vous êtes le passager spécial que je dois emmener à Manitowoc ? demanda-t-il.

— C'est moi, répondit Moz.

Le cocher s'empara de la caisse qu'il hissa sur le toit de la diligence.

— Il faut combien de temps pour arriver à Manitowoc ? demanda Moz.

— Comptez cinq jours.

Moz ouvrit la porte de la diligence et se faufila à l'intérieur. Lorsqu'il prit place, il découvrit qu'il n'était pas seul. En face de lui était assise une jeune femme de moins de trente ans. Elle portait un pantalon beige, une chemise blanche nouée d'un *bolo tie* serti d'une pierre turquoise, et une petite veste assortie au pantalon. Ses chaussures en cuir marron poussiéreuses semblaient neuves. La femme portait de petites lunettes en demi-lune, dont les branches étaient délicieusement couvertes par sa chevelure blonde et bouclée. Elle était accompagnée d'une petite mallette noire sur laquelle reposait un chapeau melon.

— Tu vas à Manitowoc toi aussi ? lui demanda Moz.

— Non, je m'arrête à Iowa City.

— Je croyais que la diligence était affrétée juste pour moi...

La femme lui tendit une main pâle.

— Je m'appelle Sienna Hawk, se présenta-t-elle.

Moz considéra la main qu'Hawk lui tendait quelques instants puis la lui serra.

— Travis Moses.

— Je sais qui vous êtes et ce n'est pas un hasard si je suis ici, enchaîna-t-elle avec excitation.

— Ah...

— J'ai demandé l'autorisation au bureau fédéral de Chicago de vous accompagner pendant le trajet.

— En quel honneur ?

— Le vôtre, enfin !

— Je ne suis pas sûr de comprendre.

— Je vais tout vous expliquer.

À la surprise de Moz, Hawk tira deux cigares de sa poche et en proposa un à son compagnon de voyage. La diligence marqua un soubresaut et les secousses commencèrent à faire balloter l'équipage.

Il accepta le cigare tendu, qu'Hawk s'empressa d'allumer.

— Je suis reporter au *Daily Sounds*, dit-elle. Et je suis écrivain à mes heures. J'ai déjà publié trois romans. Peut-être les avez-vous déjà lus ?

— Ton nom ne me dit rien, répondit Moz.

— Après trente-deux années d'enfermement, il n'y a rien d'étonnant.

Moz grogna en guise de réponse.

Hawk tira une bouffée sur son cigare et recracha la fumée par les narines. Ses attitudes étaient semblables à celles d'un homme des plaines.

— Ils viennent de Cuba, précisa-t-elle en tendant son cigare devant elle. C'est un *habano*.

Moz hocha lentement la tête puis dirigea son regard vers l'extérieur. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas vu un paysage défiler devant ses yeux clairs. Le mois de mai regorgeait de senteurs printanières. Les pollens et les odeurs d'érables rouges éveillaient ses sens. Comme une renaissance, une redécouverte sensitive.

— Si tu me disais pourquoi tu tenais tant à me rencontrer ? enchaîna Moz.

— Bien sûr, répondit Hawk en se raclant la gorge. Je vais aller droit au but. J'ai fait le voyage depuis Chicago pour écrire un livre inspiré de votre vie.

Moz haussa les sourcils et faillit s'étouffer avec la fumée de son cigare.

— Attendez avant de réagir, reprit immédiatement l'écrivain. Avant d'être romancière, je suis journaliste. Raconter la vie des gens et narrer les événements économiques et politiques de notre pays, je fais ça tous les jours. Mais j'avoue avoir certaines prédispositions pour la création. Mon imagination est débordante et j'ai très envie d'écrire une histoire fictive, mais inspirée de faits réels. Vous me suivez ?

— Je m'accroche.

— Votre nom a fait le tour de plusieurs États, notamment par le biais

de la presse. Je me suis dit : quitte à raconter une histoire même fictive, pourquoi ne serait-elle pas agrémentée de tristes vérités ? Au lieu de la peine capitale, vous avez passé ces trente dernières années derrière les barreaux, et ce, grâce à la loi sur l'abolition de la peine de mort. Et aujourd'hui, par la grâce de Dieu et la coïncidence des événements historiques, vous êtes libre. Ça ne s'est jamais vu. Vous êtes unique. Vous êtes l'assassin le plus chanceux du monde !

— C'est un point de vue.

— Pensez à la notoriété que je pourrais vous apporter. Si le livre fonctionne, vous deviendrez une légende !

Moz esquissa un sourire et tapota le bout de son cigare par la fenêtre.

— Une légende qui a violé, séquestré, et tué ? Tu es une optimiste, ma grande.

— Les gens sont des voyeurs, croyez-moi. Ils aiment la provocation. C'est le ton de demain.

— La société a bien changé en trente ans...

— Plus que vous ne le pensez. Alors ?

Moz planta son regard acier dans celui de Sienna Hawk. La jeune femme, intimidée, préféra observer les stries de son visage vieillissant.

— Alors quoi ?

— Vous êtes d'accord ? insista Hawk.

— Pour te servir de sujet ? Non, merci.

Un voile de déception s'empara du faciès pâlot de la jeune romancière.

— Je... J'avais beaucoup misé sur cette rencontre, relança-t-elle.

— Pas de l'argent, j'espère pour toi.

— C'est tout comme. Un livre, c'est un peu comme un plan de carrière. Il faut des mois pour l'écrire, sans parler de la documentation. Avec ce projet, je faisais d'une pierre deux coups. Je disposais du sujet et de l'encyclopédie...

— Navré ma grande, mais tu devras te trouver un autre cobaye...

La diligence resta silencieuse durant de longues minutes.

Puis le cocher hurla des invectives adressées à ses chevaux. La diligence ralentit, et s'arrêta en soulevant un énorme nuage de poussière qui pénétra l'habitable.

Moz passa la tête par l'ouverture.

— Un problème ? demanda-t-il.

— J'en sais trop rien, répondit le cocher.

Moz sortit de la diligence. Hawk l'imita.

Le conducteur sauta de son promontoire et se positionna à côté de ses passagers.

Devant eux, un homme sur un cheval gris constellé de taches brunes. Le cavalier portait un manteau sombre et des bottes usées jusqu'à la

corde. Une moustache poivre et sel, longue et fine, cachait une partie de son visage émacié. Le regard abattu et la peau tannée par le soleil, il dégageait une aura inquiétante.

Par une gymnastique mal assurée, il descendit de cheval. Puis il ouvrit l'une des fontes de sa selle.

Les deux passagers et le conducteur de la diligence eurent un mouvement de recul. Seul le cocher détenait une arme mais il ne semblait pas enclin à s'en servir.

L'homme en face d'eux extirpa de la fonte un long manche en métal. Moz pensa tout d'abord à un fusil. Compte tenu de la longueur, ça aurait pu être un Rifle Ranger. Mais ce que le type au manteau tenait dans la main n'avait rien à voir avec un fusil à percussion. Il s'agissait d'une canne.

L'homme s'en aida et fit quelques pas dans leur direction en traînant la patte. Sous son manteau agité par une légère brise, une étoile scintillante se dévoila sur sa poitrine.

Ce qui n'était pas forcément de bon augure.

— Bonjour, dit le cocher.

L'homme ne répondit pas et poursuivit sa route jusqu'à se trouver à quelques mètres de Travis Moses.

— Vous êtes shérif ? demanda celui-ci.

— Marshal, répliqua sèchement l'homme. Tu me reconnais ?

Moz fronça les sourcils. À peine sorti de prison qu'il avait déjà un nouvel ami.

— Non.

— Trente ans dans une cave sans lumière, ça ramollit le cerveau, on dirait.

— On s'est déjà rencontrés ?

L'homme sourit. Le coin de sa moustache se redressa.

— Tu es sincère, là ?

— J'ai le cerveau ramolli, vous l'avez dit vous-même...

Hawk n'aimait pas la tournure que prenait la conversation, pas plus que le cocher qui avait abandonné toute idée de porter la main à son revolver.

— On peut peut-être parler entre personnes élégantes, intervint Hawk dans le rôle du médiateur.

— Je m'adresse à monsieur Moses, rétorqua l'homme sans lâcher sa proie du regard.

— J'ai dit que je ne vous connaissais pas. Est-ce que vous êtes un parent d'une des victimes de 1853 ? Vous êtes là pour en finir avec moi ?

L'homme ne riait plus.

— Je m'appelle Mike Pilby, j'étais le shérif adjoint de Manitowoc.

Les souvenirs reprirent soudainement leur place dans l'esprit de Moz.

Pilby était beaucoup plus jeune à cette époque, tout comme son ami, l'autre adjoint.

— J'ai purgé ma peine, se défendit Moz.

— Trente-deux ans pour avoir enlevé douze mômes ? Pour les avoir torturés puis abattus ? Trente-deux petites années de rien du tout pour les vies gâchées de douze familles ? Tu appelles ça avoir purgé une peine ?

— Si le verdict ne vous convenait pas, fallait le dire au juge.

— Perpète était la moindre des choses, bien que j'aurais adoré te voir gesticuler au bout d'une corde. Ou mieux encore, j'aurais jubilé de te voir massacré par la milice. Mais j'avais des ordres.

Moz prit une grande inspiration. À peine deux heures qu'il était dehors et son passé lui explosait au visage.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

— J'ai fait le voyage de Port Washington juste pour avoir une conversation avec toi, répondit Pilby. Je suis le marshal du comté d'Ozaukee, dans le Wisconsin. Même si la distance est une barrière entre mes fonctions et ta réinsertion, je peux te jurer que je vais te coller aux basques comme une bouse fraîche à tes bottes.

— De quel droit ?

— Le droit des privilèges, Moz. Tu te fais toujours appeler comme ça ?

Moz ne répondit pas.

— Moi aussi je me suis fait quelques relations, surtout pendant la guerre, poursuivit Pilby. Je devrais obtenir le poste de Manitowoc d'ici quelques jours.

— Juste pour moi ? Suis flatté.

— Ta capture m'a coûté l'infirmité, gronda Pilby en agitant sa canne devant lui. Les gars comme toi replongent toujours.

Moz ne répondit rien. Il essayait de discerner dans le regard du marshal si cette colère lui était propre, ou simplement portée par un ensemble de familles qui l'avaient acheté pour terminer ce qu'elles avaient entrepris trente ans plus tôt.

Hawk s'interposa.

— Messieurs, nous avons de la route, dit-elle. Je suggère que chacun reprenne son chemin et puis qui sait, vous aurez maintenant tout le loisir de vous retrouver... Plus tard.

Le cocher intervint à son tour.

— Elle a raison, marshal. J'ai des horaires à respecter.

Pilby fit quelques pas en arrière.

— Je viendrai te rendre visite de temps en temps, prévint-il à l'adresse de Moz. J'ai encore tout un tas de questions restées sans réponses.

— Avec plaisir, marshal, répondit Moz dont le sourire provocateur

ne manqua pas de nourrir la colère de Pilby.

Le marshal remonta à cheval, puis s'adressa aux deux autres :

— Désolé d'avoir interrompu votre voyage.

Enfin, il donna des coups de talon dans les flancs de son cheval et disparut à travers la poussière que les sabots soulevaient.

— Eh bien, dites donc, quelle aventure, lâcha Hawk.

— Allez, on reprend la route, dit le cocher qui remontait déjà au sommet de sa cabine.

Hawk sauta dans la diligence. Moz observa la silhouette de Pilby ondoyer à travers les vagues de chaleur. D'une pichenette, il projeta son cigare et grimpa dans le carrosse.

A la tombée de la nuit, la diligence fit halte dans un relais d'Indianola.

Le cocher déchargea la caisse de Moz, qu'il traîna jusque dans la grange. Moz et Hawk époussetèrent leurs bottes et entrèrent dans le relais.

S'ouvrit à eux une grande pièce meublée de tables, de chaises et de souvenirs yankees dispersés dans tous les recoins. L'État de l'Iowa avait soutenu l'Union dès le début du conflit et son président Abraham Lincoln. La fierté nordiste dominait en ces lieux hantés par la Guerre civile.

Une belle femme, aux joues rosies par la vie en plein air, dénoua son tablier et vint à leur rencontre.

— Je suis Grace, se présenta-t-elle. Vous avez faim ?

Moz opina.

— Volontiers, dit Hawk. Je n'ai qu'une pomme dans le ventre depuis ce matin.

— Va t'asseoir, gamine. J'arrive avec quelque chose qui va te tenir au corps.

Hawk se frotta les mains dans l'espoir que Moz partagerait la même excitation. Mais l'ex-détenu se contenta de quitter son chapeau et sa vareuse qu'il accrocha à l'entrée.

Le cocher apparut par la petite porte qui faisait le lien avec la grange.

— Salut Grace ! hurla-t-il.

— Ça va, mon gros ? répondit-elle du fond de sa cuisine.

Le cocher s'installa seul à une table et se dégourdit les articulations.

Moz s'assit à une autre table, au fond de la salle. Hawk, déjà installée deux tables plus loin, se rembrunit. Décidément, ce Moses, en plus de ne pas être causant, était aussi sauvage qu'un ours en pleine hibernation.

Hawk se leva et rejoignit son compagnon de voyage sans y être invitée. Moz n'apprécia son culot que modérément.

— Nous n'allons pas manger chacun de notre côté, n'est-ce pas ? lança Hawk avec vivacité. Cela vous dérange-t-il si nous causons un peu ?

— Depuis qu'on se connaît, tu as prononcé plus de mots que moi en trente-deux ans d'incarcération.

— Oui, je sais, je suis une bavarde. Mais quel écrivain ne l'est pas ?

Grace vint à eux avec deux assiettes fumantes.

— Truites grillées et patates, dit-elle en posant les plats. Je vous apporte une bouteille.

Avant que Grace ne s'éloigne, Moz lui saisit le bras.

Elle écarquilla les yeux.

— Je n'ai rien pour payer, annonça Moz. Je sors de prison.

La tenancière du relais poussa un soupir de soulagement.

— Ne t'inquiète pas pour ça, mon gars. L'administration pénitentiaire prend en charge la plupart des convois qui passent à Indianola. Tu n'es pas un cas isolé.

— De toute façon, je comptais vous inviter, s'immisça Sienna Hawk.

— Ben tu vois, il n'y a que des bonnes âmes ici, dit Grace en s'éloignant. Bienvenue à Indianola.

L'odeur des pommes de terre et du poisson entraînèrent Moz trente ans en arrière, lorsqu'il dégustait des mets dignes de ce nom. Il planta sa fourchette dans la truite et l'engloutit à grandes bouchées.

— Eh bien, dites donc, commenta Hawk. Vous n'avez pas mangé depuis combien de temps ?

— Trop longtemps, répondit sobrement Moz.

Hawk dégusta le contenu de son assiette par petites bouchées, puis posa les mains sur la table.

— Monsieur Moses, je ne voudrais pas vous rebattre les oreilles avec ça, mais je tiens sincèrement à ce que vous repensiez à ma proposition.

— Le bouquin ?

— Oui. Je vous assure que nous pouvons tous les deux y trouver notre compte.

Moz sauça ce qui restait de jus dans son assiette, puis il la repoussa devant lui avant de se servir un verre de vin.

— Écoute. Je viens de sortir de prison. Je n'ai pas vu un ciel comme celui d'aujourd'hui depuis des années. Et toi, tu me sautes dessus comme un morpion sur les cuisses d'une pute négligée alors que je n'ai même pas encore eu le temps de pisser en dehors du pénitencier. Ma priorité de l'instant, c'est de retrouver mes marques. Tu comprends ?

— C'est tout à fait normal.

— Et puis, pour être honnête, je suis pas sûr qu'écrire un livre sur un type qui a été condamné pour avoir tué des gens soit un gage de succès.

— Détrompez-vous. Votre histoire est singulière. Il s'agit d'une rédemption, d'une histoire unique façonnée par les coïncidences de la vie. Vous en avez conscience ?

— C'est peut-être vrai ce que tu dis. Mais ça ne m'intéresse pas.

Hawk plongeait les yeux dans son assiette. Décidément, ce type était borné.

— Bon, je vais vous dire les choses différemment, poursuivit la romancière. J'ai publié trois livres avec le même éditeur. Il croit en moi depuis mon premier succès. Il y croit tellement que nous sommes convenus d'un accord.

— Un accord qui ne concerne que vous deux, répondit Moz.

— Pas seulement. Le contrat que j'ai avec mon éditeur m'engage à fournir un livre tous les deux ans, moyennant un à-valoir sur les ventes potentielles.

Moz se resservit un autre verre.

— C'est quoi un à-valoir ?

— Une avance que me remet l'éditeur avant la parution du bouquin. Un pécule confortable calculé sur les prévisions des ventes.

Moz esquissa une moue sans signification.

— Et cet à-valoir, je propose de vous le céder si vous acceptez de vous prêter au jeu.

Moz posa lourdement son verre sur la table.

— Tu veux me payer pour que je te raconte ma vie ?

— Disons que c'est une contrepartie du temps que vous m'accorderez.

— Si tu me donnes ton blé, tu y gagnes quoi, toi ?

— L'à-valoir n'est qu'une avance. Je serai payée sur les ventes suivantes.

Moz hocha la tête, prémices d'une réflexion toute relative.

— Quand on sort de prison, on n'a plus rien, poursuivit Hawk. J'imagine qu'aucun trésor ne vous attend là où vous allez.

— Pas vraiment, répondit Moz. Au mieux, si je trouve quelques clous pour retaper ma vieille cabane, ce sera déjà pas si mal.

— Prenez ça comme une opportunité, monsieur Moses. Accordez-moi quelques semaines de votre temps, et vous pourrez acheter l'outillage nécessaire à la reconstruction de votre nouvelle vie.

Ils restèrent silencieux de longs instants.

Grace resservit une autre assiette au cocher, qui, en guise de remerciement, la gratifia d'une tape amicale sur les fesses.

— Je vais aller dormir, dit Moz en se levant de sa chaise.

Hawk le regarda s'éloigner, avec l'intime conviction d'avoir ferré le plus gros poisson de sa carrière.

Exposé

Iowa City.

La nuit fut calme et le matin était ensoleillé. Ils avaient pris la diligence à l'aube et roulé jusqu'à Iowa City, ne faisant que trois arrêts pour se dégourdir les jambes et répondre aux exigences organiques d'un aussi long voyage.

Ils n'avaient guère échangé plus de quatre ou cinq mots durant le trajet. Parfois, le cocher avait hurlé à ses chevaux d'avancer plus vite. Et enfin, la ville s'était dessinée en milieu d'après-midi.

Sienna Hawk descendit les deux marches de la diligence, avec un goût amer au fond de la gorge. Moz n'avait pas été très explicite et jamais il n'avait évoqué leur conversation de la veille. Pas une seule fois.

Hawk tendit une main à l'intention de son covoyageur.

— Au revoir, monsieur Moses. Je vous souhaite bien du plaisir jusqu'à Manitowoc.

Moz observa la main tendue pendant quelques secondes puis la serra.

— Bonne chance pour ton bouquin, ma grande.

Hawk acquiesça. Le cocher fouetta l'attelage et la diligence se mit en branle.

Trois jours plus tard, la diligence arriva à Manitowoc, État du Wisconsin.

Le cocher détela les chevaux tandis que Moz descendait sa caisse du toit.

— Si vous me laissez un moment pour confier les chevaux aux bons soins du maréchal-ferrant, je peux vous emmener jusqu'à chez vous, proposa le cocher.

— Ma cabane n'est qu'à quelques miles, répondit Moz. Si je ne traîne pas, je devrai y arriver avant la nuit.

— Vous êtes sûr ? Avec votre caisse ?

— Elle est sanglée, ça ira.

— Bon, comme vous voudrez. Salut alors.

Moz hocha la tête et abandonna le cocher. Il quitta la ville par l'est sous les regards pesants des habitants curieux. La nouvelle de son arrivée avait dû se répandre jusqu'ici. Peut-être savaient-ils qui il était, ou plutôt ce qu'il avait été.

Moz ignore le poids des regards et des pensées acariâtres. Le plus important était pour lui de retrouver la solitude. La vraie. Pas celle d'une cellule avec des centaines de gars qui braillent à s'en arracher

les cordes vocales. Non, juste une compagnie faite du ciel et des étoiles de mai, des odeurs boisées de la végétation et du relent des embruns se perdant le long des vents du littoral.

Il arriva à la cabane à la nuit tombée.

L'endroit avait bien changé. La végétation s'était développée, les sentiers effacés, et la cabane étouffée par du lierre sauvage et grignotée par les vers et le temps.

Moz marqua une pause silencieuse et se remémora le règlement de comptes qui avait eu lieu trente ans plus tôt. Il se souvint de ces crochets lui perforant les épaules, de ce couteau marquant son torse, de sa cheville brisée sur le perron...

Tout était encore là. L'odeur du sang et de la peur, la menace scintillante à travers la forêt, la douleur froide et acide du métal contre sa peau.

Il gravit les trois marches du perron et tenta d'ouvrir la porte. Elle était coincée. Il mit un coup de pied dans le bois et elle finit par céder, ouvrant sur une grande pièce voilée de toiles d'araignées et de poussière voletant à travers l'espace.

L'odeur de renfermé était à peine supportable. Moz déposa sa caisse à l'entrée et ouvrit les trois fenêtres pour aérer la maison. Le plancher craquait sous ses pas, cédant presque sous son poids.

Il balaya du regard la demeure dans son ensemble. Tout était moisi et pourri. Les ronces avaient élu domicile dans un coin de la pièce.

Il fit quelques pas, saisit le balai qui traînait sur le sol et dépoussiéra le lit. Un nuage épais voleta autour de lui. Moz posa son chapeau sur la chaise et couvrit le lit de sa vareuse. Il s'allongea en prenant garde à ne pas passer à travers le sommier.

Longtemps, il observa le plafond et son bois vermoulu.

Ce soir commençait sa nouvelle vie. Une vie faite d'exposition, de danger et de travail. Le travail était une bonne chose, il lui faudrait plusieurs mois pour remettre la cabane en état. Le danger était partout, même en prison. Que pouvait-il craindre de plus ? Mais il traînait derrière lui un lourd passé, connu de tous les habitants de la ville. Même si celle-ci avait évolué, si des familles étaient parties et d'autres avaient été décimées... Il serait désormais exposé comme une cible de premier choix. Il le savait. La vie lui donnerait plus tard les réponses qu'il attendait.

Il ferma les yeux et s'endormit.

Hanté

Un bruit métallique claqua dans la remise.

Moz se réveilla en sursaut. Il chercha dans l'obscurité de quoi se défendre. Mais la nuit était bien trop noire. Il se leva, dressa les mains devant lui pour trouver ses repères et avança prudemment. Il contrôla sa respiration et tendit l'oreille. Il entendait les battements de son cœur. Ou du moins pensait-il les entendre tant ils étaient puissants et rapides.

Il s'aventura de quelques pas à travers la pièce.

Le bruit strident grinça de nouveau et tourna autour de lui comme une tornade agitée. Moz pivota sur lui-même, recula et se trouva acculé contre le mur. Il sentait la sueur couler sur son front et ses mains se glacer.

Il entendit comme un chuchotement lui siffler dans les oreilles. Un murmure incompréhensible. Comme une haleine putride dispersant son odeur de mort sous ses narines. Il blottit son nez dans la pliure de son bras droit et se précipita jusqu'à la porte.

Travisssssssss...

Travisssssssss...

Le chuchotement se fit plus clair, plus audible.

Il se retourna et ferma les poings devant lui comme un boxeur sur la défensive.

— Qui est là ? hurla-t-il dans le silence de la nuit.

Travisssssssss...

Il posa les mains sur la poignée de la porte mais elle était coincée. Le bois avait gonflé. Il s'agita sur le loquet puis tira d'un coup sec.

Sur le seuil apparut une femme aux haillons lacérés. La blancheur de ses vêtements était d'une étrange luminescence, comme si la lune traversait son corps opalescent.

Moz hurla de terreur.

Le visage de la fille était blême, jalonné de lambeaux de peau qui se décollaient de putréfaction. Ses pupilles étaient grises et laiteuses, ses yeux cernés et sa bouche dégoulinait de sang séché. Elle dispersait une odeur ignoble. Ses cheveux battaient sous un vent absent. Elle tendit une main devant elle.

Travisssssssss... répétait-elle inlassablement.

Moz trébucha et s'écroula sur le plancher.

— Vous êtes revenus ? hurla-t-il. Qu'est-ce que vous voulez ???

Tu sais qui nous sommes, Travisssss... ?

— Non, je ne sais pas qui vous êtes ! Partez !

La fille glissa dans la maison comme portée par un chariot invisible. Moz rampait sur le dos pour ne pas qu'elle le touche. Il fut bloqué par l'armature du lit. Il grimpa sur la couche trop vite et sa tête heurta violemment le mur.

Attendu

La fraîcheur matinale s'infiltra à travers les mailles de ses vêtements. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il ne faisait pas encore tout à fait jour. Les premiers rayons dardaient l'horizon de lignes parallèles orangées. Au premier coup d'œil, Moz crut voir se dessiner l'image céleste de barreaux obstruant le ciel. Sa main vagabonda le long de sa couche. Dieu merci, il n'était plus en cellule, mais bien dans une cabane malodorante et sans grille.

Ses articulations grincèrent lorsqu'il pivota en position assise. Il se frotta le visage pour se donner du courage. Puis il enfila immédiatement sa vareuse et sortit de la cabane pour aller chercher du petit bois.

Il alluma ensuite la cheminée et l'alimenta jusqu'à ce que le soleil coule sur le plancher à travers les fenêtres.

Moz repensa à cet affreux cauchemar. Dans un réflexe idiot, il se passa une main derrière le crâne. Il n'y avait ni bosse ni trace de coup. Il secoua la tête. Sa réinsertion dans la *vie normale* lui promettait de belles perspectives.

Trouver à manger serait un premier défi de taille.

Il embrassa la pièce du regard et observa les murs tapissés de reliques africaines et de tapis multicolores. Quelques colliers, des dagues rouillées et des bâtons de rituel étaient dispersés dans tous les recoins.

L'espace était voilé de toiles d'araignées suspendues, à l'intérieur desquelles se balançaient des insectes crevés.

Il fouilla dans les tiroirs de la commode et trouva un coutelas, une serpe et quelques ressorts en fer. Puis Moz sortit de la cabane, la contourna et s'empara de quelques planchettes sur un vieux tas de bois.

Il passa une partie de la matinée à confectionner des pièges, puis s'aventura dans la forêt pour les disperser.

Lorsqu'il rentra à la cabane, Moz se saisit du balai et décida que le reste de la journée serait consacré au dépoussiérage de sa modeste résidence. Il rassembla en un tas à l'extérieur tout ce qui lui semblait inutile et cassé. En fin de journée, il n'y avait plus de toiles d'araignées. Les meubles étaient propres, la décoration lustrée et le lit désinfecté par une vieille bouteille de gnôle trouvée dans un placard.

Le lendemain, il essaierait d'aller en ville afin de dégoter du tissu pour de se fabriquer des couvertures pour la nuit.

Moz repartit dans la forêt pour relever ses pièges. Sur les six qu'il avait fabriqués, deux avaient pris du petit gibier. Un lapin et une grive. Ce qui n'était déjà pas si mal.

Il resta dehors pour dépiauter les animaux, sur une petite table de fortune qu'il avait montée avec une souche haute et un plateau en bois.

Alors que le soleil commençait à disparaître derrière les sapins, il entendit frapper. Des coups réguliers qui s'intensifiaient à chaque impact. Il lui avait semblé entendre des bruits sourds, mais avait mis ça sur le compte de la présence de bûcherons dans les bois. En y réfléchissant bien, il faisait presque nuit et travailler dans l'obscurité relevait d'une pratique insolite.

Moz se leva de sa chaise, abandonna le lapin sur la table, puis se glissa derrière la cabane, endroit qui donnait sur la mine désaffectée.

Devant la vieille entrée aujourd'hui bouchée, quelqu'un plantait un piquet. Il connaissait cet homme. Un type vêtu d'un long manteau et qui arborait une moustache épaisse. L'invité mystère se déplaçait en claudiquant. Cet homme avait interrompu le voyage de la diligence. Le marshal Mike Pilby.

— Que faites-vous là ? demanda Moz.

Pilby jeta sa pelle sur le sol, puis prit appui sur sa canne et s'approcha de quelques mètres. Derrière lui se dessina la barrière qu'il venait de confectionner.

— Tu les vois ? demanda Pilby en désignant du pouce les poteaux derrière lui.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ? Un enclos pour m'enfermer ?

Pilby répondit par un rire discret.

— Derrière moi, il y a douze piquets, dit-il. Ils représentent tes douze victimes. Huit assassinées et quatre disparues. Je veux que tu ne les oublies pas. Que tu te souviennes de chacune d'entre elles chaque fois que tu iras pisser derrière ta cabane de merde.

Moz resta impassible.

— Parce que plus loin, en ville, personne n'a oublié, poursuivit Pilby. *Moi*, je n'ai pas oublié.

— Marshal, à quoi bon ressasser cette affaire ? Je vous l'ai dit, j'ai payé ma dette.

— Avec la justice, peut-être. Pas avec nous.

Pilby ramassa la pelle et l'harnacha sur son cheval. Il glissa sa canne dans l'étui latéral et eut toutes les peines du monde à remonter en selle. Enfin, il repositionna son chapeau sur son front dégoulinant de sueur.

— Je sais aussi que malgré ta liberté, tu es confiné ici pour toute ta vie. Interdiction de quitter le territoire. Tu pensais que des bouseux dans notre genre n'avaient pas accès à la culture juridique, peut-être...

— Je n'ai pas l'intention de partir.

— Je ne m'inquiète pas. Je sais que tes visites en ville seront occasionnelles. Tu vas trouver la vie bien triste dans ton taudis. Surtout l'hiver. Tu vas te sentir seul. Désespérément seul. À broyer du noir, à boire pour passer le temps... Et puis un jour, on te retrouvera pendu à la branche d'un arbre parce que tu n'en pourras plus. C'est le sort qui t'attend.

— Vous sous-estimez ma sobriété.

— Ces piquets te rappelleront des tas de choses. Les morts viendront hanter tes nuits jusqu'à te rendre fou.

Le cauchemar de Moz fit irruption dans son esprit, comme un souvenir machiavélique qui ne le quitterait plus. Le marshal lisait-il dans son âme ?

— Et moi je ne serai jamais loin, conclut Pilby. Je te trouverai pendu à cette branche, et crois-moi, tu peux t'asseoir sur ton enterrement. Je viendrai te chercher et te donnerai en pâture aux coyotes juste après avoir pissé sur ta dépouille.

— Vous m'avez préparé un beau programme.

— Tu te crois fortiche, n'est-ce pas ? Tout ça parce que tu as passé trente ans en prison. Personne n'est indestructible, Moz. L'avenir me donnera raison.

Pilby jeta un coup d'œil aux piquets qui, déjà, dispensaient leurs ombres sur la terre, écrasées par le soleil couchant.

— Je te laisse avec eux, dit Pilby. À la revoyure.

Il pinça les rebords de son chapeau et tira sur les rênes pour faire demi-tour.

Moz observa longuement la silhouette de Mike Pilby. Elle devint plus petite, fantomatique, jusqu'à disparaître totalement.

Le marshal ne le laisserait pas tranquille. Sa rapide prise de fonction à Manitowoc en était la preuve, c'était une certitude. Restait à savoir jusqu'où il serait capable de pousser la provocation.

Halluciné

Le printemps capricieux grondait ses humeurs à travers des giboulées orageuses. La pluie battait son plein depuis la tombée de la nuit. Moz avait placé des seaux et des écuelles sous les fuites qui gouttaient de la charpente.

Une autre mission à honorer dans les jours suivants : trouver des clous, du bois et un marteau. Et peut-être l'endroit deviendrait-il vivable d'ici quelques jours.

Moz venait d'engloutir la grive qu'il avait fait dorer au feu de cheminée ainsi que la moitié du lapin. Il avait accompagné son repas d'eau de pluie. Il réfléchit longuement à la situation. Désormais, il serait le seul à décider. Il n'avait pas un dollar en poche et demander du travail dans une ville qui le haïssait relevait de l'utopie. Avec un peu de chance, la cité avait changé et ceux qui connaissaient son nom par la légende s'étaient peut-être dirigés vers l'ouest. Il espérait qu'on lui donnerait sa chance. Ou au moins de quoi boire et manger.

Il ouvrit la grande caisse aux lanières en cuir et vida les livres qui dormaient à l'intérieur. Au fond de la malle, il trouva une petite boîte. L'objet de ses désirs les plus lointains.

Il s'installa à la table, approcha la lampe à pétrole puis ouvrit la cassette. La belle pipe au bec en ivoire était toujours intacte. Placé à côté d'elle, un petit sachet renfermant assez de tabac pour nourrir le foyer. Il prépara la pipe, embrasa le tabac et partit s'allonger sur le lit.

La fumée pénétra ses poumons et manqua de le faire tousser. Cette sensation, bien que lointaine, le ramena trente-deux ans en arrière, lorsqu'il avait tiré sa dernière bouffée. Il aurait pu fumer la veille, à son arrivée, mais il avait préféré attendre la dégustation d'un bon repas pour jouir du mélange des saveurs. Pour lui, fumer était la récompense d'un estomac repu. Le dessert qui favorisait la digestion.

Le sommeil s'immisça peu à peu et la pipe éteinte retomba sur sa bedaine.

À avoir trop ingurgité d'eau, sa vessie le tira de son sommeil. Moz se leva, prenant soin de ne pas faire tomber sa pipe. Il la posa délicatement sur la table et sortit.

Il se soulagea contre la souche d'un arbre, les yeux bouffis par la fatigue. La pluie avait cessé, emportée par le vent. Cependant, une brise légère comme une portée musicale véhicula une série de notes étranges, une litanie de chœurs désordonnés.

Travissssss... chantonnait-elle. Travissssssss...

Moz abandonna son état léthargique et tenta de localiser l'origine de la mélodie. Il boutonna son pantalon et fit le tour de la cabane.

À l'endroit où Mike Pilby avait planté les piquets, vacillaient douze silhouettes entonnant la même ode frénétique.

Le cœur de Moz frappait dans sa poitrine. Il était au bord de l'arrêt cardiaque. Il recula et se trouva rapidement coincé contre la cabane.

Chacune des silhouettes était placée devant un piquet. Malgré l'obscurité, Moz parvenait à deviner l'état de décomposition avancée sur leurs visages. Leurs yeux blancs brillaient dans les ténèbres comme des étoiles mortes. Leurs vêtements déchiquetés voletaient au gré de la bise, et leurs cheveux couvraient une partie de leurs visages tailladés. Du sang coagulé striait leurs épaules, leurs lèvres pâles et leurs bras rachitiques.

Ils tendaient tous les mains dans sa direction.

Travisssssssss...

Travisssssssss...

— Que voulez-vous, bordel ?

Tu ne nous reconnais pas, Travisssssss ?...

— Arrêtez de me poursuivre ! Ça fait des années que vous êtes dans ma tête ! Partez d'ici !

La jeune fille du centre s'approcha. Moz reconnut le spectre qui lui avait rendu visite la nuit précédente. Ses cheveux bouclés tombaient en cascade sur ses épaules asymétriques.

Travisssssssss... C'est moi...

— Restez où vous êtes ! hurla Moz.

C'est moi, Travisssssssss... Mary Holbrook... Tu te souviens ?

— C'est impossible. Foutez-moi la paix ! Retournez d'où vous venez !

Souviens-toi de mon parfum... de la robe que tu as déchirée... de mes jambes que tu as écartées avec brutalité... Travisssssss...

— Non !

Rappelle-toi mon corps qui s'agite sous les assauts de ton bassin... ma poitrine écrasée entre tes mains... mes cris... mes larmes...

— Je n'ai pas fait ça ! Reculez !

Moi je me rappelle, Travisssssss... je me rappelle le goût du sang dans ma bouche... tes lèvres qui aspirent les miennes... tes mains qui me retournent... ton ventre contre ma chute de reins... Travisssssss...

Le corps ondulant gagnait du terrain, foulant le sol de ses pieds nus et déchiquetés. Moz ne pouvait plus reculer. La fuite lui était impossible.

— Partez !

Travisssss... embrasse-moi encore...

Les mains de la jeune fille glissèrent derrière la nuque de Moz et tirèrent son visage jusqu'au sien.

Travisssssss...

La fille ouvrit la bouche et sa langue noire entra dans la bouche de Moz. Leurs lèvres s'unirent et le halo d'une passion morbide les enlaça, soulevant des bourrasques de terre et de pluie.

Ils se trouvaient tous deux dans l'œil d'une tornade sépulcrale.

Moz ne parvenait pas à se dégager. Il voulait la repousser, mais ses forces ne suffisaient pas. Il sentait la salive de la jeune fille couler dans sa gorge.

Non ! voulait-il crier. Non !

Puis la jeune fille s'écarta progressivement et sa langue noire disproportionnée s'agita comme un serpent blessé avant de disparaître dans sa bouche.

Je reviendrai te voir, Travisssssss... nous reviendrons tous...

La fille glissa sur le sol à reculons pour regagner sa place auprès de ses amis.

Moz sentit ses forces l'abandonner. Il vacilla puis s'écroula.

Les autres l'observaient avec attention, dotés d'une curieuse empathie bouleversante.

Au revoir, Travisssssss... dit lun d'entre eux.

Moz ferma les yeux et se boucha les oreilles pour ne plus voir leurs corps décharnés et ne plus entendre leurs voix d'outre-tombe. Longtemps, il resta en position fœtale. Dix secondes, une minute, une heure... Impossible de le savoir...

Quand il rouvrit les yeux, ils n'étaient plus là. Ne restaient que douze piquets alignés à la clarté de la lune.

Une nuit affreuse.

Moz s'était réveillé dehors, allongé dans l'herbe, derrière la cabane. Il s'était levé, puis avait marché jusqu'au tonneau rempli d'eau de pluie. Il avait plongé les mains à l'intérieur et s'était aspergé le visage et la nuque.

Les gelées matinales avaient teinté la nature d'une pellicule blanche opaque.

Moz s'était précipité à l'intérieur, avait allumé la cheminée et terminé la dégustation du lapin de la veille.

Plus tard, alors que le soleil se dirigeait progressivement vers le zénith, Moz se mit au travail. Il s'attaqua tout d'abord à la toiture. Il cloua plusieurs planches sans se préoccuper de l'esthétisme. Ce n'était pas en prison qu'il avait appris à bricoler.

En fin de matinée, le toit fut recouvert dans son intégralité. Moz fouilla dans sa poche et écarta les doigts. Ne lui restaient qu'une dizaine de clous rouillés et tordus. Pas de quoi réparer la moitié de la porte.

Il lui faudrait se rendre en ville et négocier avec le General Store un crédit raisonnable. Peut-être qu'avec un peu de chance, le vieux Philémon Studmore avait passé l'arme à gauche et qu'un nouveau commerçant s'était installé à sa place. Un détaillant anonyme qui n'aurait jamais entendu parler de Travis Moses.

— Holà !

Moz se retourna avec nervosité. Était-ce encore ce foutu marshal venu gâcher sa journée ? Ce n'était pas vraiment le jour, avec la nuit cauchemardesque qu'il avait passée.

Il n'y avait aucun Mike Pilby à l'horizon. Juste un petit bonhomme aux cheveux courts, et armé d'une besace verte.

— Qui êtes-vous ? demanda Moz.

— Jarvis Tootle, le facteur.

Moz se demanda ce que pouvait bien faire ce freluquet dans les parages.

— Je viens d'arriver, dit Moz. Ça m'étonnerait que quelqu'un ait déjà pensé à m'écrire.

— Je sais qui vous êtes, répondit Tootle. Tout le monde le sait.

— Ah oui ?

— Vous comprendrez en lisant ça.

Tootle fouilla dans sa besace et jeta aux pieds de Moz le journal du

jour. En première page n'apparaissait qu'un seul gros titre :

« Le BOURREAU de Silver Creek de retour À Manitowoc »

Moz s'accroupit dans une grimace, ramassa le journal et le déplia.

Un petit texte accompagnait le titre.

L'assassin des jeunes gens tués ou disparus en 1853 a été libéré. Il a élu domicile dans son ancienne maison, près de Silver Creek. Il est recommandé à la population la plus grande prudence. Article rédigé par Mark Waid, page 8.

Moz planta son regard dans celui du facteur.

— Les nouvelles vont vite, dit-il. Mais je n'ai jamais demandé le journal.

— Si vous tournez la feuille, vous trouverez une dédicace spécialement écrite pour vous.

Moz tourna le journal et quelques mots écrits à la main barraient un texte vantant les vertus d'une lotion médicale.

« Je t'offre l'édition du jour. C'est pour moi. J'ai tenu à ce que tu aies ton quart d'heure de gloire. Mark Waid est un ami. Avec quelques billets supplémentaires, j'ai pu le convaincre de rédiger cet article. Maintenant, tu es une célébrité à Manitowoc. À la revoyure, crevure. Signé : Mike Pilby. »

Les tempes de Moz se mirent à tambouriner et deux veines saillantes se dessinèrent de chaque côté de son crâne.

— Bon, j'ai fait mon boulot, dit Tootle. Bonne journée.

Puis le facteur disparut.

Moz parvint à contenir sa colère. Il préféra tirer le meilleur parti du papier qu'il avait sous les yeux. S'il faisait abstraction de l'article le concernant, ce journal serait un parfait compagnon de soirée lorsqu'il fumerait sa pipe après le repas du soir.

Pilby n'allait pas s'arrêter là. Il le décrédibiliserait tant que sa verve le lui permettrait. Il anéantirait toutes ses chances de survie au milieu de cette populace assoiffée de sensationnel et de vengeance. Le crédit au General Store s'avérait compromis.

Tant pis. Il ne pouvait pas se permettre d'abdiquer. Il avait, par le passé, affronté des centaines d'hommes sur le terrain funeste de la Guerre civile. Et il avait vaincu. Pourquoi un seul type aurait-il raison de sa détermination ?

Moz posa le journal sur la table extérieure et décida de se préparer pour se rendre en ville. Coûte que coûte, il lui fallait des clous et du tissu.

Rejeté

Moz marcha plus d'une heure avant d'atteindre l'entrée de la ville. La journée était chaude et des embruns venus de l'Atlantique lointain dispersaient leurs molécules iodées dans l'air.

Les carrioles creusaient des rainures parallèles dans le sol, se croisant avec la même effervescence que dans les grandes villes. Les enfants étaient à l'école, les maris au travail et les épouses profitaient des douceurs de la saison par des promenades abritées sous des ombrelles dentelées.

Manitowoc semblait prospère.

Rien n'avait tellement changé en trente ans. Les magasins étaient toujours à la même place. Quelques devantures avaient cependant été repeintes ou améliorées.

Moz passa devant le saloon. Quelques chevaux devant les abreuvoirs laissaient présager que les clients des premières heures étaient déjà installés derrière leurs jeux de cartes et leur bouteille de whisky.

Il longea ensuite un cabinet comptable. La pancarte à l'entrée indiquait le nom d'Oswald Stutmeyer. Moz eut un rictus en coin. Il se rappela une conversation qu'il avait entretenue avec Sully, un détenu du pénitencier d'Oakland Grove. Un ancien comptable, corrompu par un cabinet politique souffrant d'une trésorerie déclinante. Sully avait dû masquer des comptes de campagne au profit de nouvelles sociétés immobilières de Chicago. L'agence de détectives Pinkerton avait mis son nez dans les affaires de Sully et tout un empire s'était effondré. Sully avait écopé de vingt ans. *La comptabilité est le métier de demain, s'amuse-t-il à dire parfois. C'est la seule profession où on te demande la visibilité de comptes que tu peux modifier à ta guise à condition d'être assez malin pour ne pas te faire pincer.*

La bureaucratie avait encore de beaux jours devant elle.

Moz arriva enfin devant le General Store, étrangement placé en face du bureau des autorités. Il entra dans le magasin. Personne derrière le comptoir. Moz profita de cette absence pour faire un tour entre les rayonnages. Il y avait de la vaisselle, des étoffes, de l'épicerie, des sucreries et autres objets aussi inutiles que décoratifs.

Le gérant se présenta derrière sa caisse. Et ce n'était pas Philémon Studmore. Celui-là était plus vieux que l'ancien gérant de l'époque.

— Bonjour, dit-il avec un large sourire.

Moz se retourna et lui sourit à son tour.

— J'ai besoin de quelques affaires, mais...

Moz remarqua que le sourire du gérant s'était dissipé au profit d'une mine troublée.

— Je n'ai pas ce que vous voulez, affirma celui-ci.

— Mais... je ne vous ai encore rien demandé.

— La maison ne fait pas crédit.

— Justement, je voulais parler de ça avec vous. Je viens d'arriver et...

— Je sais qui vous êtes. Et il n'y a rien dans ce magasin qui vous sera vendu.

Moz garda un sourire idiot figé au coin des lèvres.

— Si je voulais être ironique, je dirais presque que ça m'arrange parce que je cherche du travail. Alors je me demandais si vous ne pouviez pas m'accorder un crédit. Pas longtemps, juste le temps pour moi de gagner quelques...

— Je vais appeler le marshal, l'interrompit le gérant.

Moz leva ses mains devant lui.

— Hé, ho. On se calme. Je veux juste faire mes courses, c'est tout.

— Vous n'avez qu'à les faire ailleurs.

— Écoutez, grand-père. Je ne cherche pas les ennuis. Je n'ai ni argent, ni de quoi manger.

— Nous n'aimons pas les vagabonds à Manitowoc. Alors sortez de mon magasin. Il n'y a rien ici pour vous, ni nulle part en ville d'ailleurs.

Moz baissa les armes.

— Je vois. C'est la consigne du marshal Pilby ?

— C'est avant tout la mienne. Alors si vous ne voulez pas que j'appelle les forces de l'ordre, quittez mon établissement.

Moz affronta son regard quelques instants puis capitula.

Il quitta le General Store et décida de se rendre chez le maréchal-ferrant, situé deux rues plus loin. L'homme était robuste et trempait un fer dans un baquet d'eau froide. Moz approcha.

— Salut. J'ai des réparations à faire chez moi et je n'ai pas de matériel. Vous n'auriez pas des vieux clous dont vous voudriez vous débarrasser ?

Le maréchal-ferrant se redressa devant lui et son visage s'obscurcit.

— Même tordus, reprit Moz. Je les redresserai avec un marteau.

— Vous n'avez qu'à en acheter à la quincaillerie, comme tout le monde, rétorqua le colosse.

— Justement, on dirait que ça pose un problème.

— Ici aussi. Retournez d'où vous venez sinon...

— Sinon vous appelez le marshal, je sais.

— Je n'ai pas besoin du marshal pour t'éclater la tête, espèce de détraqué. Tu as trois secondes pour dégager.

Considérant la stature de l'homme et son âge avantageux, Moz

préféra faire profil bas.

Il recula de quelques pas puis s'en retourna.

En passant devant le bureau du shérif, Moz aperçut Mike Pilby, accoudé à la rambarde. Celui-ci lui décocha un salut ironique et l'agrémenta d'un sourire vicieux.

Moz pensa qu'il était inutile d'essayer de négocier une bouteille au saloon, même frelatée. Il lui faudrait se contenter de l'eau du tonneau.

Contraint

Moz fut de retour avant la tombée de la nuit. Il releva les pièges laissés la veille. Les prises étaient encore bonnes. Un perdreau et un écureuil. Il remit ses collets en place et rentra chez lui.

La nuit fut moins agitée que les précédentes. Pas de cauchemar, pas de fantômes venus le tirer du sommeil, pas d'insomnie.

Le lendemain, il se réveilla de bonne heure et observa avec attention les objets décoratifs africains. Il repéra au-dessus du lit une couronne en bois sertie d'une perle du Ghana.

Il la décrocha du mur et la glissa dans la poche de sa vareuse.

En milieu de matinée, Moz retourna à Manitowoc. Il ne chercha ni à reprendre les négociations avec le gérant du General Store, ni à implorer la générosité du maréchal-ferrant.

Il fila droit vers le saloon et trouva un type qui, visiblement, avait déjà son compte. Assis contre l'abreuvoir, il cuvait son vin. Sa liquette était parsemée de taches d'alcool et de vomi. Son regard était aussi expressif que celui d'un bovin en train de paître.

Moz s'approcha et s'accroupit près de lui. Il sortit de sa poche la couronne et l'agita devant le visage aviné de l'ivrogne.

— Eh, mon gars, tu sais ce que c'est ? demanda-t-il.

Celui-ci lui répondit par la négative d'un signe de la tête.

— C'est une pierre africaine de grande valeur, poursuivit Moz.

— Ah ouais ?

— Ouais, c'est comme je te le dis. Elle appartenait à une grande tribu, celle des Batambwa. Rien qu'à observer ton visage d'érudit, j' imagine que tu en as déjà entendu parler...

L'ivrogne haussa un sourcil. Un petit filet d'écume se décrocha de ses lèvres huileuses.

— Pour sûr ! rétorqua-t-il. Tu me prends pour un inculte... culte ?

— Bien sûr que non. Dès que je t'ai vu, j'ai tout de suite pigé que tu faisais partie intégrante de l'élite, du gratin de Manitowoc.

— Les gens d'ici, c'est que des bouseux... Y reconnaissent pas les hommes de sagesse et d'instruction... Tous des culs-terreux et des ignares...

— Je ne te le fais pas dire. Mais toi, tu sais ce qu'eux ignorent. Tu as conscience que cette couronne, ce n'est pas de la merde en barre. Pas vrai ?

— La pierre est jolie...

— C'est une perle du Ghana. Et tu sais ce que tu peux te payer avec

une perle de cette valeur ?

— Dis toujours...

— Des toilettes, mon gars. Du whisky et peut-être même des femmes. Enfin, quand je dis des femmes, je ne parle pas de celles qui sont mariées, hein ! Attention, ne va pas nous attirer des emmerdes. Je parle des jolies filles aux robes dentelées qui font leur show au saloon tous les soirs et qui parfois se frottent contre ton corps d'éphèbe... Alors, tu en penses quoi ?

— J'en pense quoi ?... Mais de quoi ?

Moz jeta un rapide coup d'œil aux alentours puis approcha ses lèvres de l'ivrogne.

— Je n'ai pas un radis et j'ai besoin de bouffer, tu comprends ? Alors je suis prêt à faire un geste et te laisser ce magnifique objet pour trois dollars.

— Trois doll... Pour une perle ?

— Pour une perle du Ghana, mon gars.

L'ivrogne semblait réfléchir. Si le cerveau était une mécanique, pensa Moz, sûr que la fumée sortirait de ses oreilles.

— Tu dis que je peux me payer des toilettes, du wh... whisky et des femmes... répéta l'ivrogne dans un hoquet. Pour être honnête, les toilettes, m'en fous un peu... Les femmes, ben... La mienne ne serait pas trop d'accord... Mais pour le whisky... pour le whisky, ça peut se défendre...

— Les possibilités sont multiples, reprit Moz. À toi de choisir la tienne.

L'ivrogne émit un rot dégoûtant et un nouveau filet de bave coula sur sa barbe jaunie par le tabac.

— Trois dollars... tu dis...

— Trois dollars, mon gars. Et elle est à toi.

— Vendue.

L'ivrogne fouilla péniblement dans la poche de son pantalon et en sortit plusieurs billets. Il en compta trois qu'il tendit.

Moz s'en empara et plaça la couronne entre les mains du pigeon.

— Et si jamais tu regrettes cette négociation, dit-il, tu peux toujours la faire expertiser. Tu verras, je ne t'ai pas arnaqué.

L'ivrogne se contenta d'acquiescer.

— Bonne journée.

L'ivrogne répondit en levant la couronne au-dessus de sa tête.

Moz abandonna son nouvel ami et prit la direction de la malle-poste.

Au guichet, un petit homme coiffé d'une visière traitait le courrier. Moz s'y présenta.

— Bonjour.

— Bonjour, répondit le guichetier sans lever les yeux de son courrier.

— Je voudrais envoyer un télégramme.

Le petit homme posa ses enveloppes sur la banque et lorsqu'il releva les yeux, son visage rembruni se mua en une peur panique.

— Vous... vous voulez envoyer un...

— Un télégramme, c'est ça.

— Oui, heu...

— Te fatigue pas, annonça Moz. Je me suis habitué à l'accueil charmant de cette ville. J'ai de quoi payer. Alors, c'est bon ?

Les mains du petit homme se mirent à trembler. Il saisit une feuille et un crayon.

— Je... je vous écoute. À qui doit-on l'adresser ?

— À Sienna Hawk, bureau du *Daily Sounds*, à Chicago.

Obligé

Moz ne dépensa que cinq cents pour le télégramme. Il lui restait encore deux dollars quatre-vingt-quinze. De quoi acheter une bouteille, de la quincaillerie et un morceau de tissu. Il pourrait même s'offrir le luxe d'acquérir un morceau de viande et des pommes de terre. Le plus dur restait à venir. Comment convaincre les commerçants de bien vouloir lui vendre leur marchandise ?

Il se dirigea vers le General Store et entra dans le magasin. Dès qu'il le vit devant la caisse, le gérant changea de couleur.

— Je croyais vous avoir dit que j'appellerais le marshal si jamais vous remettiez les pieds ici.

— Écoute, l'ancien. Tu vas ouvrir grand tes caves à cérumen et assimiler ce que je vais te dire.

Le gérant, offusqué, recula d'un pas. Son visage devint plus blanc que la nappe exposée derrière lui.

— J'en ai plein le dos de vos conspirations à la con, poursuivit Moz. J'ai du blé et je vais acheter du tissu. Tu es obligé de me vendre ce que je te demande. Tu n'as pas le droit de décider à qui et comment tu peux fourguer tes marchandises tant qu'elles sont payées. Aussi, je te rappelle que si je suis en liberté, c'est parce qu'une décision de justice a été rendue. Je suis affranchi de ma dette et j'ai gagné le droit de vivre comme n'importe quel citoyen. Alors je vais te dire ce qu'il va se passer si tu refuses de me vendre ta came. J'irai de ce pas à la malle-poste rendre une petite visite à mon copain à la visièrre, et j'enverrai un télégramme au pénitencier d'Oakland Grove, à l'attention de monsieur Fielding, le directeur. Je lui expliquerai comment se passe ma réinsertion et lui demanderai de faire circuler l'information au tribunal de Chicago. Et tu sais ce qu'il se passera ensuite ?

Le gérant secoua nerveusement la tête.

— Les fédéraux débarqueront dans ta boutique pour te demander des explications. Alors tu leur diras que toi et ta bande de conspirateurs refusez de me vendre de quoi vivre décemment. S'ensuivra une décision de justice à ton encontre et peut-être même une condamnation. Et dans un patelin comme celui-là, ça ferait mauvais genre. Alors, tu ne veux toujours rien me céder ?

Le gérant ne bougea pas d'un pouce, puis timidement, il demanda :

— Quelle quantité de tissu vous faut-il ?

Avant de prendre le chemin du retour, Moz fit une halte au saloon où il tint approximativement le même discours à son propriétaire. Il

ressortit avec une bouteille de bourbon, du tabac et une épaisse longueur de tissu de couleur or sur les épaules.

Moz arriva chez lui dans l'après-midi. Il découpa soigneusement l'étoffe de façon à ce qu'elle recouvre le lit en deux épaisseurs. Puis il partit en forêt pour relever ses pièges.

À son retour, il déposa sa maigre pitance sur la table extérieure en se promettant de s'essayer à la pêche dès le lendemain. Il y avait une rivière à trois miles au nord de Silver Creek. Il y passerait la journée en espérant rapporter assez de poisson pour se cuisiner un festin.

Lorsqu'il passa la porte de la cabane, il trouva, assis sur sa propre chaise, le marshal Pilby. Celui-ci fumait une cigarette, les jambes croisées sur la table.

— Vous avez pris vos aises, lança Moz. Vous vous sentez chez vous, ça fait chaud au cœur.

Pilby le gratifia d'un sourire sans sincérité.

— Tu payes à boire ?

— Comptez pas là-dessus, rétorqua Moz.

— C'est quoi, cette bouteille que tu caches sous ton bras ?

— Quelque chose que je n'ai pas envie de partager avec vous.

— Où est donc passée l'hospitalité du grand Ouest ?

— Vous n'êtes pas à l'ouest, ici. C'est même tout le contraire.

Moz rangea la bouteille dans le placard, sortit de la cabane et revint avec une souche qu'il posa en face du marshal. Il s'assit dessus.

— C'est une visite de courtoisie ? demanda-t-il.

— On peut dire ça, répondit Pilby. Tu veux fumer ?

Pilby tendit sa blague à tabac et son sachet de feuilles.

Moz s'en saisit avec méfiance et se roula une cigarette. Pilby lui proposa une allumette que Moz accepta.

— Maintenant on va pouvoir dialoguer d'égal à égal, annonça Pilby.

— Me dites pas que vous êtes venu présenter des excuses.

— Faut pas s'emballer non plus, ricana l'homme étoilé. Je suis juste venu pour causer.

— Je doute que ma conversation vous intéresse. Et j'avoue que c'est réciproque.

Pilby se redressa et posa les coudes sur la table.

— Je voudrais te parler du passé.

— Le contraire m'aurait étonné.

— En 1853, douze gosses ont disparu. Sur les douze, on a retrouvé huit cadavres. Maintenant que tu as payé ta dette, comme tu aimes à le chanter partout, tu pourrais peut-être me dire où sont les quatre autres...

Moz sourit.

— Ça vous avancerait à quoi, marshal ?

— Tu sais ce que c'est, dans ce genre de situation, les familles

touchées n'arrivent jamais à vraiment faire leur deuil tant que leurs proches n'ont pas été retrouvés. Tu sais, la paix de l'âme, ce genre de chose.

Moz tira une longue bouffée de fumée.

— C'est délicieux, commenta-t-il.

— Tu as complètement raison, approuva Pilby. Tu sais que j'ai commencé à fumer à l'âge de trente ans ? Juste après que le shérif Hanlon t'a mis la main dessus.

— Que devient ce brave homme puisqu'on en parle ? Et son adjoint, votre comparse ?

Pilby s'enfonça dans sa chaise.

— Bob Fulton est mort en 1864.

— La guerre ?

— Non. La dysenterie.

— Pas très héroïque.

— Disons que ce n'est pas le genre d'anecdote qu'on a divulgué au public.

— Et le vieux Hanlon ? Où est-il enterré ?

— Le shérif est toujours en vie. Il est vieux, presque sénile, mais toujours là.

— Dites donc... Ça lui fait quel âge ?

— Quatre-vingt-neuf.

— Mazette.

— Depuis dix ans, il vit dans une maison faite pour les vieux, une sorte d'hôpital pour la fin de vie, à la sortie de Manitowoc. Un édifice que tu as dû manquer lors de ta dernière visite.

— Faut dire qu'on ne m'a pas vraiment laissé le temps de m'y balader. Et ça, je vous le dois.

— La rancune, c'est pas bon pour les boyaux. Si nous revenions à nos moutons...

Moz s'éclaircit la gorge puis tira une autre bouffée.

— Vous comptez me harceler combien de temps ? demanda-t-il calmement. Histoire de savoir à quoi m'attendre.

— T'attendre à quoi ?

— Comptez-vous me pousser à bout pour que je me mette en rogne et que je fasse quelque chose de regrettable ?

— Tu me surestimes.

— Espérez-vous que je tente de m'enfuir ? Ce qui vous donnerait l'occasion d'obtenir un mandat pour me donner la chasse ?

— On frise la paranoïa, Travis, rétorqua Pilby avec amusement.

— Dans un pays comme celui-ci, la paranoïa est garante de survie.

— Peut-être, mais elle rend aussi dingo.

Moz marqua une pause, puis :

— Je veux me reconstruire, marshal. Avec ou sans votre aide. Et

peut-être que le temps vous donnera une autre image de moi... Qui sait...

— Compte pas trop là-dessus, Moz. J'ai pas beaucoup d'instruction, mais je ne suis pas non plus le dernier des imbéciles.

Moz sourit.

— J'ai du travail, marshal.

Pilby s'appuya sur sa canne et se leva de sa chaise.

— Je pense que tu as raison, poursuivit-il. Si on se dit tout aujourd'hui, qu'aurons-nous à nous raconter demain ?

Pilby contourna la table, enfila son manteau et son chapeau. Puis avant de quitter la cabane, il se retourna une dernière fois.

— Tu as une dette envers tous les habitants de Manitowoc, Moz. Tu leur dois la vérité, la paix et la délivrance de leurs morts. À moi, tu me dois un genou. Tu es notre obligé. Ne l'oublie pas. Il arrivera un moment où tu devras assumer tes responsabilités. Et je serai là.

— C'est une menace ? demanda Moz sans se retourner.

— Non, une promesse.

Invitée

Bureau du *Daily Sounds* – Chicago.

Harvey Johnson pénétra dans le bureau, accompagné d'un freluquet pas plus haut que la pile des journaux invendus de la semaine. Johnson le traîna jusque devant la table de Sienna Hawk. Alors qu'elle rédigeait une chronique sur les nouvelles collections vestimentaires de la Earl's Gallery, elle leva les yeux dans leur direction.

— Que se passe-t-il, patron ? demanda-t-elle.

— Ce monsieur voudrait vous parler, répondit Johnson avec agacement. À vous et à personne d'autre.

— C'est plutôt que j'ai besoin de votre signature, intervint le gringalet. J'ai un télégramme pour vous.

Le gamin lui tendit une feuille sur laquelle Hawk apposa sa signature. Après quoi le coursier disparut.

Hawk ouvrit l'enveloppe sous le regard curieux du vieux Johnson. Elle détestait qu'on regarde par-dessus son épaule, surtout lorsque les missives lui étaient personnellement adressées.

Elle déplia le télégramme et le lut en silence.

« À l'attention de Sienna Hawk, *Daily Sounds*, Chicago. Stop. Accepte votre proposition. Stop. Vous attends à l'ancienne mine de charbon de Silver Creek à 3 miles à l'est de Manitowoc. Stop. Signé : Travis Moses. »

Hawk recouvra tout l'éclat de son sourire. Johnson fronça les sourcils.

— On dirait bien une bonne nouvelle, commenta-t-il.

— Cela dépend pour qui.

— Que voulez-vous dire ?

— Il faudra vous passer de moi ces prochaines semaines, dit la jeune fille en rangeant ses affaires.

Johnson posa ses poings sur ses hanches et se renfroigna.

— Où vous croyez-vous, miss Hawk ? Vous avez déjà oublié qui vous paye ?

— Non, monsieur. Mais croyez-moi, vous ne le regretterez pas.

Hawk se leva, contourna son patron et enfila sa redingote.

— Où allez-vous ?

— Acheter mon billet pour le prochain train en direction du Wisconsin.

— Ah ouais... Comme ça... Et ça ne vous est pas venu à l'esprit de me demander l'autorisation, par hasard ?

— Vous me l'auriez donnée de toute façon.

— Qu'en savez-vous ?

Sienna Hawk se planta en face de Johnson, et prit soin de parler à voix basse afin que les sept autres salariés du *Daily Sounds* n'interceptent aucune information susceptible d'attiser leur jalousie.

— Avez-vous entendu parler de la libération de Travis Moses ? demanda Hawk.

— Évidemment ! pesta Johnson.

— Je connais cet homme.

Les yeux de Johnson s'ouvrirent tels ceux d'une chouette un soir de pleine lune. Il entraîna sa collaboratrice jusqu'à l'entrée de son bureau.

— Vous connaissez Moses ? répéta-t-il.

— Je l'ai rencontré à sa sortie de prison il y a quelques jours, avant mon détour par Iowa City. J'ai tenté d'obtenir une interview pour le journal mais il a refusé.

— Ah...

— Visiblement, monsieur Moses vient de changer d'avis.

Elle tendit le télégramme à son patron, qui le survola rapidement.

— Vous pourriez nous avoir une exclusivité sur ce type ? lança-t-il avec stupéfaction.

— Accordez-moi la une et je vous garantis que vos bénéfices tripleront d'ici le mois prochain.

Johnson retrouva le sourire.

— Vous avez carte blanche, dit-il. Je vous offre même le billet de train.

— Je n'en attendais pas moins.

Hawk se saisit de son ombrelle et se dirigea vers la sortie.

Johnson l'apostropha :

— Miss Hawk !

Sienna se retourna.

— Vous êtes quelqu'un d'honnête, n'est-ce pas ? reprit-il.

— Vous en doutez ?

— Vous n'allez pas là-bas pour écrire votre livre, j'espère...

— Oh, monsieur. Je suis journaliste avant tout, répondit-elle avec son plus charmant sourire. Qu'allez-vous chercher ?

Johnson hocha la tête avec scepticisme.

— Fermez la porte en sortant, miss Hawk.

Visité

Aux premières lueurs du jour, Moz prit la direction de la ville. Ses pièges attendraient bien son retour. Il faisait encore frais et le gibier avait peu de chances de pourrir d'ici la fin d'après-midi. Sauf si les charognards devançaient la levée.

En passant devant le bois d'Elton Savage, Moz fit une halte. Il hésita longuement avant de s'insinuer dans la forêt.

Depuis la dernière fois qu'il avait foulé cette terre maudite, celle qui lui avait valu trente-deux années de détention, la nature s'était métamorphosée. Les sentiers n'existaient plus et de nombreux arbres avaient disparu, remplacés par une végétation touffue et épineuse.

Il saisit une branche solide et s'en servit de gourdin pour écarter les ronces qui obstruaient le passage. Il parvint à repérer le spectre de l'ancien chemin et arriva aux abords de l'arène qui n'existait pratiquement plus. Les arbres formaient toujours un demi-cercle, à la différence que les lianes et la mousse avaient étouffé les souches qui, jadis, régnaient comme les trônes de rois maudits.

Il ne s'aventura pas plus loin.

Moz resta figé en observateur, à écouter le silence étrange de la nature. Comme si cet endroit s'était transformé en une nécropole érigée par les fantômes du passé.

Son esprit quitta son enveloppe et vrilla dans une tempête ombrageuse, celle de l'Amérique de 1853. La marche forcée dans la neige, les pieds glacés, les chaînes coupantes chantant leurs louanges funestes, cinq personnes agenouillées, le repentir, la première détonation, puis la deuxième... les corps s'écroulant dans le manteau neigeux de novembre, puis le silence... Définitif.

Moz secoua la tête et s'en alla. Il en avait assez vu.

Il traversa Manitowoc, toujours drapé de sa vareuse bleu marine, signe d'une menace intemporelle. Il ne chercha pas à intercepter les regards même s'il sentait leurs poids sur ses épaules. Il marcha lentement, tranquillement, profitant simplement du chahut de la ville.

Un petit chien vint à sa rencontre et lui tourna autour, la queue frétilante de gaieté. Moz se baissa et caressa le poil rêche de la bête.

— Eh ben, mon gros. Tu es perdu ?

En guise de réponse, le chien lui adressa un jappement discret.

— Je crois que tu es bien le seul à me faire la fête dans cette ville.

Moz fouilla dans sa poche et en sortit un morceau de viande séchée qu'il laissa pendre au bout de ses doigts.

Le petit chien s'appuya sur ses pattes arrière et bondit. Il attrapa la maigre pitance et l'avalait sans mâcher.

Moz se mit à rire.

— Désolé, mon gros, mais je n'ai que ça.

Le chien pencha la tête sur le côté.

Moz lui adressa une dernière caresse et poursuivit sa route.

Le sable de la rue tourbillonnait, emporté par les vents lointains de l'Atlantique. La chaleur naissante amorçait la saison nouvelle. Juin serait un mois particulièrement chaud. Moz se félicitait d'habiter une cabane abritée par la fraîcheur des bois. Il souffrirait moins que tous ces juges sans âme exposés aux tourments de la ville.

Moz atteignit enfin vers la sortie de Manitowoc, là où démarrait la piste qui menait vers Totem Rock. À la sortie de la ville se dressait une bâtisse vétuste, ceinturée par un long muret en pierres grises.

Moz s'approcha de la voûte d'entrée en haut de laquelle se balançait une plaque en fer gravée de l'inscription : *Institution Paola Zemeckis*.

C'est donc ici que les plus vieux finissent leurs jours, pensa-t-il. *Dans un hospice isolé du centre-ville, là où personne ne prend le temps de rendre visite aux pensionnaires.*

Il entra dans la cour de l'institution, traversa le jardinet fleuri et fit le tour du bâtiment jusqu'à trouver la première âme qui vive (encore). Une vieille dame était assise sur un banc en bois, sous un châtaignier. Son regard était perdu dans le néant et ses mains tremblaient, agitant la couverture qui lui couvrait les jambes.

Moz s'agenouilla.

— Bonjour, dit-il.

La vieille dame ne répondit pas. Elle ne l'avait peut-être même pas entendu.

Soudain, une ombre fine se profila devant eux. Moz se retourna. Derrière lui, une femme plus jeune, vêtue d'une toge écriue. Ses cheveux étaient relevés en chignon et ses mains caressaient la petite croix qui pendait à son cou.

— Bonjour, dit-elle à son tour. Vous connaissez madame Langenkamp ?

Langenkamp. Ce nom n'avait jamais quitté son esprit. Cette vieille dame était donc la mère de Lilly la brodeuse, une des jeunes filles assassinées en 1853 dans le bois d'Elton Savage.

Moz ne répondit pas à la question et se redressa.

— C'est vous qui soignez les pensionnaires ? demanda-t-il.

— Nous sommes plusieurs mais c'est madame Caulder qui dirige l'institution. Souhaitez-vous rencontrer quelqu'un en particulier ?

Moz réfléchit un instant, puis :

— Je suis effectivement venu voir quelqu'un.

— Très bien, suivez-moi, nous bavarderons en route.

Moz emboita le pas de la femme et ils entrèrent dans le bâtiment par une petite porte latérale, camouflée sous deux immenses rosiers grimpants.

Le couloir était sombre et froid. Seule la lumière issue des meurtrières dessinait sur le sol de curieux reliefs sur la pierre.

— Combien de pensionnaires vivent ici ? demanda Moz.

— Une quinzaine, répondit la femme.

— Tant que ça ?

— Vous avez l'air surpris...

— Un peu... Quand j'étais gamin, les vieux finissaient leurs jours dans la maison familiale. On ne les jetait pas dans des cages à poules qui sentent la fiente...

La femme lui adressa un regard réprobateur.

— Pardonnez, m'dame. Je n'ai pas voulu vous vexer mais ça me semble tellement... inhumain.

La femme recouvra son sourire face à l'impulsivité presque enfantine de son visiteur.

— Le monde change, cher monsieur. Heureusement pour nos pensionnaires, de nouveaux instituts se développent progressivement à travers le pays.

— C'est votre madame Caulder qui est à l'origine de celui-ci ?

— Hannie Caulder était infirmière pendant la Guerre civile. Après la réédition de Lee à Appomatox, Hannie a ouvert un cabinet médical à Mochester Cold, dans l'Indiana. Malheureusement, la légitimité des femmes médecins n'était pas encore tellement reconnue. L'institution de Manitowoc a été créée en 1879, par Paola Zemeckis, une missionnaire protestante qui a posé ses valises dans le Wisconsin. L'institution vit essentiellement de dons, des maigres subventions de l'État et des généreuses contributions de l'Église.

— J'imagine que Paola Zemeckis est décédée si une institution porte son nom.

— Détrompez-vous. Lorsque l'institution a commencé à bien fonctionner, Paola nous a dit adieu et a pris le premier bateau pour l'Afrique afin de poursuivre son œuvre. Et Hannie Caulder lui a succédé.

— Une sacrée bonne femme, dites donc.

— On peut dire ça, répondit la femme avec un sourire amusé au coin des lèvres.

Le couloir était fermé par une grande porte massive.

— On est arrivés ? demanda Moz.

— Derrière cette porte se trouve la pièce à vivre de nos pensionnaires. Ils peuvent y jouer aux cartes, faire de la broderie, lire... L'autre aile du bâtiment abrite les dortoirs. À qui souhaitez-vous rendre visite ?

Moz passa ses doigts dans sa barbe grisonnante.

— Je souhaiterais voir Paul Hanlon.

Accueillie

Après plusieurs jours de trajet en train depuis Chicago, la diligence venue de Sheybogan arriva à Manitowoc en fin de journée. Sienna Hawk descendit du carrosse, complètement fourbue. Même si la compagnie d'un couple de Texans et d'un docteur avait été des plus agréables, Sienna était heureuse d'être arrivée à destination. Elle rêvait déjà d'un bain chaud à l'hôtel, d'un bon repas et d'une nuit réparatrice. Elle se rendrait le lendemain dans le bureau des autorités pour demander à ce qu'un volontaire l'accompagne jusqu'à la maison de Travis Moses, à proximité de l'ancienne mine de Silver Creek.

Elle salua les passagers, leur souhaita une bonne soirée et attendit que le conducteur de la diligence dépose ses bagages à l'entrée de l'hôtel. Hawk le remercia. Elle fit un tour sur elle-même et s'imprégna des embruns perdus venus du lac Michigan. La ville semblait calme et plutôt sécuritaire. Un sentiment de familiarité la submergea, comme si elle avait déjà visité ces lieux.

Elle sourit. Et lorsqu'elle fit demi-tour pour entrer dans l'établissement, une voix l'interpella :

— Bonsoir.

Hawk sursauta.

Devant elle se trouvait un homme usé à la démarche hasardeuse. Il s'aidait d'une canne et sa poitrine arborait une plaque argentée.

— Bonsoir, répondit-elle.

— Je suis le marshal Mike Pilby, se présenta l'homme à l'étoile.

— Je me souviens de vous, marshal. Nous nous sommes déjà croisés. Je m'appelle Sienna Hawk.

Elle tendit une main délicate que Pilby accepta. La poigne fut courtoise mais ferme. Hawk faillit grimacer.

— Je sais qui vous êtes, enchaîna Pilby.

— Vous m'en voyez flattée, marshal. Pourtant, je n'ai pas annoncé mon arrivée.

— Je lis la presse, vous savez. Et j'ai vécu à Chicago quelques mois. Vous avez signé pas mal d'articles et votre photographie a été placardée en l'honneur d'une convention journalistique il y a quelques années. Alors, quand vous êtes descendue de la diligence, je vous ai immédiatement reconnue.

Sienna Hawk était stupéfaite.

— Vous avez une sacrée mémoire, commenta-t-elle.

— Non, je suis juste observateur.

Une brise projeta une poignée de sable sur la robe de la jeune femme qui l'épousseta immédiatement avec agacement.

— Vous permettez que je vous accompagne à l'hôtel ? proposa Pilby. Laissez-moi vous offrir un thé.

Hawk considéra la proposition du marshal quelques instants et lui offrit son plus beau sourire.

— Avec joie, dit-elle. C'est toujours un plaisir de discuter avec quelqu'un d'authentique.

Pilby tendit la main devant lui pour indiquer la direction de l'hôtel, et Sienna le précéda.

L'hôtel était plutôt bien tenu malgré la poussière qui recouvrait les meubles du rez-de-chaussée. La ville souffrait du vent, et maintenir propre un établissement ouvert au public semblait difficilement réalisable.

Pilby guida Sienna Hawk jusqu'au salon de thé, situé à droite de l'entrée. Herman Spencer, le propriétaire de l'hôtel, salua le marshal.

— Salut Herman, dit Pilby.

— Bonjour Mike. Temps bizarre aujourd'hui, vous ne trouvez pas ?

— Y a trop de vent. On ne peut plus ouvrir les paupières.

Herman lança un regard curieux vers la jeune femme.

— Madame vient d'arriver ? demanda-t-il.

Sienna les rejoignit.

— Bonjour, dit-elle. J'arrive par la diligence de Sheybogan à l'instant.

— Aviez-vous réservé ?

— J'aurais dû ?

— Non, rassurez-vous, il me reste des chambres libres. Vous restez plusieurs jours ?

— Peut-être plusieurs semaines.

Pilby porta une attention soupçonneuse aux échanges dont il était témoin.

— Je peux monter vos bagages ? demanda Herman Spencer.

— Oui, merci, répondit Hawk. Est-il possible de prendre un bain avant le souper ?

— Bien sûr. Je vous le fais préparer. Voici la clé de la chambre numéro neuf, à l'étage.

— Merci beaucoup.

Herman Spencer prit les bagages de la journaliste et disparut dans la montée d'escaliers.

Pilby invita Sienna Hawk à s'asseoir. Ils s'installèrent et attendirent qu'Herman réapparaisse pour commander deux tasses de thé. Le gérant de l'hôtel les déposa sur la table cinq minutes plus tard.

— Alors, dites-moi, qu'est-ce qui vous amène à Manitowoc ? demanda Pilby.

— Un reportage, répondit Sienna en versant du sucre dans sa tasse.
— Il n'y a pourtant pas grand-chose ici. Mis à part l'Institution Paola Zemeckis et quelques reliques du passé...

— Toutes les villes ont une histoire intéressante à raconter, marshal.

— Intéressante ou macabre.

— Je vous demande pardon ?

Pilby but une gorgée de thé et reposa délicatement la tasse devant lui. Il esquissa un semblant de sourire.

— Manitowoc n'est pas une ville très vieille. Elle s'est surtout construite autour des quais du lac. À une époque, le travail abondait avec les bateaux. C'est ce qui a fait affluer les habitants.

— Eh bien, vous voyez, il y a des choses à dire, ironisa la jeune femme.

— Vous pensez sincèrement que ça intéressera le lectorat de Chicago ?

— Toutes les histoires sont intéressantes à lire. C'est la façon dont vous les racontez qui fait la différence.

— Surtout quand une ville comme Manitowoc dispose d'un passé dont la gloire repose sur la tragédie.

Sienna avait cessé de sourire. Les allusions du marshal devenaient agaçantes.

— Si vous alliez droit au but, marshal Pilby ?

— Que voulez-vous dire ?

— Allons, ne tournons pas autour du pot. Vous essayez de me faire passer un message. Précisez votre pensée.

Pilby se lissa les moustaches et se mit à astiquer nerveusement le pommeau de sa canne.

— Très bien. Tout le monde connaît l'histoire de Manitowoc. On en a vu défiler, des journalistes, en trente ans. Tous avec le même objectif : s'emparer du sensationnel en enquêtant sur la série de disparitions et de meurtres qui a affecté la ville en 1853.

— C'est intéressant.

Pilby ignore l'intervention de Hawk et poursuivit :

— Avec la libération de Travis Moses et son retour à Manitowoc, vous tenez là le filon qui pourrait vous valoir d'importants éloges dans le beau monde de Chicago.

— Vous pensez que je suis venue enquêter ? Que je viens pour ressasser le passé ? Ce serait mal me connaître, marshal.

— Je ne vous connais pas, miss, rétorqua Pilby avec un sourire d'aisance. Je sais que vous êtes là pour cette vermine de Moses.

Hawk aspira la dernière goutte de thé et posa les mains devant elle, bien à plat sur la table.

— Marshal, ma présence n'a pas vocation à embêter les habitants de Manitowoc. Je suis là parce que j'ai rencontré Travis Moses à sa sortie

de prison et que je lui ai proposé de raconter son histoire.

— Pour quoi faire ? Écrire un article sur cette ordure ne vous apportera rien de respectable.

— Je ne suis pas là pour rédiger un article, répliqua Hawk. Mais pour écrire un livre.

Pilby secoua la tête, comme si ce qu'il venait d'entendre était la plus grosse ânerie de tous les temps.

— Et Moses a accepté, lança le marshal. Comme ça, sans protester.

— Il a refusé ma première proposition.

— Et pourquoi l'a-t-il acceptée ensuite ?

Hawk haussa les épaules.

— Pour une histoire d'argent, j'imagine.

— Parce qu'en plus, vous allez le payer ?

— Quoi de plus normal ! Monsieur Moses va participer à la rédaction de mon ouvrage et aura peut-être même sa part de responsabilité si jamais le livre connaissait le succès.

— « Monsieur » ?

Hawk écarquilla les yeux.

— J'ai dit quelque chose d'amusant ?

— Non, répondit Pilby. Mais ça me fait toujours bizarre quand on appelle un fumier de la sorte « *Monsieur* ». Ça me fait mal aux oreilles.

— Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais Travis Moses a été relaxé. Il ne s'est pas évadé.

— Ça ne veut pas dire qu'il mérite le pardon.

— Je n'ai pas dit ça.

Pilby planta ses doigts disgracieux dans sa blague à tabac et se roula une cigarette. Il craqua une allumette et pompa plusieurs fois avant que la première nappe de fumée s'élève au-dessus de sa tête.

— Vous mettez les pieds dans une drôle de mélasse, prévint-il.

— Je sais que vous ne serez jamais loin, répliqua Hawk en papillonnant des cils.

— Je ne suis pas un surhomme, miss. Il m'arrive aussi de dormir et à ce que je sache, je n'ai pas encore emménagé chez Moses. Si je peux vous donner un conseil, n'allez pas là-bas sans protection.

— Vous me suggérez d'être armée ?

— Par exemple.

— Merci marshal, je m'en souviendrai.

Pilby s'appuya sur sa canne et se leva de sa chaise dans une grimace. Il fit quelques pas pour dégourdir sa jambe malade, puis se figea devant Sienna Hawk.

— Je viendrai vous chercher demain matin. Je vous emmènerai moi-même à la vieille mine de Silver Creek.

Hawk élargit son sourire.

— Je n'en attendais pas moins, marshal.

— Je surveille Moses de très près. Mais je ne serai peut-être pas toujours derrière vous, miss Hawk. Si vous ignorez mon conseil de faire demi-tour, alors je vous recommande la plus grande prudence.

Pilby lui tourna le dos et quitta l'hôtel, traînant derrière lui une ombre cabossée à trois pattes.

Moz pénétra dans la chambre de Paul Hanlon. Un dortoir à six lits, dont un était occupé par un infirme gémissant et à bout de souffle. S'il passait la nuit, ce serait un miracle. Un second homme, la soixantaine environ, était assis sur une chaise à roulettes. Sa présence étonna Moz. Le bonhomme n'était pas vieux. Pas plus de soixante-cinq ans. La jeune femme intercepta le regard ahuri de Moses et prit les devants :

— Je vous présente monsieur Doug Hill, dit-elle en se saisissant des poignées de la chaise.

Moz fit un léger signe de tête à l'intention de l'homme qui le dévisageait depuis son arrivée.

— Monsieur Hill est avec nous dans le cadre d'une convalescence, commenta la femme.

— D'une convalescence ? répéta Moz.

La femme se pencha jusqu'à l'oreille de Moz pour lui chuchoter la suite :

— Il y a de nombreuses années, monsieur Hill a fait une mauvaise chute. Il s'est brisé le dos. Depuis, il est chez nous. Personne ne s'est manifesté. Ce monsieur ne semble avoir aucune famille.

— Ah, fit Moz.

Hill avait le visage buriné, comme s'il avait passé sa vie sous le soleil aride du désert d'Arizona. Ses mains étaient cagneuses, ses épaules voûtées, et ses yeux azur à moitié couverts par des paupières tombantes. Ses cheveux poivre et sel étaient peignés vers l'arrière et son menton rasé de près.

Hill leva les yeux vers Moz et lui dit :

— Ne mets jamais un pied ici. Sinon, tu n'en ressortiras jamais.

— Monsieur Hill a des humeurs changeantes, expliqua la femme. Nous allons nous promener dans le jardin. Je vous laisse avec monsieur Hanlon.

— Où est-il ? demanda Moz.

— Assis près de la fenêtre, derrière les lits superposés.

Moz la remercia d'un mouvement du menton. La jeune femme poussa la chaise de Doug Hill vers l'extérieur et referma la porte derrière elle.

Moz passa devant le lit. Puis il continua jusqu'à la fenêtre. À côté, une petite alcôve.

Un homme était assis dans une chaise roulante, les jambes recouvertes d'une couverture de couleur bleue. La peau de ses mains

présentait une multitude de taches de vieillesse. Son visage était livide, strié de rides, et ses cheveux avaient complètement disparu au profit d'un crâne bosselé et égratigné. Paul Hanlon portait toujours sa grosse moustache, à la différence qu'elle était plus jaune qu'un fétu de paille.

Ce furent les yeux de l'ancien shérif qui choquèrent davantage son visiteur. Ils étaient vitreux, figés vers la fenêtre et dépourvus d'âme. Comme si cette enveloppe dissimulait un esprit mort.

Moz approcha et s'accroupit.

— Bonjour shérif.

À l'évocation de son ancienne fonction, Hanlon tourna lentement la tête dans sa direction. Une éternité qu'on ne l'avait pas appelé « shérif ».

— Vous me reconnaissez ? ajouta Moz.

Le vieillard ne répondit pas.

Moz observait ce visage décati qui portait encore les stigmates de l'horreur.

— On s'est rencontrés il y a plus de trente ans, poursuivit Moz. Vous vous souvenez ? La cabane de l'ancienne mine de Silver Creek... La fusillade... La pluie de coups... Le sang dans la neige...

Hanlon ne disait toujours rien. Aucune réaction. Ses pupilles étaient aussi inertes que deux billes de plomb tombées dans un bol de purée.

— Je peux même dire que vous m'avez sauvé la vie en quelque sorte... Et après toutes ces années passées au pénitencier, jamais je n'aurais pensé vous revoir un jour.

La bouche du vieux shérif s'ouvrit légèrement et un mince filet de salive se détacha de ses lèvres et coula sur sa liquette.

— Votre ancien adjoint, Mike Pilby, est venu me rendre visite l'autre jour. Il m'a appris que vous étiez toujours de ce monde et que vous viviez ici, dans cette institution. Vous n' imaginez pas le réconfort que ça m'a apporté.

Les yeux de Paul Hanlon se détournèrent de Moz et son regard se recentra sur la fenêtre et les oiseaux qui passaient devant ses yeux comme des marionnettes agitées par des fils invisibles.

— Il va se passer des choses, poursuivit Moz. Des choses sérieuses. Manitowoc s'apprête à revivre ses heures les plus sombres.

En provenance du couloir, un bruit métallique résonna derrière la porte. La femme ramenait peut-être Doug Hill au dortoir...

Moz se redressa. Il contourna la chaise d'Hanlon et enserra les accoudoirs de ses doigts.

— Je devais vous prévenir, shérif. Mais je dois aussi vous faire part d'une autre information. Quelque chose que je ne peux dire qu'à vous. Et même si les autres pensent que vous n'êtes qu'un vieillard sénile, moi je crois que vous allez très bien assimiler ce que je vais vous dire.

Les pas et les crissements dans le couloir se rapprochaient. Ils étaient là, tout près.

Moz jeta un œil en direction de la porte, puis se pencha, jusqu'à ce que ses lèvres soient à la hauteur de l'oreille gauche d'Hanlon. Il lui murmura quelques phrases, lentement, et lorsque la porte du dortoir s'ouvrit enfin, Moz offrit un sourire généreux à la jeune femme qui ramenait effectivement Doug Hill.

— J'ai terminé, dit Moz. Merci pour votre accueil.

La jeune femme le salua d'une légère courbette et le laissa s'en aller en silence.

Lorsque Moz passa à côté de Doug Hill, il lui adressa un sourire entendu. Celui-ci lui répondit par un regard provocateur, perçant, envieux de sa motricité.

Lorsqu'enfin la jeune femme orienta son attention sur Paul Hanlon, celui-ci avait les yeux grands ouverts, les pupilles rétractées, les mains tremblantes. Comme si son esprit venait de ressusciter à la grâce d'une émotion inédite : la terreur.

Torturé

Moz était étalé sur sa table, la bouteille de bourbon vide renversée devant lui. Sa pipe au bec en ivoire, tombée entre ses bras, évacuait une odeur de tabac froid.

Malgré la douceur de la journée précédente, la nuit grondait sa colère au travers d'averses puissantes parsemées d'éclairs furtifs.

Un éclair frappa la cime d'un saule et un geyser d'étincelles illumina les abords de la forêt.

Moz sursauta lorsqu'un deuxième éclair plus lumineux tomba à proximité de la cabane, éclairant la silhouette d'un garçon assis juste en face de lui, sur la souche qui servait de siège.

Moz hurla et dans un réflexe stupide, agita ses mains sur la table à la recherche d'une arme de fortune. Ses doigts agrippèrent la bouteille de bourbon qu'il fracassa contre le rebord de la table. Puis il la présenta devant lui comme la plus redoutable des défenses.

Un nouvel assaut lumineux éclaira le visage de son visiteur. Il semblait jeune malgré une apparence repoussante faite de brûlures et de cavités. Un cratère noir creusait son œil gauche et déformait sa joue rongée par les vers.

Moz le connaissait. Lui aussi, il l'avait déjà vu.

Quel âge avait donc ce gamin ? Seize ? Dix-sept ans ?

Le même s'inclina légèrement et esquissa un semblant de sourire édenté grouillant d'insectes morts.

— Tu es qui ? Tu veux quoi ? demanda Moz en suffoquant.

La bouteille brisée dans sa main droite fut prise de soubresauts nerveux et agités.

Bon... soir... Travissss...

D'un coup de reins, Moz projeta la chaise contre le buffet derrière lui. Il était debout et s'efforçait de maintenir une distance de sécurité entre lui et le gamin, même si celui-ci ne semblait guère enclin à bouger.

— Qu'est-ce que vous me voulez, tous ? lança Moz à gorge déployée. Ça vous amuse ? Et toi, morveux ! Tu veux quoi ? Que je m'occupe de ta face de barbecue ?

Le gamin ouvrit la bouche. Les mots en sortaient péniblement.

Travissss... il fait froid... la neige est... glacée...

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Le gamin tendit une main tremblante.

J'ai... froid... tu devrais faire un... peu de... feu...

Moz raffermir la pression autour du goulot, prêt à lacérer le visage de son visiteur.

— Je te connais, dit Moz. Tu es le gamin du pasteur...

Papa ?... Travisssss...

— Tu t'appelles Wayland... Custer Wayland.

Cu... ster... Cus... ter...

— Ferme-la.

Le gamin bondit à plat ventre sur la table. Moz recula d'un bond. Dans un réflexe de survie, il fendit l'air de sa bouteille brisée. Le verre pénétra les chairs du gamin et lui arracha des lambeaux de peau qui s'éparpillèrent sur la table comme des morceaux de plâtre.

— Tu n'es pas réel ! rugit Moz. Tu es dans un de mes putains de cauchemars !

Le gamin se redressa avec difficulté. Moz recula encore et fut stoppé par une masse molle et informe.

Il se retourna vivement.

Devant lui était dressé un autre gars, assez costaud. Ses cheveux blonds lui couvraient une partie de la face. Il n'était pas comme le gamin. Aucune cicatrice ne lui fendait le visage. Non, son faciès, bien qu'un peu pâle, était d'une pureté angélique. Seul un petit trou discret creusait la base de son cou.

Il posa une main lourde sur l'épaule de Moz.

Celui-ci hurla et le repoussa violemment. Moz se prit les pieds dans la chaise couchée sur le sol et chuta en arrière, sur la table. Les bras du gamin lui enserrèrent le visage. Moz commençait à suffoquer. Autour d'eux, de nouvelles silhouettes sortaient de l'ombre, lentement, attirées par le même gibier.

Moz se débattait mais sa force ne suffisait plus.

Au-dessus de son visage apparut celui d'une jeune fille aux cheveux bouclés et à la bouche ensanglantée. Elle se pencha lentement et entrouvrit la bouche. Sa langue noire s'insinua entre les lèvres de Moz comme la fois précédente. De plus en plus profondément.

Moz étouffait.

Soudain, la porte d'entrée éclata contre le chambranle et le jour envahit la cabane de ses rayons agressifs et brûlants.

Autour de Moz, tout avait disparu. Plus de gamin, ni de costaud aux cheveux blonds... Envolée la nympho frisée... Plus personne.

Plus personne, sauf deux nouvelles silhouettes à contre-jour dans l'encadrement de la porte.

Moz tourna sur lui-même, les doigts agrippés sur les rebords de la table.

— C'est la boisson qui te rend fou ou c'est le remords ? demanda une voix familière.

La première silhouette entra dans la pièce. Caché derrière son étoile

éblouissante, Mike Pilby dévoila son visage à la maigre lueur de la fenêtre.

Moz souffla et fit claquer son front sur le bois.

— Tu as dû passer une sacrée nuit, poursuivit Pilby.

— Plus que vous ne l'imaginez, répondit Moz.

Lorsque celui-ci releva le nez en direction de la porte, il aperçut une seconde silhouette. Bien plus voluptueuse que celle de ce maudit marshal.

Sienna Hawk avança d'un pas et embrassa la pièce du regard. Même si son propriétaire avait fait l'effort de récurer l'ensemble de la cabane avec les moyens du bord, l'endroit transpirait la crasse et la misère. Hawk épousseta l'air devant elle pour écarter les milliers de petites poussières qui voletaient tout autour.

Moz se redressa d'un bond, penaud.

Pilby sourit.

— Moi aussi, j'aurais honte de recevoir une dame dans une garçonnière aussi repoussante que nauséabonde, dit-il.

Moz recouvra son aplomb et fit le tour de la table.

— Rassurez-vous, marshal. Je ne pense pas que madame Hawk désire s'inviter chez vous.

Sienna Hawk baissa les yeux, gênée par l'ambiance électrique.

Pilby préféra ne pas relever l'insolence de Moz. Il se contenta de sourire. Encore.

— Madame Hawk est sous ma protection, prévint-il. Je viendrai la chercher en fin de journée. Puis je la ramènerai demain matin et ainsi de suite pour les jours suivants.

— Ça me convient, dit Moz.

— T'emballer pas. Il se peut aussi que je vienne traîner mes bottes et ma canne dans les environs, de temps en temps, histoire de voir si tout se passe bien dans ton petit quotidien. Tu saisis ?

— Parfaitement. Mais j'ai peur que ça vous laisse peu de temps pour vous occuper de la sécurité des gens de Manitowoc.

— La seule insécurité qui pourrait menacer Manitowoc se trouve ici. Donc, je dors sur mes deux oreilles.

— Allons, messieurs, intervint Sienna Hawk en se dressant entre eux. C'est moi qui ai demandé cette série d'entrevues. Par conséquent, je me sentirai parfaitement en sécurité si vous venez nous rendre une petite visite de temps en temps, marshal. Quant à monsieur Moses, il a été libéré car jugé apte à une vie sociale et normale. Je n'ai donc aucune inquiétude.

Pilby sortit de la cabane et revint quelques secondes plus tard avec une besace en toile qu'il tendit à la journaliste.

— Merci, dit-elle. (Puis elle s'adressa à Moz). J'ai apporté de quoi partager un bon repas. Il y a du pain, du lard, des patates cuites, des

œufs et du bœuf séché.

Elle fouilla dans la besace et brandit glorieusement une bouteille de vin.

— Et le tout arrosé par un vin français que j'ai ramené de New York. Pilby fit la grimace. Moz jubila.

— Comme quoi, ma garçonnière attire des personnes de qualité, commenta-t-il. Enfin, quelques-unes...

Le marshal leur tourna le dos et se dirigea vers la sortie.

— Je passerai vous chercher avant le coucher du soleil, grommela-t-il entre ses moustaches.

Puis il se retourna et planta son regard acide dans celui de Moz.

— Quant à toi, contrôle tes pulsions. Si jamais tu dérapes, tu es mort. Moz fit le salut militaire en guise de réponse tandis que Pilby quittait la cabane.

Une gêne s'installa entre Hawk et Moz. Un embarras légitime si l'on considérait qu'une femme isolée se tenait en face d'un cruel tueur d'enfants.

— Bien, dit-elle. Par quoi commence-t-on ?

— Par nous asseoir. Je n'ai jamais autant marché que ces derniers jours. J'ai l'impression de porter des fûts de bière chaque fois que je soulève une jambe.

Hawk acquiesça avec le sourire. Moz contourna la table, épousseta la chaise et lui offrit de s'installer. Ce que la journaliste fit sans réserve. Moz prit place sur la souche avec cependant, à l'esprit, l'image de ce jeune garçon au visage creusé d'un cratère qui se tenait précisément là quelques minutes plus tôt.

— Vous rêviez ? demanda Hawk.

— Quoi ?

— Lorsque nous sommes arrivés avec le marshal Pilby. Vous étiez en train de dormir et vous rêviez, n'est-ce pas ?

Moz fut embarrassé une fois de plus.

— Ouais... De vieux souvenirs laids qui remontent à la surface... De temps en temps...

— Ce sont eux que vous voyez ?

Moz leva les yeux dans sa direction. La question était plutôt surprenante.

— De quoi tu parles ?

— Je parle des morts. Ceux qui vous hantent.

Moz se renfroga.

— Quels morts ? grogna-t-il.

— Ceux issus des champs de bataille. Tous ces soldats qui sont tombés à vos côtés ou sous vos balles. Il paraît que c'est courant chez les vétérans.

Une vague d'apaisement gagna la vieille carcasse de Moz.

— Ah, tu parles de ceux-là... Pour être honnête, je ne les vois pas. Ils font partie d'un passé commun que je partage avec des millions d'autres soldats. Alors à quoi bon ressasser tout ça ? D'autres s'en chargent pour moi.

Un long silence s'empara de la cabane. Hawk comprit que Moz ne souhaitait pas s'étendre sur le sujet. Elle enchaîna :

— Par quoi voulez-vous commencer ?

Moz se passa les doigts dans sa barbe.

— Ben... Si ça ne te gêne pas, j'aimerais bien qu'on cause pognon.

Hawk éclata de rire.

— D'accord, dit-elle. Si vous voulez savoir à combien se monte mon à-valoir sur la prochaine sortie de mon livre, je peux vous le dire parce que c'est votre argent. Je vous l'ai promis.

Moz acquiesça, bien que conscient du caractère discourtois de la demande.

— Huit cents dollars, annonça Hawk. Ce n'est pas grand-chose dit comme ça, mais c'est une somme qui vous permettra peut-être de repartir de l'avant.

Huit cents dollars.

Moz n'avait jamais eu le culot d'envisager une telle somme, lui qui avait passé ces trente dernières années à troquer du tabac contre des flasques de whisky frelaté avec ses compagnons de cellule.

— Ça me paraît bien, commenta-t-il. Et quand est-ce que...

— Que vous aurez l'argent ?

Moz acquiesça.

— Dès que notre série d'entretiens sera terminée.

Moz secoua lentement la tête, pas tout à fait convaincu.

— Qui me dit que ce n'est pas du flan, tout ça ? Qu'une fois les entretiens terminés, tu ne repartiras pas comme tu es arrivée... C'est quoi, ma garantie ?

Sienna Hawk lui offrit un sourire attendri.

— Vous comprendrez que je ne peux pas vous donner cet argent maintenant, dit-elle. Car si vous avez des soupçons à mon égard, je suis en droit d'en avoir aussi. Qui me dit qu'une fois que vous aurez l'argent, vous ne disparaîtrez pas du paysage ?

— Je suis comme qui dirait... consigné dans cet État.

— Ne me dites pas que c'est une barrière pour vous...

— Non, pas vraiment. Mais je n'ai pas envie de passer les années qui me restent à vivre en cavale.

— Que proposez-vous alors ?

Moz fit mine de réfléchir, bien qu'il eût déjà pensé et repensé cette conversation dans sa tête les jours précédents.

— Moi, je te propose de commencer nos entretiens, dit-il. Et puis avant qu'on en arrive au dernier chapitre, tu me donnes l'argent.

Comme ça, tu es sûre que je resterai sagement ici et moi je sais que tu ne partiras jamais avant de connaître la fin de mon histoire. Ça te va comme ça ?

À son tour, Sienna Hawk fit semblant de réfléchir à la proposition de Moz. Elle aussi avait pensé à cette solution qui venait de faire l'unanimité. Elle tendit la main devant elle en gage d'accord.

Moz accepta de sceller le pacte. La peau de la jeune femme était douce et des émanations de parfum s'échappaient de ses mouvements raffinés. Moz n'avait pas touché la peau d'une femme depuis de nombreuses années. La dernière fois, c'était lors de la bataille de Kennesaw Mountain, en Géorgie, en juin 1864. Lui et les autres soldats avaient traversé Marietta. Afin de passer du bon temps, ils avaient décidé de dépenser leur maigre solde auprès des filles de Lotta Ruth, la tenancière du bordel. Moz n'avait pas spécialement apprécié l'acte en lui-même, même si la jeune Callie était plutôt douée. Le souvenir qu'il lui restait de cette étreinte nocturne était cette odeur de lavande que la fille avait dispersée dans la chambre, cette senteur restée ancrée dans ses narines des jours entiers. La douceur de ses caresses, l'intérêt des propos échangés, la délicatesse de ses gestes, la tendresse de ses baisers... Même la prison n'était pas parvenue à lui arracher ce cadeau inespéré.

— Marché conclu, dit Moz.

TROISIÈME PARTIE

Sceptique

Avant que le jour ne décline sur Silver Creek, le marshal Mike Pilby était déjà là, assis dans la carriole, à rouler cigarette sur cigarette.

Moz l'avait repéré depuis un bon moment mais n'y avait fait aucune allusion. Au contraire, il s'était fait un malin plaisir de laisser traîner sa discussion avec Sienna Hawk.

À bout de patience, Pilby s'empara d'une pierre qui traînait sur le repose-pied, puis la projeta contre la cabane de toutes ses forces. Le caillou émit un son étouffé lorsqu'il frappa le bois usé de la porte d'entrée.

À l'intérieur, Hawk sursauta.

— C'est ton cavalier, dit Moz à son intention.

— Quelle heure est-il ? demanda la jeune femme, dont le cœur tambourinait ardemment.

— Je n'en sais trop rien. Sûrement l'heure pour toi de retrouver Thénardier.

— Thénardier ?

— Tu n'as jamais lu Victor Hugo ?

— Non, désolée.

Hawk se leva, plia ses affaires et se dirigea vers la sortie. Lorsqu'elle ouvrit la porte, Pilby poussa un soupir de soulagement. Hawk se retourna vers Moz.

— Je vous dis à demain, monsieur Moses ?

— Tu peux m'appeler Moz, comme tout le monde.

Hawk lui adressa un dernier sourire avant de disparaître.

Moz se leva à son tour et s'appuya contre la poutre verticale à côté de la fenêtre. Il alluma sa pipe et tira quelques bouffées.

Dehors, Pilby attendait. Le mufle ne prit même pas la peine de descendre de son carrosse pour venir à la rencontre de la journaliste. La jeune femme se hissa difficilement jusqu'à l'assise de la carriole et le marshal poussa un cri rauque pour faire avancer les chevaux.

La voiture disparut à l'angle de la forêt.

Le marshal et la journaliste restèrent silencieux quelques instants, jusqu'à ce que l'ancienne mine ne soit plus qu'un souvenir lointain. Pilby décida de briser le silence :

— Alors, êtes-vous satisfaite de votre première journée en compagnie de ce porc ?

— Je n'ai pas vu le temps passer, répliqua Hawk en attachant les lanières de son chapeau sous son menton délicat.

— Vous avez avancé ?
— En fait, nous avons plutôt parlé.
— Tout l'après-midi ? Jusqu'à maintenant ?
— Nous avons plus ou moins discuté des modalités de fonctionnement.

— Ah... Et vous pensez sincèrement que les 'modalités' intéressent ce type ?

— En tout cas, il semblait plutôt sûr de lui. Malgré ses trente-deux ans de réclusion, ce monsieur Moses n'a pas perdu le nord.

— Vous parlez argent, j'imagine.

— Effectivement. Toute collaboration nécessite négociation.

— Ce genre de lascar ne mérite pas qu'on négocie avec lui. Il respire encore et il devrait remercier Dieu pour ça.

Hawk esquissa un sourire timide.

— Manifestement, vous ne cautionnez pas du tout cet accord, n'est-ce pas ?

Pilby tira une dernière bouffée puis l'expulsa d'une pichenette.

— Vous le savez très bien. Croyez bien que si j'en avais eu le droit, je vous aurais empêchée de venir à Manitowoc pour faire sa rencontre.

— Vous craignez pour ma vie, marshal ? ironisa la jeune femme.

— Vous êtes une grande fille et je ne peux pas être responsable de tous les inconscients de ce foutu pays.

Hawk fit la grimace.

— Mais ce qui m'arrache les boyaux, reprit Pilby, c'est de voir qu'un dégénéré comme Travis Moses suscite les convoitises. Je crois que vous n'avez pas encore compris que ce salopard est un enfant de putain, et qu'il aurait dû crever il y a trente ans. Ces gens-là ne méritent pas de vivre.

— Je n'en veux pas à votre jugement, je peux le concevoir.

— À l'époque, on aurait déjà dû se méfier quand il est arrivé ici. À trop pratiquer la culture nègre, on finit par en devenir un.

Hawk fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

— Avant le soir où on l'a attrapé, personne ne l'avait jamais vu. On savait tous qu'un original arrivé d'Afrique venait de s'installer dans la cabane de l'ancienne mine. Mais comme tout le monde s'en foutait...

— Je vous trouve cruel avec le peuple noir, marshal. Avez-vous combattu lors de la Guerre civile ?

Pilby fouilla dans la poche avant de son gilet et récupéra une cigarette qu'il avait roulée plus tôt. Il la porta à la bouche, se saisit d'une allumette qu'il craqua contre le bois de la carriole. Il alluma la cigarette et secoua la brindille consumée.

— Non, je n'ai pas fait la guerre, répondit-il enfin. La canne qui me sert à marcher, je la dois à Travis Moses. À cause d'elle, ou plutôt

grâce à elle, ça dépend des points de vue, je n'ai pas pu être enrôlé. Mais croyez bien que si j'avais dû choisir un camp, j'aurais pris parti pour le Sud.

— Les mentalités ont changé, marshal. La guerre a fait des ravages mais on peut au moins lui reconnaître une qualité, celle d'avoir fait de ce pays le plus civilisé au monde. L'esclavage a été aboli et c'est une très bonne chose. Vous rendez-vous compte de la portée de vos paroles ? Si vous aviez dit ça devant un juge ou devant le général Ulysses Grant ?

— Ce n'est pas parce qu'on perd une guerre qu'il faut renoncer à ce que l'on est. Mais ne vous méprenez pas. Si j'avais combattu pour le Sud, ça n'aurait pas été pour exterminer les Noirs. Mes parents cultivaient le coton en Louisiane et leurs nègres étaient les plus heureux du monde. Ils étaient logés décentement, nourris, habillés et participaient même aux repas de famille. C'est l'industrialisation prônée par Lincoln au détriment d'une nation traditionaliste qui me donne la nausée. Quand je vous parle de Moses et de ses aptitudes à avoir fraternisé avec la population noire, je vous parle de rituels démoniaques, de magie noire, de culture anti-américaine. Ce gars-là n'aurait jamais dû quitter le continent africain.

— Ma foi, je vous trouve assez catégorique. Toutes les populations ont le droit de vivre leur culture. Blâmer l'Afrique ne sert pas à grand-chose. Ce n'est pas elle qui a engendré ce qu'est Travis Moses.

— Peut-être. Et pour éviter tout malentendu entre nous, miss, le mot « nègre » n'a rien de péjoratif dans ma bouche.

— Je l'espère pour vous.

La carriole franchit l'entrée de Manitowoc tandis que les rayons du soleil caressaient déjà les toits de la ville. Pilby aida Sienna Hawk à descendre du carrosse et l'accompagna jusqu'à l'entrée de l'hôtel.

— Merci d'être venu me chercher, marshal, dit Hawk sur un ton pincé. Bonne soirée.

Alors qu'elle allait s'en retourner, Pilby lui saisit le bras, l'obligeant à faire volte-face.

— Miss Hawk, je ne plaisante pas quand je parle de Travis Moses. Les fantômes de ses actes pèsent encore sur les épaules de Manitowoc. Je ne pourrai pas toujours être derrière vous, alors je vous le dis une dernière fois. Renoncez et retournez à Chicago.

Sienna se dégagea de la rude étreinte de Pilby.

— Marshal, je vous suis reconnaissante pour votre prévenance. Mais n'essayez plus de me dissuader de faire mon travail. Il va sans dire que quelque chose de personnel existe entre vous et Moses, quelque chose qui va au-delà du drame qui s'est déroulé il y a trente ans. Ne vous en servez pas contre moi.

— Vous vous trompez, miss, rétorqua Pilby, le visage grave. Il n'y a

rien de plus entre Moses et moi que les démons du passé qui hantent la vie des habitants de Manitowoc. Cet enfant de salaud est un criminel de la pire espèce. Et je ne pourrai peut-être pas vous aider lorsqu'il s'en prendra à vous. Car croyez-le ou non, ça arrivera.

Hawk tapota le ventre arrondi de son sac très chic.

— Soyez rassuré, marshal. J'ai ce qu'il faut pour me défendre.

Pilby fit un pas en arrière. Son visage entra dans l'ombre du contre-jour. Seul le pommeau de sa canne brillait dans la pénombre où voletaient des milliers de poussières scintillantes.

Sienna Hawk s'éloigna lentement et disparut en haut des marches.

Questionné

Moz dormit peu.

Réveillé au milieu de la nuit, il avait grignoté un croûton de pain et un morceau de lard avant d'allumer une pipe. Puis il était parti relever ses pièges dans la forêt. Il espérait cuisiner un lapin ou une bécasse pour le repas de midi. La journaliste apprécierait certainement.

Lorsqu'il revint chez lui aux premières lueurs de l'aube, il trouva Sienna Hawk devant la porte, assise sur un tonneau, jambes ballantes et sourire de rigueur au coin des lèvres.

Moz marqua l'arrêt un instant et balaya le paysage autour de lui, à la recherche d'une étoile marchant sur trois pattes. Il ne vit personne, sauf le cheval de Hawk, attaché à la rambarde de la cabane.

— Ils t'ont virée de l'hôtel ? demanda-t-il en avançant dans sa direction.

— Nous avons du travail, monsieur Moses, répondit Hawk avec ravissement. À cette heure-ci à Chicago, nous sommes déjà tous à pied d'œuvre.

Moz crocheta ses modestes prises sur une esse suspendue sous l'avancée du toit.

— Où est ton chaperon ?

— Nulle part. Je suis plus matinale que le marshal Pilby, on dirait bien.

— Je ne vais pas affirmer que cet emmerdeur a raison, poursuivit Moz, mais ce n'est pas très prudent de ta part. N'oublie pas que je suis dangereux. Extrêmement dangereux.

— C'est ce qu'il m'a encore répété hier soir.

— Tu devrais peut-être l'écouter. Tu connais ma réputation, maintenant. S'il t'arrivait un truc au détour de la forêt, c'est mes couilles à moi qu'on suspendrait à ce crochet.

— Je suis une grande fille, ne vous inquiétez pas. Et puis je n'avais pas envie d'entendre ses inlassables recommandations. Surtout de bon matin.

Moz quitta sa vareuse et la déposa autour de la rambarde. Il souleva son chapeau, passa une main dans sa chevelure épaisse avant de reposer le galure sur son crâne. Puis il planta son regard aiguisé dans celui de la journaliste.

— Te fais pas de bile, ma grande. Je ne donne pas une heure avant que ce fouineur ne débarque ici, Winchester sous le bras et couteau entre les dents.

— C'est possible.

— Et à mon avis, tu vas prendre une belle engueulade.

Sienna cessa de sourire.

— Je suis une femme indépendante qui évolue dans un monde moderne. Je ne dois rien à ce marshal. Et s'il n'est pas content, qu'il aille au diable.

— Le diable pourrait bien trouver apparence en la personne d'un juge, ma grande. Je te parie le tabac de ma pipe qu'il obtiendra une injonction pour t'obliger à quitter la ville.

— Qu'il essaie.

Moz haussa les épaules, contourna la jeune femme et entra dans la cabane.

— Tu rappliques ? dit-il d'une voix caverneuse.

Le café dissipait une odeur agréable. Moz servit deux tasses et déposa la cafetière sur la table. Il s'installa sur la souche, en face de son invitée. Sienna Hawk avait déjà déployé toute une artillerie de papiers, de crayons et d'articles de presse.

— Votre café est bon mais un peu fort, commenta-t-elle en trempant les lèvres dans la tasse.

— C'est le nectar des braves, paraît-il.

— Vous êtes prêt ? Peut-on commencer ?

Moz hocha la tête tout en bourrant le foyer de sa pipe.

— Je vais vous poser des questions désordonnées au cours de nos entretiens, prévint Hawk. Je vais aller dans une direction, puis dans une autre. Ma façon de travailler vous semblera peut-être un peu confuse, mais rassurez-vous, je sais où je vais.

— Pas de problème.

— Bien. Alors si vous êtes d'accord, nous allons directement entrer dans le vif du sujet. J'aimerais que vous me racontiez ce qu'il s'est passé la nuit précédent votre arrestation.

— Tu veux dire quand le shérif et ses sbires m'ont arrêté ?

— Non. Plus tôt.

— Des 'plus tôt', y en a eu un paquet. Si tu peux préciser...

— Qu'avez-vous fait à ces jeunes avant de les abattre ? enchaîna Hawk sans sourciller.

Moz alluma le foyer de sa pipe et forma de petits ronds de fumée disgracieux.

— Ils étaient cinq, dit-il enfin tandis qu'Hawk se ruait sur son calepin pour griffonner ses premières notes.

— Attendez ! dit-elle en levant l'index en l'air et en fouillant dans ses documents. Je voudrais que vous me confirmiez les noms suivants.

— Vas-y, obtempéra Moz.

— Donc, il y avait Custer Wayland, seize ans ; Mary Holbrook, dix-

sept ans ; Boyle Fredman, vingt-et-un ans ; Lilly Langenkamp, dix-neuf ans et Sven Alvorsson, vingt-quatre ans. Vous confirmez ?

— J'ai de la mémoire, mais ne me demande pas leur âge ni leur poids.

— OK. Alors qu'ont-ils subi avant que vous ne décidiez de les emmener dans le bois d'Elton Savage ?

Moz tira une longue bouffée sur sa pipe et posa le menton sur sa paume.

— Ce qu'ils ont subi ? répéta-t-il. Des choses que tu ne pourras jamais imaginer. Pas même pour l'écriture d'un roman d'épouvante.

Novembre 1853

Ses griffes minuscules cliquètent sur le plancher. Le rat évolue rapidement entre les pieds de Sven Alvorsson, remonte le long de son buste jusqu'à son visage crasseux qui gît dans une flaque d'alcool séché. La queue du rongeur caresse le nez du jeune garçon qui s'éveille brutalement. Lorsque son regard croise celui du rat, Sven se redresse rapidement et dégage l'animal d'un balayage de la main.

C'est alors qu'il voit cet anneau qui lui enserre le poignet. Ce bracelet relié à une chaîne à l'extrémité de laquelle est pendu un autre poignet. Celui d'une fille à en croire sa morphologie.

Sven balaye la pièce du regard. Tout est sombre. Autour de lui, des silhouettes couchées à même le sol, simplement vêtues de sous-vêtements sales et déchirés. Ils sont cinq, lui compris, tous reliés par la même et interminable chaîne.

À côté de son pied droit, la chevelure en bataille de la fille attachée à son poignet. Sven lui écarte délicatement des yeux son imposante tignasse. Puis d'une caresse de la main sur sa joue, lui enjoint de se réveiller.

La jeune fille sursaute.

Dès qu'elle lève les yeux dans sa direction, Sven plaque son index sur sa bouche. La fille a reçu le message et garde le silence. Elle se redresse lentement pour ne pas faire tinter les chaînes qui serpentent sur le plancher.

Elle se cale à côté de lui, contre le mur.

— Où sommes-nous ? demande-t-elle.

— Je n'en sais rien, chuchote Sven. Je me rappelle du travail sur les quais, puis plus rien.

— Pour moi, c'est pareil.

— Comment tu t'appelles ?

La jeune fille hésite avant de répondre.

— Lilly Langenkamp. Et toi ?

— Sven. Sven Alvorsson.

Les jeunes gens tentent désespérément de reconnaître l'endroit où ils sont retenus. Aucun d'eux n'en a la moindre idée. À quelques pas, une table en bois vermoulu et une chaise. Sur les murs, quelques dagues rouillées, deux tapis aux couleurs chaudes et de nombreux objets placés un peu partout. Des statuettes en ébène, des bâtons, des colliers avec des perles...

Les fenêtres, peu nombreuses, sont recouvertes de planches clouées.

Seule la cheminée dispense une douce chaleur, même si le foyer commence à mourir de sa belle mort.

Une étrange odeur plane dans la pièce. Comme un mélange de renfermé, de résidus de nourriture pourrie, de charogne et d'alcool.

Lilly et Sven échangent un regard ahuri et s'observent mutuellement. Comme les trois autres, ils ne sont habillés que de leurs sous-vêtements. Soudain, Lilly ressent une gêne et couvre sa poitrine avec ses mains. Elle sait que c'est inutile car le tissu est bien trop fin pour dissimuler la forme de ses seins.

— Te formalise pas avec ça, lui conseille Sven. On est tous dans la même panade. La pudeur est loin derrière nous.

Lilly acquiesce même si ses mains restent en place sur son torse.

— Tu devrais l'écouter, dit une voix perdue dans l'obscurité.

Sven et Lilly sursautent d'un même bond. Ils cherchent d'où provient cette voix grave et inquiétante. Le timbre de l'homme vient de résonner dans la cabane. Les trois autres personnes enchaînées s'éveillent à leur tour.

Lilly regarde dans leur direction et reconnaît immédiatement Mary Holbrook et ses cheveux bouclés. Celle-ci, prise de panique, pousse un hurlement lorsqu'elle voit l'état de ses poignets lacérés par les bracelets d'acier.

Custer Wayland et Boyle Fredman observent à leur tour la situation sans faire de commentaire.

Poussés par la peur et dans une même vague de protection, les cinq prisonniers s'adosent contre le mur, comme s'ils pouvaient en repousser les limites.

— Tout le monde a bien dormi ? demande la voix grave.

Aucune réponse en retour.

C'est alors que le bruit sourd d'une paire de talons claque sur le bois du plancher. Une silhouette massive jusque-là dissimulée dans l'ombre, avance lentement dans leur direction.

L'homme a sur le crâne un chapeau aux bords larges. Son visage est caché dans la pénombre, que même la lueur faiblarde de la cheminée ne parvient pas à éclairer. Ne serait-ce que partiellement.

— Je m'appelle Travis Moses, dit l'homme. Mais tout le monde m'appelle Moz.

Les captifs sont terrorisés. Aucun d'entre eux n'ose prononcer le moindre mot, demander l'explication la plus minime.

Moz tourne le visage en direction de Sven. Le cœur de ce dernier se met à tambouriner dans sa poitrine.

— Dis donc, blondinet, lance Moz. Tu ne serais pas un petit obsédé par hasard ?

— N... non, m'sieur, répond timidement Sven.

— Ben moi, je crois bien que si, mon gars. J'ai entendu ce que tu as

dit à ta copine tout à l'heure.

— Je... je n'ai rien dit...

Moz se met à rire.

— Relax, blondinet. Ce n'était pas une critique, juste une constatation. Et puis si on n'est pas un peu pervers à ton âge, quand le devient-on ?

La voix de l'homme, bien que grave, semble assez jeune. Elle n'est ni éraillée ni usée par le temps.

Et toi, tu es un obsédé doublé d'un maniaque, voudrait répondre Sven. Mais il se tait. Comme tous les autres.

— Moi, je n'ai rien contre, poursuit Moz. La petite a de jolies formes, ça va sans dire. La pièce est un peu humide et vos sous-vêtements vous collent à la peau. J'avoue que je ne suis pas insensible à cette jolie poitrine, moi non plus.

Dans un réflexe de protection, Lilly se couvre de nouveau le torse.

Moz se met à faire les cent pas dans la pièce, attentif à rester dans l'obscurité.

— D'ailleurs on va s'amuser un peu, annonce-t-il.

L'homme se saisit d'un chiffon gisant sur le dossier de la chaise et époussette grossièrement la table. Puis, de la paume de sa main, il en tapote l'aplat.

— Allez, blondinet, lève-toi et viens ici.

Sven cherche du secours dans le regard de sa voisine. Il ne trouve que terreur et désolation.

— Grouille, ordonne Moz. On va tous passer un bon moment. Ouvrons les festivités.

Sven se lève timidement. Ses articulations le font souffrir. Il ignore combien de temps il est resté inconscient. Ce dont il est sûr : il a dormi plus que de raison. Ses membres ankylosés en témoignent.

Sven se dirige lentement vers la table. Lorsque sa chaîne se tend, il tire malgré lui le bras de Lilly. Elle tente de résister.

— Lève-toi aussi, dit Moz en lui faisant signe de les rejoindre. De toute façon, vous allez tous être obligés de vous lever. La chaîne n'était pas assez longue et j'ai dû me contenter de ce que j'avais. Vous êtes séparés d'un mètre les uns des autres. Mais ce n'est pas très grave, on est là pour faire la fête tous ensemble. Je suis un bon entremetteur. Vous allez bientôt le constater.

Lilly se lève, suivie de Boyle, Mary et Custer.

Sur les ordres de Moz, Sven s'assoit sur le rebord de la table, obligeant Lilly à lui faire face.

— C'est bien, dit Moz. Vous voyez, la timidité se combat par de petits exercices simples et efficaces. C'est quoi ton nom ?

— Sven.

— Ce n'est pas à toi que je m'adressais.

Lilly comprend qu'il s'agit d'elle. Elle est terrorisée.

— Je vous ai entendus marmonner tout à l'heure, poursuit Moz, mais je n'ai pas compris ton nom.

La jeune fille déglutit.

— Lilly, dit-elle faiblement.

— Lilly comment ?

— Lilly Langenkamp.

— Très bien. Alors Lilly Langenkamp, comment trouves-tu le blondinet timide qui est installé en face de toi ?

La jeune fille panique et cherche de l'aide à travers le regard bleu acier de Sven.

— Bien... Très bien, répond-elle.

— Ben vous voyez, ce n'est pas compliqué, exulte l'homme au chapeau.

Custer, le plus jeune, est pris de tremblements. Il ferme les yeux et se chuchote une prière pour lui-même. Mary le regarde d'un air curieux mais compatissant. Elle se surprend à l'imiter. Elle ferme les yeux à son tour et prie Dieu pour que tout ceci ne soit qu'un mauvais rêve. Boyle, quant à lui, ignore ses voisins. Il se focalise sur Sven et Lilly car il sait qu'il va se passer quelque chose qui risque de ne pas leur plaire. Et il a bien conscience que son tour viendra.

L'homme au chapeau approche de la cheminée. Sur ses rebords sont disposés une blague à tabac et une pipe au bec en ivoire. Il remplit la pipe de tabac, bourre le foyer et craque une allumette. Quelques nuages épais s'envolent jusqu'au plafond puis se dissipent.

Moz longe les murs et s'adosse contre la porte. Il observe longuement Boyle Fredman, lui-même attentif à la tension que partagent Sven et Lilly.

— Comment tu t'appelles, toi ? demande Moz en désignant Boyle avec le bec de sa pipe.

Le jeune garçon écarquille les yeux.

— Bo... Boyle. Boyle Fredman.

— Tu connais nos deux tourtereaux, Boyle ?

— Non... Je ne les connais pas.

— Pourtant, on dirait bien que ça te défrise de ne pas être à la place de notre ami Sven. Je me trompe ?

— Non, pas du tout, réplique immédiatement Boyle.

— Arrête ton char, mon gars. Je vois bien que tu n'es pas indifférent aux appas de notre jolie Lilly.

Boyle secoue la tête, ne sachant quoi répondre.

— Ton tour viendra, poursuit Moz. Patience.

Puis l'homme au chapeau revient vers Sven et Lilly.

— Bon, à nous, dit-il. Ici, vous êtes dans la maison des fantasmes. Quoque fantôme est un bien grand mot si l'on tient compte du rêve

utopique des pauvres chercheurs de charbon de la région. Ils pensaient trouver, dans la mine qui se situe juste à côté, un filon juteux et prometteur. Ils n'ont découvert que poussière et cailloux. Mais leur foi a permis la construction de cette adorable cabane. C'est ce qu'on appelle les relations de cause à effet. Pas de mine, pas de prospecteurs. Pas de prospecteurs, pas de cabane. Pas de cabane, pas de nous tous ici cette nuit... Comme quoi, le hasard fait superbement bien les choses.

Moz tire quelques bouffées sur son bec en ivoire.

— Blondinet, passe tes mains sous sa liquette.

Sven se retourne subitement, liquéfié.

Lilly recule d'un pas. Elle tremble de la tête aux pieds.

— Tu ne me regardes pas, gronde Moz à l'intention du jeune homme qui reprend aussitôt sa place.

L'homme au chapeau laisse filer quelques secondes, puis :

— Lilly, tu te colles contre lui et tu le laisses faire.

La jeune fille étouffe un sanglot et obtempère.

Les trois autres prisonniers sont horrifiés. Ils savent que l'homme au chapeau va orchestrer une exhibition violente et démoniaque. La proximité dont ils sont victimes à cause de la longueur de la chaîne les entraîne plus intimement dans le cauchemar. Seconde après seconde.

— Maintenant, tu passes tes mains sous sa liquette, répète Moz. Et je veux que tu en profites.

Sven lance à Lilly un regard de désolation. Elle sait que le jeune homme n'est pas responsable, que ce n'est pas lui qui décide. Qu'il est, tout comme elle, victime de ce maniaque. Puis elle se dit que ça pourrait être pire. Que ça pourrait être l'homme au chapeau qui passe à l'acte. Lilly esquisse un semblant de sourire à Sven, pour lui faire saisir qu'elle comprend. Que ce n'est pas si grave.

Sous les yeux ahuris de ses compagnons d'infortune, Sven soulève légèrement la liquette de Lilly, glisse ses mains en dessous et remonte le long de ses hanches, de son ventre.

— Bien, l'encourage Moz. Maintenant tu prends sa poitrine dans tes mains et tu me dis ce que ça te fait.

Les mains de Sven enveloppent délicatement les seins de Lilly, qui, de son côté, ferme les yeux.

— Vas-y, garçon ! jette Moz. Palpe comme il faut, fais-toi plaisir.

Sven agite lentement ses doigts sur la peau froide de Lilly.

Lilly, de son côté, sent la chaleur des paumes de Sven lui enserrer les seins. Étrangement, ça la rassure. Elle se sent vivante, elle peut ressentir les choses, le contact d'une peau sur l'autre. Peut-être que tout n'est pas encore perdu.

— Alors, ça te fait quoi, mon grand ? lance Moz.

— C'est... c'est bien.

— Comment sont ses nichons ? Explique, ne nous laisse pas dans l'ignorance !

— Ils sont... très bien.

— Et toi, ma grande, tu en penses quoi ?

Lilly rouvre les yeux. Cette fois-ci, l'homme au chapeau s'adresse à elle.

— Vas-y, on t'écoute, relance Moz.

— C'est... agréable, répond-elle dans un mensonge éhonté.

— Ah, ah !!! Je le savais, explose l'homme au chapeau en pleine exultation. Bon, on va passer à la vitesse supérieure parce que vos trois camarades doivent commencer à s'ennuyer ferme. Et nos deux garçons vont bientôt monter le chapiteau. Sven, lève ton cul de ma table et laisse ta copine se coucher dessus.

— Non, je vous en prie, geint la jeune fille.

Moz se redresse sur ses talons, se donnant de la hauteur.

— Quand je veux quelque chose, je n'aime pas répéter. Alors vire ta liquette et couche-toi sur cette putain de table !

Lilly éclate en sanglots.

Custer, Boyle et Mary observent la scène avec une profonde détresse. Que se passera-t-il ensuite ? L'homme au chapeau les obligera-t-il à multiplier les humiliations ? Les abattra-t-il tous ?

Sven s'écarte de la table et d'un geste délicat, caresse l'épaule de Lilly.

La jeune fille ôte sa liquette. Lentement. Ses gestes sont imprécis et tremblants. La voici nue devant les autres, privée de toute dignité. Elle s'assoit sur la table, pivote, et s'allonge.

Ses larmes sont intarissables. Sven voudrait prendre la liquette de Lilly et la couvrir sur-le-champ. Mais l'homme au chapeau lui collerait une balle en pleine tête. Cela va sans dire.

— On va s'amuser un peu, maintenant, dit Moz en tapotant sa pipe contre le bois du mur. Blondinet, tu vas grimper sur ta jolie copine et nous montrer de quoi tu es capable.

— Je ne peux pas, ose-t-il répondre. Je veux dire... je ne peux pas faire ça.

— Ne sois pas si modeste. Allez, mets-toi au travail et les autres, observez et instruisez-vous.

Dans un réflexe commun, Boyle et ses acolytes opinent nerveusement.

Sven sait qu'il n'a pas le choix. Que quoi qu'il dise ou fasse, Lilly Langenkamp perdra son innocence cette nuit. Et si ce n'est pas par lui, ce sera par ce détraqué.

Il grimpe lentement sur la table, prenant soin de ne pas blesser la jeune fille. Dans une complainte déchirante, Lilly écarte les jambes, juste assez pour que Sven puisse y trouver sa place.

Le jeune homme se maudit de faire ça. S'il en avait le pouvoir, il renoncerait, tiendrait tête à l'homme au chapeau, quitte à se faire descendre. Mais il n'est pas assez courageux pour ça. Personne ne le serait à sa place.

C'est avec une délicatesse particulière qu'il opère ses premiers mouvements. Lilly plisse les yeux. Elle découvre pour la première fois cette étrange sensation, mélange de douleur et d'inconnu.

Leurs ébats exhibés font jubiler l'homme au chapeau. Tous devinent son sourire du fond de sa forteresse d'obscurité.

— Bravo, les enfants. C'est bien !

Custer refuse d'assister à la scène. C'est contraire aux enseignements qu'il a reçus. Il prie du plus profond de son âme pour que le calvaire de cette fille cesse le plus rapidement possible.

Mary Holbrook plonge son visage entre ses mains, ravagée par le chagrin. Lilly et elle s'étaient déjà aperçues une fois ou deux en ville. Et jamais Mary n'aurait pensé une seule seconde que le point commun qu'elles partageraient plus tard serait un viol collectif perpétré par un seul homme. Un fou.

Les yeux de Boyle sont rouges de colère. Les poings serrés, il rêve de tuer ce type. De lui arracher son chapeau et de lui planter l'ivoire de sa pipe dans les yeux. Boyle est impulsif mais pas inconscient. Il sait que s'il tente le moindre acte d'héroïsme, tout le monde en fera les frais. Lui le premier.

La rage de Boyle n'a pas échappé à Moz. Car Moz les observe tous, un à un. Il teste leurs capacités à endurer la douleur psychologique, leurs propensions à interioriser leur colère. Ça l'amuse. Pour lui, c'est à la fois tordant et excitant.

— Dis-moi à quoi tu penses, Boyle.

Boyle lève les yeux dans sa direction. Sa colère se dissipe au profit d'une peur insondable.

— Qu... quoi ?

— Je vois bien que tu bous de l'intérieur. Peut-être que tu as envie de sauter par-dessus la table pour me coller une roustie. Peut-être que tu as même envie de me planter un couteau dans le gras du bide. Ou alors... Peut-être que voir le blondinet sauter la belle Lilly te rend fou de jalousie.

— Non ! lâche Boyle.

— Me prends pas pour un con. Tu aimerais bien en croquer un morceau toi aussi, non ? Qu'est-ce qui t'en empêche ?

— Non ! Non. Je veux juste...

— Tu veux juste quoi ?

— Je veux juste que ça s'arrête.

Custer et Mary sont pris d'un spasme. Leur camarade vient de s'opposer aux invectives de leur ravisseur. Que va-t-il se passer

maintenant ? Boyle vient-il de prononcer le mot de trop ? Celui qui scellera leur destin à tous ?

Sven a stoppé ses mouvements. Lilly et lui se regardent comme deux condamnés qui attendent la sanction.

— Eh ! Je ne vous ai pas dit de vous arrêter, grogne Moz.

Immédiatement, Sven reprend une cadence douce et régulière, encouragé par les mains de Lilly qui le portent à elle. Elle doit prouver sa bonne volonté, se résoudre à accepter pour survivre. Plus longtemps Sven sera sur son ventre, plus longtemps l'homme au chapeau restera loin d'elle.

— J'te comprends, mon gars, poursuit Moz à l'intention de Boyle. Si j'avais des vues sur une minette de son pedigree, moi aussi j'aurais les boyaux à l'envers.

— Je n'ai de vues sur personne, tente de se défendre le garçon. Je ne la connais pas et...

Moz lève la main pour l'interrompre.

— Te justifie pas, mon gars. J'ai dit que je te comprenais. Et vu que je suis quelqu'un d'ouvert, je vais te laisser le loisir de laver ton honneur.

Aucune réponse de la part de Boyle.

— Alors, qu'est-ce tu attends ?

— Moi ? Mais rien...

— Bien sûr que si.

Moz fait quelques pas, passe et repasse sur la même ligne imaginaire qu'il s'est fixée sur le sol.

— Il y a quelques années, poursuit-il, je suis allé à Boston. Là-bas, dans une rue, il y avait un théâtre. Et pour la première fois de ma vie, j'ai vu jouer une pièce qui s'appelait *Le Marchand de Venise*, de monsieur William Shakespeare. Tu connais, Boyle ?

— Non, répond timidement Boyle. Je ne suis jamais allé à Boston. Je n'ai jamais rencontré ce type.

Moz éclate d'un rire hilare.

— Pour ta gouverne, Shakespeare est un tragédien mort en 1616. Bref, le théâtre est une mise en situation où un ensemble de personnes joue la comédie sur les consignes d'un metteur en scène. C'est un peu ce qu'on fait cette nuit. Disons que je suis le tragédien et que j'ai écrit cette pièce pour vous. Il y a cinq personnages. La brune aux cheveux bouclés, le gamin pubère, Sven le blondinet, Lilly l'amante, et Boyle le jaloux.

Sven est épuisé. Lilly sait que le garçon a déjà planté sa semence. Elle l'a sentie. Mais il continue et elle ne l'en empêche pas. Sinon ils risquent de mourir.

— Sven le blondinet se tape la promesse du jeune Boyle, reprend Moz. Et Boyle a les baloches qui parlent à la place du cerveau. Il les

surprendre et a comme une envie de meurtre. Rassurez-vous, on ne va pas en arriver là. Alors le jeune Boyle répond à ses instincts primitifs et se jette sur le blondinet.

Moz marque un temps d'arrêt. Il cesse de marcher et tend la main vers Boyle.

— Ben alors, tu attends quoi ?

Boyle regarde ses camarades. Ceux-ci baissent les yeux, résignés.

— Que... que voulez-vous dire ? bafouille le jeune garçon.

— Ben c'est le moment où tu te jettes sur le blondinet et où tu lui mets une raclée de tous les diables.

Sven ferme les yeux. Il saisit enfin le sens du mot « tragédie ».

— Quoi ? Mais je ne peux pas... balbutie Boyle.

— Je ne te demande pas si tu peux, je te dis que c'est ce que tu vas faire.

— Non, c'est impossible... Il ne m'a rien fait.

— Soit tu le fais, soit je sors mon couteau pour te couper les bourses.

Une larme perle au coin de l'œil du jeune garçon.

Sven lui adresse un regard compatissant et d'un imperceptible mouvement de la tête, lui intime d'obéir. Tant pis pour la suite. Peut-être que dans le feu de l'action, l'un d'entre eux trouvera l'occasion de fuir.

Lilly porte une main devant sa bouche. La terreur s'empare de tout son être. Elle se trouve sur un terrain d'action qu'elle ne connaît absolument pas. Entre l'arbre et l'écorce.

Sven donne le ton dans un dernier coup de reins. Boyle lui bondit dessus et l'arrache à Lilly. Custer et Mary se voient entraînés par l'élan. Les deux coqs s'écroulent sur le sol et Boyle commence à faire pleuvoir les coups tandis que Mary et Custer sont avachis sur le ventre de Lilly. Sven tente de se protéger mais il est à bout de forces. Mary et Custer sont tirés malgré eux au pied de la table par les chaînes qui leur enserrant les poignets.

— C'est bon ça, les gars, les encourage l'homme au chapeau. Allez, plus fort, Boyle !

Le jeune Boyle entre dans une sorte de transe où il n'entend rien d'autre que les ordres de Travis Moses. Pourtant, Lilly hurle, bientôt imitée par Mary. Custer est désemparé, il se laisse choir sur le sol et plaque les mains devant ses yeux.

Le poing de Boyle déchire l'arcade de Sven. Une gerbe de sang vient tacher le plancher. Sven tente de se redresser mais les assauts de son adversaire sont de plus en plus puissants. Si jamais il continue de frapper avec la même inertie, il finira par le tuer. Sven roule sur lui-même. Il sent les impacts lui creuser le dos. Dans un ultime effort, Sven se retourne et parvient à dresser la chaîne devant lui pour parer les coups. Mais le poing de Boyle passe à côté et lui pilonne la

pommette. Sven voit le paysage danser autour de lui. Il perd pied.

— Allez, Boyle. Encore un et tu es bon ! hurle l'homme au chapeau.

Le poing de Boyle s'abat derechef sur le visage de Sven. Cette fois-ci, le combat est terminé. Sven perd connaissance.

Questionné II

— C'est tout ? demanda Hawk, passablement déçue.

— C'est déjà pas mal, non ?...

La journaliste arqua les sourcils. Sans même s'en rendre compte, elle venait de noircir plus d'une dizaine de pages.

— Regarde ton crayon, lui fit observer Moz. Pendant le récit, tu l'as taillé six fois et il ne te reste plus qu'un mégot rongé jusqu'à la mine. Si on continue, tu vas écrire avec tes ongles.

Plus de deux heures s'étaient écoulées. Sienna l'avait interrompu à plusieurs reprises, le temps pour elle de changer de feuille, de faire répéter quelques tournures au narrateur et de revenir sur certains détails délicats à retranscrire.

— J'étais absorbée, dit-elle.

— J'ai vu ça.

— Pardonnez-moi mais tout ce que vous venez de me raconter s'est bien déroulé la nuit où vous les avez tués ?... Pourquoi vous arrêter maintenant ?

Moz tira longuement sur sa pipe, arracha un morceau de pain du bloc fariné qui dormait sur un coin de la table, le porta à sa bouche, puis se versa une tasse de café.

— J'ai jamais dit ça, précisa-t-il.

— Je ne vous suis pas.

— Ce que je viens de te raconter n'est que la première nuit. Il s'est passé encore trois jours et deux nuits avant que je les emmène dans les bois.

— Vous voulez dire que... que leurs sévices ont duré pendant quatre jours ?

— Et quatre nuits.

— Mais... Et après... Que s'est-il passé après que le jeune Sven Alvorsson a perdu connaissance ? Avez-vous poursuivi cet acharnement ? Avez-vous obligé Boyle Fredman à coucher avec Lilly ?

Moz esquissa un sourire.

— Écoute, ma grande, tout ça s'est passé il y a plus de trente ans. Une partie de mes souvenirs est restée en 1853.

— Vous ne vous rappelez vraiment pas ?

Moz durcit son regard, au point que Sienna Hawk dut baisser les yeux.

— Tu es certaine que ces questions sont purement d'ordre professionnel ? Ou bien est-ce le voyeurisme de la situation qui

t'excite ?

La journaliste se mit à rougir de colère et d'humiliation. Elle empila les feuilles les unes sur les autres et commença à les ranger dans sa petite mallette en cuir.

— Vous avez raison. Peut-être vaut-il mieux faire une pause.

— Qu'est-ce que je dois entendre par là ? relança Moz. C'est une pause ou un adieu ?

Sienna se leva d'un bond, furieuse.

— Permettez-moi de vous dire que je trouve votre comportement déplacé. Je suis venue écrire un livre basé sur des faits réels, pas pour écouter vos élucubrations douteuses.

Moz glissa ses doigts dans sa barbe. Il souriait. S'amusait de la situation.

— Tu voulais du concret, dit-il. Je t'en ai donné. Maintenant si tu n'es pas capable d'entendre les saloperies que je te balance, de prendre ce que tu es venue chercher, alors peut-être vaudrait-il mieux que tu retournes dans ton confortable bureau de Chicago, ma grande.

— Ah non, vous ne m'aurez pas comme ça, monsieur Moses, répliqua la journaliste d'une voix tremblotante. De plus, je vous rappelle que nous avons un contrat, et que s'il n'est pas honoré, vous ne verrez jamais la couleur de l'argent que je vous ai promis.

Moz plaqua ses gros doigts sur la main de Sienna et lui enserra le poignet. Elle sursauta et l'espace d'un instant, Moz vit passer dans ses yeux le spectre de la terreur.

— Quand on a fait tout ce chemin pour écouter une histoire comme celle-ci, il faut être capable de l'entendre.

Sienna se dégagea de l'étreinte du vieil homme.

— Je crois que ça suffit pour aujourd'hui, lança-t-elle. Je retourne en ville, j'ai des chroniques à rédiger pour mon journal.

— C'est ça, dit Moz en mordant dans le pain tout entier. On verra si ta foi en ce roman est aussi inébranlable que tu le prétends.

— Au revoir, monsieur Moses.

La journaliste déguerpit de la cabane. Le sourire de Moz s'élargit.

Sienna grimpa sur sa monture et s'empressa de quitter Silver Creek.

Non loin de là, abritée sous un ginkgo, l'ombre d'un cavalier montait la garde.

Lorsqu'il s'était aperçu que la journaliste avait pris la poudre d'escampette aux aurores, Mike Pilby s'était rué sur son cheval pour se rendre à la cabane de la vieille mine. Il s'était installé dans un angle mort suffisamment discret pour voir sans être vu.

Il avait attendu. Plus de deux heures.

Lorsqu'il vit Sienna Hawk traverser le chemin au galop, il jubila. Peut-être avait-elle enfin compris à qui elle avait affaire. Et peut-être

aussi que ce qu'avait dit ou fait Travis Moses l'avait convaincue de repartir d'où elle venait. Ce qui laisserait le champ libre au marshal pour mener son enquête et pourquoi pas, pousser Moses dans ses derniers retranchements et l'obliger à parler.

Pilby donna un petit coup de talon dans les flancs de sa jument et suivit la piste en direction de la ville.

Le début d'après-midi était toujours une merveille pour Mike Pilby. Généralement, après avoir mangé, il allait prendre un café, au saloon, qu'il dégustait sur le perron, adossé à la poutre verticale qui soutenait l'avancée du toit. Il observait la ville. Les ouvriers reprenaient le travail, et les dames se retrouvaient pour aider leurs maris ou pour se réunir autour d'une tasse de thé chez l'une d'entre elles. Les mômes étaient à l'école et la rue animée par le passage des diligences, des cavaliers et des carrioles.

Manitowoc était prospère. Il y avait du travail pour tous et le taux de violence, bien qu'il fût toujours insignifiant, déclinait chaque année. Il y avait bien une petite bagarre de temps en temps, tard le soir à la sortie du saloon, mais c'était chose rare.

Manitowoc était le genre de cité dans laquelle Pilby aimait travailler. Il ne s'y passait pas grand-chose et cela lui allait très bien comme ça. Les événements de 1853 avaient marqué les citoyens bien plus qu'ils ne l'auraient tous imaginé. Le temps avait fait son travail et la Guerre civile s'était invitée quatre années durant, faisant presque oublier aux habitants de la ville la tragédie qui les avait tous ébranlés.

Pilby se roula une cigarette et l'alluma. À peine avait-il tiré deux bouffées qu'une silhouette familière apparut sur sa droite. Il reconnut la démarche impérieuse de Mia Knocker. Elle se dirigeait vers lui avec assurance. Ce qui ne présageait rien de bon.

Pilby souffla. La pause-café était terminée.

— Bonjour Marshal, dit la jeune femme en se positionnant devant lui.

— Mia...

— Avez-vous une minute à m'accorder ?

— Par l'obligation de mes fonctions, je vous répondrai oui. Mais si vous êtes encore venue me seriner avec...

— Si je me suis déplacée, c'est pour une urgence, l'interrompit Mia.

Pilby jeta un coup d'œil autour de lui. La ville ne semblait pas avoir besoin de ses services pour l'instant. Peut-être devait-il accorder à cette femme la grâce d'une doléance.

— Je vous écoute, Mia.

— Je vous remercie, marshal. C'est au sujet de Paul Hanlon.

— Je m'en serais douté...

— Il faut absolument que vous veniez lui rendre visite. Ça ne va pas du tout.

Las, Pilby secoua la tête.

— Écoutez, Mia, vous et votre institution faites un travail remarquable. Peu de villes peuvent se vanter de loger un établissement d'accueil pour les personnes en fin de vie, et c'est tout à votre honneur. Mais combien de fois devrais-je vous dire que je n'ai plus rien à dire à ce vieux fou ?

Mia Knocker se renfroigna.

— Je sais que vos relations se sont détériorées avec le shérif.

— Ancien shérif.

— Peut-être, mais Paul Hanlon fait partie intégrante de l'histoire de cette ville.

Pilby descendit les trois marches qui le séparaient de la jeune femme.

— Écoutez-moi bien, grogna-t-il entre les dents. J'ai travaillé sous les ordres de Paul Hanlon pendant des années. Lui et moi avions des façons totalement différentes de concevoir la justice, et encore plus de l'appliquer. Je vous rappelle que ce vieillard sénile, qui ne l'était pas à l'époque, m'a viré de ses effectifs pour divergences d'opinions. Et je me suis retrouvé dans un trou perdu en Arkansas à coffrer les ivrognes jusqu'à ce que je sois nommé marshal. Je lui dois les heures les plus sombres de ma carrière. Vous le comprenez, ça ? On se connaît depuis longtemps, vous et moi. Et je viens de prendre mes fonctions à Manitowoc il y a à peine une semaine. Laissez-moi un peu respirer, par pitié.

— Il n'est plus question de rancœurs, marshal, insista Mia. Depuis deux jours, Paul Hanlon est agité comme un étalon sauvage.

Pilby se décontracta et porta la tasse à ses lèvres.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

— Il y a quelque chose d'anormal dans son comportement. Habituellement, Paul Hanlon est un patient éteint. Il ne communique plus avec personne depuis des années. Le matin, nous lui faisons sa toilette et l'installons devant la fenêtre qui donne sur la cour. Et lorsque nous venons le chercher à midi ou encore le soir, il n'a pas bougé d'un pouce. Mais depuis deux jours, il est énervé, agité. Son regard a changé. Ce n'est plus celui du Paul Hanlon que nous connaissons toutes.

— Y paraît que ça arrive quand on va casser sa pipe.

— Non, ça n'a rien à voir avec ça. Côté santé, Paul va plutôt bien. Le médecin vient lui rendre visite tous les deux jours et son état est stable. Ce que j'essaie de vous dire, c'est que l'esprit de monsieur Hanlon n'habite plus son corps depuis bien longtemps. Nous savons toutes qu'un matin, nous le trouverons comme tant d'autres. Mort dans son lit. Mais là, il ne s'agit pas de ça.

L'agacement commençait à s'emparer de Pilby. Cette conversation

était d'un ennui insoutenable. Soudain, il vit sortir de l'hôtel une silhouette qu'il connaissait bien. Sienna Hawk, la journaliste, se dirigeait vers le bureau du télégraphe.

— Excusez-moi, Mia. Mais je vais devoir vous laisser. Quelque chose d'important à faire.

Pilby fit un pas de côté, prêt à contourner la jeune femme.

Elle s'interposa.

— Marshal, Paul Hanlon essaie de communiquer. Il est terrifié et nous savons qu'il tente de nous dire quelque chose.

— Et après ? Vous n'avez qu'à demander au toubib de s'occuper de son patient. Qu'il le fasse parler ou qu'il lui fasse faire des dessins, j'en ai rien à secouer ! Alors je ne vous le dirai plus, Mia. Lâchez-moi la grappe avec ce vieillard. Je ne veux plus en entendre parler. J'ai été assez clair ?

Leurs regards s'affrontèrent à travers un duel électrique. Aucun des deux ne voulait baisser la garde. Après de longues secondes, alors que Mia comprit qu'elle ne tirerait rien de plus de la part de cette tête de mule, elle s'écarta sur le côté et laissa Mike Pilby rejoindre la rue.

Sienna Hawk entra dans le bureau de la malle-poste.

Mike Pilby, armé de sa canne, traversa la rue en claudiquant. Sa jambe le lançait. L'arthrose se réveillait. Le temps allait changer.

Il entra à son tour dans le bureau et lorsque la journaliste se retourna, elle changea d'expression. Son visage s'assombrit tandis que celui du marshal s'illuminait.

Elle savait qu'il allait lui faire la leçon. Il ne s'était pas présenté le matin même dans la cabane de la vieille mine. Ce qui voulait dire qu'il était resté à proximité. L'obsession de ce marshal pour Travis Moses était bien trop présente. Oppressante. Impossible qu'il soit resté en ville. Il avait peut-être même assisté à la querelle.

Sienna se détourna de lui sans le saluer.

Pilby monta à la charge.

— Comment se passe l'écriture de votre livre, miss Hawk ?

— Très bien, merci, répliqua-t-elle sèchement.

— J'en suis très heureux.

L'agent de la malle-poste se présenta au guichet et la journaliste lui tendit un billet qu'il devait télégraphier à Chicago.

— Ça vous fera cinq cents, dit-il.

Sienna fouilla dans le fond de son sac et en sortit un élégant porte-monnaie. Elle paya l'agent puis se dirigea vers la sortie.

— Bonne journée, madame Hawk, la salua le marshal.

La journaliste ne répondit pas et claqua la porte derrière elle.

Pilby avança à son tour jusqu'au guichet.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, marshal ? demanda le

guichetier.

— Je voudrais télégraphier un message au pénitencier d'Oakland Grove.

Le lendemain, Sienna Hawk ne se rendit pas à la cabane de Silver Creek. Elle resta dans sa chambre toute la journée et n'en sortit que pour se laver et se restaurer.

Mike Pilby aussi était resté en ville. Jake Mantie, le toubib, était venu lui rendre visite pour un contrôle de santé. Chaque fois que le docteur passait pour lui tourner et retourner la jambe, Pilby se remémorait la triste soirée qui l'avait rendu infirme. La nuit où il avait participé à l'arrestation de Travis Moses. Il n'avait jamais su de quel fusil avait fusé la balle qui lui avait perforé le genou. Celle de Ben Riker ? Ken Fredman ? De toute façon, il n'avait jamais cherché à connaître le coupable, parce que pour lui, il n'y en avait qu'un.

Quoi qu'il en soit, Pilby savait que son genou le ferait souffrir durant une heure ou deux après le départ du docteur, mais que les jours suivants seraient plus doux grâce aux soins.

En fin de journée, Pilby effectua sa ronde quotidienne dans les artères de la ville. Il aimait ce moment. Les habitants savaient que le marshal veillait sur eux et généralement, ils le laissaient tranquille durant sa promenade.

Pilby observait les bâtiments, constatait ce que le temps avait engendré ou ce que les nouveaux propriétaires avaient apporté en matière de rénovation. En trente ans, Manitowoc n'avait finalement pas tellement changé. La population s'était peu à peu renouvelée, et le cimetière étalé. Seuls quelques anciens résidaient aujourd'hui à l'Institution *Paola Zemeckis* ; ceux qui n'avaient pas de famille ou qui avaient refusé de suivre leurs enfants partis trouver de l'embauche ailleurs.

Le soleil commençait à décliner et ses derniers rayons chatouillaient les toits, diffusant une agréable lumière entre les rues. Pilby s'arrêta et profita d'une caresse chaude sur son visage. Il entrevoyait déjà le souper qu'il s'était préparé plus tôt dans la journée. Un poulet rôti et des patates grillées, le tout arrosé d'un vin mexicain. Ensuite, il se roulerait une cigarette, et profiterait des lueurs orangées du soleil couchant, assis dans une chaise sur le perron de son bureau, les jambes croisées sur la rambarde.

Le marshal prit son souper, puis mit à exécution ses plans de fin de soirée. La ville était calme. Le saloon restait la distraction principale. Les habitants de Manitowoc étant surtout des travailleurs, ils étaient donc raisonnables et n'engageaient que très rarement des bagarres d'ivrognes.

Néanmoins, la quiétude de Pilby fut interrompue par un visage

familier. Celui de l'agent de la malle-poste. Il sortait du saloon lorsqu'il aperçut le marshal. Il partit le rejoindre.

— Bonsoir, marshal.

— Bonsoir, Steven.

— Vous profitez du début de la saison ?

— J'essaie. L'humidité de l'Atlantique me titille la jambe à longueur d'année. Alors quand les jours grandissent, je prends ce que je peux.

— Et vous avez bien raison. Bon, eh bien je vous souhaite la bonne soirée.

— Pareillement.

L'agent de la malle-poste s'éloigna, puis revint sur ses pas. Pilby retint un souffle d'exaspération. Allait-on enfin le laisser tranquille ?

— Dites, marshal. J'en profite pour vous dire qu'avant la fermeture du bureau, j'ai eu un retour du télégraphe en provenance de la prison d'Oakland Grove à votre attention.

Pilby se redressa sur sa chaise, oubliant la douleur qui lui picotait la jambe.

— Déjà ?

— Avec les progrès, la communication va de plus en plus vite.

— Que dit le message ?

— Je ne peux pas vous le dicter avec précision, mais venez demain matin au bureau.

— Steven, ce message est très important pour moi. Vous est-il possible de me le délivrer maintenant ?

L'agent de la malle-poste prit conscience qu'il aurait mieux fait de se taire. La nuit tombait et il avait certainement d'autres projets pour la fin de la soirée.

— Je sais qu'il est tard, reprit Pilby. Mais plus tôt j'aurai ma réponse, mieux ce sera.

Steven prit quelques secondes pour réfléchir, mais aussi pour faire comprendre au marshal que sa requête relevait du service exceptionnel.

— Ne bougez pas, dit enfin Steven. Je vais vous le chercher.

— Merci infiniment.

Steven disparut et réapparut moins de dix minutes plus tard. Il tendit le message au marshal qui le lut avec empressement. La dépêche annonçait :

Bien reçu votre demande. Stop. Comprenons votre inquiétude. Stop. Vous attendons dans notre établissement, votre jour sera le nôtre. Stop. Signé : Raymond Fielding, Administrateur du pénitencier d'Oakland Grove.

Le sourire de Pilby s'élargit. Avec les ombres du soir, l'agent de la malle-poste crut voir se transformer le visage du marshal en démon.

À la suite de la lecture du message, Pilby prépara une mallette avec quelques affaires de rechange. Le lendemain matin, il irait acheter son billet pour la diligence de Sheybogan, et prendrait le train jusqu'à Des Moines en Iowa. Il finirait le parcours en empruntant une autre diligence. Entre les trajets et l'entrevue, il serait absent pendant au moins quatre jours.

Peut-être aurait-il le temps de faire envoyer un télégramme au shérif de Two Rivers pour lui demander l'aide d'un adjoint afin de parer à son absence.

D'ailleurs, lorsqu'il aurait le temps, il lui faudrait également réitérer la demande d'un ou deux postes d'adjoints pour Manitowoc. Il l'avait fait l'année précédente lorsqu'il officiait encore dans le comté d'Ozaukee, mais n'avait jamais obtenu de réponse.

Pilby fuma une dernière cigarette et se coucha. Il logeait au-dessus du bureau, dans un espace égal à la superficie du rez-de-chaussée. Ce n'était pas très grand mais suffisant pour un homme seul.

Son sommeil fut de courte durée.

Au milieu de la nuit, on tambourina à sa porte. Pilby sursauta. Il chercha sa canne du bout des doigts. Lorsqu'il trouva le pommeau au pied du lit, il s'assit sur le rebord du matelas.

— Ouvrez, marshal ! hurla une voix derrière la porte. Je vous en prie !

Pilby crut reconnaître la voix de Mia Knocker, l'infirmière de l'Institution Paola Zemeckis.

Le marshal pesta à voix haute. Cette emmerdeuse le tirait du lit pour lui rebattre les oreilles avec le shérif Hanlon. Peut-être le vieux avait-il cassé sa pipe ?

— Marshal ! C'est Mia ! Ouvrez, s'il vous plaît !

— Ça va, j'arrive, bordel !

Pilby traîna les jambes jusqu'à la porte. Lorsqu'il déclencha le loquet, Mia s'introduisit dans le logis sans y être invitée. Elle saisit les bras du marshal si fort qu'il sentit les ongles de l'infirmière lui pénétrer les chairs.

— Calmez-vous, Mia, grogna Pilby. Vous allez me faire tomber, je ne suis même pas encore réveillé.

— Marshal, c'est horrible. Venez avec moi immédiatement.

Pilby fit un pas en arrière pour se détacher de l'emprise de Mia Knocker. Il leva une main devant lui pour faire barrage à son

excitation.

— On va y aller doucement, dit-il. Déjà, vous allez me dire ce que vous foutez chez moi au milieu de la nuit. Et je vous préviens que si c'est à propos de ce vieux...

— Un pensionnaire a été assassiné ! l'interrompit Mia.

Pilby marqua un temps d'arrêt afin de reprendre ses esprits, de se reconnecter à la réalité.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Quelqu'un a été assassiné, marshal.

— Un de vos pensionnaires est mort ? Vous êtes sûre qu'il ne s'est pas éteint tout seul ?

Mia planta son regard dans celui du marshal.

— Il y a des litres de sang qui dégoulinent sous les portes et à travers le plancher. Alors non, je ne pense pas qu'il s'agisse d'une mort naturelle.

Lorsque Pilby et Mia atteignirent l'Institution, tous les pensionnaires étaient installés à l'extérieur, dans le jardinet fleuri, en compagnie du personnel.

Une femme plus âgée s'avança vers le duo à la hâte. Pilby la connaissait bien. Il s'agissait d'Hannie Caulder, la directrice de l'Institution.

— Bonsoir Hannie, dit Pilby.

— Bonsoir, marshal. Heureuse que vous ayez pu venir rapidement.

— Que s'est-il passé ?

— Carole Soubeyrold, l'une de nos infirmières, a trouvé le corps pendant ses visites de nuit. C'est ignoble.

— De quoi est-il mort ?

— Je vous laisse venir vous rendre compte par vous-même. Et ce n'est pas « il » mais « elle ».

Mia retourna aider ses collègues à rassurer les pensionnaires, tandis que Pilby emboîta le pas à Hannie Caulder dans l'escalier qui menait aux chambres. Ils traversèrent la salle commune et longèrent le couloir jusqu'à la porte de la pièce concernée. Sous la porte, une flaque sombre et rouge s'étirait lentement.

Hannie poussa la porte du bout des doigts et dévoila aux yeux du marshal la scène de crime.

Pourtant habitué aux pires ignominies, Pilby déglutit. Il faillit régurgiter ses patates et son poulet rôti.

— Bordel de merde, marmonna-t-il.

Il entra dans la chambre avec précaution pour ne pas patauger dans l'épaisse mare sanguinolente.

Le corps d'une vieille femme était suspendu à quelques centimètres du plafond par des crochets plantés dans les clavicules. Deux autres

chaînes lui écartaient les bras, et deux autres encore les jambes. Des incisions grossières lui avaient sectionné les tendons et les veines. Le sang s'était écoulé lentement, jusqu'à ce que la mort accomplisse son travail de délivrance. La vieille femme avait la bouche ouverte. Un moineau crevé reposait sur sa langue. Ses yeux n'étaient plus là et avaient laissé place à deux orbites à moitié fermées. L'assassin avait même commencé à la scalper mais n'avait visiblement pas eu le temps de finir le travail. Peut-être avait-il été sur le point d'être dérangé...

— Qui l'a trouvée, déjà ? demanda Pilby.

— Carole Soubeyrold, une infirmière, répondit Hannie Caulder.

— Combien de temps entre deux visites ?

— Les infirmières contrôlent les chambres toutes les deux heures environ.

— Ouais... Un temps suffisant pour semer ce foutoir. Qui est cette femme ?

— Vous parlez de Carole ?

— Non, celle qui est devant nous.

— C'est madame Bonnie Wayland.

Pilby embrassa le plancher du regard. Pensif, il tenta de remonter le plus loin possible dans ses souvenirs les plus enfouis.

— Pourquoi est-ce que ça me dit quelque chose ? grommela-t-il.

— Vous étiez en fonction ici il y a longtemps, marshal. Mais vous devez connaître nos pensionnaires.

— Justement non. Je sais que je ne suis pas un représentant modèle, mais pour vous dire la vérité, je ne me suis jamais trop intéressé à la vie de l'Institution. Toutefois, le nom de Bonnie Wayland me dit quelque chose.

— Bonnie Wayland était la femme du pasteur. William Wayland.

— Et je suppose que ce brave homme est mort depuis longtemps.

— Il y a plus de dix ans. Il repose à côté de son fils Custer.

— Custer... Un des gamins assassinés par Travis Moses en 1853. Je m'en souviens maintenant.

Hannie Caulder toussa. L'odeur de la pièce devenait suffocante.

— J'ai honte de l'avouer, dit-elle, mais j'ai aussi pensé à cet homme. Vous croyez que c'est lui ?

Pilby quitta la chambre et se figea dans le couloir.

— Je ne le crois pas, j'en suis sûr. J'en étais certain à la minute où Mia a prononcé le mot 'meurtre'. Le bourreau de Silver Creek est de retour.

Moz ne dormait pas.

Installé dans sa chaise sur le perron, il observait la nature de nuit et écoutait les bruits d'animaux. La forêt recelait une multitude d'espèces différentes. Des bêtes que Moz n'avait certainement jamais aperçues et dont il ignorait l'existence. Une existence effacée par trente-deux années de réclusion.

Le ciel était dégagé. Dès que l'aurore pointerait, le soleil s'inviterait pour la journée.

Moz écrasa un bâillement. Il avait sommeil mais les cauchemars répétitifs dont il avait été victime ces dernières nuits l'avaient dissuadé de dormir sur ses deux oreilles. Au pire, il s'accorderait une sieste dans l'après-midi. La nuit était bien trop effrayante pour affronter tous ces démons perfides.

Il restait encore trois heures avant le lever du jour. Moz décida qu'il irait somnoler d'ici une heure ou deux, sous la protection lumineuse de l'aube.

Il remplit sa pipe de tabac puis la bourra avant de l'allumer. Sa blague était vide. Il devrait retourner en ville pour s'en procurer à nouveau. Ce qui, au vu de sa réputation, n'était pas une mince affaire.

Il se passa une main derrière la nuque pour se détendre les chairs, et ses doigts effleurèrent la cicatrice qu'il avait entre le cou et le trapèze gauche. Un vieux souvenir, une blessure ancienne qu'il ne voulait pas occulter. Elle était là pour lui rappeler des choses. Des souvenirs qui le reliaient au passé.

Le pied de sa chaise glissa et Moz se retrouva sur le bois du perron, les quatre fers en l'air. Secoué, il se redressa immédiatement. Il était certain d'avoir entendu une détonation. La peur l'avait mis à terre.

Il focalisa son regard en direction du mur, à côté de la porte d'entrée. Un orifice encore fumant était creusé dans le bois pourri.

On venait de lui tirer dessus.

Il fila au pas de course pour se mettre à l'abri dans sa cabane. Peut-être aurait-il le temps d'attraper une arme de fortune pour se défendre...

Mais une autre détonation le dissuada d'entrer dans son abri. Une lame de bois au-dessus de la porte explosa. Moz se jeta à terre.

— Lève les mains, tocard ! hurla une voix perdue dans la forêt.

Moz obtempéra sans résister. Il leva ses mains tremblantes au-dessus de sa tête.

— Je ne suis pas armé ! cria-t-il à son tour.

— Si je vois un poil de ta barbe se défriser, je t'explose la mâchoire !
Moz plaqua face contre terre et attendit.

Une silhouette se dégagait des ombres du bois. Une ombre à trois pattes. Elle tenait un fusil. De là où il était, Moz pouvait même apercevoir la fumée sortir du canon.

Mike Pilby approchait, tenant dans sa main droite le pommeau de sa canne, et dans l'autre son fusil dont la crosse était appuyée contre sa poitrine.

— T'as un sacré culot, commenta-t-il. Un sacré culot et une paire de couilles plus grosses que tout l'État du Wisconsin.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? s'insurgea Moz.

— Et en plus, il demande.

Pilby s'approcha encore, jusqu'à se trouver à une distance raisonnable de sa proie. Il laissa échapper sa canne sur le sol et saisit son fusil à deux mains.

— Maintenant, tu te lèves et tu approches, ordonna-t-il.

Moz mit du temps à réagir. Non pas que sa réflexion l'induisait à prévoir une échappatoire, mais l'âge aidant, il eut peur de faire un mauvais mouvement initié par une douleur vicieuse.

— Grouille ! réitéra Pilby.

Moz se mit à genoux, puis se releva tranquillement sans lâcher le viseur du canon des yeux.

— Tu avances dans ma direction, dit Pilby. Et fais gaffe, je ne suis pas d'humeur matinale.

Moz obéit.

Il descendit les trois marches du perron et se dirigea très lentement vers le marshal. Puis il s'arrêta à deux mètres de lui.

Pilby observa ses mains, ses vêtements. Ils ne présentaient aucune trace de sang. Un peu de crasse tout au plus. Ce fumier avait fait vite. Il n'avait rien perdu de ses réflexes.

— Avance encore.

Moz fit un pas. Puis deux.

— Arrête-toi, maintenant.

Moz obtempéra.

Pilby effectua alors un mouvement rotatif précis. Il lui décocha un coup de crosse en plein visage.

Moz s'effondra, inconscient.

Un rayon de soleil s'infiltra entre les barreaux et lui caressa la mâchoire. Moz se réveilla en sursaut. Il balaya son environnement du regard et comprit qu'il était en prison. La grille dressée devant lui en était la preuve irréfutable.

Il se leva tout en se frottant le menton. Sa mâchoire ne semblait pas

cassée mais la douleur irradiait sa tête tout entière. Ses doigts glissèrent sur une trace de sang séché le long de sa barbe grisonnante.

La cellule était minuscule. Tout juste de quoi contenir un sommier sans matelas. Moz agrippa les barreaux entre ses doigts. Devant lui, le bureau du marshal. Une table, une ou deux chaises, un vieux fourneau, un râtelier et de la papperasse à s'en cacher derrière.

— Ho ! Y a quelqu'un ?

Une mouche vola devant ses yeux puis se posa sur son index. Moz la chassa avec colère.

— Bordel, Pilby ! Vous êtes là ?

Des bruits de talons claquèrent sur le sol, soulevant des nuages de poussière qui s'éparpillèrent aussitôt.

Une tasse de café fumant dans la main droite, le marshal sortit du cabi et se présenta devant la grille de Travis Moses.

— Tu n'as pas besoin de brailler, connard. Je ne suis pas sourd.

— Qu'est-ce qui vous prend ? enchaîna Moz. Pourquoi vous avez fait ça ?

— Pour deux raisons. La première, je pense ne pas avoir à te l'expliquer. La seconde, à cause de toi, j'ai manqué la diligence de Sheybogan.

— Mais vous parlez de quoi, putain ?

Pilby fit glisser une lampée de café au fond de sa gorge. Son visage se fendit d'un sourire démoniaque.

— On ne peut pas dire que tu m'aies déçu, *monsieur Moses*. Tu n'as pas perdu de temps. De ce fait, tu m'auras donné raison sur toute la ligne.

Pilby le considéra quelques instants, puis reprit :

— Mais je n'aurais jamais imaginé que tu sois aussi con pour récidiver si vite.

— Marshal, je ne sais pas de quoi vous m'accusez. J'attends vos explications et elles ont intérêt à être valables.

— Sinon ?

Moz marqua un instant de silence.

— Sinon je me plaindrai de vous et vos méthodes.

Pilby éclata de rire.

— Et tu crois qu'on va écouter un assassin qui a purgé trente ans de taule ? Et qui plus est, a récidivé ? Toi, tu ne doutes vraiment de rien.

— Récidivé ? C'est quoi, ces conneries ?

— Allons, Moz. Pas de ça entre nous. Tu n'as plus douze ans.

Pilby s'éloigna en traînant sa jambe malade derrière lui. Moz remarqua que sa claudication s'était amplifiée depuis leur première rencontre.

Le marshal s'installa à son bureau et tendit sa jambe sur l'aplat.

— Voilà comment vont se dérouler les prochains jours, poursuivit-il.

Tout à l'heure, et en l'absence du juge Wilbur Walsh sur le comté de Manitowoc, j'irai télégraphier au juge Matt Kirby du comté de Brown, un état des faits. Tu seras donc jugé, puis reconduit dans un pénitencier pour casser des cailloux et finir ta minable existence entouré de sauvages qui feront voir du pays à ton cul d'assassin. Et moi, j'attendrai ici sagement les excuses des autorités pour avoir mis en doute mes intuitions pourtant justifiées. Tu en penses quoi ?

— J'en pense que vous êtes un détraqué.

— Ça vient de sortir de ta bouche, ça ? s'extasia Pilby. Alors, toi, t'es vraiment trop fort !

— Au risque que ça vous paraisse stupéfiant, je veux entendre de votre bouche de quel crime je suis accusé.

— Économise ta salive. Comme ça, j'économiserai la mienne.

On frappa trois coups secs à la porte.

— Et merde, grogna Pilby. Jamais tranquille. Entrez !

La porte s'ouvrit et l'ombre de Sienna Hawk se profila sur le plancher. Pilby ne bougea pas d'un pouce. Au contraire, il jouit pleinement de sa victoire.

— Tiens, voici l'autre moitié. Quel bon vent vous amène ?

La jeune femme entra et referma la porte derrière elle. Elle adressa un coup d'œil furtif à Moz.

— Je suis venue dès que j'ai su, dit-elle.

— Les nouvelles vont vite.

— J'ai entendu John Ruth, le marchand ambulancier, confier à Herman Spencer que vous aviez ramené monsieur Moses aux aurores... et qu'il était en position... horizontale.

— L'avenir sourit à ceux qui se lèvent tôt.

— Que s'est-il passé, marshal ?

Pilby tourna les yeux en direction de Moz.

— Ben tu vois, lui dit-il, tu l'auras, ta réponse.

Pilby fit glisser sa patte folle le long de la table, se leva, se saisit de sa canne sans lâcher sa tasse de café, puis marcha pour se trouver aux côtés de la jeune femme. Leurs regards cheminaient dans la même direction.

— J'ai été réveillé cette nuit par une infirmière de l'Institution, commença Pilby. Et vous savez pourquoi ?

Sienna Hawk ne répondit pas. Elle se contentait d'écouter sans lâcher Moz du regard. Contre toute attente, le prisonnier semblait plutôt serein. Pilby poursuivit :

— Parce qu'une pensionnaire du nom de Bonnie Wayland a été retrouvée morte dans sa chambre, écartelée, les veines ouvertes, énucléée, à moitié scalpée et avec en prime, le cadavre d'un moineau dans la bouche. Je n'ai jamais vu autant de sang de toute ma vie. Je vous ai coupé l'appétit ?

Sienna Hawk déglutit, son estomac grondait comme un volcan.

Malgré son calme apparent, Moz, de son côté, paraissait intrigué.

— Tu te souviens de Bonnie Wayland, Moz ? demanda Pilby.

Moz ne répondit pas.

Pilby se tourna alors vers la journaliste et poursuivit son numéro.

— Bonnie Wayland était la femme de l'ancien pasteur de Manitowoc. Leur fils s'appelait Custer. Il n'avait pas plus de seize ans lorsque votre muse lui a collé une balle dans la nuque.

— Vous pensez que monsieur Moses est à l'origine de ce meurtre ? rebondit-elle dans un mélange de fascination et de dégoût.

— Miss Hawk, j'ai vraiment besoin de vous répondre ?

— Il le faudra pourtant, marshal.

Pilby se renfroga.

— Depuis quand un marshal doit-il rendre des comptes à une civile, et qui plus est, une civile de Chicago ?

— Ne vous fâchez pas, marshal. Mais vous faites une erreur.

Moz observait la scène du fond de sa cellule.

— Une erreur ? répéta Pilby. Je sais que cet enfant de putain est le garant de vos finances à venir, quoique j'en doute toujours, mais rien ne vous autorise à vous mettre en travers des décisions de justice. Si j'étais à votre place, je me ferais plutôt discrète.

La jeune femme baissa les yeux, honteuse.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, marshal. Mais il s'agit obligatoirement d'une erreur. Je...

Pilby attendait la suite, prêt à la rembarrier à la première ineptie. Mais les mots qu'il entendit le rendirent muet.

— J'étais avec monsieur Moses depuis le coucher du soleil. Et... je suis restée avec lui une partie de la nuit.

Dupé ?

— Vous pouvez répéter ?

Sienna Hawk prit une grande inspiration. Elle n'était pas très fière de ce qu'elle venait d'avouer. Son arrogance s'était faite plus discrète.

— Oui, je me suis un peu emportée contre monsieur Moses l'avant-veille. J'avais décidé de ne pas y retourner au cours de la journée suivante. Histoire de lui faire comprendre que la carotte au bout de la perche n'était pas encore acquise. Et puis j'ai regretté. Alors je suis retournée à Silver Creek dans la soirée. Nous avons longuement discuté lui et moi.

Pilby reposa sa tasse sur la table avec force. Sienna sursauta.

— Et vous voulez me faire avaler cette couleuvre ?

— C'est la vérité, marshal.

— Je sais que vous tenez à ce bouquin. Surtout aux bénéfices qui en découleront. Mais ça ne vous autorise pas à mettre vos intérêts personnels en travers de la loi.

— Écoutez, marshal. Tout ce que je vous ai dit est la stricte vérité. Je vous le jure. Je sais que je ne suis pas le témoin parfait dans cette histoire mais vous devez me croire.

Pilby activa ses mâchoires. Il n'était pas du genre à chiquer mais chaque fois qu'il était contrarié, ses dents effectuaient d'agaçants mouvements de scie.

Il s'approcha de la cellule. Moz le regardait attentivement.

— Et toi, pouilleux ? Tu confirmes, j'imagine ?

Moz acquiesça timidement.

— Ouais, elle était avec moi.

— Jusqu'à quelle heure ?

— Je n'en sais rien. Elle est partie trois ou quatre heures avant l'aube.

Pilby le fusilla du regard. Puis il se retourna vivement vers Sienna Hawk.

— Quant à vous, je suppose qu'Herman Spencer pourra me confirmer que vous avez quitté l'hôtel dans la soirée, n'est-ce pas ?

Le visage de la jeune femme se déforma. Comment le marshal devait-il interpréter cette grimace ? Colère ? Frustration d'avoir été prise à son propre piège ?

— Vous n'avez qu'à le lui demander, répliqua-t-elle sobrement.

— Oh, mais je vais le faire. Et pas plus tard que maintenant. En attendant, sortez de mon bureau. Je ne vous laisserai pas seule avec

lui.

La journaliste hocha timidement la tête avant de quitter l'office.

Pilby s'agrippa aux barreaux de la cellule et approcha son visage suffisamment près de celui de Moz jusqu'à ce que leurs haleines se mélangent.

— J'espère pour vous deux que ce n'est pas une combine, parce que je te garantis qu'elle morflera tout autant que toi.

— Vous parlez de Sienna Hawk ? Vous plaisantez, marshal.

— Quand je te regarde, je n'ai pas tellement envie de rigoler. Profite de la vue.

Le marshal quitta le bureau.

Sur le perron, il trouva la journaliste assise sur les marches.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-il.

— J'attends que vous ayez interrogé monsieur Spencer. Je ne voudrais pas que vous pensiez que je l'ai soudoyé.

— Vous pourriez l'avoir acheté n'importe quand. Il est inutile de faire le piquet devant mon bureau.

— Je reste là jusqu'à votre retour, insista-t-elle.

Pilby la considéra quelques instants. Ces deux-là commençaient vraiment à lui courir sur le haricot.

— Si ça vous amuse de nettoyer les marches avec votre jolie robe à cinquante dollars...

Pilby pinça les rebords de son chapeau et s'éloigna.

Il se rendit rapidement à l'hôtel. Il trouva Herman Spencer qui remplaçait les fleurs dans le vase de l'entrée. Il lui demanda si Sienna Hawk avait quitté son établissement la veille au soir. Herman lui confirma qu'effectivement, miss Hawk s'était bien absentée après le souper et n'était revenue que le matin, avant le lever du soleil. Il lui avait même prêté une monture pour se rendre sur son lieu de rendez-vous.

Pilby prit ensuite la direction de la malle-poste, où il échangea ses billets de diligence contre un voyage prévu pour le lendemain. Il était hors de question de renoncer à son rendez-vous avec Raymond Fielding au pénitencier d'Oakland Grove. Il devait absolument obtenir des réponses à ses questions.

Il allait retourner vers son bureau lorsqu'il repensa à la mort de Bonnie Wayland. Il souhaitait poursuivre ses investigations et tirer tout ça au clair. Quelqu'un s'était rendu à l'Institution et avait assassiné cette femme. Une personne suffisamment forte pour la hisser à un mètre du sol et lui planter des crochets de boucher dans les clavicules.

Puis il repensa à Sienna Hawk qui attendait sagement son retour, assise sur les marches du perron. Il se dit qu'après tout, ce n'était pas

lui qui l'avait consignée à cet endroit comme une écolière. Il avait d'autres chats à fouetter.

Qu'elle se débrouille, pensa-t-il. Cette situation, elle l'avait cherchée.

Pilby se rendit à pied jusqu'à l'Institution. Ce qui lui prit un temps considérable à cause de sa jambe malade.

Il demanda à rencontrer Hannie Caulder et Carole Soubeyrold.

On le fit attendre dans le corridor. L'Institution était d'un calme morbide. Tous les pensionnaires semblaient confinés dans leurs dortoirs.

Lorsque les deux femmes se présentèrent, Pilby se leva de sa chaise.

— Bonjour, dit-il.

— Bonjour, marshal, répondit Hannie Caulder.

Elle dressa la main en direction de l'infirmière qui l'accompagnait.

— Voici Carole Soubeyrold. Il s'agit de l'infirmière qui a trouvé le corps de madame Wayland.

Pilby hocha la tête à son intention. La jeune infirmière en fit autant.

— Est-ce que le croque-mort est passé ? demanda le marshal.

— Oui, il est venu récupérer le corps, répondit Hannie Caulder. Il s'est chargé d'informer les enfants de madame Wayland par télégramme.

— Aucun d'entre eux n'habite à Manitowoc, j'imagine.

— En effet. Bonnie Wayland avait trois filles et trois fils, sans compter évidemment le jeune Custer, disparu en 1853. Ils sont disséminés à travers le pays.

— Avez-vous laissé la chambre intacte ?

— Oui, elle est telle quelle. Mais j'espère que vos investigations seront rapides car l'odeur est déjà en train d'envahir les chambres voisines.

— Vous voulez bien m'y emmener ? Je voudrais y jeter un œil. Après, vous pourrez la faire nettoyer.

Hannie Caulder acquiesça. Elle passa la première, suivie par la jeune infirmière. Pilby fermait la marche.

Les deux femmes restèrent à l'entrée de la chambre tandis que le marshal entra dans la pièce. L'endroit dégageait une odeur pestilentielle à la limite du supportable. Il observa le plafond et le système artisanal de poulie qui avait servi à hisser la veuve Wayland. Il n'y avait rien de bien compliqué. L'assassin avait simplement vissé les crochets dans la poutre du plafond et fait passer les chaînes au travers. Il lui avait suffi de tirer dessus pour que le corps de la vieille femme s'élève dans les airs. Mis à part une énorme mare de sang sur le plancher, il n'y avait rien d'autre. Pas de couteau ayant servi à lui entailler les membres, ni la cuillère qui l'avait énucléée. Le tueur avait été rapide et scrupuleux.

Pilby dut effectuer un effort surhumain pour se glisser sous le lit à la

recherche d'autres indices mais il ne trouva rien. Pas de mèches de cheveux attestant que la victime avait tenté de se défendre, ni d'objet que le tueur aurait pu laisser par inadvertance.

Pilby se releva. Hannie Caulder l'y aida.

— Madame Soubeyrold, est-ce que la victime était encore en vie quand vous l'avez trouvée ? demanda le marshal sans même regarder l'infirmière.

— Non, marshal. Elle était déjà morte.

— Ouais... Vu la quantité de sang sur le sol, j'imagine qu'elle a dû se vider rapidement.

— Qu'allez-vous faire, marshal ? rebondit Hannie Caulder.

— Je vais télégraphier au bureau de Two Rivers et demander des renforts. Ensuite, je laisserai des instructions à l'équipe qui viendra me remplacer pour lancer des recherches sur les pistes menant vers le sud. À mon retour, j'improviserai.

— À votre retour ? répéta Hannie Caulder. Vous partez ?

— Je dois m'absenter quatre ou cinq jours pour suivre une piste, justement. Et puis la nouvelle équipe n'a pas besoin d'un éclopé si jamais elle dénichait quelque chose.

— Très bien. Peut-on faire autre chose pour vous ?

Pilby continuait à observer la chambre, dans l'espoir déjà anéanti de débusquer ce qui lui avait échappé.

— Oui. Je voudrais que vous fassiez descendre tous vos pensionnaires dans le jardin.

Hannie Caulder écarquilla les yeux.

— Maintenant ?

— S'il vous plaît. J'aimerais tous les voir.

Moins d'une demi-heure après, tous les résidents attendaient à l'extérieur, abrités par l'ombre des feuillus.

Pilby en dénombra une quinzaine.

À côté d'une vieille femme à l'âge incertain, il reconnut Mia Knocker. Elle le fusillait du regard. Elle avait pourtant tenté de le prévenir que quelque chose d'anormal se tramait, mais il n'avait rien voulu entendre. À l'évocation de ce cruel souvenir, il chercha son ancien patron, le shérif Paul Hanlon.

Ses yeux se figèrent alors sur le vieil homme assis sur une chaise, une couverture en laine sur les jambes. Ce vieux briscard portait toujours sa grosse moustache. Pilby prit une inspiration et se dirigea lentement vers lui.

Les yeux d'Hanlon étaient fixés sur la canne de Mike Pilby. Puis petit à petit, ils remontèrent le long de sa silhouette, jusqu'à rencontrer le regard du marshal. Les mains de l'ancien shérif se mirent à trembler.

— Qu'est-ce qu'il a ? demanda Pilby.

— Je l'ignore, répondit Hannie Caulder. Cela fait plusieurs jours qu'il

est dans cet état. D'habitude, monsieur Hanlon est inexpressif. Il ne parle pas et ne mange qu'avec l'aide des infirmières.

Pilby le considéra quelques instants.

— Peut-être devriez-vous vous rapprocher, lui conseilla Hannie. Si ça se trouve, il essaie de communiquer avec vous.

Pilby ferma les yeux. Juste ce qu'il ne voulait pas entendre.

Il prit une inspiration contrariée et obtempéra. Il se pencha jusqu'à ce que son visage arrive à hauteur de celui du vieux shérif. Hanlon ouvrit légèrement la bouche tandis que Pilby approcha son oreille. Mais aucun son ne sortit. Juste un souffle léger qui ressemblait davantage à un râle agonisant. Un filet de bave coula de la commissure des lèvres d'Hanlon pour se perdre sur sa couverture en laine.

Pilby se redressa et émit un borborygme dont lui seul avait le secret.

— Je crois que c'est peine perdue, commenta-t-il.

Puis le marshal adressa un regard à Mia Knocker pour lui signifier qu'il avait fait l'effort de venir à la rencontre de ce vieillard sénile. Mais le visage de Mia resta impassible. Certes, il avait fait l'effort de venir. Mais c'était un peu tard.

Pilby se dirigea sous un aulne qui abritait trois autres pensionnaires. Parmi eux, il reconnut la mère de Lilly Langenkamp. Pilby ignorait qu'elle était encore en vie. Il ne l'avait pas revue depuis qu'il avait quitté Manitowoc. La pauvre femme était dans le même état que Paul Hanlon. À côté d'elle, deux hommes. Le premier, le visage buriné, devait avoir la soixantaine, l'autre, chauve et squelettique, semblait plus âgé.

— Qui sont-ils ? demanda Pilby.

— Le monsieur avec le regard hargneux s'appelle Doug Hill, dit Hannie. C'est le voisin de chambrée de Paul Hanlon. Monsieur Hill est en convalescence chez nous. Il a eu un accident et ne marche plus depuis de nombreuses années.

— Ne mets jamais un pied ici sinon tu n'en ressortiras jamais ! jappa ledit Hill.

Pilby arquait les sourcils.

— Monsieur Hill a de la répartie, poursuivit Hannie avec amusement. À sa gauche, vous avez monsieur Anthony Dench, chez nous depuis la guerre. Il était général pour la Confédération.

— Quatrième régiment d'infanterie, intervint celui-ci. On n'a pas rigolé tous les jours.

— Je crois que personne ne s'est amusé, répondit calmement Pilby qui éprouvait toujours un profond respect pour les vétérans confédérés.

— Vous savez combien j'ai perdu d'hommes, garçon ?

Pilby secoua la tête négativement.

— Ben moi non plus, reprit l'ancien militaire. Ils étaient tellement nombreux que j'ai arrêté de les compter à partir du cinq centième.

Hannie Caulder saisit le bras du marshal et l'entraîna en direction du tilleul où Mia Knocker et cinq autres pensionnaires patientaient.

— Si je vous laisse avec lui, vous en avez pour des heures, souffla Hannie.

— Merci, répondit simplement Pilby.

Hannie se plaça à côté de Mia et effectua les présentations.

— Marshal, vous avez ici mesdames Yanti Sommer, Jill McBain, Loredana Nusciak, et messieurs Farley Granger et Benito Stefanelli.

Les cinq vieillards avaient dépassé les quatre-vingts ans. Un phénomène rare dans ce pays. L'Institution ne prodiguait pas seulement des soins, elle réalisait des miracles.

— Bonjour, marshal, dit Mia Knocker sur un ton ferme.

— Mia...

— Peut-être voulez-vous rencontrer nos deux derniers pensionnaires ? poursuivit-elle. Madame Hoga Washington et monsieur Ward Bond. Nous n'avons pas pu les emmener jusqu'ici. Monsieur Bond est aveugle et madame Washington souffre d'une paralysie générale. Souhaitez-vous également les interroger ?

Pilby resta de marbre face à l'audace de l'infirmière. Après tout, c'était de bonne guerre.

— Excusez-la, marshal, intervint Hannie Caulder. Mia est bouleversée.

— C'est rien, dit-il. Je la comprends.

Le regard de Pilby s'était radouci. Il méritait sans doute le jugement de Mia Knocker.

— Je vous remercie pour votre aide, Hannie. Je dois retourner en ville.

— Je vous raccompagne ?

— Merci, c'est inutile.

Mike Pilby salua les pensionnaires d'une courbette discrète et quitta l'Institution.

De retour à son bureau, il constata que Sienna Hawk n'avait pas bougé.

— Eh bien, dites donc, rouspéta-t-elle, c'est vous qui avez fabriqué la diligence ?

— Ce n'est pas moi qui vous ai demandé de faire le piquet.

— Très bien. Que fait-on maintenant ?

— J'attends la réponse de Two Rivers pour la relève. Ensuite, je m'en irai comme je l'avais prévu.

— Et pour monsieur Moses ?

Pilby se retourna, passablement agacé.

— Je vais relâcher cette raclure. Mais pas avant demain matin, si toutefois les adjoints que j'attends arrivent dans les temps. Mais ne vous faites pas de fausses idées. Moses reste mon principal suspect, et par extension, vous aussi.

— Moi ? Comment osez-vous ?

— Je tirerai cette affaire au clair, vous pouvez me croire. Je suis comme un molosse, je ne lâche jamais le mollet que je serre entre les dents. J'espère de tout cœur, et ceci n'est pas une accusation, que vous n'êtes pas mêlée de près ou de loin à toute cette histoire. Alors, vous pouvez continuer à écrire le récit insignifiant de ce dégénéré, je n'en ai plus rien à faire. Quant à votre sécurité, j'aurais tout fait pour vous préserver. Alors ne venez pas pleurer dans mon giron s'il vous arrive quoi que ce soit. J'ai autre chose à foutre. Mais dites-vous bien qu'à partir de maintenant, que ce soit à Silver Creek ou ici, Moses est désormais sous surveillance constante.

— Cela me paraît tout à fait convenable, rétorqua la journaliste sans se démonter.

— Parfait. En attendant, je vous souhaite de passer une bonne journée. Et demain, peut-être, et je dis bien peut-être, vous pourrez reprendre vos interviews. Sur ce, je vous salue.

Pilby pinça les rebords de son chapeau et disparut à l'intérieur de son bureau.

Oakland grove
Mars 1862

Le vent est glacial et le ciel zébré de nuages mouvants.

Mains dans les poches et visages camouflés dans les cols de leurs vestes, les détenus profitent de leur sortie quotidienne. Certains sont massés dans les angles de la cour, d'autres marchent pour se réchauffer.

Deux sentinelles dominant la fourmilière du haut de leurs passerelles, tandis que d'autres gardiens circulent autour du périmètre de cet espace confiné. Leurs armes sont chargées et leurs index prêts à écraser la détente.

Dans un coin, une bande de six prisonniers observe la ruche qui bourdonne d'amertume. Ils sont les plus anciens. De tous les âges. Le plus jeune vient d'avoir vingt-deux ans, le plus âgé caresse la soixantaine. *Le vieux*, comme l'appellent les autres détenus, n'est pas très grand mais son charisme fait froid dans le dos. Il est là depuis dix ans. Certainement le plus ancien détenu du pénitencier. Accusé d'avoir tué toute sa famille à Daggett dans le Michigan, il a pris perpète. Personne ne connaît réellement les raisons de ce coup de folie. Certains disent qu'il a surpris sa femme avec un marin de Saunderstown, d'autres spéculent sur des impulsions meurtrières qui ont coûté la vie à trois prisonniers ces cinq dernières années. Trois cadavres découverts dans les couloirs de la laverie, sans preuves suffisantes pour accabler le vieux.

Autour de lui butinent cinq individus aussi dangereux qu'écervelés. Ils sont sa cour, sa vigie, ses renforts.

Ils observent Travis Moses depuis plusieurs jours.

Cette ordure qui viole les enfants avant de les tuer.

Moz est seul, comme toujours, avec un livre entre les mains. Il est adossé contre le mur ouest et fait en sorte de rester à la vue des gardiens. Comme il l'a toujours fait depuis qu'il est entré dans l'enceinte d'Oakland Grove.

À son arrivée, Moz a été la victime préférée de certains prisonniers. Humiliations et passages à tabac ont longtemps été la routine de cet enfer carcéral. Les premiers tortionnaires ont commencé à mourir, d'autres ont été libérés. Et peu à peu, Moz a trouvé sa place à Oakland Grove. Discret, effacé, mais toujours présent.

Jamais le vieux n'aurait posé le regard sur lui si trois jours plus tôt, lors du repas du soir, Moz avait accepté de lui donner sa ration de

soupe. Le vieux s'était pointé devant sa table, au hasard, et lui avait expressément ordonné de lui céder le contenu de son écuelle. Moz avait alors levé les yeux et les deux hommes s'étaient affrontés du regard dans un duel puéril. Moz avait souri puis mangé. Le vieux aurait pu ordonner à ses molosses d'intervenir. Mais deux gardiens avaient repéré le manège, et sommé le vieux et ses sbires de regagner leurs cellules.

Depuis ce jour, Moz est devenu comme une sorte d'objectif, un loisir susceptible d'ensoleiller les journées du vieux et de ses comparses. Un jouet qu'on a négligé dans un coin.

Le vieux et ses amis ne se sont jamais réellement attardés sur ce type à la chevelure blonde. Trop transparent. Trop insignifiant.

Mais l'affront de l'autre soir a changé la donne.

La prison est un purgatoire intemporel et tromper l'ennui, une chimère inlassablement répétitive. Il y a bien un peu de contrebande et quelques bagarres pour animer les journées, mais rarement un poisson à titiller avant de le rejeter en mer.

Le vieux se lève.

— Où tu vas, Santee ? demande le plus jeune.

— Faire la causette, répond le vieux.

Puis il s'adresse aux autres membres de sa bande.

— Surveillez les gardiens. S'il y en a un qui me porte trop d'attention, faites diversion.

— OK, Santee.

Au lieu de traverser la cour pour aller au plus rapide, le vieux longe les murs pour ne pas attirer l'attention.

Il arrive lentement, mains dans les poches, et s'adosse à son tour contre le mur. Derrière Moz.

— Ça va, la fiotte ? lance-t-il sans même le regarder.

Moz cesse de lire et tourne la tête. Le vieux est à moins de cinquante centimètres, le regard rivé droit devant lui.

Sans même se poser la question, Moz comprend que pour lui, un nouveau cauchemar commence. Il y a quelques années, la menace l'aurait paralysé d'effroi. Mais il a tellement connu d'horreurs depuis qu'il est ici, qu'une nouvelle intimidation ne lui fait ni chaud ni froid.

Moz garde le silence et retourne à sa lecture.

— Qu'est-ce que tu lis ? relance le vieux. Un roman d'amour pour les tapettes ?

Moz donne une impulsion de l'épaule contre le mur pour s'en décoller et s'éloigne sans interrompre sa lecture.

Le vieux jubile. Cela fait deux fois que cet enfant de salaud lui manque de respect. Deux fois de trop. Il décide de le suivre. Pas à pas.

— Tu n'es pas causant, la fiotte. Ça pourrait me vexer.

Moz referme son livre et fait volte-face.

Il se dresse devant le vieux et plonge son regard acier dans le sien.

— Comment ça se passe avec toi ? l'interroge Moz.

— Quoi ?

— Ben ouais, tu voulais ma soupe, je ne te l'ai pas donnée. Et maintenant, tu l'as mauvaise. Puisqu'en général les gars comme toi n'ont pas le pantalon suffisamment rempli pour agir seuls, toi et tes amis avez prévu de vous amuser à mes dépens, je me trompe ? La soupe n'était qu'un prétexte. Donc je te pose à nouveau la question. Comment ça se passe avec toi ?

Le vieux se renfrogne.

— Tu joues au malin, la fiotte ?

— Je veux savoir comment vous comptez vous y prendre. Vous allez attendre que je me trouve seul dans un atelier pour me tomber dessus ? L'un d'entre vous va me filer un coup de lame dans le dos pendant la promenade ? Vous projetez de provoquer une bagarre pendant le repas pour détourner l'attention des gardiens avant de me sauter dessus ?

Les tempes du vieux dessinent deux veines saillantes et sa peau devient rouge comme une braise éventée.

— Tu crois que la présence des gardiens autour de nous peut m'empêcher de te crever, là, maintenant ?

— Je ne crois rien, tas de merde.

Les paupières du vieux s'ouvrent en grand et ses deux gobilles blanches veinées de rouge manquent de tomber de leurs orbites.

— Tu as dit quoi, là ?

— Tu penses être un dur, poursuit Moz. Et tu en es sûrement un... ici avec tes camarades. Mais tout seul, tu es quoi ? Moi, je vais te le dire. Tu n'es qu'un vieux débris aux dents jaunes et aux ongles sclérosés. Je suis sûr que tu ne dresses même plus la tente. Que tu ne te rappelles plus comment ça fait.

— Tu es mort, sale pédale ! Je vais te tuer.

— Je sais que tu peux le faire et que tu vas essayer. Mais pas sans tes potes, pas vrai ?

Le vieux cesse d'agiter ses mâchoires. Son adversaire a de l'aplomb. Il doit en avoir aussi. Il sourit.

— Profite, la fiotte. C'était ta dernière sortie à l'air libre.

Sur ces paroles, le vieux lui tourne le dos et part retrouver ses camarades en coupant cette fois la cour par le milieu.

Moz le regarde s'éloigner et se dit que les prochains jours seront mouvementés. Il lui faudra encore s'immerger dans un état d'alerte constant.

Plusieurs jours se sont écoulés depuis que Moz a reçu les menaces du vieux Santee. Quatre longues journées à regarder derrière soi, à

observer les failles du pénitencier, à comptabiliser les rondes des gardiens. Il en est même à écouter les conversations entre eux et les détenus. Il sait que certains matons se laissent amadouer contre quelques cigarettes ou des promesses pécuniaires.

Aujourd'hui, mardi, Moz est attendu à l'atelier de menuiserie. Le pénitencier renouvelle constamment son mobilier. Il y a toujours du travail. Pour tous.

Et comme il s'y attendait, le vieux et ses amis s'y trouvent aussi.

Il lui faudra être vigilant. Il y a des outils, peu d'espace, et trop d'hommes à surveiller pour une sentinelle de deux gardiens.

Les yeux de Moz et du vieux se lancent des éclairs. L'un promet une mort sauvage, l'autre assure qu'il ne se laissera pas faire.

Moz s'installe derrière un établi et prend la relève d'un détenu. Il est à la fabrication d'une série de chaises. Moz se saisit d'un pied et commence à raboter le bois. Sans jamais lâcher le vieux du regard.

Soudain, le clan se divise en deux. Trois hommes poussent un cube sur roulettes rempli de copeaux et de détrit. Ils évoluent par la gauche. Deux autres se dispersent par la droite nonchalamment. Le vieux, quant à lui, reste à sa place, en bon donneur d'ordres. Ses yeux sont aussi noirs et effrayants que ceux d'une vipère assassine.

Moz cherche la sentinelle. L'un des gardiens se trouve au fond de l'atelier. Il n'aura pas le temps de réagir. L'autre a disparu.

La menace encercle peu à peu Travis. L'étau se referme. Le cercle se rétrécit progressivement. Moz observe l'établi, à la recherche d'un objet dont il pourrait se servir en attendant l'intervention des surveillants.

Mais il ne trouve qu'un maillet au caoutchouc rongé. Tant pis, c'est toujours mieux que rien. Moz passe ses doigts autour du manche et attend, tout en continuant d'observer la moitié de sentinelle occupée à lustrer ses bottes avec un chiffon.

L'un des types approche. Il tient un ciseau de menuisier à la main. C'est lui qui va frapper le premier. Avant même qu'il n'atteigne le périmètre de sécurité de Moz, celui-ci virevolte et lui décoche un violent coup de maillet dans le menton. Le prisonnier étouffe un hurlement et valdingue contre l'angle d'un établi voisin. La pointe lui rentre dans les reins et lui arrache un râle de souffrance.

L'alerte étant donnée, les quatre autres se ruent sur Moz. Le gardien abandonne l'éclat de ses bottes et arme son fusil. Mais les autres prisonniers forment un cordon autour de la bagarre. Les paris sont lancés.

Le gardien tente de se frayer un chemin entre les détenus. Il doit jouer des coudes et de la crosse pour se faufiler. Lorsqu'il arrive enfin au centre de l'arène de combat, il ne voit qu'une couche de bonshommes gigotant sur le sol. Sous l'amas humain, une victime non

identifiée hurle. Le gardien assène un coup de crosse à l'arrière du crâne d'un des hommes de Santee. Celui-ci glisse sur le côté en se tenant la nuque.

Le second gardien arrive en courant, canon en avant. Il aide son camarade à démêler ce nid de serpents. Aussitôt ont-ils repoussé un corps sur le côté que celui-ci revient dans le centre névralgique de l'affrontement.

Finalement, l'un des gardiens tire une cartouche en l'air. Une mince liane de sciure s'échappe de l'orifice du plafond et tombe comme une pluie acide sur son uniforme.

— Séparez-vous ou je tire dans le tas ! prévient-il.

Le conflit cesse aussitôt. Les détenus se relèvent les uns après les autres, et découvrent aux yeux de la vigie le pauvre bougre qui vient de recevoir la correction de sa vie. Ils reconnaissent alors Travis Moses malgré le sang sur son visage, ses vêtements déchirés, et les lacérations sur son corps.

— Rassemblez-vous dans le coin ! ordonne le gardien à l'intention des agresseurs.

Ces derniers obtempèrent.

Le second gardien plante son regard dans celui lointain du vieux Santee.

— C'est encore une de tes œuvres, hein ?

— Moi ? répond le concerné en levant les mains au-dessus de ses épaules. Je n'ai rien fait, voyez, je suis en train de nettoyer mon poste de travail.

— Prends-moi bien pour un con.

L'autre gardien tente de relever Moz mais il est trop amoché pour réagir. Ses arcades sourcilières sont ouvertes et déversent de grosses quantités de sang. Son nez laisse échapper d'épais filets sanguinolents et ses lèvres éclatées sont incapables d'articuler la moindre syllabe.

— Aide-moi, dit le gardien à son collègue. On l'emmène à l'infirmerie.

Avec le grabuge, deux autres sentinelles apparaissent sur le seuil de l'atelier. Soulagé, le gardien s'adresse aux détenus :

— Quant aux autres, on règlera ça plus tard.

Puis il se tourne vers Santee.

— Toi et tes amis, préparez-vous à quelques jours de trou.

Après une semaine passée à l'infirmerie, Moz est à nouveau transféré dans sa cellule. Ses membres sont encore endoloris mais les plaies ont pratiquement cicatrisé. Son visage présente encore les stigmates de l'affrontement.

Moz s'allonge sur le lit. Il observe les livres tout autour de lui. Il se dit que ce soir, il commencera la lecture de *The Pioneers* écrit en 1823

par James Fenimore Cooper. S'échapper de cette geôle. Encore une fois. À la grâce des mots.

Mais il sait que le vieux Santee n'a pas dit son dernier mot. Aux dernières nouvelles, lui et ses amis ont écopé d'un mois de trou. Tous séparés dans des caves noires sans fenêtre et sans autorisation de sortie, avec pour seul repas, une écuelle de pain humide par jour et un pichet d'eau.

Lorsqu'ils sortiront, ils seront encore plus en colère, plus dangereux et déterminés. La prochaine fois, Moz n'aura peut-être pas la chance qu'il a eue à l'atelier de menuiserie.

Il a connu bien des corrections depuis qu'il est pensionnaire au pénitencier d'Oakland Grove. Certaines ont même failli lui coûter la vie. Tout ceci n'est que le quotidien de l'univers carcéral.

Les accusations qui pèsent sur lui sont du pain bénit pour les coriaces de l'ouest. Qu'ils soient voleurs ou assassins, ils n'aiment pas les dégénérés qui s'attaquent aux enfants. Ils lui feront payer au centuple ce qu'il a infligé aux autres.

Maintenant, Moz le sait. Jamais il ne sortira de cette prison vivant.

À moins d'un miracle.

Alors que ses pensées vagabondent vers des avenir ombrageux, un maton se pointe devant sa cellule. Il donne deux coups de matraque sur les barreaux.

— Moz, tu as de la visite.

Le prisonnier se redresse difficilement sur sa couche.

— Je ne veux voir personne. Qu'on me foute la paix.

— Je ne te demandais pas ton avis.

Le maton s'éloigne et une ombre longiligne glisse sur le sol, jusqu'aux pieds de Moz.

Celui-ci lève la tête.

Devant lui, derrière les barreaux, un homme en uniforme se dresse fièrement. À en croire ses insignes, il s'agit d'un militaire de l'infanterie. Ses galons indiquent qu'il est sergent-major.

— Travis Moses ? demande le militaire.

Moz plisse son œil droit, l'autre étant encore boursoufflé par les coups.

— Ouais, qui le demande ?

— Je suis le sergent-major Bob Stillman.

Rattrapé

Moz était allongé sur sa couche.

À la nuit tombée, le marshal était parti, en prenant soin de fermer la porte du bureau à double tour.

L'ombre des barreaux se projetant sur les murs rappelait à Moz les années qu'il avait passées à Oakland Grove. Des cellules ternes, obscures, parfois partagées avec des racailles de la pire espèce. Finalement, rien n'avait tellement changé. Quelle que soit la superficie de l'établissement, il y régnait toujours cette même odeur de peur et de mort.

Moz aurait voulu fumer sa pipe, mais elle était restée à Silver Creek. De toute façon, il n'avait plus de tabac pour l'alimenter. Il ferma les yeux et plongea sans tarder au cœur de ses jeunes années, lorsqu'il n'était qu'un jeune homme libre et anonyme. Le sommeil commençait à l'emmener, de plus en plus profondément.

Un bruit métallique résonna contre les barreaux de la cellule. Il ouvrit les yeux et tourna la tête en direction de la grille.

Derrière les barreaux, Sven Alvorsson, le jeune homme qu'il avait aperçu lors de son dernier cauchemar se tenait là, à portée de bras. Moz se recroquevilla sur son lit et plongea le menton entre ses genoux.

Alvorsson chancelait. Son corps était recouvert d'ecchymoses et ses sous-vêtements saupoudraient de résidus de neige le plancher. Son cou saignait en abondance, dispersant des jets ocre de son encolure ; ses yeux étaient cernés d'un noir intense et ses pupilles laiteuses dévisageaient le prisonnier.

De quoi as-tu peur, Travisssssssssss ?

— N'approchez pas ! hurla Moz. Laissez-moi tranquille !

Tu n'as rien à craindre de moi, Travisssssssss... Je ne suis que le reflet du passé...

— Foutez le camp !

Travisssss... Tu dois maintenant retrouver ta vraie nature... Tu n'es pas ce pauvre laquais qui sert de bouc émissaire à ce marshal... Rediens celui que tu étais...

— Non, partez ! Je ne suis pas un assassin !

Soudain, Moz comprit qu'il ne craignait rien. Que tout ceci n'était encore qu'un vulgaire cauchemar fomenté par son esprit perturbé. De plus, la grille dressée entre eux était le gage de sa sécurité. Avec ce constat, il désarticula ses membres et s'assit sur le rebord de la couche. Il prit le temps d'observer le jeune homme. Une série de

flashes douloureux lui électrisait le cerveau.

Alvorsson tendit le bras et ses doigts violets s'insinuèrent entre les barreaux.

Tu mérites ta liberté, Travisssssssss... Bats-toi. Ne te laisse pas absorber par ce double maléfique qui vit en toi...

Moz se renfroigna. Sa peur venait de se muer en une colère ascendante.

— Toi et tes amis, vous devez quitter mon esprit. Laissez-moi vivre mes dernières années avec mes remords et ma culpabilité. C'est déjà cher payé, tu peux me croire.

Alvorsson fit quelques pas en avant et son corps tout entier traversa les barreaux sous le regard terrifié du prisonnier.

— N'avance plus ! ordonna Moz. Ou je te jure que je te déraille.

Tes efforts sont inutiles contre nous, Travisssss... Ouvre ton esprit et laisse-nous te parler... Alors tu comprendras...

Alvorsson se mit à tousser et à régurgiter des plaques de sang. Un sang noir et pestilentiel qui éclaboussa le visage de Moz.

Celui-ci s'essuya le faciès avec démenche, comme si les projections qu'il avait reçues étaient empoisonnées à l'acide.

Reviens avec nous, Travisssss... Reviens dans cette cabane... Il y a trente-deux ans...

— Non ! Foutez-moi la paix tous autant que vous êtes ! Je refuse de communiquer !

Les autres ne savent pas, Travisss... Mais moi je sais... Je ne suis pas ton bourreau... Travis Moses en était un... Et toi, tu es sa victime, comme nous tous... Lilly, Custer, Mary, Boyle... Et tous ceux qui n'ont jamais été retrouvés... Débarrasse-toi de lui, Travisssss... Il n'est qu'un souvenir dans ton âme... Un double maléfique de toi-même... Ce n'est plus toi, désormais... Souviens-toi de qui tu es réellement...

— Bon Dieu ! Dégage d'ici.

Moz se prit la tête entre les mains et ferma les yeux.

Pourquoi je me mets dans un état pareil ? se dit-il. Ce n'est qu'une vision. Une résurgence cauchemardesque issue de mon inconscient. Je vais me réveiller, je vais me réveiller. Dès que j'aurai ouvert les yeux, il fera jour et ce cadavre ambulante aura disparu. Ouais, il aura disparu...

Moz écarta les mains de ses tempes et ouvrit lentement les yeux. Progressivement. Il releva la tête. Sven Alvorsson était toujours là.

— C'est pas possible, marmonna-t-il, les larmes aux yeux. C'est pas possible. La folie est en train de me tuer. Je me consume.

À bientôt, Travisssss...

Alvorsson fit quelques pas en arrière, traversa de nouveau la grille et disparut dans les ombres poussiéreuses du bureau. Jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une pièce vide et silencieuse.

Moz hurla de toutes ses forces.

— C'est impossible. C'est irréel... Je parle, je m'entends parler. Je ne dormais pas. Je suis éveillé. Ils ne viennent plus dans mon sommeil... Ils s'introduisent dans mon esprit... Ils vont et ils viennent...

Moz marqua une pause, attentif au moindre bruit qui pourrait le ramener à la réalité.

— Je suis en train de perdre la raison...

En milieu de matinée, la porte du bureau s'ouvrit et deux silhouettes se dessinèrent à contre-jour.

Moz plissa les yeux, aveuglé par la lumière.

— Salut, dit l'un d'entre eux.

Moz plaqua sa main droite en visière sur son front. Le soleil lui donnait mal à la tête.

L'un des deux hommes approcha et glissa une clé dans la serrure de la cellule.

— Je suis Red Stovall, le shérif adjoint de Two Rivers. Derrière moi, c'est Red Garnett, mon homologue.

Le second salua Moz d'un signe de tête puis il rangea sa Winchester dans le râtelier.

— Et ouais, poursuivit Stovall. Deux « Red » pour le prix d'un seul.

— Vous êtes qui ? demanda Moz. Je veux dire, qu'est-ce que vous faites là ? Le marshal a été viré ?

— Non, tu n'auras pas ce plaisir. Mike Pilby s'est absenté quelques jours. Nous avons été dépêchés de Two Rivers pour assurer son remplacement. Nous avons pour mission de te surveiller jour et nuit.

La porte de la grille s'ouvrit en grand. Stovall s'écarta pour signifier à Moz qu'il était libre de sortir.

Moz se leva avec difficulté et quitta la cellule à petits pas.

Stovall plaqua sa lourde main sur l'épaule du prisonnier.

— Tu peux rentrer chez toi, dit-il. Simplement, n'oublie pas une chose. Quel que soit l'endroit où tu iras chier, on sera toujours là pour tenir les ronces qui te torcheront si jamais tu as le cul trop merdeux. Tu as compris le message ?

Moz observa les deux hommes, tour à tour.

Stovall, un gaillard robuste de moins de trente ans portait avec fierté l'insigne épinglé à sa poitrine. Plutôt bel homme, sa peau était encore lisse. Un piège à jeunes filles. Il ne portait ni barbe, ni moustache, et dégageait une odeur d'eau de Cologne. L'autre, Garnett, n'était guère plus vieux. Plus rond et plus petit, il arborait la même condescendance que son ami. Garnett avait le crâne rasé et une barbe finement taillée ornait son menton carré.

— Je ne cherche pas les emmerdes, dit Moz. Je veux juste rentrer chez moi.

— La porte est ouverte, répondit Stovall. À bientôt, Travis.

Moz ne demanda pas son reste et quitta l'office.

À l'extérieur, la ville était en pleine effervescence. Quelques visages curieux s'attardaient sur lui de temps à autre.

Moz les ignora et se dirigea vers la sortie de la ville. La route serait longue et douloureuse jusqu'à Silver Creek. Le soleil crachait ses hallebardes de feu. Le mois de mai s'éteignait peu à peu. Juin se faisait déjà une place.

Sur la piste de Silver Creek, la forêt se dessinait progressivement à l'horizon. Moz ne tarderait pas à longer le bois d'Elton Savage. D'ici une demi-heure, il pourrait se laisser tomber sur son lit et fermer sereinement les yeux. À condition que les fantômes ne viennent pas encore perturber son repos.

À une cinquantaine de mètres devant lui, il aperçut une silhouette fièrement dressée sur un cheval de toute beauté. Sienna Hawk l'attendait patiemment. Moz s'épongea le front avec la manche de sa chemise.

— Bonjour Moz, lança la jeune femme avec un large sourire.

— Tu ne lâches rien, toi...

— Jamais. Je vous fais une place sur mon destrier ?

Moz considéra l'offre avec bienveillance. Il était fourbu et ses articulations le faisaient souffrir. Sans parler de la douleur qui lui pilonnait la mâchoire. Il lui restait encore une petite distance à parcourir avant de rejoindre sa cabane, et le soleil se montrerait de moins en moins clément.

Il secoua la tête et parvint même à sourire.

— Ça ne t'effraie pas ? demanda-t-il.

— Quoi donc ?

— D'avoir un ancien violeur dans ton dos qui frotte son corps contre le tien ?

— Ne vous tracassez pas pour ça, Moz. Je sais faire la différence entre la boucle d'un ceinturon et... vous savez quoi.

— Ouais mais... il va falloir que je m'accroche à quelque chose.

Sienna émit un petit rire discret qu'elle camoufla derrière ses doigts fins.

— Trente années sans voir une seule femme, ça travaille, n'est-ce pas ? dit-elle. Mettez les mains où vous voulez. Si je me sens en danger, je saurai me défendre.

Moz rit à son tour. La petite ne manquait pas de répartie.

Il avança jusqu'à la monture de Sienna, qui l'aida à grimper sur la croupe.

Hawk agita le mors entre les dents de son cheval qui prit la direction de Silver Creek.

Arrivés à destination, Moz et Sienna se laissèrent lourdement tomber de la monture. Sienna tira sur les rênes et entraîna le cheval d'Herman Spencer, le propriétaire de l'hôtel, sous un grand sapin où elle le

sangla.

Moz ne l'avait pas attendu. Il s'était dirigé jusqu'au tonneau à l'entrée de sa cabane pour asperger son visage d'eau fraîche. Puis il entra à l'intérieur et s'affala sur son lit.

Sienna Hawk s'y introduisit à son tour et déploya le contenu de sa mallette sur la table.

— Reprenons la conversation où nous l'avons laissée, dit-elle.

Moz lui lança un regard épuisé.

— Je n'ai rien dans le ventre, ma grande. Et j'ai plus de tabac.

Hawk hissa sa besace en hauteur.

— Là-dedans, j'ai de quoi nourrir une armée, dit-elle. Et je vous ai aussi acheté du tabac frais.

Les yeux de Moz se mirent à pétiller de bonheur.

— Tu rigoles ?!

— Venez voir par vous-même.

La jeune femme ouvrit la sacoche et répandit son contenu sur l'aplat. Carottes, pommes de terre, pain, saucisses... Toutes ces merveilles dissipaient un mélange de délices olfactifs. Moz se redressa sur sa couche. Il sentit la salive lui couler le long du palais.

— Je vous en prie, monsieur Moses. Servez-vous.

Moz se leva d'un bond et saisit une saucisse.

— Elle est déjà cuite ? demanda-t-il.

— Elles le sont toutes. De même que les patates. Les carottes sont lavées, vous pouvez croquer à vous en fendre l'email.

Moz ingurgita la saucisse en trois bouchées. Il arracha un morceau de pain qu'il avala aussitôt.

Sienna sortit d'une seconde besace deux bouteilles. Du bourbon et du vin.

— Ça vous dit d'arroser nos retrouvailles ? dit Hawk en brandissant glorieusement les bouteilles.

— Et comment ! Mais attention, tu connais l'effet de l'alcool sur les types comme moi.

— C'est pas vrai, vous recommencez ! Mais quelle mouche vous a piqué aujourd'hui ?

— Tu l'as dit toi-même, j'ai passé trente-deux ans sans voir la peau d'une belle femme.

Sienna marqua un silence. Ses yeux pétillaient.

— Tentons le risque, finit-elle par avancer. Et qui sait, peut-être aurons-nous l'occasion de transformer notre mensonge en réalité...

Moz fronça les sourcils.

— Je blaguais, ma grande. Je sais me tenir. Et puis tu pourrais être ma fille.

— Je blaguais aussi. De nombreux hommes bien plus jeunes que vous me font la cour. Et j'ai toujours su me tenir à distance.

— Je n'en doute pas.

Sienna et Moz partagèrent le repas avec une bonne humeur inhabituelle. Et la jeune femme décrocha le pompon en poussant devant elle un sachet de tabac flambant neuf. Moz bourra sa pipe et Sienna se roula une cigarette. Une fois repus, ils se mirent à fumer tandis que des arômes de café envahissaient la pièce.

— Tu as eu une riche idée, ma grande.

— Il ne faut pas grand-chose pour contenter un homme. Il suffit de lui remplir la panse.

— C'est pas faux. On a des goûts plus modestes que vous autres. Satanées bon Dieu de femelles !

Sienna rit à gorge déployée.

Le visage de Moz se referma progressivement. Il tapota sa pipe sur le cendrier en bois puis planta son regard dans celui de son hôte.

— Pourquoi avoir raconté des conneries au marshal ?

Le sourire de Sienna s'effaça lentement. Elle tira sur sa cigarette et écrasa le mégot.

— J'ai besoin de vous, monsieur Moses.

— Tu risques gros.

— Pas tant que ça.

— Comment tu as fait pour convaincre Herman Spencer de corroborer ta version auprès de Pilby ?

— Je n'ai pas eu à le convaincre. Je suis réellement partie.

— Un coup de chance que tout se soit bien combiné. Avant de raconter ce mensonge au marshal, peut-être que tu aurais dû penser qu'il disait vrai.

— Je savais qu'il se trompait. Pour vous dire la vérité, je suis venue jusqu'ici cette fameuse nuit. Donc je n'ai menti qu'à moitié.

Moz écarquilla les yeux.

— Tu étais là le jour où le marshal a débarqué ?

— Exactement. Je suis restée à vous observer une partie de la nuit, cachée derrière un bosquet dans la forêt.

— T'as rien d'autre à foutre ?

— Je me suis longuement interrogée. Savoir si je venais à votre rencontre pour parler de ce qui s'était passé entre nous, ou rester tapie dans l'obscurité.

— Si tu n'étais pas aussi rachitique qu'une môme de douze ans, tu me filerais presque la pétoche.

— Je prends ça comme un compliment.

— Tu ne devrais pas, gronda Moz. Tu es déjà venue m'espionner auparavant ?

— Jamais. Je n'avais aucune raison de le faire. Mais je dois avouer que notre petite dispute m'avait contrariée. Et vous aviez raison sur un point.

Moz se décontracta et tira sur sa pipe.

Sienna poursuivit :

— Si je veux écrire des histoires ignobles basées sur des faits réels, je dois être prête à les entendre.

Moz esquissa un sourire.

— Là, tu me fais plaisir.

— C'est la première fois que je vous entends dire ça.

— Bon... On ne va pas y passer la journée. Prends ton calepin et ton crayon. La suite va te plaire.

Novembre 1853

Sven Alvorsson s'éveille lentement. Il sent une main lui caresser la joue. Lorsqu'il ouvre les yeux, il reconnaît Lilly Langenkamp. Il se redresse dans la souffrance et s'adosse contre le mur.

Des doigts, il caresse la plaie qui lui creuse l'arcade. Le sang a séché. Son visage est tuméfié mais la douleur reste supportable. Il tourne la tête et son regard accroche celui de Boyle. Celui-ci est refermé sur lui-même. Boyle ceinture ses genoux qui sont plaqués contre son torse. Ses yeux sont rouges de honte.

Sven tend une main réconfortante et tapote le bras de Boyle. Comme pour lui dire : *Ne t'en fais pas, bonhomme. Ce n'est pas ta faute.* À ce moment précis, Boyle détourne le regard et ses yeux s'emplissent de larmes.

Mary et Custer sont accrochés l'un à l'autre comme deux enfants perdus. Ils sanglotent en silence.

Lilly, quant à elle, prend la main de Sven et l'enferme entre les siennes. Sven remarque qu'elle est de nouveau habillée de ses haillons. Le maniaque leur aurait-il accordé un entracte ?

— Comment tu te sens ? murmure Lilly.

— Ça va, répond Sven. Et toi ? Je veux dire... Est-ce que je t'ai fait mal ?

— Non, rassure-toi. Tu as été doux.

Boyle se met soudainement à respirer plus fort. Comme si toute la rage qu'il contenait commençait à s'éveiller.

— C'est lui... bredouille-t-il entre les dents.

Mary tourne le visage dans sa direction.

— C'est lui quoi ? demande-t-elle timidement.

— Le bourreau, répond Boyle. C'est lui. C'est lui qui a enlevé les autres... Et maintenant, c'est notre tour.

Mary porte une main devant sa bouche, comme pour s'empêcher de crier.

— Faut qu'on fasse quelque chose, préconise Sven.

Tous les regards convergent alors dans sa direction.

— Tu n'y penses pas ! gémit Mary. Ce dingue va nous massacrer.

— Pas si on s'y met à cinq, intervient Boyle. Dès qu'il se pointe, on lui saute dessus et on le dérouille.

— Je ne peux pas... pleurniche Mary. J'en suis incapable.

— Boyle a raison, défend Lilly. Le maniaque est costaud mais si on se jette sur lui ensemble, on a peut-être une chance de le neutraliser.

Boyle se penche légèrement et s'adresse à Sven :

— Tu es en état ?

— Ouais, répond le jeune Suédois. On doit essayer.

Un claquement de talon sur le plancher les fait sursauter.

— Eh bien, eh bien... Comme ça, on crache dans la soupe ? On fait des messes basses ? On dit de vilaines choses sur ce bon vieux Travis ?

Le visage de Moz sort de l'ombre, tranquillement assis sur une chaise dans l'angle caché de la pièce. Dans un réflexe incontrôlé, les cinq captifs tournent la tête et leurs regards croisent pour la première fois celui de leur ravisseur. Celui-ci est plutôt jeune. Vingt-cinq, vingt-six ans tout au plus. Son visage juvénile est inquiétant. Ses yeux sont vides comme deux gouffres ouvrant sur les portes de l'enfer. Son menton est rasé de près et son sourire angélique lui donne presque l'air bienveillant.

Il porte toujours sa vareuse et chaque inspiration fait apparaître deux petits nuages à la sortie de ses narines. La cheminée ne fonctionne plus et le froid glacial a repris possession de la cabane.

Dans le prolongement de sa main droite, Moz tient son Colt Walker et s'amuse avec le chien, le faisant cliqueter inlassablement.

— Ce n'est pas très sympathique, poursuit-il. Je m'évertue à installer une bonne ambiance et vous, tout ce que vous trouvez à faire, c'est échafauder un plan pour me la mettre bien profond. Je m'attendais à plus de reconnaissance.

— On... on plaisantait ! lance Mary d'une voix mal assurée.

— Je n'en doute pas, ricane Moz en se levant. Je sais que vous êtes une bande de rigolos.

Il fait quelques pas devant eux puis se fige au centre, face à Mary Holbrook. La silhouette du maniaque est dressée à contre-jour. Ses traits juvéniles ont disparu. Ne reste plus qu'une ombre massive et dominante. Derrière lui, le jour pénètre timidement dans la cabane. Certainement l'aurore, pense Boyle Fredman. Sven remarque que le bourreau a ôté les planches clouées aux fenêtres.

— Bon, c'est pas tout ça, lâche l'homme au chapeau de feutre, mais on a du travail. Je ne vous apprends rien en vous disant que l'avenir appartient à ceux... qui ne végètent pas toute une journée dans une cabane. Alors debout.

Lilly se lève la première, entraînant avec elle ses quatre compagnons.

— Tout le monde dehors, on va prendre l'air, dit Moz.

Les jeunes obéissent et leurs chaînes traînent sur le plancher dans un bruit sourd.

Une fois à l'extérieur, ils se mettent en ligne et inconsciemment, s'imprègnent des embruns naissants de l'Atlantique lointain. Une sensation vivifiante qui leur rappelle qu'ils sont encore en vie. Une infime lueur d'espoir naît dans le cœur de Custer, comme si ses prières

allaient être exaucées. Il a beaucoup prié. Toute la nuit. Il a demandé pardon à Dieu, pour lui, pour ses camarades, et même pour ce détraqué. Il a espéré que le ravisseur serait touché par la grâce du ciel et qu'il renoncerait à ses projets funestes.

Mais la réalité ramène rapidement le jeune Custer sur terre, hors de tout sentier religieux.

Moz tire sa chaise jusque sur le perron et l'installe sous l'appentis.

Du bout de son Colt, il désigne un arbre au pied duquel sont empilées deux pelles et une pioche.

Il s'approche de Lilly et lui saisit le poignet. Celle-ci fait un pas en arrière.

— Ne t'agite pas, ma grande. Je vais te débarrasser de tes bracelets.

Soudain, Lilly sent monter en elle comme une vague d'espérance. Elle ne connaît pas les projets du maniaque mais il a peut-être finalement décidé de les relâcher... Peut-être même que ce type n'est pas le bourreau qui terrorise le territoire depuis plusieurs mois, le responsable de la disparition de sept jeunes avant eux...

Moz les détache les uns après les autres. Il ordonne aux deux filles de faire un pas en arrière puis rattache les trois garçons ensemble.

— Vous ne bougez pas d'ici, recommande-t-il à Mary et Lilly.

L'homme au chapeau entraîne les trois garçons avec lui jusqu'au pied du sapin. Dans le sol est plantée une boucle en acier, à laquelle Moz attache la chaîne. Il abandonne les garçons quelques instants et revient sur ses pas. Il contourne les filles et gravit les trois marches du perron. Il revient quelques secondes plus tard avec une autre chaîne. Plus courte.

Les filles comprennent. Lilly tend ses chevilles sous le regard terrifié de Mary. Moz lui offre un beau sourire reconnaissant, puis les lui enferme dans deux cercles métalliques. Il fait de même avec Mary.

Moz va s'asseoir sur sa chaise. Du pouce, il soulève l'avant de son chapeau et s'adresse aux garçons :

— Bon, les gars. Vous allez prendre les outils qui sont à vos pieds et creuser un trou. Au moins quatre pieds de profondeur. Pour les côtés, vous me dessinez un carré de sept pieds sur six. Si parmi vous il y a des nuls en géométrie, ça veut dire que vous creusez jusqu'à ce que je ne vois plus vos têtes. Pigé ?

Boyle et ses comparses échangent des regards hébétés. Puis finalement, Custer se saisit de la pioche.

— Vous avez entendu ce qu'il a dit ? lance-t-il à l'adresse de ses camarades. Il faut qu'on creuse.

Custer commence à piocher le sol tandis que Sven et Boyle s'emparent des pelles.

Moz sourit.

— Les bons contremaîtres font les bons ouvriers, dit-il avec

amusement.

Puis ses yeux glissent lentement vers les filles. Celles-ci sont parcourues d'un frisson.

— Bon, à nous, enchérit l'homme au chapeau. Derrière la cabane, il y a une trappe. Cherchez bien parce qu'elle est planquée sous un amas de seaux et de tissus dégueulasses. Vous allez descendre les marches qui mènent à la cave. Faites gaffe, le bois est un peu pourri. En bas, vous trouverez ce que je veux. Vous me remontez tout ça à la surface. Vous ne serez pas trop de deux.

Mary et Lilly s'interrogent du regard. Mary semble perdue. Ses yeux larmoyants cherchent du secours à travers la force de caractère de sa compagne d'infortune.

— Viens, finit par dire Lilly.

Les filles contournent la cabane par la gauche, marchant à pas modérés pour ne pas se blesser les chevilles avec les bracelets en métal qui leur déchirent les chairs.

Derrière la cabane, elles ne tardent pas à trouver la trappe. Elles l'observent longuement, terrifiées à l'idée de ce qu'elles vont découvrir au bas des escaliers. Puis Lilly saisit les poignées et ouvre les deux battants. Une odeur immonde s'échappe de la cavité et agresse l'odorat des deux jeunes filles. Elles se couvrent le nez.

— Je ne peux pas aller là-dedans, gémit Mary.

— Il le faudra bien, répond Lily avec résignation. Si nous ne faisons pas ce qu'il nous demande, il nous tuera.

— Tu sais parfaitement qu'il nous tuera quand même. Tu crois que c'est pour quoi que les garçons creusent un trou ? Pour que ce maniaque plante un pommier ? C'est une fosse qu'ils sont en train de creuser. Pour nous.

Mary éclate en sanglots.

Lilly s'approche lentement d'elle et lui caresse les épaules avant de l'enlacer.

— Mary, il faut que nous lui obéissions. Tant que nous coopérons, nous gagnons du temps. Un temps suffisant pour trouver une solution et nous échapper.

— Je n'y arriverai pas, Lilly.

— Si tu as envie de vivre, tu trouveras la force nécessaire. Crois-moi. Allez, viens maintenant.

Lilly prend la main de Mary et l'entraîne dans la descente d'escaliers. Les planches craquent sous leur poids. Pas à pas, elles s'insinuent dans les ombres pestilentielles de la cave.

Elles arrivent en bas des marches. Il fait encore plus froid qu'à l'étage. Quelques rais de lumière issus du plancher au-dessus de leurs têtes éclairent partiellement le minuscule caveau. À leurs pieds, une toile moisie et mitée recouvre des protubérances arrondies.

Lilly se penche et soulève le drap.

Mary pousse un hurlement.

Sous la toile sont disposés trois cadavres recouverts de mouches et de vers. À première vue, il s'agit de trois personnes. Lilly reconnaît Luke Matton avec sa tache de vin sur le visage. Les autres lui sont inconnus.

Mary est inconsolable. Ses larmes inondent son visage poupin.

— Arrête de chialer, gronde Lilly. Aide-moi à remonter ces pauvres âmes à la surface.

— Je ne peux pas... Je ne peux pas...

Lilly se retourne subitement et décoche une gifle à Mary. Abasourdie, celle-ci cesse aussitôt de pleurer. Ses yeux sont ouverts comme deux belles-de-jour au soleil.

— Mary, tu vas prendre les poignets du premier et moi les pieds. Nous allons remonter ces foutus cadavres un à un, tu as compris ?

Mary acquiesce nerveusement.

Lilly se baisse et attrape les poignets du jeune Luke Matton. Mary s'empare de ses chevilles. Le garçon fait le poids d'un âne mort. Les filles déploient leurs dernières forces pour remonter les marches.

Lilly est la première à voir le jour. Le haut du corps traîne dans la terre. Dans un effort surhumain, Mary parvient à hisser le bassin du jeune homme et très vite, les trois victimes se trouvent enfin à l'extérieur, à quelques pas de la trappe.

— Bien, maintenant, on va emmener le premier jusqu'au maniaque et on viendra chercher les autres.

Mary hoche la tête sans faire le moindre commentaire.

Elles parviennent à transporter le corps avec plus d'aisance autour de la cabane. Lorsque Moz les voit apparaître, il tend à leur intention un pouce levé en guise de félicitations.

— Bravo, les filles. Emmenez le macchabée auprès de vos petits copains.

Mary et Lilly poursuivent leur marche jusqu'à atteindre le point voulu. Harassées, elles lâchent le cadavre de Luke Matton à deux mètres des garçons qui s'échinent toujours à creuser.

Elles reviennent sur leurs pas et s'arrêtent à hauteur de Moz.

— Faut pas laisser refroidir la locomotive, dit celui-ci. Allez chercher les autres. Et avec un peu plus d'entrain, s'il vous plaît. Toujours rester de bonne humeur !

Les filles obéissent. Sans commentaire.

Lorsqu'enfin les trois corps sont entassés, le trou est à peu près dessiné et les garçons enfoncés dans la terre jusqu'aux cuisses.

Lilly et Mary regardent Moz qui, de son côté, sirote un verre de bourbon.

— Venez par ici, lance-t-il.

Les garçons cessent de creuser et attendent la suite.

— Je ne vous parlais pas à vous, dit Moz. Je m'adressais aux filles.

Custer relance le tempo et ses compagnons retournent à leurs pelles.

Les filles approchent lentement de Moz, complètement épuisées. Leurs chevilles, cerclées de violet, leur font un mal de chien.

Elles s'arrêtent à quelques mètres de leur ravisseur.

Moz remplit son verre et porte sa pipe au bec. Il craque une allumette et pompe plusieurs fois avant que les premiers nuages de fumée voltigent au-dessus de sa tête.

— Vous avez bien bossé, mes grandes. Je ne peux pas en dire autant de vos fainéants de copains. À l'allure où ils vont, ils auront terminé leur corvée à Noël. En attendant, j'ai besoin de distraction.

Lilly ferme les yeux. Son ventre devient lourd et douloureux. Mary observe son amie et comprend que le pire reste à venir.

— Vous allez me virer vos haillons. Toutes les deux.

La mâchoire de Mary se met à trembler. Elle repense à la scène de la nuit précédente.

Lilly n'oppose aucune résistance et se déshabille. Mary l'imites avec des gestes mal assurés. Dénudées, elles attendent les prochaines consignes.

Moz les reluque de son regard lubrique. Puis d'un mouvement circulaire de l'index, leur demande de tourner sur elles-mêmes. Ce qu'elles font lentement.

Moz examine leurs courbes. Il s'attarde sur leurs poitrines, leurs jambes, leurs fesses... Il fouille dans la poche de sa vareuse et sort la clé de leurs chaînes, qu'il jette en visant Lilly.

— Détachez-vous.

La clé atterrit sur le sol poussiéreux. Lilly se baisse et ramasse l'objet. Contrairement à Mary, qui doit sans doute penser du fond de sa triste naïveté que l'homme est sur le point de les libérer, Lilly sait parfaitement ce qui les attend. Elle insère la clé dans les petites serrures et les chaînes s'écroulent dans un tintamarre métallique irritant.

Moz se lève, débarrasse le haut du tonneau de la bouteille de bourbon et des quelques saletés qui jalonnent le couvercle. Puis il tapote l'aplat de sa main droite.

— Non... balbutie Mary. Non...

— Reste là, murmure Lilly. J'y vais.

Lilly avance lentement, laissant derrière elle une fille qui préférerait être morte plutôt que de se trouver dans cette phase d'attente insoutenable.

Lilly gravit les trois marches du perron, contourne l'homme au chapeau et se positionne face au tonneau, dos à Moz. Elle se penche en avant et allonge son buste sur le couvercle.

Moz écarte les bras.

— Ce qu'elles sont futées, dit-il. Même plus besoin de parler.

Puis il plaque sa main à côté de sa bouche et hurle aux garçons :

— Eh les gars !

Les concernés sortent la tête de leur trou.

— Pendant que vous continuez à trimer, ça ne vous dérange pas si je fais une pause ?

Les bobines épouvantées qu'échangent les trois garçons amusent l'homme au chapeau, qui se perd dans un fou rire dément.

— Allez, au boulot. Dès que j'en aurai fini avec les filles, je veux que le trou soit terminé. C'est bien compris ?

Sans attendre une seconde de plus, Boyle et ses camarades se remettent au travail, s'activant avec plus de hargne afin que le calvaire de Lilly et Mary soit le plus court possible.

L'homme au chapeau desserre son ceinturon et son pantalon glisse sur ses chevilles. Il s'approche de Lilly, plaque ses deux mains sur ses hanches et...

Tout ce que voit Mary avant de fermer les yeux pour attendre son tour, c'est le visage fermé de Lilly qui gesticule d'avant en arrière sous les coups de reins du bourreau de Silver Creek.

— Vous avez violé ces filles ? demanda posément la journaliste qui griffonnait ses notes sans même lever les yeux de sa feuille de papier.

Le nouvel aplomb de la jeune femme surprit Moz. Elle qui, avant-hier encore, s'était renfrognée à la première remarque que lui avait adressée le vieil homme.

— Oui, répondit Moz. D'abord la jeune Lilly, puis vint le tour de Mary Holbrook.

— Est-ce que leur calvaire a duré ?

— Je ne dirais pas que c'était un calvaire, faut pas exagérer. Du moins, pas pour celui que j'étais. Mais le temps que les gars finissent de creuser le trou, les filles avaient déjà été souillées. Plusieurs fois...

— Les avez-vous obligées à faire des choses... bizarres ?

— Disons que les garçons ont mis un certain temps à finir leur besogne. Alors je me suis un peu amusé, je l'avoue.

— Vous pouvez être plus précis ?

La journaliste ne détachait pas son regard de ses notes. Plus la conversation devenait intime, plus la jeune femme gagnait en assurance.

— Ben, à un moment, je me suis occupé des deux en même temps et je les ai obligées à faire des choses... entre elles.

Sienna ne cilla pas. Elle changea de feuille et s'accorda une pause d'une demi-seconde pour descendre son verre d'eau.

— Donc si je résume, nous en sommes à un jour et une nuit, c'est bien cela ?

— Non, pas tout à fait, répondit Moz. C'était le deuxième jour. Je compte la soirée de leur enlèvement comme étant une journée.

— Donc il vous reste trois nuits et deux jours à me raconter. Vous vous rendez compte que j'ai déjà noirci plus de quatre-vingts pages ? jubila Hawk. Ce roman va faire le tour du monde, c'est une certitude.

— C'est tout ce que ça te fait ? Je viens de te raconter les pires des atrocités et tout ce que tu trouves à dire, c'est ça ? Tu es pourtant une femme, nom de Dieu ! Ça devrait t'émouvoir un peu plus que ça !

— C'est du passé, rétorqua Sienna. Vous l'avez dit vous-même. Dans mon métier, on ne peut pas se permettre de laisser les émotions parasiter notre travail. Alors oui, c'est dur à entendre. Mais je suis tenue de mettre de côté ma sensibilité si je veux faire du bon travail. Vous n'êtes pas de mon avis ?

Moz posa son menton sur ses mains.

— Si tu le dis.

La journaliste jeta un œil vers l'extérieur, à travers la fenêtre crasseuse.

— Bon, le soleil ne va pas tarder à se coucher, commenta-t-elle. J'ai les doigts en compote à force d'écrire. On en garde pour demain ?

Moz se redressa, sirota le fond de son verre, puis se leva.

— Je te remercie pour ton aide aujourd'hui, ma grande. Tu sais, avec le marshal, tout ça... Et merci aussi pour toute cette bouffe et les bouteilles. Mais si tu n'y vois pas d'inconvénient, demain j'aimerais profiter de l'air frais. Tout seul. Ma dernière nuit n'a pas été très reposante si tu comprends l'allusion.

Une petite tache de déception s'insinua dans le cœur de Sienna. Elle commença à rassembler ses notes et les rangea dans sa mallette.

— Je comprends, finit-elle par dire. Il n'y a pas de problème.

— Reviens après-demain et je te raconterai la suite. J'ai aussi un petit service à te demander.

Hawk releva les yeux dans sa direction.

— Pour manger, poursuivit Moz, je suis obligé de fabriquer des pièges avec les moyens du bord. Et on ne peut pas dire que je sois un bon bricoleur. Je sais que ça ne va pas être du gâteau, mais j'aimerais que tu me déniches une arme.

— Une arme ?

— Ouais, un fusil ou un pistolet, ce que tu trouveras. Je ne compte pas m'en servir pour faire des conneries mais j'en ai besoin pour chasser. Pour moi, c'est vital, tu comprends ?

— Vous me mettez dans une situation embarrassante, monsieur Moses. Et puis, vous savez combien coûte un revolver ou un fusil ?

— Je sais. Tu n'auras qu'à soustraire le prix à l'argent que tu m'as promis.

Sienna poussa un souffle d'exaspération. Elle referma le loquet de sa mallette.

— Vous rendez-vous compte de ce que vous me demandez ? Et si le marshal l'apprenait, que m'arriverait-il ? Et qui me dit que vous ne vous en servirez pas à d'autres fins ? Que vous ne vous en servirez pas contre moi ?

Un rictus déforma le visage de Moz.

— Je ne suis plus le mauvais garçon qui dort entre les lignes de ton manuscrit, ma grande. Et il ne s'agit pas que de chasse. Je pense que d'ici quelque temps, dès que la nouvelle de ma remise en liberté aura fait le tour du pays, des hommes vont se pointer, histoire de voir si je n'ai pas perdu la main. Et je n'ai rien pour me défendre.

Sienna considéra la demande de Moses quelques instants, puis :

— Je ne peux pas faire ça, monsieur Moses. En revanche, je peux acheter une arme à mon nom et vous la prêter jusqu'à mon départ.

Ensuite, il faudra me la restituer et vous débrouiller. Je ne veux rien avoir à faire avec ce qu'il risque de se passer ensuite. Vous comprenez ?

Moz opina.

— Et vous comprendrez aussi que tant que je viendrai vous tenir compagnie, je continuerai à me balader avec mon revolver personnel dans mon sac. Et je vous demanderai de me céder le vôtre en ma présence. Je ne dis pas que je n'ai pas confiance en vous, mais je dois aussi me protéger. C'est à prendre ou à laisser.

Le visage de Moz se fendit d'un sourire plus large.

— Ça me va. Et puis les nouveaux adjoints qui sont arrivés en ville m'ont promis une surveillance à toute épreuve. Tu ne risques pas grand-chose.

Inhumée

Le cortège défilait progressivement dans le cimetière bosselé de Manitowoc. Une partie du personnel de l'Institution Paola Zemeckis était présente, suivant le cercueil à distance, juste derrière la famille Wayland. Les enfants étaient tous venus. Simon, Jack, Sam, Éléonore, Barbara et Jessica. Toutes et tous étaient accompagnés de femmes, maris et enfants.

De nombreux habitants de Manitowoc étaient venus assister aux funérailles de Bonnie Wayland. De vieilles connaissances ou encore des gens issus de la nouvelle génération venus rendre un dernier hommage à la défunte.

Le pasteur Terry Brockman précédait le cercueil, récitant des prières presque inaudibles. Red Garnett et Red Stovall étaient postés à l'entrée du cimetière.

Les porteurs déposèrent le cercueil au fond du trou creusé la veille.

Famille et amis encerclèrent la cavité et dans un silence respectueux, prirent la parole tour à tour.

Red Garnett roula une cigarette et la proposa à son acolyte, qui la refusa d'un mouvement de la tête. Garnett craqua une allumette. Tout en secouant la brindille, il observa les environs et aperçut une silhouette immobile perchée à une distance raisonnable du cimetière.

Garnett plissa les yeux et reconnut l'allure dépenaillée de Travis Moses. Un large chapeau, une vareuse sombre et des reflets qui scintillaient sur une barbe grisonnante.

— Je reviens, dit Garnett à l'intention de son ami.

Le regard de Stovall suivit la même direction que celui de son comparse et l'adjoint se mit à bouillonner. Ce type avait le culot de se pointer là, le jour de l'enterrement de la femme qu'il était suspecté avoir tuée.

Garnett pressa le pas, son fusil ballottant le long de sa jambe. Les traits de Moses devenaient progressivement plus nets. Il s'arrêta à bonne distance.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? demanda-t-il d'une voix éraillée.

— Rien, répondit Moz.

— Tu es sacrément culotté ou alors tu es encore plus débile que je ne le pensais.

— Rien ne me défend d'assister à des funérailles. Je n'ai rien fait à cette femme.

— Ce n'est pas la question, rétorqua l'adjoint. Tu es sous surveillance

parce que tu es encore notre principal suspect. Avec mon camarade, on a pour mission de veiller sur les habitants de la ville jusqu'au retour du marshal Pilby. Même si ça me tord les boyaux de l'avouer, on est aussi censés te surveiller et te protéger le temps qu'on tire tout ça au clair.

Garnett désigna le rassemblement en contrebas du cimetière.

— Si l'un d'entre eux te voit et te reconnaît, je ne donne pas cinq minutes avant qu'on organise un deuxième enterrement cette semaine. Je ne dis pas que ça ne me ferait pas plaisir de les voir te tracter sur la place publique, mais on a des ordres. Alors je te conseille vivement de tourner les talons et de disparaître.

Moz ôta son chapeau et glissa ses doigts dans son épaisse chevelure argentée.

Il jeta un dernier regard en direction de l'assemblée puis s'en alla.

À la sortie de la ville, sur la piste de Silver Creek, Moz atteignit l'embranchement qui séparait le sentier de sa cabane, et celui la piste de Mosquito Lake. Le ciel était dégagé et une petite brise perceait la chaleur de mai. Il décida de ne pas rentrer tout de suite. Il avait besoin de marcher, penser, réfléchir. Il s'engagea sur un chemin perpendiculaire à la piste de Mosquito Lake, située trois cents mètres plus loin.

Il marcha longtemps sans aucune notion du temps. En observant la position du soleil, il devina que, désorienté, il avait marché plusieurs heures et que l'après-midi tirait vers son déclin.

S'il tenait à relever ses pièges avant le coucher du soleil, il avait intérêt à rebrousser chemin ou trouver une coursive qui le ramènerait sur le sentier de Silver Creek.

Puis il aperçut au loin une maison. Maison qui par le passé, avait dû être massive à en croire les ruines qui obstruaient le terrain. Une silhouette féminine s'activait à l'extérieur.

Moz s'approcha lentement. Cet endroit lui rappelait vaguement quelque chose. Une souvenir lointain mais suffisamment important pour raviver les réminiscences enfouies sous les décombres du temps.

Il décida d'aller à la rencontre de cette personne. Histoire de parler de la pluie et du beau temps et le sortir de ses réflexions amères. Néanmoins, si cette personne le reconnaissait ou devinait qui il était, la conversation serait évidemment compromise. Dans le cas contraire, échanger quelques mots avec un être humain autre qu'un shérif ou une journaliste serait un plaisir presque inédit.

Moz fut suffisamment près pour voir la femme qui se tenait là, entre les deux poteaux reliés par des cordes tendues. Un énorme récipient à ses pieds regorgeait de linge. Elle étendait sa lessive.

Puis, le vent rapporta aux oreilles de la femme des bruits de pas. Elle tourna la tête lentement, le regard perdu vers des recherches

instinctives. Moz fronça les sourcils. La femme ne le regardait pas. Elle avait cessé de suspendre son linge et écoutait.

Moz lui donnait la cinquantaine. Elle était belle, élancée et portait une robe bleue à fleurs blanches, cintrée à la ceinture. Ses cheveux étaient relevés en chignon et quelques mèches lui barraient le visage selon les caprices du vent.

Moz fut pris d'un doute. Il approcha davantage.

— Qui est là ? demanda la femme, dont le son de la voix trahissait une vive inquiétude.

Moz ôta son chapeau qu'il fit tourner timidement entre ses doigts.

— Bonjour madame, dit-il. N'ayez pas peur, je ne suis qu'un promeneur.

Les yeux de la femme fixaient le sol. Les doutes de Moz étaient fondés. Elle était aveugle.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

— Je... je m'appelle... John.

La femme esquissa un sourire.

— John Smith, je présume ? Ou encore John Doe ?

— Euh... non, bredouilla Moz. John... Moore.

— John Moore, répéta la femme. Et d'où venez-vous, John Moore ?

Moz se lissa la barbe, mal à l'aise.

— Je viens de m'installer sur un terrain à l'extérieur de Manitowoc. Je suis là pour quelques jours.

La voix de Moz était hésitante. La femme se rendit compte de son malaise. Mais victime elle aussi d'une solitude sans équivoque, elle préféra mettre son inquiétude de côté et profiter de la conversation, même passagère, de son visiteur.

— Pardonnez-moi si je suis un peu méfiante, monsieur Moore. Mais je vis seule dans cette maison et mes repères sont réduits. Vous l'aurez compris, je suis atteinte de cécité.

— Euh, oui, j'ai vu. Enfin, je veux dire, je viens de m'en rendre compte et je vous prie de m'excuser si je vous ai fait peur.

La femme s'engagea de quelques pas en direction de Moz. Soudain, un énorme chien à poils longs fit irruption du fond de la clairière et se mit à japper en courant jusqu'à eux. Le molosse était impressionnant mais ne semblait pas réellement méchant.

Moz s'agenouilla et lui tendit une main rassurante. Le chien cessa aussitôt d'aboyer et s'approcha de l'étranger avec méfiance. Il renifla les doigts de Moz avec prudence puis finit par accepter la salve de caresses que l'homme lui offrit.

— Eh bien, je vois que Youpi ne vous effraie pas, commenta la femme en souriant. D'habitude, les rares visiteurs qui passent par ici décampent aussitôt lorsqu'ils le voient.

— J'aime les chiens, répondit Moz. Et ils me le rendent généralement

bien.

La femme osa quelques pas en avant et tendit la main.

— Je m'appelle Angèle Holbrook.

Convié

Angèle Holbrook. La petite sœur de Mary.

Moz blêmit. Il tendit à son tour une main tremblante et serra celle qui lui était proposée.

— Enchanté, dit-il.

— Moi de même. Que puis-je faire pour vous, monsieur Moore ?

Moz retira lentement sa main et ses doigts se mirent à caresser le feutre de son chapeau.

— Rien de particulier. Comme je le disais, j'étais en train de me promener. Je n'ai pas dit un seul mot en trois jours alors quand je vous ai vue, je me suis dit que papoter quelques minutes me serait... agréable.

Angèle rit aux explications puériles de son visiteur.

— Est-ce que je peux vous offrir un café, monsieur Moore ?

— Euh... avec plaisir. Mais appelez-moi John.

— Alors suivez-moi, John.

Angèle lui tourna le dos et Youpi repartit dans la clairière en sautant par-dessus les hautes herbes.

Angèle invita Moz à entrer dans sa maison. Ce dernier fut surpris par une telle marque de confiance. Cette femme ne voyait pas, ignorait à qui elle avait affaire et pourtant, elle nourrissait une humanité rare à qui voulait bien s'en repaître.

Moz entra.

La maison était plutôt bien entretenue malgré quelques objets mal rangés et des cadres accrochés de travers. La maison sentait le chèvrefeuille et dispensait une agréable odeur de café frais.

— Je viens de préparer le café, dit Angèle. Asseyez-vous, je vous en prie.

Moz tira une chaise et s'installa à la table.

— Souhaitez-vous du sucre ?

— Non merci, répondit Moz.

Il balaya la pièce du regard et constata le raffinement de la décoration.

— Vous dites que vous vivez seule dans cette maison ?

— Depuis très longtemps, répondit Angèle en servant le café.

Moz remarqua qu'aucune goutte n'éclaboussa la table.

— Et... Comment faites-vous pour...

— Pour une aveugle ? reprit Angèle.

— Pour vos corvées, poursuivit Moz.

— C'est assez simple. Comme vous le devinez, je ne suis pas en mesure d'élever des vaches ou des chèvres, ni d'exercer le moindre travail agricole. Il me faut déjà plus d'un quart d'heure pour aller relever les œufs de mes cinq poules dans le poulailler au fond du jardin. Mis à part le linge et la cuisine, les corvées ne font pas vraiment parties de mon quotidien.

— Et pour faire vos emplettes... Comment ça se passe ?

— C'est encore plus simple. Le vieux Buddy Bannister qui habite à un mile au nord de la maison, se rend en ville une fois par semaine. Il achète ce dont j'ai besoin.

— C'est gentil...

Angèle s'installa en face de Moz et but une gorgée de café. Son regard était étrange. Ses pupilles noisette pétillantes ne fixaient rien de précis. Moz était subjugué par sa beauté mature.

— Mes parents possédaient des terrains, poursuivit-elle. À leur mort, je les ai vendus et depuis, je vis sur l'argent que ça m'a rapporté. Et vous, John, que faites-vous dans la vie ?

— Moi ? Euh...

— Vous aimez poser des questions, ironisa Angèle. Mais on dirait que vous avez du mal avec les réponses.

— Non, pas du tout, se défendit Moz. Je... je suis un voyageur.

— Ah ! Et d'où venez-vous comme ça ?

— D'un peu partout. J'ai passé ces trente dernières années... très loin d'ici. Je vais de ville en ville, je travaille un peu pour manger, et puis je m'en vais. Mais ne vous méprenez pas, je ne suis pas un vagabond.

— Ne vous justifiez pas. Des tas de gens vivent comme vous. Je pourrais même dire que c'est la Providence qui vous envoie.

— La Providence ? s'étonna Moz.

— Oui, comme vous l'avez constaté, ma maison a besoin d'être rebâtie. Mais je n'ai pas ce projet dans l'immédiat. En revanche, la semaine dernière, le toit de ma grange s'est effondré. Et je voudrais que quelqu'un répare la toiture. J'ai bien demandé à Buddy Bannister s'il connaissait un ouvrier qui pourrait m'aider mais ce vieil homme est aussi seul que moi.

— Vous... Vous voudriez que je répare votre toit ?

— Si vous en avez les capacités, vous me sauvez la vie. J'entrepose dans cette grange des étoffes. À mes heures perdues, et malgré mon handicap, je fais un peu de couture pour l'armée. Je fabrique des toiles de tentes. Bien évidemment, je vous paierai.

Moz reposa la tasse devant lui, et s'essuya les moustaches du revers de la main. Que fallait-il répondre à cette proposition ? Que non, il n'était pas bricoleur et qu'en plus il était surveillé par les forces de l'ordre ? Un refus qui lui serait difficile à justifier. Après tout, cette femme venait de lui offrir l'hospitalité. Elle était la première à

l'accueillir de façon honorable depuis son retour à Manitowoc. Comment pouvait-il accepter une telle proposition alors que deux shérifs adjoints allaient passer leurs prochaines journées à suivre sa trace comme un gibier ? Et le marshal Pilby allait bien finir par revenir, lui aussi. Et dès qu'il apprendrait que Moz tourne autour de la maison Holbrook, il s'empresserait de rendre visite à Angèle et lui dire que son employé n'est autre que l'assassin qui a séquestré, torturé et tué sa sœur trente ans plus tôt.

Non, il lui était impossible d'accepter.

— D'accord, dit-il. Je réparerai votre toit.

Entretenu

Mike Pilby attendait dans le corridor. Arrivé en fin de matinée à Oakland Grove, il avait mangé une omelette aux herbes en guise de déjeuner au saloon. En début d'après-midi, son homologue l'avait accompagné jusqu'au pénitencier. Depuis, il patientait.

Le bruit métallique et familier d'un trousseau de clés résonna au loin. Pilby tourna la tête. Un autre gardien venait à sa rencontre.

— Marshal Pilby ?

— Oui, répondit simplement le marshal en s'aidant de sa canne pour se lever.

— Monsieur Fielding m'envoie vous chercher. Il vous attend dans son bureau.

— Parfait.

Pilby suivit le gardien le long du corridor, puis longea une artère perpendiculaire menant à l'administration du pénitencier. Le gardien lui ouvrit la porte et Pilby s'engouffra dans le vaste bureau de Raymond Fielding.

Celui-ci referma un cahier de notes, se leva de son siège et tendit une main tremblante.

— Bonjour Marshal, je vous en prie, asseyez-vous.

Pilby serra la main du vieil homme puis s'installa confortablement dans un beau fauteuil en tissu cousu de motifs à fleurs.

— Le trajet n'a pas été trop difficile depuis Manitowoc ? demanda Fielding.

— Un peu long, surtout pour ma jambe. Mais dans l'ensemble, le voyage s'est plutôt bien passé. J'ai connu des diligences moins confortables.

— Vous verrez que bientôt, nos ingénieurs inventeront des moyens de transport plus spacieux et plus rapides.

— La question est : serons-nous encore là pour le voir ?

— Ah ça... Nous avons beau entretenir notre optimisme, vous et moi sommes dans la deuxième partie de notre vie, il faut bien en avoir conscience. Bon, que puis-je faire pour vous, marshal ?

Pilby se racla la gorge.

— Comme vous le savez sans doute, dit-il, le prisonnier Travis Moses...

— Ancien prisonnier, le reprit Fielding avec humour.

— Oui, ancien prisonnier. Après sa libération, Travis Moses est revenu vivre à Manitowoc, dans son ancienne cabane.

— Effectivement, nous l'avions évoqué ensemble.

— Depuis son retour, on ne peut pas dire que les habitants de la ville se sentent tellement en sécurité.

— Ce qui peut se comprendre compte tenu du passé de monsieur Moses.

— Mais voilà, actuellement, je suis seul à faire régner l'ordre en ville. J'ai bien demandé qu'on m'adjoigne un ou deux assistants pour me prêter main-forte mais vous savez comment l'administration fonctionne.

— Hélas.

— Toujours est-il que ma conscience m'impose une surveillance accrue autour des activités de Travis Moses. Le problème, c'est que je ne peux pas être à l'église et au bordel en même temps, si vous me passez l'expression.

Fielding esquissa un sourire diligent.

— Pour assurer la sécurité maximale de mes administrés, je voudrais en savoir davantage sur votre ancien pensionnaire.

— Je comprends votre inquiétude mais je dois vous rappeler que monsieur Moses a été relaxé pour des faits de bravoure lors de la Guerre civile. Et que malgré les services rendus à la Nation, il a purgé trente-deux années d'incarcération. Je doute que « notre ami commun » récidive un jour. Il a prouvé sa détermination à se réinsérer à maintes reprises. Il a payé pour ses actes.

— Je ne critique pas le jugement qui a décidé de sa relaxe. Simplement, c'est une question de... prévoyance. Vous comprenez ?

— Évidemment. Et c'est tout à votre honneur.

— J'aimerais que vous me parliez de lui. Comment était-il en prison ? Quels étaient ses passe-temps ? A-t-il déjà demandé la présence d'un prêtre pour être absous de ses péchés ? Plus j'en saurai sur cet homme, mieux je parviendrai à comprendre sa psychologie et faire en sorte que la cohabitation fonctionne pour le mieux.

Fielding s'enfonça dans son fauteuil et saisit une boîte en ébène qui dormait au coin de sa table. Il ouvrit le capot et proposa un cigare à Pilby, qui refusa poliment d'un geste de la main. Fielding porta le cigare à sa bouche et l'alluma.

— Que vous dire sur notre homme ? Monsieur Moses était plutôt du genre discret. Pas très explicite. Je sais que pendant ses premières années d'incarcération, il a souvent servi de ' salope ' aux prisonniers, comme ils aiment à nommer les violeurs d'enfants. Travis Moses s'est retrouvé à plusieurs reprises entre les murs de notre infirmerie. Quant au prêtre, non, je ne me souviens pas qu'il en ait demandé un.

— Comment occupait-il ses journées ?

Fielding leva les yeux au ciel et observa les ronds de fumée qui s'échappaient de sa bouche.

— Monsieur Moses n'aimait pas tellement bavarder. Ni avec le personnel, ni avec les autres prisonniers. Plutôt du genre solitaire. Il passait son temps à lire. En trente-cinq ans de fonction, je n'ai jamais vu ça. Lorsqu'il n'était pas affecté aux tâches de la vie pénitentiaire, il lisait, du matin au soir et du soir au matin.

— Il lisait quoi ?

— De tout. De la littérature générale, des essais, des livres sur le continent africain...

— J'imagine que gérer une bibliothèque dans vos murs n'est pas une priorité. Qui lui fournissait ces ouvrages ?

— Personne. C'étaient les siens.

Pilby gigotait sur sa chaise. Sa jambe le lançait et la douleur lancinante remontait le long de ses os.

— Vous voulez dire qu'il possédait sa propre bibliothèque ?

— C'est tout comme, répondit Fielding dans un rire étouffé. À la suite de ses exploits de guerre, Travis Moses a obtenu la permission de récupérer ses livres. Ils étaient empilés dans sa cellule par colonnes. Si vous voulez mon avis, avec le temps qu'il a passé ici, il a dû les lire au moins dix fois chacun. Et sans jamais en éprouver la moindre lassitude.

— Vous avez dit tout à l'heure qu'il lisait des bouquins sur l'Afrique.

— Tout à fait. Moses semblait vouer une passion étrange à ce continent.

— Où sont ces livres aujourd'hui ?

— Travis les a ramenés avec lui.

Pilby fit glisser son index et son pouce le long de ses moustaches.

— Faisait-il des cauchemars ? demanda-t-il.

— Oh ça oui ! D'après les gardiens, monsieur Moses réveillait tout l'étage une nuit sur deux. Et ça lui a valu de nombreuses corrections dans la cour de la part des détenus.

— Savez-vous où est né Travis Moses ?

— Il me semble qu'il a vu le jour en janvier 1822, en Alabama. Ne me demandez pas le nom de sa ville de naissance, je ne la connais pas.

Pilby fronça les sourcils. Les renseignements étaient bien approximatifs, quoiqu'assez curieux.

— En quelle année Travis Moses a-t-il été recruté par l'Union ?

— En mars 1862.

Pilby secoua la tête. Puis après quelques secondes de silence, il dit :

— Parlez-moi de la guerre, monsieur Fielding.

La nuit de Moz fut plus légère qu'à l'accoutumée. Pas de cauchemars, ni de cadavres sortis des ténèbres venus le terroriser. Rien d'autre qu'un sommeil profond, bercé par l'espoir d'une remise au monde.

La rencontre avec Angèle Holbrook et sa promesse d'embauche lui avaient donné du baume au cœur. Il allait enfin savoir pourquoi il se levait le matin. Avec un peu de chance et si Angèle payait à la semaine, Moz pourrait envisager d'acheter quelques affaires pour lui... À condition qu'il ne trouve pas d'opposition chez les commerçants de Manitowoc.

La matinée était fraîche et la rosée recouvrait les herbes et la terre.

Moz s'étira longuement devant sa porte, écoutant les oiseaux fêter l'arrivée imminente de l'été.

Après avoir bu son café, il fila directement dans la forêt relever ses pièges. Tous avaient pris quelque chose. Décidément, la journée s'annonçait plutôt bien. Il ferait cuire l'écureuil et la perdrix à midi, et se garderait le lièvre pour le soir.

Lorsqu'il revint à la cabane, il trouva Sienna Hawk assise sur le perron, une tasse de café fumant à la main.

Ben voyons, fais comme chez toi, pensa Moz.

— Eh bien, j'ai failli attendre, dit la jeune femme en arborant un sourire innocent.

— J'étais parti chercher ma pitance, répondit Moz. T'es plutôt matinale aujourd'hui.

— Nous avons pas mal de travail.

Moz déposa le fruit de sa chasse sur le tonneau. Il quitta sa vareuse qu'il suspendit à la rambarde.

— Justement, il va falloir qu'on revoie certaines choses, ma grande.

Sienna fronça les sourcils. Elle n'aimait pas les revirements. Ce vieux salopard n'allait tout de même pas revenir sur sa promesse...

— Roule pas des yeux comme ça, poursuivit Moz. T'inquiète pas, on va le faire, ton bouquin.

— Pendant un instant, j'ai eu peur que vous me lâchiez.

— C'est juste que je voudrais aménager mon temps autrement.

— Dites-moi.

— J'ai comme qui dirait... trouvé un petit job.

Sienna arqua les sourcils.

— Vous avez trouvé du travail ? répéta-t-elle. Quelqu'un de Manitowoc a accepté de vous embaucher ?

— C'est pas vraiment en ville. Quoi qu'il en soit, j'ai besoin de mes après-midi. Donc toi et moi, on bossa sur ton livre le matin et après le repas, je ficheraï le camp. J'ai besoin d'argent, tu comprends ?

Sienna but une gorgée puis reposa la tasse sur ses genoux.

— Je comprends, finit-elle par abdiquer. Ne ratez pas votre chance. Je peux venir les matins et je consacrerai les après-midi à la mise au propre de mes notes. C'est d'ailleurs un cadre de travail ordonné qui n'est pas pour me déplaire.

Moz acquiesça. Ils s'observèrent mutuellement durant de longues secondes.

— Bon... Ben je vais mettre mon lièvre dans le sel, dit Moz. Si ça ne t'embête pas, je décortiquerai l'oiseau et l'écureuil pendant qu'on causera.

— Je vous suis.

Sienna avait préparé son attirail d'écrivain tandis que Moz était allé tremper son lièvre dans du sel et l'avait suspendu dans la cave.

Moz revint, se versa le reste de la cafetière dans une tasse et s'installa sur la bûche en face de la journaliste.

— Je vous propose qu'on aborde la deuxième nuit, commença-t-elle.

— Tu vas être déçue, ma grande.

Sienna leva les yeux dans sa direction.

— Ah, et pourquoi ça ?

— Ben disons qu'il s'est rien passé la deuxième nuit.

— Rien du tout ?

— Que dalle.

— Comment est-ce possible ?

— La journée m'avait épuisé. Je me suis tellement amusé avec les deux filles que le soir, j'étais crevé.

— Et c'est tout ? Vous êtes allé dormir ?

— Quand Boyle, Sven et Custer ont fini de creuser le trou, il était déjà tard. Nous étions en novembre et la terre était complètement gelée. Je les ai tous attachés ensemble et les ai emmenés dans ma cave, où je les ai amarrés à des crochets vissés dans les poutres. Ensuite, je suis allé me coucher et eux aussi.

Sienna tira un trait sur les petites notes qu'elle avait inscrites sur le haut de sa feuille. Elle semblait déçue.

— Très bien. Il s'est peut-être passé quelque chose le lendemain.

Moz avala son café d'une traite. Il était presque froid.

— Oh que oui, affirma-t-il.

Sienna recouvra son sourire.

— J'écoute.

Moz durcit son regard et pénétra celui de la jeune femme avec diabolisme. Ses yeux étaient perçants comme deux baïonnettes

aiguës et sa voix plus grave et caverneuse qu'un cri échappé dans l'écho d'une grotte.

— Le matin du troisième jour, dit-il, je suis allé les chercher à la cave.

Novembre 1853

— Debout là-dedans !

Custer se réveille le premier. Moz a frappé du pied le premier corps inerte sur son passage : le sien.

Les jeunes se lèvent, meurtris par les courbatures et les sévices de la veille.

L'escouade sort de la cave en rang d'oignons. Moz les guide vers le trou creusé par les garçons. Comme la veille, il les sépare en deux chaînes distinctes et attache celle des garçons au piquet métallique planté dans le sol.

— Vous, les mecs, vous creusez la neige, vous trouvez les cadavres que les filles ont déposés hier et vous les jetez dans la fosse.

— Et après, on remet la terre par-dessus ? se risque le jeune Custer, tentant désespérément de savoir s'ils feront partie du lot.

Moz esquisse un sourire.

— Non, vous laissez ça comme ça.

Les jeunes adultes prennent une douche glacée. Si le bourreau ne souhaite pas remplir la fosse de terre, c'est qu'il a pour projet de les y enterrer ensuite.

Moz saisit la chaîne des filles et les entraîne avec lui, en direction de la cabane.

— Allez, les filles, on se dépêche un peu. Y caille dehors. J'ai encore plein de trucs à vous faire faire.

Moz les fait entrer dans la cabane et avant d'y pénétrer à son tour, il se retourne vers les garçons.

— Eh, les gars !

Boyle et ses amis marquent un arrêt. Ils ont déjà commencé à déblayer les corps que la neige a recouverts durant la nuit.

— Même punition qu'hier, poursuit Moz. Plus vous mettrez de temps, plus le mien sera délicieux.

Moz éclate de rire et disparaît dans sa cabane en claquant la porte.

Moins d'un quart d'heure plus tard, Sven hurle à leur ravisseur qu'ils ont terminé.

Moz sort de la cabane.

— Vous êtes plus du matin que du soir, dites donc ! commente le bourreau.

Il va à leur rencontre et les détache.

— Allez, amenez-vous, le meilleur reste à venir.

Boyle et ses acolytes échangent une série de regards épouvantés, puis

se dirigent lentement vers la cabane.

Ils entrent et découvrent les deux filles allongées sur le sol. Elles sont nues. Leurs yeux sont cachés par un bandeau sale et effiloché. Leurs poignets et leurs chevilles sont attachés par des cordes reliées à des rivets plantés dans le plancher. Elles sanglotent. Même Lilly ne peut lutter contre cette terreur aveugle.

Autour d'elles sont disposées des bougies, entre lesquelles est dessiné à la craie un cercle. À l'intérieur de ce dernier, des motifs tribaux sans aucune signification pour les non-initiés.

Toutefois, un élément rassure les garçons. Moz n'a pas pu leur faire des choses abjectes en si peu de temps. Non. Il lui aura fallu ce quart d'heure pour attacher les filles et dessiner ses conneries sur le sol.

Le cercle est grand et peut encore accueillir plusieurs personnes.

Les garçons le devinent et Moz sait qu'ils ont compris.

D'un geste courtois, il les invite à approcher.

— À vous, les gars. Dépoilez-vous. Ensuite, vous vous allongerez gentiment à côté de vos copines. Votre vieux Moz a une surprise pour vous.

Le bourreau semble moins excité que la veille. Il a même l'air plus serein. Boyle se demande ce qui les attend encore.

Moz les débarrasse de leurs chaînes et fait quelques pas en arrière, attentif à ce que la ligne de mire de son Colt Walker ne dévie pas de leurs ventres.

Custer dépose ses vêtements à ses pieds, puis se dirige lentement au centre du cercle. Il s'allonge à côté de Mary.

Moz se penche et l'attache avec des cordes qu'il relie aussitôt aux rivets. Il se saisit d'un autre bandeau et couvre les yeux de Custer. Puis il se redresse.

— À vous, les gars.

Boyle et Sven obtempèrent. Une fois dévêtus, ils se joignent au groupe formé par leurs camarades. Moz réitère chacun de ses mouvements avec précision.

Il pose le dernier bandeau sur les yeux de Sven Alvorsson.

Noir total et odeur de rance. Telles sont les perceptions du jeune Suédois. Il entend les pas de Moz taper sur le plancher. Il peut même sentir les vibrations. Puis des bruits de frottements sur du bois. Le maniaque est en train de chercher quelque chose dans ses tiroirs. Ces résonances inquiétantes semblent durer des heures.

Les pas du bourreau s'amplifient. Il revient vers eux.

— Voilà le topo, commente celui-ci. Ce que je m'apprête à faire est ce qu'on appelle un rituel dans le langage courant. Moi je préfère dire « rite ancestral ». Je pourrais me taire et vous laisser découvrir l'intensité profonde des sensations que vont vous procurer mes petites festivités. Mais si je veux que le rite fonctionne pleinement, il doit être

partagé. J'ai donc dans ma main un bocal renfermant une sorte de mélasse faite de miel, de *Fusarium oxysporum*, de feuilles de cotonnier et de *Verticillium dahliae*. Le *Fusarium* et le *Verticillium* sont des champignons. Je vais vous en badigeonner le corps avec un pinceau fabriqué en poils d'impala.

Mary hurle. Sven sursaute et imagine qu'il en est de même pour ses camarades.

— Calme-toi, ça fait pas mal, reprend la voix du maniaque. C'est après que ça pique un peu.

Sven entend Mary pleurer de toute son âme.

Soudain, une voix s'élève.

— Va te faire foutre ! Espèce de détraqué ! Va chier ! Tu peux te carrer ton rite au cul !

Cette voix, c'est celle de Boyle, qui vient de craquer. Les pas de Moz se font plus rapides et un bruit sec fait écho dans la cabane.

Boyle ne crie plus.

— Un rite, ça se respecte ! hurle Moz à son tour.

Sven devine parfaitement ce qui vient de se passer. Le maniaque vient de frapper son compagnon avec suffisamment de puissance pour le faire taire.

— Bordel, explique-lui, Custer, reprend Moz. Quand les gens assistent à la messe, personne ne se permet d'interrompre le curé ! T'es pas d'accord ?

Silence.

— Ah, tu vois, Boyle. Custer est d'accord avec moi. Si je t'entends encore blasphémer, je te jure que je me fabrique un manteau avec ta peau. C'est bien compris ?

Boyle et Custer ne répondent pas.

Les pas de Moz se rapprochent davantage de Sven. Il tremble.

Puis le jeune homme sent glisser sur son torse quelque chose qui le chatouille. Une sensation flasque et froide lui parcourt la peau. L'odeur qui se dégage de l'application est atroce. Même son visage se couvre de cette mélasse pestilentielle. Le badigeonnage dure plusieurs minutes.

Enfin, le maniaque change de cible. À entendre les jérémiades, c'est à Mary qu'il s'attèle.

Pendant que Moses s'active sur ses camarades, Sven sent sa peau se resserrer, comme si le bourreau l'avait enduite de colle.

Enfin, le premier supplice vient de se terminer. Moz s'éloigne et recommence à fouiller dans ses tiroirs.

— Maintenant, on va passer à la seconde phase, dit-il. Cette fois, j'ai plusieurs bocaux remplis de fourmis légionnaires. Il s'agit d'une colonie de fourmis africaines carnivores, encore appelées fourmis magnans. Rassurez-vous, les petites bêtes ne vont pas manger les

grosses. Leur morsure est douloureuse mais elle a pour fonction de purifier le corps. Le mélange que je viens de vous appliquer est un formidable repas pour elles.

Mary pleure intensément. Elle est prise de spasmes.

— Pas de panique. Pas de panique. Ça pique un peu mais ça ne durera pas plus tard que jusqu'au coucher du soleil.

— Faites pas ça !

Cette voix appartient à Custer. Le gamin craque à son tour.

— Je vous en prie, faites pas ça.

— Faut pas avoir peur, mon gars, répond le maniaque. Je vous l'ai dit, les fourmis ne vont pas vous tuer. Elles sont impressionnantes car elles progressent en masse. D'ailleurs, ce déplacement massif a un nom : marabunta ! Ça en jette, pas vrai ?

Sven entend le couvercle du bocal se dévisser lentement et déjà des crisements nasillards émanent au loin.

— Bon, je vous laisse avec mes amies, poursuit le détraqué. Je reviendrai en fin de journée vous débarrasser de ces petites bêtes. Et après, on pourra passer aux choses sérieuses.

Absorbée II

— Et c'était quoi, ces choses sérieuses ?

Sienna Hawk n'avait rien perdu de son assurance. Plus Moz s'enfonçait dans le récit, plus la jeune femme semblait l'y accompagner avec un plaisir certain. Parfois, il avait même l'impression qu'elle pourrait le précéder.

— Écoute, ma grande. Je vais peut-être dire un truc qui va pas te plaire, et j'espère que tu partiras pas fâchée comme l'autre jour.

Sienna entremêla ses doigts et les disposa sous son menton.

— Je ne vais pas me fâcher, je vous le promets. J'ai dépassé ce stade.

Moz observa son regard. Il ignorait ce qu'il pourrait y déceler, mais souhaitait de tout cœur que ce ne soit ni la haine ni le mal qui l'avaient contaminé, lui, pendant toutes ces années.

— Je trouve que plus ça va, plus ce que je te raconte a l'air de t'exciter.

— Ah bon, mais...

— Attends, l'interrompit-il en dressant sa main devant lui. Attends. Je ne dis pas ça dans le sens dégeulasse du terme. Je suis un grand lecteur et on dit qu'on arrive parfois à s'identifier aux personnages qu'on découvre dans les lectures. Ton sang-froid m'interpelle. Ce que je te décris depuis plusieurs jours est pure ignominie. Et j'ai l'impression que ça ne te fait rien. Pire, on dirait que c'est presque jouissif.

— C'est ce que je dégage ?

— Ouais, c'est ce que tu dégages.

— Et qu'est-ce qui vous fait peur dans mon comportement ? Vous croyez que je vais m'inspirer de votre vie pour m'essayer au carnage de mon côté ?

— J'en sais rien.

— Monsieur Moses, vous faites peut-être l'objet d'un ouvrage intéressant, mais vos craintes sont légèrement prétentieuses. Qui voudrait s'emparer de ce que vous avez fait ou de ce que vous êtes ?

— J'ai pas la réponse.

— Je mesure un mètre soixante pour cinquante kilos. Vous pensez réellement que je suis en mesure d'accomplir ne serait-ce que le quart du tiers de vos actes passés ?

Moz écarta les bras et gonfla les joues. Effectivement, il n'avait aucune réponse. Juste des interrogations.

— Rassurez-vous. Mon métier est fait pour les amateurs de

sensationnel au sens large du terme. Si j'ai pu montrer quelques réticences il y a quelques jours, c'était uniquement pour une histoire d'orgueil. Je me suis sentie humiliée et j'ai riposté. Mais ce n'est pas votre récit qui a provoqué cette colère. Vous n'êtes pas le premier assassin sur qui on écrit un livre, et vous ne serez malheureusement pas le dernier.

— Si tu le dis, je te crois.

— C'est bien vrai, tout ça ?

Le sourire de la journaliste fit fondre Travis.

— Je voulais juste être sûr.

— Et maintenant, vous l'êtes ?

— Je le suis.

Sienna prit son crayon et le porta devant elle.

— On continue ? lança-t-elle.

— On continue.

Novembre 1853

La nuit est glaciale et aucun feu ne crépite dans la cabane de Silver Creek.

Moz a enfilé sa vareuse et son écharpe. Il vient d'ôter les bandeaux qui obstruent les yeux de ses cinq prisonniers.

Tous sont pris de tremblements.

Leurs corps sont recouverts de poinçons sanguinolents. Des petites taches rouges qui estampillent leur peau comme le virus de la varicelle.

Dès que le soleil s'est couché, Moz a aspergé leurs corps d'un mélange nuageux et les fourmis sont tombées les unes après les autres. D'un simple coup de balai, il en a fait un tas à l'extérieur du cercle.

Sven Alvorsson serre les dents. La douleur des morsures est encore omniprésente. Mary, Custer et Lilly se sont évanouis. Boyle, quant à lui, rongé par la rage, a les yeux grands ouverts. En apparence, on dirait qu'il ne souffre pas. Il semble même s'abreuver de la souffrance, en faire une complice intime dont il se servira le moment venu. Et là, le bourreau comprendra sa douleur.

— Vous voilà désormais purifiés, mes coquins, dit Moz qui les observe de toute sa hauteur. Maintenant, le rituel va enfin pouvoir commencer.

Il s'approche de Lilly et s'accroupit. Il la gifle de bon cœur et la jeune fille revient parmi les vivants.

— Bienvenue chez toi, ma grande.

Il fait de même avec Mary et Custer. Une fois qu'il obtient l'attention de son petit auditoire, il se saisit d'un livre déposé sur sa vieille table en bois, qu'il a marqué au préalable d'une minuscule brindille de vanille desséchée.

Moz s'assoit à califourchon sur le ventre de Lilly et pose sa main sur sa poitrine, au niveau du cœur.

Il commence à marmonner des incantations en langue étrangère. Parmi les captifs, personne n'est en mesure d'en reconnaître le dialecte.

Les yeux du maniaque se révulsent et son corps est pris de soubresauts.

Lilly tourne la tête vers ses amis. Elle ne ressent rien d'autre que le poids de ce détraqué sautiller sur son bassin. Les autres sont tout aussi abasourdis.

Après une première lecture, Moz cesse de parler et reprend peu à peu

ses esprits. Il sort progressivement de sa transe et se relève avec difficultés. Les incantations l'ont passablement épuisé.

Puis il passe à la suivante, Mary Holbrook, la pleurnicharde de service. Il s'assoit sur elle et dispose sa main au même endroit qu'il l'a fait pour Lilly. Il se lance dans ses murmures incompréhensibles. Mary ne supporte pas la proximité de cet homme. Elle a envie de vomir. Elle se rappelle les sévices de la veille, sous le perron, tandis que les garçons creusaient la fosse qui allait tous les accueillir. Il l'avait violée. Et il avait recommencé. Cette fois, le maniaque garde une certaine distance avec les attouchements malsains, même si ses doigts effleurent les rondeurs de ses seins. Les minutes qui suivent se transforment en un calvaire interminable. Mary souhaiterait que ça se termine. Que cet ignoble maniaque passe à Custer.

Elle voit enfin son souhait exaucé.

Moz poursuit sa besogne et lorsqu'il en a terminé avec Sven, le dernier, il se relève, titube et regagne sa chaise, manquant de trébucher comme un ivrogne qui a eu son compte.

Moz s'assoit. Reprend ses esprits.

Il pose son livre sur la table tandis que les bougies disposées autour du cercle s'éteignent d'elles-mêmes les unes après les autres.

Moz dévisse le bouchon de sa bouteille de bourbon et se jette plusieurs rasades au fond du gosier.

— Eh ben, je ferais pas ça tous les jours. Suis KO.

Il observe ensuite le bout de ses phalanges. Elles sont violettes.

— Je vais vous détacher, dit-il. Je vais même vous foutre la paix cette nuit. Profitez-en, elle sera la dernière que nous partagerons ensemble. Si vous avez des prières à formuler, c'est ce soir ou jamais, mes loustics.

Moz se lève, attrape un couteau dans le tiroir de son meuble vermoulu, et coupe les liens qui relient les cinq prisonniers au sol.

Dans un bond fougueux et mal apprécié, Boyle se rue sur son ravisseur et l'emmène avec lui. Ils s'effondrent sur la table. Basculent ensemble dans un raffut de tous les diables. Boyle est gelé. Pourtant il lutte contre l'hypothermie. Son unique objectif : tuer le bourreau de Silver Creek.

Moz, malgré la fatigue, a encore de la réserve. Il repousse simplement Boyle avec violence. Celui-ci part vers l'arrière et ses pieds accrochent ceux de Mary Holbrook. Il tombe à la renverse. Lorsqu'il s'empresse de bondir pour un nouvel assaut, il se retrouve nez à nez avec le canon du Colt Walker.

— On est tous fatigués, mon gars, dit calmement Moz. Moi aussi, ça m'a secoué.

— Ça t'a secoué que dalle ! riposte Boyle. C'est dans ta tête de taré tout ça. Pose ton flingue et bats-toi comme un homme au lieu de te

cacher derrière ton morceau de métal et tes frusques de clodo.

Moz pose les fesses contre la table.

— Je t'en veux pas, gamin. On est tous chamboulés par ce rituel. Je suis en paix, tu es en paix, c'est ça qui compte.

— Je ne suis pas en paix, espèce de malade. Personne ne l'est, ici.

— Boyle, intercède Sven. Calme-toi. On va tous aller se coucher et ça ira mieux demain. OK ?

— Demain, on sera morts. Tu l'as entendu ? Il compte nous balancer dans le trou qu'il nous a fait creuser.

— Holà, t'emballe pas, mon gars, reprend Moz. T'es pas dans ma tête et tu sais pas ce que je pense. Tu n'as aucune idée de mes projets. Donc, pour cette fois et compte tenu de la soirée éprouvante qu'on vient de passer, je vais oublier ta petite tentative héroïque et te laisser tranquille. Alors, on va tous aller se pieuter. Demain, il fera jour.

Moz leur lance les chaînes qu'il a prudemment gardées à proximité.

— Allez, passez-vous les bracelets qu'on en finisse.

Custer se précipite sur ses vêtements, les enfle à la hâte et se frotte les articulations comme un dément. Mary, Lilly et Sven l'imitent. Boyle oppose toujours une résistance à l'adresse de Travis Moses. Sven lui lance ses frusques. Boyle se calme peu à peu et se rhabille.

Une fois les jeunes gens enchaînés, Moz les emmène à la cave et referme la trappe en ressortant.

Il allume le feu de la cheminée, se débarrasse de sa vareuse et se laisse choir sur son lit. Le sommeil ne tarde pas à l'engloutir dans les douves de sa folie.

Embauché

— Eh bien, dites-moi, dit Sienna en arquant les sourcils, je ne vous voyais pas en gourou.

Moz se pencha en avant et jeta un regard curieux vers la fenêtre. Le soleil était haut, la matinée était passée plus vite qu'il ne l'aurait pensé.

— Je suis pas un gourou, dit-il.

— Vous savez, dans les traditions tribales, ces rites sont souvent apparentés à du sectarisme. Vous étiez un gourou mais sans adeptes.

Elle appuya sa tournure d'un sourire exagéré. Moz laissa échapper un petit rire discret.

— Bon, ma grande, il va bientôt être midi et je suis attendu cet après-midi. On reprendra tout ça demain matin.

Sienna replia ses affaires dans sa mallette, légèrement frustrée.

— Te bile pas, poursuivit Moz. Faut juste que tu sois patiente. Demain, tu auras la fin de ton histoire.

— J'aurai la fin des quatre jours, c'est vrai. Mais il faut encore que vous m'expliquiez votre arrestation, vos conditions d'incarcération, le *modus operandi* de votre esprit durant vos années de détention, celles qui ont fait de vous ce nouvel homme. Vous me parlerez de votre rédemption, de votre réinsertion sociale, de la guerre et de vos projets. Nous n'en avons pas encore fini...

— Je m'en doute.

Miss Hawk se leva, salua Moz d'une courbette digne de la cour du roi, puis s'éloigna. Avant de passer la porte, elle se retourna :

— Monsieur Moses, j'ai bien réfléchi au service que vous m'avez demandé l'autre jour. Celui de vous trouver une arme.

Elle obtint toute l'attention de son interlocuteur, lui qui jusqu'ici ne cessait de compter les minutes.

— Je ne peux pas le faire, finit-elle par avouer.

Moz resta silencieux.

— J'ai repensé à tout ça. Vos conditions de vie, vos appréhensions... Mais si je vous fournis une arme et que cette arme sert à autre chose que ce à quoi elle est destinée, je vais au-devant de graves ennuis.

Moz acquiesça, passablement déçu à son tour.

— Il n'y a rien de personnel, vous vous en doutez. Et malgré l'admiration que je porte à votre rédemption, voici une chose que je ne peux malheureusement faire pour vous. Ne m'en veuillez pas.

La journaliste attendit près de la porte. Une réaction. N'importe

laquelle. À condition que celle-ci ne soit pas un obstacle à ses projets d'écriture.

— T'inquiète pas, finit par répondre Moz. C'est moi qui m'excuse de t'avoir demandé ça. J'aurais jamais dû. Je comprends.

Sienna sourit timidement.

— Allez, ma grande. À demain.

Une fois rassérénée, Sienna Hawk quitta la cabane.

Après un casse-croûte rapidement avalé, Moz emprunta les sentiers qui menaient à la maison d'Angèle Holbrook.

Arrivé près de la propriété, Moz aperçut Youpi, qui leva les oreilles et se mit à japper en se lançant dans sa direction. Moz lui ébouriffa les poils. De son côté, l'animal lui fit la fête comme si l'homme était son maître et qu'il ne l'avait pas vu depuis des années.

Lorsque Moz leva les yeux vers la maison, il aperçut Angèle. Elle était debout, au sommet de la butte. Plus belle encore que la dernière fois qu'il l'avait vue. Ses cheveux portés par le vent ondulaient en vagues légères sur son regard éteint. Ses lèvres dessinaient un sourire radieux. Le genre de lèvres qui amènent toutes les promesses du monde. De celles que l'on voudrait embrasser et ne plus lâcher.

Youpi tourna autour de Moz deux ou trois fois avant de filer en direction de sa maîtresse.

Moz gravit la butte et se présenta devant Angèle.

— Bonjour madame, dit-il.

— Bonjour John. Pour mettre les choses au point sans tarder, appelez-moi par mon prénom.

— Bien.

— Je suis heureuse que vous ayez accepté mon offre, John. Le temps est clément cet après-midi. Vous ne devriez pas trop souffrir de la chaleur.

Angèle tendit le bras. Moz mit un certain temps avant de comprendre que madame Holbrook l'invitait à l'accompagner. Dans un sursaut, il lui prit le bras et se laissa entraîner.

Ils contournèrent la maison à pas prudents, puis arrivèrent devant la grange. Effectivement, le toit s'était effondré. Un amas de tuiles et de bois, au milieu duquel s'éparpillaient ronces et mauvaises herbes, donnait le ton. Ce serait le quotidien de Travis Moses pour les prochaines semaines.

— Mazette !

— Je vous l'avais dit, John. Elle s'est effondrée. Sur votre droite, il y a une cabane.

Moz jeta un coup d'œil.

— Je la vois.

— À l'intérieur, vous trouverez des outils et de la quincaillerie.

Suffisamment pour retaper la bâtisse. Si toutefois il manque quelque chose, dites-le-moi et j'enverrai le vieux Buddy Bannister en ville pour acheter ce dont vous avez besoin.

— Très bien. Bon, ben je vais peut-être commencer par débarrasser ce tas de merde.

Moz regretta aussitôt ses paroles.

— Pardon, se reprit-il. L'habitude de voyager seul.

Angèle lui accorda un sourire complice.

— Pas de chichis entre nous, dit-elle. Voulez-vous un café avant de commencer ?

— Non, merci. Je préfère nettoyer la grange, histoire de voir à quoi m'attendre. Il faudra peut-être vérifier le haut des murs aussi.

— Je vous laisse faire, John. Je vous apporterai de l'eau. Si vous avez faim ou si vous souhaitez boire un thé, venez me rejoindre à la maison.

— Merci.

Angèle lâcha son bras et s'éloigna lentement, sa main droite légèrement tendue vers l'avant. Son chien la suivait avec bienveillance.

Moz passa sa première demi-journée à trier les gravats en deux tas distincts. Le premier contenait des planches et des tuiles encore utilisables. Le second devrait être soit enterré, soit évacué.

Malgré les prévisions de la maîtresse de maison, Moz souffrit de la chaleur. À plusieurs reprises, Angèle vint lui rendre visite avec une jarre remplie d'eau fraîche et des biscuits à la cannelle. Elle lui suggéra de faire des pauses et de venir la rejoindre pour s'hydrater. Mais il préféra travailler sans attirer l'attention. Ne pas trop discuter au risque de devoir répondre à des questions personnelles.

En fin de journée, Moz salua Angèle Holbrook et lui promit de revenir dès le lendemain. Elle lui répondit qu'elle l'attendrait et le gratifia d'un sourire presque enfantin. Elle lui prépara un panier rempli de viande cuite et de légumes. Moz ne sut quoi répondre devant une telle générosité. Il se contenta de la remercier.

Moz rentra par le sentier et pour la première fois, ressentit une forme de sérénité en passant la porte de sa cabane. Il passa la soirée à l'extérieur, sur le perron, à déguster la cuisine d'Angèle et à fumer sa pipe en regardant la nature s'endormir.

Une curieuse émotion était née.

Il se surprit à réfléchir au lendemain. À comment il pourrait optimiser sa journée. Il lui faudrait encore sans doute tout l'après-midi pour finir de nettoyer la zone à réparer et organiser sa journée du surlendemain.

Ces projets ouvriers lui plaisaient. Peut-être la réinsertion

commençait-elle par là ?

Il s'endormit sur sa chaise, bercé par les bruits de la forêt.

Absorbée III

Sienna trouva Moz avachi sur sa chaise, sa bouteille de bourbon vide sur le perron et sa pipe reposant sur sa bedaine. Elle sourit en le voyant.

Même les bruits de sabots de la monture de la journaliste ne l'avaient pas réveillé. Sienna approcha sur la pointe des pieds avec un rictus espiègle épinglé sur le visage. Lorsqu'elle se trouva à quelques centimètres de lui, elle lui chatouilla le nez avec une brindille.

Moz sursauta en poussant un cri.

La jeune femme se mit à rire.

— Est-ce moi ou vos cauchemars qui vous mettent dans cet état ? demanda-t-elle.

Moz grogna.

— T'es déjà là ?

— À la même heure qu'hier.

— Ouais... Bon. Prépare du café, le temps que je me jette un peu d'eau sur le visage.

— À vos ordres, répliqua Sienna en mimant le salut militaire.

Elle saisit la chaise au vol et s'engouffra dans la cabane tandis que Moz fit un tour jusqu'à l'angle de la cabane, vers le tonneau.

Puis il revint sur ses pas et entra à son tour.

Sienna était déjà installée, et le café en train de chauffer. Moz s'assit face à elle.

— Bon, tu veux qu'on commence par quoi ? demanda-t-il. Le dernier jour de captivité des gamins ?

— Évidemment. Tant qu'à faire, finissons cette partie de l'histoire avant de commencer vos années de prison.

— La prison ? T'es sûre que tu veux tout savoir ?

— Dans les moindres détails.

— J'espère que tu ne me feras pas raconter chaque jour de mes trente-deux années d'incarcération, sinon ton livre sortira quand tu seras sénile et moi, je serai mort bien avant d'avoir terminé mon récit.

— Non, rassurez-vous. Vous retracez les grandes lignes. Ce qui est important, c'est que les lecteurs sachent qui vous étiez avant de vous faire arrêter, et ce que vous êtes devenu après votre libération.

Moz haussa les épaules.

— Ma foi.

Sienna se leva, remplit leurs deux tasses de café, puis se saisit de ses feuilles et de son crayon.

— Allons-y, monsieur Moses. J'ai hâte de connaître le dernier chapitre de cet épisode.

— J'ai peur que tu sois un peu déçue, ma grande.

Le visage de Sienna se rembrunit.

— Pourquoi ça ?

— Parce que le dernier jour, j'ai foutu le camp. Je ne suis pas resté à la cabane.

— Vous voulez dire que vous avez laissé les jeunes dans la cave ?

Moz acquiesça, un peu honteux d'avoir fait mariner son invitée.

— Mais... Où êtes-vous allé ? Qu'avez-vous fait ce jour-là ?

Moz haussa de nouveau les épaules.

— Je sais plus trop, dit-il. Ça s'est passé il y a trente ans, je te l'ai déjà dit.

— Mais enfin, c'est impossible ! Vous m'avez raconté le calvaire de ces cinq gamins dans le plus grand détail. Vous n'allez pas me faire croire que vous ne vous souvenez plus de cette journée !

Le ton de Sienna était monté d'un cran. Comme si elle rageait de ne pouvoir obtenir l'objet de son caprice.

— Dans les rituels comme celui que j'ai infligé aux mêmes, reprit Moz, il est important qu'il y ait une période de neutralité avant l'acte. Tu me suis ?

— Pas vraiment, rétorqua sèchement la journaliste.

— Pendant deux jours, j'ai répondu à mes pulsions. J'ai fait des choses ignobles et bestiales. Ensuite, je me suis consacré à la réalisation du rituel. Je sais que ça va te paraître ridicule, mais il faut qu'il y ait une sorte de symbiose entre soi et l'esprit du rite, qui ouvre à une paix intérieure. Et cette paix, il fallait que je m'en imprègne. La dernière journée, je l'ai passée avec moi-même.

— Et vous ne vous souvenez absolument pas de ce que vous avez fait ?

— Quand tu es dans cet état, c'est comme si tu étais en transe. Autour de toi, plus rien n'a d'importance. Tu évolues parmi les autres sans en avoir conscience. C'est une forme d'hypnose. Alors non, je me souviens pas de ce que j'ai fait ce jour-là, sinon que j'ai dû me balader à travers la nature, dormir, penser...

Sienna jeta son crayon sur la table.

— Moi qui m'attendais à un final percutant.

— Il a eu lieu, le final, la reprit Moz avec amertume.

Sienna se passa les mains sur le visage.

— Oui, dit-elle. L'assassinat des gamins et votre arrestation.

Moz opina.

La jeune femme reprit son crayon et griffonna quelques notes sur sa feuille.

— Comment s'est passée la suite ?

— Mis à part ce qu'ont raconté les journaux à l'époque, pas grand-chose de plus.

Novembre 1853

La nuit est glaciale.

Les flocons obstruent le ciel de novembre. Une étrange odeur de charogne plane sur Silver Creek. Comme si la mort avait pris de l'avance sur les événements.

La monture de Moz creuse dans la neige une série de trous réguliers. L'homme au chapeau descend de cheval et attache grossièrement les rênes autour de la rambarde du perron. Il n'enlève pas la selle, n'ôte pas le mors, ni le licol. Il va repartir.

Moz contourne la cabane, ouvre la trappe de la cave et descend les quelques marches qui le séparent de ses otages.

Ceux-ci sont amassés les uns contre les autres comme une portée de souris, bras dessus, bras dessous, épuisés et tremblants. Boyle et Sven tentent comme ils le peuvent, de former un cordon de chaleur autour de Mary et Lilly. Tous semblent effrayés, conscients que le calvaire touche à sa fin. Custer est le plus serein. Sa croyance et sa foi sont des armes redoutables contre les abjections du Malin. Malgré son jeune âge, il accepte son sort. Il sait qu'il ne s'en sortira pas, que personne ne s'en sortira. Contrairement à ses camarades, il est plus fort, plus... préparé.

Mary ne cesse de pleurer. À bout de forces. Lilly ne cherche plus à la rassurer. Elle voudrait faire un bond dans le temps et se retrouver quelques heures plus tard. Car elle sait que la souffrance n'aura plus aucune raison d'être.

L'homme au chapeau est là. Il est venu les chercher. Curieusement, tous savent qu'ils ne subiront plus de sévices ni de tortures. Qu'ils arrivent au chapitre final de leur courte vie.

Moz approche et détache la chaîne de la poutre. Il est silencieux. Puis il les emmène avec lui vers l'extérieur.

Les jeunes ne portent que leurs sous-vêtements, et leurs pieds nus foulent la terre glacée. Même si le maniaque ne les tue pas maintenant, ils ne passeront pas la nuit. C'est une certitude.

Moz les aligne devant la trappe. Cette fois, il les laisse attachés à la grande chaîne.

— On va aller se promener, dit-il.

Aucune réponse en retour, si ce n'est le regard arrogant de Custer qui défie son bourreau une ultime fois.

— Je vous ai célébrés, poursuit Moz. Est-ce que vous en avez conscience ?

Toujours aucune réponse.

— Ouais... Ils n'en ont jamais conscience, se dit-il.

Le bourreau les entraîne avec lui.

Ils font le tour de la cabane. Moz monte à cheval, dégaine son Colt Walker et braque les jeunes otages.

— Je me suis nourri de vos âmes. Il existe, en ce bas monde, des civilisations bien plus avancées que celles dont nous avons connaissance. L'homme est pourvu de deux constantes qui régissent son être, et ce, toute sa vie. À savoir la réflexion et le jugement. L'humain a toujours considéré qu'il était l'être le plus évolué au monde. Ne parlons pas des colons évidemment. Ceux-là sont les pires. Nos esprits sont des boîtes carrées avec des limites. Lorsque la boîte est pleine, plus rien n'entre ni ne sort. Mais il existe ailleurs, à des milliers de kilomètres, d'autres peuplades qui ont repoussé les limites de l'esprit. Des croyances inconnues issues de générations sans âge, au-delà de toute perception primaire.

Les jeunes entendent sans écouter. Ils ne comprennent rien à ce charabia. Pour eux, cela n'a aucun sens. L'homme au chapeau de feutre semble avoir perdu la raison. Paradoxalement, son ton est doux, posé. Il n'entretient plus aucune animosité à leur rencontre.

— Vous avez eu l'honneur et la chance de flirter avec *cet ailleurs*. Tous autant que vous êtes, vous serez désormais réunis dans une dimension bien plus puissante que toutes vos croyances absurdes. À travers moi, vous vivrez quelque chose d'insondable. Je n'attends ni gratitude, ni remerciement. Je sais que derrière cette ignorance qui vous caractérise, se cache la naïveté humaine. Vous n'y pouvez rien. C'est comme ça que vous avez été conçus et élevés.

Les jeunes n'en peuvent plus de ce laïus. Ils ne désirent qu'une seule chose, que le maniaque en finisse une bonne fois pour toutes.

— Mais nous en reparlerons dans une autre vie, conclut Moz. Maintenant, vous allez marcher en file indienne. Un pas après l'autre. Vous marcherez jusqu'à ce que je vous dise de vous arrêter.

Sven se détache de ses camarades et prend la tête du cortège. Lilly s'engage derrière lui. Puis, Boyle, Mary et enfin le jeune Custer.

La file indienne se fraie un chemin en direction du sentier d'Abesse Dewey qui longe le bois d'Elton Savage.

Le bourreau remonte son écharpe au-dessus du nez et donne deux petits coups de talon dans les flancs de son cheval.

Absorbée IV

— La suite, tu la connais, dit Moz.

— Vous les avez emmenés dans les bois et les avez abattus d'une balle dans la nuque.

Moz acquiesça tristement.

— Et le lendemain, les autorités ont retrouvé les corps.

— Trois corps. Qu'avez-vous fait des quatre autres ?

— Enterrés dans la forêt quelques semaines auparavant.

— Comment est-ce possible ? s'enquit Sienna. Vous m'avez parlé il y a quelques jours, d'une fosse que vous aviez fait creuser. Pourquoi ne pas avoir ramené avec vous Alvorsson et les autres pour les y enterrer ? Et surtout, pourquoi les avoir abattus à une telle distance sachant qu'il vous faudrait rapatrier les corps ?

Moz sourit.

— Toujours une histoire de respect des rituels. L'ouvrage de Gabayje Mundi-Sayeje parle de la renaissance à travers l'esprit de la forêt. J'ai abattu tous ces gamins dans le bois d'Elton Savage, dans l'arène aux souches. Ciel dégagé, pleine lune au-dessus de nos têtes, des étoiles plein les yeux... La parfaite communion avec les forces cosmiques.

— Les forces cosmiques ? De quoi parlez-vous ?

— Il s'agit de sciences. J'ai rien inventé. Marie les sciences avec la spiritualité, et tu obtiens l'âme du livre de Gabayje Mundi-Sayeje.

Sienna secoua la tête, visiblement dépassée par les explications de Travis Moses. Et elle détestait ça. Son éducation et son instruction lui interdisaient de ne pas savoir, de ne pas connaître les sujets les moins abordés, ne serait-ce même que dans leur généralité.

— D'après votre rituel, vous deviez tuer à un endroit précis et imposé, c'est bien ça ?

— Précis, oui. Imposé, non. Chaque adepte doit choisir l'endroit approprié selon son ressenti. Le mien se trouvait là-bas, dans les bois.

— Que dit ce rituel, monsieur Moses ? Quelle est sa signification ?

Moz se prépara une pipe puis l'alluma. Il se versa une nouvelle tasse de café.

— Dans la tribu des Batambwa, il est dit que lorsqu'un individu prend la vie d'un être à ses yeux insignifiant et inutile, il se nourrit de sa force et de son âme. Dès que la personne a rendu son dernier souffle, après avoir subi les incantations, elle cède ce qu'elle a été et ce qu'elle ne sera jamais à celui qui lui a ôté la vie. De cette manière, le tueur devient plus fort. Plus il prend de vies, plus il progresse vers

l'immortalité.

— Mais c'est... complètement ridicule ! L'immortalité n'existe pas !

— Peut-être pas dans ta culture, ma grande. Mais si tu te donnes la peine d'observer et d'écouter, alors tu te rendras compte qu'il existe de nombreuses religions et croyances différentes. Et aucune n'a plus de légitimité qu'une autre. Si tu n'es pas d'accord avec ça, c'est que ton esprit est encore plus inaccessible que la culotte d'une bonne sœur.

Sienna posa ses mains sur l'aplat de la table. Elle avait cessé d'écrire.

— Je les connais, ces religions, dit-elle. Les bouddhistes croient en la réincarnation. Mais j'ai du mal à admettre qu'une croyance, même intemporelle, cautionne le meurtre.

— Tu marques un point.

Moz se leva, fit quelques pas puis se figea devant la fenêtre. Un rayon de soleil se posa sur ses yeux azur.

— Je ne suis pas en train de te convertir, dit-il. Je te décris juste les motivations qui m'ont conditionné à l'époque.

Sienna défit son chignon, se lissa les cheveux vers l'arrière et les noua en un charmant catogan.

— Cependant, poursuivit-elle, je ne comprends toujours pas pourquoi vous n'avez pas ramené les corps ici. Vous vous doutiez bien qu'il y avait un risque qu'on les retrouve dans la forêt.

— Exact. Mais ce soir-là, il neigeait à pierre fendre. C'étaient pas des flocons qui tombaient, mais des buissons de neige. Il faisait très froid et je n'étais pas suffisamment armé pour me défendre contre les températures.

— Alors vous avez décidé de rentrer, et de venir récupérer les corps le lendemain.

— C'était dans mes projets, ouais. Quand j'ai tué ces gamins, leurs corps se sont alignés comme des rails de chemin de fer. En l'espace de quelques minutes, ils étaient déjà recouverts par la neige. Il n'y avait pas grand risque à les laisser là pour la nuit.

— Pourtant, quelqu'un a trouvé les corps le lendemain matin. Un gamin appelé Jordan Pritchett.

Moz but une gorgée de café.

— Ouais. Je me suis laissé prendre par le temps. Afin d'assurer ma sécurité, j'ai même refermé la fosse que les gamins avaient creusée. Et la nuit suivante, le shérif Hanlon a débarqué avec sa milice.

Sienna pivota sur sa chaise. Elle avait horreur d'entretenir une conversation sans face-à-face.

— Comment ont-ils su ? demanda-t-elle.

Moz haussa les épaules.

— Je crois que j'avais laissé des indices derrière moi.

— Des indices ? Quel genre d'indices ?

— Un collier.

Les sourcils de Sienna formèrent un accent circonflexe. Après tout ce qu'elle avait entendu, Travis Moses lui avouait avoir bêtement laissé derrière lui un indice de taille, une direction à prendre pour le retrouver. Une préméditation annoncée.

— Je n'en reviens pas, dit-elle.

— Et ouais, ma grande. Personne n'est infaillible.

De longues secondes de silence s'égrenèrent. Peut-être même des minutes.

— J'ai lu dans les archives que la milice du shérif Hanlon vous avait suspendu à des crochets.

— Ils n'ont pas fait que ça, répondit Moz dont le regard restait figé sur les sapins. Ils m'ont tiré dessus, m'ont cassé une cheville et m'ont gravé une croix sur le torse avec un couteau plus grand que ton corset. Ensuite, ils ont planté leurs crochets dans mes clavicules, et m'ont hissé à un mètre du sol.

— Comment un shérif a-t-il pu en venir à de telles extrémités, surtout l'année de l'abolition de la peine de mort ?

— Oh, c'est pas lui qui a déclenché la punition. Au contraire, il a tout fait pour me protéger. Lui, il voulait juste m'emmener en prison. C'étaient les parents qui voulaient ma peau. Ça s'est même terminé en règlement de comptes entre eux.

Sienna recouvra son sourire.

— Ah, racontez-moi ça.

— Ils n'étaient pas tous d'accord sur la suite à donner. Alors ça a dégénéré et il y en a même qui ont été blessés. Dont un que tu connais plutôt bien.

— Le marshal Pilby ?

Moz acquiesça.

— Il a pris une balle dans le genou. Depuis, quand il prend sa canne, c'est ma tête qu'il voit à la place du pommeau.

Sienna entra dans une réflexion distante.

— Ce que vous me racontez me paraît... surréaliste, annonça-t-elle. Comment avez-vous pu survivre à une telle nuit ?

— J'en sais rien, ma grande.

— Ce n'est pas que je mette votre parole en doute, monsieur Moses, mais peut-être que ces trente-deux années d'incarcération ont un peu altéré vos souvenirs en la matière... Peut-être extrapolez-vous ?

Moz sortit de sa transe et la gratifia d'un regard assassin.

— J'extrapole ?

La jeune femme fut prise d'un frisson d'angoisse. Pire, elle crut qu'elle allait uriner sur place juste à la grâce d'un regard ténébreux.

— Je me suis mal exprimée, tenta-t-elle de se reprendre. Je vous prie de m'excuser.

Le regard de Moz se radoucit.

— Je vais te montrer quelque chose, dit-il.

Il fit quelques pas dans sa direction. Les doigts de Sienna s'enfoncèrent dans le bois de la table et son cœur se mit à cogner dans sa poitrine. Moz la contourna, posa sa tasse et se positionna face à elle.

Lentement, il défit un à un les boutons de sa chemise.

La jeune femme fut soudainement prise de tremblements. Elle pâlit d'un seul coup, incapable de parler.

Allait-il se jeter sur elle ? La violer ? La battre à mort ?

Une forme de confiance s'était installée entre eux au fil des jours. Une confiance suffisante pour que Sienna Hawk néglige de garder son sac à portée de main, celui-là même qui renfermait son arme.

Moz écarta les pans de sa chemise et dévoila son corps meurtri. Sur son torse, une cicatrice dessinait une croix immense et irrégulière. La preuve qui réfutait les doutes de la journaliste.

— Et ça, c'est de l'extrapolation ?

L'après-midi était chaude et le soleil transformait peu à peu le printemps en bûcher. Red Garnett avait fait une halte aux abords de la rivière, puis trempé son chapeau dans l'eau froide avant de l'aplatir sur son crâne.

Arrimé sur sa haute monture, il longea le bois d'Elton Savage.

Il arriva enfin près de l'ancienne mine de Silver Creek. Il tira sur les rênes et observa l'environnement. Travis Moses vivait dans ce coin reculé. Et il savait que les autorités le surveillaient de près. Garnett préféra jouer de prudence. Il s'aventura progressivement en direction de la cabane, attentif aux pièges potentiels qu'aurait pu poser ce tordu.

Arrivé devant le perron, il se laissa glisser sur le sol. Il saisit sa Winchester qui dépassait de son fourreau et gravit les trois marches en bois. Il forma une visière avec sa main droite et jeta un coup d'œil à travers la fenêtre. La cabane semblait inhabitée.

Il s'approcha de la porte, frappa trois coups puissants et attendit. Sans réponse, il agita le loquet. La porte était ouverte. Il entra dans la cabane et balaya la pièce du regard. Il y flottait une odeur étrange, comme un mélange de cuisine et de renfermé.

Garnett referma la porte et par acquit de conscience, fit le tour de la cabane. Le marshal Pilby l'avait informé de l'existence de la cave et de l'aura funeste qui hantait désormais ce lieu. Garnett remarqua la présence de plusieurs piquets plantés dans la terre. Il tira ensuite les battants vers l'extérieur, puis descendit les quelques marches. Ça puait là-dedans. Pire encore que dans la pièce à vivre. Ce n'était ni une odeur de pourriture, ni des relents d'humidité. Garnett pensa plutôt à des effluves de produits médicaux. La présence de vieux bocal en verre en était le témoignage.

Il remonta à la surface et referma les battants derrière lui.

Garnett grimpa sur le dos de sa jument et reprit la direction de la piste.

Il remarqua sur sa gauche, caché derrière une haie d'arbustes, un sentier mal entretenu, tout juste visible. Il regarda autour de lui, puis s'y engagea.

Peu après, il pensa reconnaître l'embranchement entre Manitowoc et Mosquito Lake. Il parcourut la piste sur plusieurs centaines de mètres avant d'être surpris par les aboiements d'un chien. Celui-ci déboula sur lui, toutes dents dehors qu'il faisait claquer avec démesure autour

des paturons de la jument. Celle-ci se mit à paniquer et à tourner sur elle-même.

— Holà ! Calme ! hurla Garnett.

Puis le chien fila comme une locomotive vers la ferme qui dominait la vallée du haut de sa butte.

Garnett lança un regard curieux dans cette direction.

Il aperçut la silhouette d'une femme qui marchait, tenant devant elle un bâton.

Le shérif adjoint décida de s'attarder quelques instants. La vue n'était pas des plus optimales.

Garnett aurait certes pu passer son chemin, mais depuis toujours, il avait cette attitude qu'ont les coureurs de jupons envers la gent féminine. À toujours essayer de voir, admirer et profiter lorsque c'était possible. Il était moins beau et moins bien bâti que son ami Red Stovall, et contrairement à lui, il dépensait sa solde en boissons et en filles de joie pendant ses jours de congé.

La silhouette avait l'air élancée, quoique pourvue d'une démarche chancelante. Bras tendus vers l'avant, elle semblait jouer à colin-maillard. Garnett descendit de cheval et trouva un arbre derrière lequel se cacher, plus haut sur la butte.

Maintenant, il voyait parfaitement la femme. Il la trouvât plutôt jolie.

Soudain, sur la droite, il vit débouler une autre silhouette plus massive. Il reconnut Travis Moses qui courait à toutes jambes vers la femme.

— Nom de Dieu, marmonna Garnett.

Il pesta d'avoir laissé sa Winchester dans son fourreau. Il dégaina son pistolet et s'apprêtait à déferler sur eux lorsque soudain, la femme chuta et Moses la rattrapa in extremis.

Garnett écarquilla les yeux. Ce fumier l'avait terrorisée et allait maintenant la violenter.

Pourtant, ce ne fut pas une plainte qui parvint aux oreilles de Garnett mais un ricanement. Il fronça les sourcils et préféra attendre avant d'intervenir.

Moses remit la femme sur pied.

— J'ai vu le seau de loin, dit-il. Je suis arrivé à temps, on dirait.

— Ne vous inquiétez pas, John, rebondit la femme, j'ai l'habitude de tomber.

John ? C'est quoi ce cirque ? se demanda Garnett.

Moses aida la femme à marcher sur quelques mètres, puis la laissa filer dans sa maison avant de reprendre le travail sur lequel il semblait s'échiner.

Garnett reconsidéra la question.

Travis Moses travaillait pour ce joli brin de fille. Qui pouvait être

assez bête ou inconscient pour employer un tueur d'enfants, si ce n'est une aveugle qui ignorait totalement avec qui elle batifolait ?...

Le shérif adjoint redescendit la butte, et jeta un coup d'œil sur la plaque à l'entrée de la propriété. Elle indiquait le nom Holbrook.

Red Garnett trouva cela très intéressant.

Perquisitionné

La diligence de sept heures du soir déposa Mike Pilby dans le centre-ville. Le marshal était fourbu. Les jours rallongeaient et finir la journée par un repas copieux au saloon était, de loin, son projet le plus ambitieux depuis son départ d'Oakland Grove.

Il salua le cocher et prit immédiatement la direction de son bureau, où il déposerait ses affaires, et donnerait congé aux adjoints venus lui prêter main-forte. Ensuite, il irait prendre un bain à l'hôtel avant de souper.

Il traîna sa jambe malade à travers la rue ensoleillée. Pilby aimait cette période de l'année. À cette heure-ci, la lumière se voulait apaisante.

Lorsqu'il franchit le seuil de son bureau, il trouva Garnett et Stovall avachis sur leurs chaises, en train de nettoyer leurs armes.

— Salut, les gars, lança Pilby. Ça roule ?

— Hey ! Marshal, ils ne t'ont pas gardé là-bas ? rebondit Stovall.

— Dieu merci, non !

— T'as eu ce que tu voulais ? demanda Garnett.

Pilby posa son chapeau et esquissa de maladroits exercices d'étirement.

— Ouais, j'ai appris pas mal de choses, répondit-il. Des tas de choses intéressantes. Mais je ne vais pas vous seriner avec ça. Vous avez certainement envie de rentrer à Two Rivers.

Garnett et Stovall échangèrent un regard qui ne plut guère au marshal.

— Ben quoi, vous ne voulez plus quitter Manitowoc ? Ne me dites pas que vous êtes tombés amoureux de moi !

— T'as pas faim, marshal ? demanda Garnett.

— Je crève la dalle, tu veux dire.

— Tant mieux. Il faut qu'on te parle de quelque chose. Et tant qu'à faire, autant que ça se passe autour d'un bon steak et d'un bourbon de qualité.

Leurs assiettes fumantes les firent saliver. Surtout Mike Pilby, qui n'avait rien mangé de correct depuis son départ, hormis des patates à l'eau, des fayots et une omelette.

Garnett servit trois verres de whisky et proposa de trinquer. Les deux autres firent tinter leurs verres avant de les ingurgiter cul sec.

— Verse sa petite sœur, lança Stovall.

Garnett remplit à nouveau les verres.

Pilby planta sa fourchette dans le steak et crut s'évanouir lorsque le fumet envahit son palais.

— Oh, bordel de couille, j'attendais ce moment depuis des jours et des jours.

Pilby regretta aussitôt ses paroles. À sa connaissance, ce genre de juron n'appartenait qu'à une seule personne : l'ancien shérif Paul Hanlon. Pilby se détesta pour avoir adopté ce mimétisme ridicule.

La remarque amusa les deux adjoints.

Puis Garnett décida que l'heure était venue de discuter, avant que le whisky n'altère leur réflexion.

— Mike, faut que tu saches un truc, commença-t-il. C'est au sujet de Moses.

Pilby recouvra le sérieux qui le caractérisait.

— Il a fait quoi ?

— Rien, intervint Stovall. Du moins pas encore. Mais Red va t'expliquer.

Le regard de Pilby glissa sur Garnett.

— Depuis que tu es parti à Oakland Grove, dit celui-ci, on a fait ce que tu nous as demandé. On a surveillé Moses de près. La journaliste s'est pointée chez lui tous les jours.

— Je sais, dit Pilby. C'est une obsession chez elle.

— Le problème ne vient pas de là. C'est juste qu'elle n'y va que les matins, maintenant.

— C'est plutôt une bonne nouvelle, non ?

— Du coup, les après-midi, Moses fait son train-train. Et avec Red, on a décidé de voir comment il s'occupait quand la journaliste n'était pas là.

Pilby était attentif. Si les deux adjoints avaient tenu à rester sur place plutôt que de rentrer chez eux, c'est qu'il y avait un os quelque part.

— Les premiers jours, Red est allé à proximité de sa cabane à Silver Creek, mais il n'y avait personne. Et puis aujourd'hui, alors que c'est moi qui me rendais là-bas, j'ai découvert un sentier perpendiculaire à celui d'Abesse Dewey.

— Je le connais, dit Pilby. Il mène à l'embranchement entre Manitowoc et Mosquito Lake. Je ne savais même pas qu'il existait encore.

— Il est un peu broussailleux mais encore praticable. Du coup, j'ai suivi le sentier jusqu'à la piste, et je suis tombé sur une ancienne ferme.

— Oui, c'est celle des Holbrook, confirma le marshal. Du moins, ce qu'il en reste.

— Ouais, ben ton Moses passe ses après-midi là-bas.

Pilby cessa de mastiquer.

— Dans cette maison habite Angèle Holbrook, annonça le marshal. La sœur d'une des victimes de Moses. Elle est aveugle et elle vit seule.

— Je m'en suis rendu compte, reprit Garnett.

— Il fait quoi là-bas ? Il l'observe ?

— Tu rigoles ! Il y travaille.

Pilby faillit s'étouffer avec sa viande.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Vrai de vrai. L'assassin profite des faiblesses de cette femme. Elle ne sait même pas qui il est. Elle l'appelle John.

— Fumier, maugréa Pilby. Cette ordure a une idée derrière la tête. Il s'en est pris à la sœur il y a trente ans. On dirait qu'il veut finir le boulot.

— Possible. Je pense qu'on devrait renforcer la surveillance autour de cette femme.

— Je suis d'accord, intervint Stovall.

— Je ne peux pas passer mon temps à tourner autour de la ferme, pesta Pilby. J'ai d'autres rats à chasser !

— On est là, Mike, renchérit Garnett.

Pilby observa ses homologues. Tour à tour. Avec gratitude.

— Merci les gars, mais votre patron risque de pas être content si vous restez à Manitowoc.

— On lui enverra un télégramme, dit Stovall. Il comprendra. Et puis il y des adjoints de réserve à Two Rivers. On peut rester quelques jours de plus si tu veux.

Pilby posa couteau et fourchette. Son repas était définitivement gâché.

Il réfléchit longuement à la proposition des adjoints. À quoi Moses pouvait-il penser ? Quels étaient ses projets ? Pour l'instant, il était plutôt resté discret. Mais une seule seconde suffisait pour que tout dérape et que Manitowoc replonge dans un cauchemar vieux de trente ans.

— OK, les gars, finit par dire Pilby. J'apprécie votre offre et je l'accepte. J'aurai certainement besoin d'un coup de main.

Après une nuit agitée, Pilby s'engagea aux aurores sur la piste menant à Silver Creek, armé d'une charrette. Stovall et Garnett étaient restés en ville. Lorsqu'il arriva devant la cabane de l'ancienne mine, Moses était en train de se soulager contre un arbre.

— Ah, marshal. Je savais que vous ne tarderiez pas à me rendre visite. Vous n'allez quand même pas accuser mon asticot de violer l'écorce de cet arbre !

— Je ne serai jamais loin, Moses. Jamais.

— Quel bon vent vous amène ? reprit Moz en reboutonnant son pantalon.

— Miss Hawk n'est pas là ?

— Pas le dimanche. On a convenu que le jour du Seigneur serait aussi le nôtre.

Pilby descendit de sa carriole, et s'appuya sur sa canne pour faire quelques pas.

— Ce n'est pas une visite de courtoisie, annonça-t-il.

— J'ai pas souvenir qu'il y en ait déjà eu, ironisa Moz.

— Je reviens du pénitencier d'Oakland Grove.

Le visage de Moz se referma.

— J'ai rencontré Raymond Fielding. J'ai posé plein de questions et il m'a donné autant de réponses.

— Content pour vous.

Pilby esquissa un sourire fourbe.

— Le problème, c'est que je ne suis pas tout à fait satisfait de ce que j'ai entendu. Il reste des nébuleuses. Et pour contrer cette ignorance qui me dévore de l'intérieur, j'ai décidé de perquisitionner chez toi.

Moz posa ses poings sur les hanches et arbora une moue dubitative.

— Qu'est-ce que vous voulez perquisitionner ? demanda-t-il. J'ai rien, si ce n'est le bordel que vous connaissez déjà.

— Tu possèdes des choses qui m'intéressent. À savoir des caisses de livres.

Moz perdit son aplomb.

— Vous voulez mes bouquins ?

— Tu as bien compris.

— Je refuse de vous les donner, rétorqua Moz en durcissant le ton.

— Je ne t'ai pas demandé si tu étais d'accord.

— Vous n'avez pas le droit...

— J'ai le droit de rédiger des mandats. En voici un en bonne et due forme.

Pilby sortit de sa poche un papier officiel et tamponné, qu'il tendit à Moz. Celui-ci le lui arracha des mains et le parcourut rapidement.

— Les livres, c'est personnel, marshal.

Pilby fit quelques pas autour de la carriole, dont il vérifia les roues et les essieux.

— Ça a beau être personnel, c'est provisoirement la propriété du comté à partir de maintenant.

— Et si je refuse ?

— Oh, Moses... Ne m'oblige pas à te coffrer pour obstruction. Il fait beau aujourd'hui, profite donc du soleil.

Moz bouillonnait de l'intérieur. Il n'avait qu'une seule envie, faucher la canne de cet emmerdeur d'un balayage du pied. Ensuite, il se fendrait la poire en regardant le marshal s'agiter sur le sol comme un ver agonisant. Mais il ne pouvait pas faire ça.

— Je ne possède pas des caisses de livres, mais une seule.

— Où est-elle, cette caisse ?

— Dans la cabane. Mais les livres sont empilés dans un coin.

Pilby dégaina son revolver et le pointa en direction de Moz.

— Je t'accompagne, dit-il. Tu vas remplir la caisse et la déposer dans ma charrette.

Leurs regards s'affrontèrent un bref instant. Finalement, Moz obtempéra. Ensemble, ils se rendirent à la cabane. Moz rangea tous ses ouvrages au fond de la malle, la ferma à clé, puis la tira avec l'aide d'une corde. Il la souleva avec toutes les peines du monde et la déposa dans la carriole.

Moz était en nage. Ce qui amusa le marshal.

— Et oui, ça fait transpirer, le travail.

— Et vous, marshal, vous avez transpiré quand pour la dernière fois ?

L'affront était de circonstance mais de bonne guerre. Pilby ne lui en tint pas rigueur. Le marshal grimpa sur l'assise et se saisit des rênes.

— C'est vrai que tu sais ce que c'est, le travail, maintenant.

— Je dois comprendre quoi ? demanda Moz.

Pilby sortit une cigarette roulée de la poche de son gilet et la porta à la bouche.

— Si tu ne tiens pas à ce que l'aveugle apprenne qui tu es, ne fais pas de vagues.

Moz serra les poings.

Ce salopard de marshal savait. Il l'avait espionné. À tout moment, il pouvait rendre visite à Angèle et lui dire que son ouvrier ne se nommait pas John Moore, mais Travis Moses, l'ordure qui avait tué sa sœur trente ans plus tôt. Un redoutable moyen de pression qui positionnait Moz sur un sol friable.

— À bientôt, *Môssieur* Moses.

Pilby agita les rênes et la carriole fit demi-tour.

Moz le regarda s'éloigner, jusqu'à ce que les branches basses des sapins le camouflent entièrement.

Apaisé

En début d'après-midi, Moz emprunta le sentier et se rendit chez Angèle Holbrook. Il n'était pas prévu qu'il vienne travailler ce jour-là. Mais la visite du marshal l'avait contrarié. Après son départ, Moz avait tourné dans sa cabane jusqu'à en devenir fou. Pilby voulait sa peau et tous les moyens étaient bons.

Moz pensait avoir laissé derrière lui ses pulsions, enterrées dans le pénitencier d'Oakland Grove. Mais tout ce qu'il avait vécu là-bas (l'enfer carcéral, les humiliations, la douleur) était remonté à la surface comme un ballon gonflé d'oxygène qu'on aurait tenté de noyer dans les eaux de l'Atlantique.

À présent, il était libre. Et tout homme libre est en droit de défendre sa dignité. Mais à quel prix ? S'il avait décoché un coup de poing au marshal, il se serait immédiatement retrouvé derrière les barreaux.

Il avait fallu trouver une alternative à sa colère.

Moz avait donc décidé qu'au lieu de cogner sur cet enfant de salaud, il se défoulerait en cassant des planches et de la pierre. De plus, la compagnie d'Angèle serait un remède à ses émotions les plus néfastes.

Comme à son habitude, Youpi dégringola le pré telle une boule de feu à travers la prairie. Après une série de papouilles, Moz grimpa la butte pour rejoindre la ferme.

Angèle écoutait le vent, installée à l'ombre de son avancée de toit, une tasse de verveine à la main. Lorsqu'elle entendit son chien japper, elle se leva de son fauteuil en osier.

— Bonjour Angèle, c'est moi, John, lança Moz en arrivant devant l'entrée de la maison.

Le visage d'Angèle se décrispa. Elle avait si peu l'habitude des visites.

— John, que faites-vous là ?

— Je suis venu travailler, pardi.

— Mais... nous sommes dimanche. Cela vous manque tant que ça ?

— Je ne savais pas quoi faire dans mon pré. Alors je me suis dit, autant avancer sur votre grange.

L'intonation timide de l'homme émut la belle aveugle. Angèle lui offrit un sourire radieux.

— Vous êtes courageux, dit-elle. Alors d'accord. Mais pas avant d'avoir bu un café ou un thé.

— Un thé sera parfait, merci.

Le soleil s'était caché une partie de l'après-midi derrière un barrage

de nuages gris clair. Moz avait moins transpiré que les jours précédents. En une demi-journée, il était parvenu à dégager le chantier et à sceller quelques pierres au sommet de la grange. Il lui faudrait au minimum de quinze jours à trois semaines pour finir le travail.

Et après ? Que ferait-il ? Devrait-il disparaître et ne plus revenir chez Angèle Holbrook, respectant le bobard qu'il lui avait servi lors de leur première rencontre ? Ou bien lui proposerait-il de poursuivre en retapant la maison et ses abords ?

Il n'en était pas encore là.

En fin de journée, alors que le soleil commençait à disparaître derrière les bois, Moz quitta sa chemise, l'épousseta, puis rejoignit sa patronne.

Angèle attendait sous l'avancée de toit, les mains reposant sur les accoudoirs de son fauteuil en osier. Moz l'observa quelques instants avant de manifester sa présence.

Angèle approchait de la cinquantaine. Malgré de charmantes pattes d'oies au coin des yeux, son visage semblait encore juvénile. C'était une belle femme. Quelques mèches de cheveux, portées par la bise, lui caressaient le visage. Le léger rictus qu'elle arborait la rendait éblouissante.

— Approchez, John, dit-elle. Ne restez pas comme un idiot à me regarder.

Moz rougit. Il fit quelques pas, et toujours dans un réflexe de timidité, fit tourner son chapeau entre ses doigts.

— J'ai fini pour aujourd'hui, dit-il. Je reviendrai demain.

— Parfait.

— Bon, ben... Je vous souhaite une agréable soirée...

Alors qu'il allait s'en aller, Angèle l'apostropha :

— Accepteriez-vous d'être mon invité ce soir ?

La proposition fit chavirer le vieux cœur de Moz.

— Vous voulez dire... pour dîner ?

— Pendant que vous vous acharniez à retaper ma pauvre grange, j'ai préparé du ragoût et des haricots. J'ai même du bon vin quelque part dans la cave. Mais je vous laisserai choisir vous-même votre bouteille. C'est trop dangereux pour moi de descendre ces marches.

Moz accéléra les tours qu'il faisait faire à son chapeau. Ne sachant pas quoi répondre, il se dandinait d'un pied à l'autre.

— Ca me gêne un peu, dit-il.

— Et pourquoi ça ?

— Ben... Ça vous a fait travailler et...

— Donc, c'est d'accord. Je vais dans ce cas vous mettre encore à contribution. Vous seriez gentil de sortir la table dehors. Il fait doux et nous aurions tort de ne pas en profiter.

Moz observa l'horizon. La maison dominait la vallée et offrait à la vue une palette somptueuse de couleurs estivales.

— C'est d'accord.

— Bien, dit Angèle avec le sourire. Si vous souhaitez vous laver, il y a un baquet derrière la maison. L'eau doit être fraîche mais tonifiante. Je vous attends.

Moz hocha la tête et disparut.

Il déposa ses affaires à côté du baquet et plongea dans l'eau. Il grimaça. Elle n'était pas fraîche, mais glacée. Lorsqu'Angèle apparut devant lui, il plongea ses mains dans l'eau avec stupeur pour cacher ses parties intimes.

— Ne vous fatiguez pas, dit Angèle. Je ne vois rien, rappelez-vous.

Elle avait dans les mains des vêtements propres et une serviette. Elle les déposa maladroitement sur un tonneau, à quelques mètres du bac.

— Ces habits sont vieux. Ils appartenaient à mon père. Vous pourrez les prendre et les garder.

— Euh... merci, Angèle.

Elle ne partit pas tout de suite. Ses yeux fixaient Moz. Comme si elle pouvait subitement le voir.

Angèle n'avait pas reçu d'homme chez elle depuis presque trente ans. Personne ne s'intéressait à une femme aveugle. Les hommes aimaient les bonnes cuisinières, les couturières habiles et les ménagères. Angèle ne faisait partie d'aucune de ces catégories.

Devant elle, à peine à quelques mètres, un homme nu et robuste se baignait dans son bac. Elle aurait aimé le toucher, sentir le contact de sa peau sous ses mains fragiles. Connaître l'ivresse d'un désir érotique. À ça aussi, elle avait renoncé. Que pouvait-elle apporter à un homme, sinon tracas et misère ?

Sans même s'en rendre compte, ses mains se promenaient sur son corps, caressant ses courbes, imaginant que ces mains qui la couvraient de désir étaient celles de l'homme plongé dans le baquet d'eau.

Moz l'observait. Angèle était comme absente, perdue dans ses rêveries.

Angèle savait que cet homme était différent. Elle pouvait sentir la bienveillance de son regard sur elle. Un étranger de passage qui préférerait passer ses dimanches en sa compagnie plutôt que de boire du whisky et aller voir les filles danser au saloon n'était pas chose courante.

Un homme capable de lui cueillir des fleurs avant le dîner, disposé à lui faire la cour dix ans après le mariage. Un homme rassurant, tendre. Un homme de dialogue capable d'aborder toutes sortes de sujets, de la faire voyager en partageant ses propres souvenirs... Un homme délicat, en avance sur son temps comme avait pu l'être un garçon

qu'elle avait connu lorsqu'elle était encore une jeune fille.

Elle balaya cette image de son esprit.

Non, ce n'était pas pour elle. Elle devrait se contenter du moment présent. Partager un bon repas en tout bien tout honneur.

— Tout va bien, Angèle ? demanda Moz.

Elle sortit de sa torpeur.

— Oui, ça va, merci. Je vous attends de l'autre côté.

Angèle fit demi-tour et disparut à l'angle de la maison.

Moz se délecta du repas que lui avait préparé son hôte. Le ragoût était bon, les légumes croquants et le vin un vrai nectar. Après le dîner, ils restèrent longuement à discuter. Lui avec sa pipe coincée au bec, elle avec une tasse de verveine.

— Vous avez beaucoup voyagé, John. Où êtes-vous allé ?

— Bof... J'ai tellement traîné ma bosse que je ne me souviens pas de ce qui m'a marqué le plus.

— Allez, faites-moi donc un peu rêver.

Moz sourit. Un sourire fourbe. Comment avait-il pu dire une chose pareille, lui qui ne connaissait que les murs d'Oakland Grove ? Puis il se replongea dans les lectures qui avaient occupé ses trente dernières années. Notamment des livres de géographie illustrés de photographies.

— Je suis allé en Europe, dit-il.

— Paris ? rebondit Angèle qui déjà se voyait là-bas, à se balader dans les rues de la capitale, guidée par la voix de son invité.

— Pas seulement. J'ai traversé la France pour finir en Italie. J'ai connu Rome, Trévise, Naples, avant de poursuivre mon voyage par bateau jusqu'en Grèce.

— Comment sont les Français ? Parlez-moi d'eux, John.

Moz se prit au jeu avec un plaisir non dissimulé.

— Ils sont arrogants, parfois prétentieux, mais ils savent se montrer charmants. J'ai logé chez la famille Deblois pendant quelques semaines. Ils m'ont fait visiter Paris de long en large. C'est encore secret, mais savez-vous que les Français projettent de construire une tour de plus de trois cents mètres en plein cœur de la ville ?

— Une tour de trois cents mètres ? C'est impossible !

— Je vous assure. Les Deblois connaissaient personnellement les ingénieurs qui préparent, au moment où je vous parle, ce projet rocambolesque. Je peux même vous dire que le premier plan a été dessiné l'année dernière. Par un certain Gustave Eiffel.

— Je ne vous crois pas.

— À mon avis, un projet comme ça, s'il est réalisable, devrait prendre des dizaines et des dizaines d'années. Je ne pense pas qu'on en entende parler prochainement.

— C'est intéressant de discuter avec vous, John. Au son de votre

voix, je sens que vous avez vécu des milliers de choses. C'est passionnant. Ça change des hommes de ce pays qui ne jurent que par leurs vaches et la gnôle qu'ils fabriquent.

Le visage d'Angèle était lumineux, serein. Elle prenait du plaisir en sa compagnie. La soirée serait bien trop courte. Pour la première fois en trente ans, Moz aussi éprouvait du plaisir. Le plaisir d'être accompagné, écouté, respecté.

Il observa les yeux d'Angèle. Sur l'instant, il aurait donné n'importe quoi pour lui rendre la vue, ne serait-ce que quelques minutes. Qu'elle voie son visage usé par le temps, qu'elle lui pardonne d'avoir si mal vieilli, qu'elle l'accepte tel qu'il était.

— Angèle, je peux vous poser une question... personnelle ?

— Les questions ne sont jamais personnelles, John. Ce sont les réponses qui le sont. Je vous ai moi-même assommé d'interrogations. C'est à votre tour.

Moz se racla la gorge.

— Comment est-ce arrivé ? Je veux dire... pour vos yeux.

Il crut qu'Angèle allait se refermer comme une porte qu'on claque au nez d'un indésirable. Mais son visage resta tel qu'il était. Imperturbable.

— Un accident, dit-elle.

— Si vous ne voulez pas en parler, ce n'est pas un problème.

— Ne vous inquiétez pas, je ne me cache pas derrière un voile de mauvais souvenirs. De toute façon, si vous restez en ville quelque temps, vous l'apprendrez d'une façon ou d'une autre.

Elle marqua un silence, puis reprit :

— Il y a un peu plus de trente ans, ma sœur Mary a été tuée par un assassin notoire. Elle a tout d'abord été enlevée, puis séquestrée, torturée, et abattue.

— Je... je suis navré, balbutia Moz en baissant les yeux sur le plancher du perron.

— Cet homme a tué plus d'une dizaine d'adolescents, poursuivit-elle tout en ignorant la marque de compassion de Moz. Avec ma sœur, nous nous chamaillions souvent mais étions inséparables. Un soir, elle a disparu et n'est jamais revenue. On est venu chercher mes parents quelques jours plus tard pour identifier son corps.

Nouveau silence.

— Après l'enterrement, je me suis réfugiée dans la forêt. Mon chagrin était inconsolable. Dans les bois, j'ai fait une chute. Ma tête a tapé contre une pierre et j'ai perdu connaissance. Dans la nuit, des recherches ont été lancées et j'ai été retrouvée le lendemain matin. À mon réveil, je ne voyais plus.

Moz sortit sa blague à tabac et bourra sa pipe.

— Mes parents ont pris soin de moi pendant des années. Puis ils sont

morts. Depuis, je vis seule dans l'obscurité.

— Et... vous n'avez jamais pu compter sur quelqu'un ? Je veux dire une amie, un fiancé ?

Angèle prit le temps de la réflexion. Bien sûr qu'elle aurait pu compter sur quelqu'un. Mais il s'était envolé lui aussi.

— Quand les événements se sont déroulés, j'avais un petit ami, reprit-elle. Il s'appelait Sven Alvorsson.

Moz cessa de manipuler sa pipe.

— Lui aussi a disparu, dit Angèle. La même nuit que ma sœur. Victime du même homme.

Moz baissa de nouveau la tête.

— Ça fait beaucoup, dit-il doucement.

— Oui, ça fait beaucoup. Surtout pour la gamine de seize ans que j'étais à l'époque. Sven et moi cachions notre liaison. Son père était veuf et un peu sauvage. Il n'était pas tellement apprécié à Manitowoc. De fait, Sven non plus. Personne ne connaissait les Alvorsson. Ils ne venaient jamais en ville. Pourtant, c'était un si gentil garçon. Doux, tendre, intelligent. Le genre de garçon dont rêvent toutes les filles. Et pourtant, c'est moi qu'il avait choisie. Et je ne l'ai pas gardé longtemps.

Le soleil avait pratiquement disparu. Ne restaient que des lueurs disparates qui couvraient la vallée d'un halo orangé.

— Je vais peut-être vous laisser dormir, Angèle.

— C'est gentil à vous de m'avoir tenu compagnie, John.

Moz se leva, fourra sa pipe dans sa poche de pantalon et vissa son chapeau sur son crâne.

— Je n'ai pas fait ça par gentillesse, répondit-il. Votre compagnie m'est... agréable. Bien plus que toutes celles que j'ai connues.

— Vous êtes un flatteur et un excellent menteur, ironisa Angèle.

— C'est la vérité. J'espère que nous aurons d'autres occasions comme celles-ci de discuter et... de passer du temps ensemble.

Angèle se leva à son tour. Elle prit la main de Moz dans la sienne.

— Je ne sais pas pourquoi mais je vous fais confiance, John. Vous me semblez être un homme bon. Je vous promets que nous partagerons d'autres repas comme celui-ci tant que vous accepterez ma compagnie.

La peau d'Angèle était douce comme un voile de satin. Chaque mouvement de ses doigts provoquait une décharge électrique dans le cœur de Moz.

— Bonne nuit, Angèle.

Angèle s'approcha et déposa un baiser sur sa joue. Moz sentit une combustion lui traverser le corps.

— Bonne nuit, John. À demain.

Moz fit un pas en arrière et contempla le sourire d'Angèle. Une

dernière fois. Avant que la nuit ne couvre totalement son visage.

Envolé

La nuit s'était paisiblement écoulée. Au petit matin, le marshal était allé prendre un café avec Garnett et Stovall, puis s'était réfugié dans son bureau tandis que les adjoints sillonnaient les rues de la ville.

Mike Pilby étudiait les livres qu'il avait confisqués à Travis Moses la veille. Il trouva des romans, des recueils de poésie et des ouvrages sur l'Afrique. Il focalisa son attention sur ceux-là. Il y en avait plusieurs. Certains parlaient de géographie, d'autres de peuplades. La deuxième catégorie intéressait davantage le marshal. Il trouva, parmi ces livres, une œuvre particulièrement intéressante qui parlait de rites sacrés.

Il feuilleta rapidement les premières pages, puis aperçut une première annotation faite au crayon dans la marge. Elle était indéchiffrable. Ce n'était pas de l'anglais. Plusieurs lettres étaient barrées ou surmontées d'accents bizarres.

Dans les pages suivantes, les annotations se multipliaient. Notamment au chapitre qui parlait de la tribu des Batambwa. À en croire l'introduction, la tribu Batambwa était une ethnie d'Afrique du sud-est pratiquement disparue. Les Batambwa vouaient un culte au dieu Syndara, une divinité obscure détentrice du redoutable pouvoir d'ôter force et esprit aux faibles (considérés comme inutiles) pour les offrir aux plus forts. Ceux capables de chasser à mains nues et de coloniser les peuplades pacifiques.

Pilby s'attarda sur un chapitre relatant le rituel des sacrifices. L'individu considéré comme faible était suspendu dans les airs grâce à des outils artisanaux, puis ouvert du torse au bas-ventre. D'après l'auteur du livre, celui qui tuait s'appropriait, par le biais de cette chirurgie approximative, l'essence de sa proie. Ensuite, il lui arrachait les yeux. Un acte cruel destiné à s'approprier les visions d'avenir de la victime. Lorsque les incantations étaient terminées, il arrivait parfois, lorsque le tueur vouait du respect à sa proie, que celui-ci dépose un oiseau mort dans sa bouche. Afin d'accompagner l'âme jusqu'à sa dernière destination : une place aux côtés du dieu Syndara.

Tout un programme, pensa Pilby.

Le marshal fut tiré de son étude lorsque la porte de son bureau claqua contre le chambranle. Red Stovall apparut à contre-jour.

— Mike, faut que tu viennes. Un corps a été retrouvé à la sortie de la ville.

Pilby, Stovall et Garnett se jetèrent à bride abattue sur la piste de Mosquito Lake. Le long du sentier, ils trouvèrent un rassemblement

composé de paysans et de gamins désœuvrés.

Le marshal et ses acolytes descendirent de cheval et dispersèrent la foule qui s'était massée autour du cadavre.

— Faites un peu de place, ordonna Pilby.

Au milieu du sentier, le corps d'un homme. Entre soixante et soixante-dix ans. Il n'était pas très grand et plutôt rond. Une entaille lui ouvrait le ventre, d'où s'étaient écoulés des litres de sang.

Pilby observa aussitôt ses yeux. Ils étaient laiteux, immobiles, mais toujours dans leurs orbites.

— Est-ce que quelqu'un connaît cet homme ? demanda le marshal à la petite assemblée.

Une salve de murmures ignorants s'éleva dans les airs. Les curieux se délectaient de ces apartés morbides. Rares étaient ceux qui apportaient aide et soutien.

— Je le connaissais, dit une voix étranglée et à peine audible.

Les gens s'écartèrent, laissant apparaître une femme assise sur un muret presque écroulé. Pilby reconnut Angèle Holbrook. Il l'avait déjà vue une fois ou deux alors qu'il se promenait sur le sentier. Des larmes coulaient de ses yeux sans vie.

Il avança de quelques pas, en appui sur sa canne.

— Je suis le marshal Pilby, se présenta-t-il.

— J'ai entendu parler de vous, répondit Angèle.

— Vous disiez connaître cet homme...

— Oui, c'est Buddy Bannister d'après la description qu'on m'en a faite.

— Un ami à vous ?

— Un voisin. Buddy passait souvent pour me demander si j'avais besoin de quelque chose. C'était un homme un peu effacé... mais un homme bien.

Le marshal détourna le regard, attiré par la foule qui s'amassait autour de lui. Il fit signe aux adjoints de s'occuper d'eux. La détresse d'une infirme n'avait absolument rien d'attractif.

— Un homme effacé, dites-vous... reprit Pilby. Tellement discret que peu de monde le connaissait.

— Un solitaire, dit-elle.

— D'après vous, pourquoi on s'en serait pris à lui ?

Question inutile. Pilby se fichait éperdument de la réponse. Le meurtre était signé. Tout comme celui de Bonnie Wayland quelques jours plus tôt. Le mystère gravitait encore autour de Travis Moses. Même si cette fois encore ce salopard disposait d'un alibi, deux personnes avaient été tuées depuis son retour.

— Je l'ignore, répondit Angèle.

— D'après ce qu'on m'a dit, vous avez embauché un ouvrier pour des travaux de réparation, n'est-ce pas ?

— Effectivement. Depuis quel...

Le visage d'Angèle pâlit.

— Insinuez-vous que monsieur Moore...

— Je n'insinue rien, madame. Je fais juste le point. Monsieur Moore, dites-vous...

— Oui. John Moore, un travailleur itinérant. Gentil et poli.

Travailleur itinérant. Rien que ça, pensa Pilby. Le statut que s'était donné Travis Moses n'avait rien de ronflant. Pourtant, le marshal trouva très prétentieux pour un ex-taulard de s'octroyer un tel titre. Cela le fit sourire.

— Merci, madame. Voulez-vous que l'adjoint Stovall vous raccompagne chez vous ?

— Non, merci. C'est aimable à vous.

Pilby pinça les rebords de son chapeau et se rendit aussitôt compte du ridicule de la politesse.

Il s'éloigna.

— Vous allez tous rentrer chez vous, dit-il à l'intention de l'auditoire. Si jamais quelque chose vous revenait à l'esprit, je vous remercie de venir me trouver au bureau de Manitowoc.

Les gens se dispersèrent. Angèle resta assise.

Le marshal et les adjoints se dirigèrent vers leurs montures, incapables de lâcher le cadavre du regard.

Soudain, quelque chose attira l'attention de Pilby. Il s'approcha et s'agenouilla en prenant soin de tendre sa jambe malade. Dans la bouche du mort, une tache sombre. Pilby tira sur le menton. Sur la langue de Buddy Bannister était déposé le cadavre d'un moineau.

— C'est pas vrai, marmonna-t-il.

— Un problème, Mike ? demanda Garnett.

Pilby se redressa. Son regard dévia sur le visage de cette pauvre femme aveugle.

— Si ça ne vous embête pas, les gars, je vous demanderais d'aller chercher une carriole en ville pour rapatrier le corps. Je dois parler à madame Holbrook.

Rejeté

— Comment avez-vous été recruté ?

Sienna utilisait des feuilles de couleur. Cette partie de l'histoire différerait des récits précédemment rapportés.

Les pensées de Moz vagabondaient. Il était là sans y être tout à fait. La journaliste le remarqua. Elle pencha la tête et lui fit une grimace.

Elle obtint enfin l'attention de Moz.

— C'était en soixante-deux, répondit-il. Un jour, un type se pointe au pénitencier et demande à me voir. Il me dit qu'il s'appelle Bob Stillman et qu'il est sergent-major dans l'infanterie. Qu'il cherche de nouvelles recrues pour l'Union et que je n'ai pas vraiment le choix. À l'époque, j'avais un peu plus de trente ans et l'armée recherchait des gars pas trop vieux. Je me dis pourquoi pas, puisque de toute manière si je refuse, je serai fusillé.

— Il me semble pourtant que malgré la politique de recrutement de l'armée, la signature de documents officiels était obligatoire.

— Pour les civils. Pas pour les taulards. Je suis parti au front dès le lendemain sous le commandement du général William F. Smith à Antietam. Je suis resté à ses côtés pendant un an et demi, jusqu'à sa mutation dans l'ouest en septembre 1863. Puis j'ai été rattaché au général Sheridan.

— Quels sont ces fameux exploits de guerre dont vous avez été le héros ?

Moz haussa les épaules.

— Il n'y en a pas eu plusieurs. Il n'y en a eu qu'un seul. C'était à la bataille de Carlisle en juillet 1863. La cavalerie confédérée de Stuart était en nombre par rapport à nous. Mais leur escadron était fatigué après un mois de campagne. Nous nous sommes battus contre eux. De nombreux soldats sont morts dans les deux camps. Stuart a bien hissé le drapeau blanc mais Smith a refusé de se rendre.

— Ah oui, je me souviens maintenant. Stuart a demandé à Smith de faire évacuer femmes et enfants de Carlisle. Et Smith l'avait déjà fait.

— Officiellement.

— Officiellement ? répéta Sienna en plissant les yeux.

— Ce que nous ignorions, c'est que pas loin de là, à Gettysburg, une nouvelle bataille faisait rage. *L'ultime* bataille. Et le grand Abraham Lincoln n'a rien trouvé de mieux que de se pointer en Pensylvannie ce jour-là.

— Le président Lincoln ? Mais cet épisode est méconnu.

— C'était classé secret défense. Lincoln a débarqué discrètement à Carlisle, accompagné d'Allan Pinkerton en personne. Une histoire de stratégie militaire. Apparemment, Lincoln voulait s'entretenir avec Smith.

Sienna cessa d'écrire. Son visage s'illumina.

— Ne me dites pas que vous avez sauvé la vie d'Abraham Lincoln.

— Pas directement.

Moz remplit sa pipe de tabac et poursuivit :

— Ce soir-là, Lincoln, Pinkerton et Smith discutaient sous la tente du quartier général. Et puis il y a eu un coup de tonnerre dans le ciel. Visiblement, l'information avait fuité. L'ennemi savait que Lincoln était là. D'habitude, nous attaquions ou étions attaqués aux aurores. Cette nuit-là, personne n'a compris ce qui s'est passé. Un boulet de canon a volé au-dessus de nos têtes et s'est abattu sur la tente. Tous les hommes étaient en panique. Comme les autres, je me suis précipité jusqu'au QG, histoire de voir s'il n'y avait pas trop de casse.

— Je suis abasourdie par ce que vous me racontez.

Les yeux de la jeune femme pétillaient d'impatience.

— Smith a été blessé, poursuivit Moz. Pinkerton voulait évacuer Lincoln, mais sa jambe était coincée sous un tas de gravats. Alors il a pointé son index dans ma direction et m'a ordonné d'emmener Lincoln avec moi. Peu importe la destination. Il fallait sauver le Président.

— Je comprends mieux pourquoi vous avez été gracié.

— T'emballe pas, ma grande. Ma libération ne s'est pas faite toute seule, crois-moi. Toujours est-il que j'ai emmené Lincoln avec moi. On s'est réfugiés dans la forêt. On a trouvé une cachette dans une fosse qu'on a recouverte de feuilles et de ronces. On est restés là-dessous durant neuf heures, jusqu'à ce que l'armée de Stuart soit appelée en renfort à Gettysburg. Autour de nous, les Confédérés passaient la forêt au peigne fin. On les entendait marcher, parler, courir. Je peux t'affirmer que j'ai jamais eu autant la trouille.

— Et Lincoln ? Il avait peur, lui ?

Moz se mit à rire.

— Lincoln ? Oh, non. Pas lui. Il n'avait peur de rien ni de personne. Seul le sens civique comptait. Tout juste si c'est pas moi qui pleurais dans son giron.

— Et comment vous en êtes-vous sortis ?

— Dès qu'on n'a plus entendu les pas des Confédérés, on est sortis de notre tanière. Et là, on a eu droit à une surprise de taille. Un caporal zélé à qui on avait ordonné de poursuivre les recherches s'est pointé devant nous, fusil braqué sur nos panses.

— C'est pas vrai ! Je rêve.

Sienna Hawk était ivre de joie. Pour un scoop, c'était un scoop.

— Que s'est-il passé ensuite ? demanda-t-elle avec excitation.

— Le caporal était seul et usé. Il a eu peur. Ne me demande pas pourquoi, mais au moment même où nos regards se sont croisés, j'ai su qu'il allait faire feu. Dans un réflexe idiot, je me suis interposé entre le canon et le Président. J'ai pris une bastos dans le bassin.

Sienna esquissa une moue compatissante.

— Mais j'ai quand même eu le temps de riposter, reprit Moz. J'ai eu une chance de cocu. Je l'ai touché à la poitrine. Le Confédéré s'est effondré aussitôt.

— Comment êtes-vous rentrés ?

— Je ne me souviens plus trop. J'ai tourné de l'œil et suis tombé aux pieds de Lincoln. Plus tard, à l'infirmerie militaire, on m'a dit que les renforts étaient arrivés peu de temps après et qu'ils avaient rapatrié le Président.

— Je n'arrive pas à y croire. Vous avez sauvé la vie du président des États-Unis.

Moz haussa les épaules.

— Et je suppose que Lincoln est intervenu pour vous faire gracier ? reprit-elle.

— Non. On m'a dit que Lincoln m'avait fait parvenir une lettre que je n'ai jamais reçue. Après la guerre, je suis retourné à Oakland Grove. C'était il y a plus de vingt ans. Si Lincoln était intervenu, tu penses bien que je serais sorti plus tôt. Il a été tué en avril 1865. Je crois surtout que le fait d'armes en lui-même a servi ma cause. Mais il aura fallu quelques années de prison avant que l'administration pénitentiaire décide de me relâcher.

Sienna se laissa aller sur sa chaise. Bras ballants, elle regardait Moz comme s'il était le Messie en personne.

— Vous rendez-vous compte de votre implication dans l'Histoire ?

— Oh, tu sais, moi, l'Histoire, je ne la fabrique pas. Je ne fais que la traverser.

— Il n'empêche que vous venez de me raconter un sacré truc.

— Fais-en ce que tu veux, c'est cadeau.

— Vous ne risquez pas d'avoir des problèmes si j'écris ça dans mon livre ?

— À mon âge ? Non, je ne crois pas.

Sienna n'en revenait toujours pas. Moz regarda les feuilles étalées sur la table, puis jeta un coup d'œil par la fenêtre.

— C'est pas que je veuille te foutre dehors, ma grande, mais il est plus de midi et je dois aller travailler.

Sienna recouvra ses esprits et se mit à rassembler ses papiers.

— Oui, bien sûr, répondit-elle. J'ai de quoi faire cet après-midi. Si vous êtes d'accord, je vous ferai relire tout ça. Je ne veux pas qu'il y ait la moindre erreur dans ce manuscrit.

Moz hocha la tête.

Sienna rangea ses affaires dans sa mallette puis se leva.

— Que puis-je faire pour vous avoir rien que pour moi ? demanda-t-elle avec embarras.

— Tu peux être plus précise ?

Sienna se racla la gorge.

— Rassurez-vous, je ne vous fais pas une crise de jalousie, mais...

— Mais tu aimerais finir ton livre.

— Disons que le temps que nous passons ensemble me semble tellement... court.

Moz laissa le silence répondre à sa place.

— Si j'apporte une autre bouteille de whisky, cela vous fera-t-il changer d'avis ? poursuivit-elle en arborant une grimace d'écolière.

— Je ne crois pas, ma grande. Il faut que je mange, tu comprends ? Et pour ça, je dois gagner ma croûte.

Cette fois-ci, la journaliste manqua de répartie.

— Qu'est-ce que tu me fais, là ? demanda Moz, interloqué. Ne me dis pas que tu es en train de t'attendrir...

— Qu'allez-vous chercher ? répliqua Sienna en rougissant. Même si vous êtes un assez bel homme, vous êtes...

— Vieux ?

Sienna échappa un rire nerveux.

— Oubliez ma formulation. Je m'exprime très mal.

Moz posa les mains sur la table.

— Tu sais, ma grande, si tu veux que je comprenne ce que tu dis, il faut parler clairement. Je ne suis pas très doué avec les nuances émotionnelles.

Sienna Hawk balaya toute la conversation d'un revers de la main.

— Bonne journée, monsieur Moses. À demain ?

Moz plongeait son regard acier dans celui de la jeune femme, cherchant une étincelle de vérité.

— À demain, dit-il simplement.

Après avoir rapidement ingurgité son modeste repas, Moz prit un bain dans la rivière. Puis à l'aide d'un morceau de miroir trouvé au fond d'un tiroir, il se lissa les cheveux vers l'arrière et tailla sa barbe à l'aide d'une vieille lame de serpe rouillée.

La veille, il avait lavé ses vêtements sales. Ils étaient secs et sentaient le propre.

Moz examina une dernière fois son reflet. Satisfait, il courut jusqu'à l'extérieur. Le long du bois, il trouva de la menthe sauvage. Il en arracha une poignée qu'il mâchouilla comme du tabac à chiquer. Son haleine était à présent saine et fraîche.

Il savait que tous ces efforts étaient inutiles compte tenu de la chaleur et du travail qui l'attendait. Mais il se devait d'être

présentable devant la belle Angèle. Non. Pas présentable, mais beau. Moz voulait être beau, lui plaire, montrer qu'il n'était pas qu'un homme des pistes, et encore moins un ancien prisonnier. Certes, Angèle Holbrook ne verrait pas les efforts qu'il avait consenti à faire, mais elle le devinerait. Son intuition ne la tromperait pas.

Moz quitta Silver Creek en sautant comme un écolier.

En route, il composa un bouquet de fleurs sauvages. Moz n'était pas un connaisseur mais le mariage des couleurs lui plaisait, et le parfum était enivrant.

Il arriva devant la butte de la maison Holbrook, un sourire béat greffé au coin des lèvres. Il sentit son cœur chavirer.

Youpi déboula de sa hauteur, jappant sa joie de retrouver ce visage familier. Moz l'ébouriffa et se précipita sans attendre sur le sommet de la butte.

Angèle était assise dans son fauteuil en osier, les mains posées sur les accoudoirs. Elle ne souriait pas et portait la même robe que la veille. Ses cheveux étaient détachés de son chignon et son visage affichait une pâleur inhabituelle. Pourtant, Moz avait fait assez de bruit pour donner l'alerte et il n'était pas le seul. Youpi avait donné le ton.

— Bonjour Angèle, lança Moz avec énergie.

Angèle ne répondit pas. Peut-être ne l'avait-elle pas entendu.

— Je vous ai apporté quelque chose, poursuivit Moz.

Angèle se leva de sa chaise. Son visage était fermé et ses joues striées de deux ruisseaux séchés. Elle avait pleuré.

— Je... je vous ai cueilli des fleurs, dit Moz.

D'un geste maladroit, il saisit le poignet d'Angèle afin de lui glisser le bouquet dans la main. Puis il lui referma les doigts autour des tiges.

— Sentez leur parfum. C'est pour vous.

Angèle repoussa Moz du plat de la main et lui fouetta le visage avec les fleurs. Moz mit ses bras en travers pour se protéger. Les pétales se mirent à voltiger autour d'eux et en moins de deux secondes, il ne restait du bouquet qu'une poignée de tiges cassées.

— Espèce de salaud ! hurla Angèle. Fumier !

Angèle balaya l'espace de ses bras agités. Elle gifla Moz à plusieurs reprises. Celui-ci reçut les claques sans en comprendre leur motivation.

Angèle pleurait et hurlait avec hystérie.

Moz fit un pas en arrière, hors de portée. Secoué, il était incapable de parler.

— Partez d'ici ! Ne revenez plus jamais !

— Mais... Angèle...

— Vous êtes un imposteur ! Vous n'êtes pas John Moore, vous êtes Travis Moses, l'assassin de ma sœur ! Tout ce qu'il me reste aujourd'hui, je vous le dois !

La douleur était cuisante et la douche plus que glacée.

Donc, elle savait. Quelqu'un était venu le lui dire. Quelqu'un de malintentionné avec une étoile sur la poitrine.

— Vous avez tué Buddy ! Vous êtes un monstre !

— J'ai... j'ai tué personne...

— Partez immédiatement ou je leur ordonne de vous abattre !

— M'aba...

Moz balaya la vallée des yeux. Derrière l'immense saule pleureur situé à l'est de la grange, il croisa les regards de Garnett et Stovall. Les deux adjoints avaient leurs fusils braqués sur lui.

— Fais demi-tour ou je te colle une balle entre les yeux, avertit Stovall.

Moz était tombé dans un piège grotesque. Ces fumiers le poussaient à la folie. Ils l'acculaient contre le mur de son passé. Partagé entre haine et chagrin, Moz fit quelques pas en arrière.

— Foutez le camp ! hurla une dernière fois Angèle.

— Mais... Je dois réparer la grange... J'ai mon travail à finir... bredouilla Moz.

— T'as pas entendu ce qu'elle vient de te dire ? intervint Garnett. Pour l'instant, on n'a rien contre toi, mais je suis sûr que l'enquête va nous mener droit vers ta cabane, pouilleux. On va se revoir très vite.

Une boule se forma dans la gorge de Moz. Étrange symbiose de colère et de mélancolie.

Youpi, qui était assis aux pieds de sa maîtresse, bascula la tête sur le côté. Il semblait ne pas comprendre la situation, lui non plus.

Moz opéra un lent demi-tour, et quitta la propriété la tête basse.

Arrivé à sa cabane, Moz jeta son chapeau avec violence sur le sol. Il brisa une colonne de la rambarde en bois d'un coup de pied en hurlant sa rage. Des larmes de colère lui coulaient le long des joues.

Il s'approcha des marches et se laissa tomber sur les fesses. La colère se transforma progressivement en tristesse et Moz se mit à pleurer, le visage caché entre les mains. Il laissa sa peine s'écouler. Intarissable. Puis il se sécha les yeux du revers de la chemise.

Le mieux était encore d'essayer de vivre normalement. Lorsqu'il était en prison et que les autres détenus le passaient à tabac, l'esprit de Moz effectuait un saut dans le temps. Il pensait à l'après. Au retour dans sa cellule, au repas qu'il dégusterait le soir, au livre qu'il dévorerait avant de s'endormir. Il fallait toujours un objectif, si insignifiant soit-il. Sur l'instant, Moz se mit à rêver d'une tasse de café chaud et d'une pipe.

Il se leva, entra dans la cabane et en ressortit quelques instants plus tard avec une tasse dans une main et sa pipe au bec en ivoire dans l'autre. Il fit le tour de sa modeste propriété et retrouva les douze piquets plantés par Pilby. Il les observa longuement. Chacun d'entre eux était un obstacle à franchir. Un défi à relever.

Moz pouvait considérer que la nuit qu'il avait passée à la prison de Manitowoc en était un, et que l'affront qu'il venait de subir en était un autre. Le parcours serait encore long. Sans doute interminable.

— Faut pas le prendre comme ça, dit une voix derrière lui.

Moz pivota lentement.

Le marshal Pilby était adossé contre la cabane, juste à côté de la trappe menant à la cave.

— Se faire jeter par une femme comme Angèle Holbrook, c'est humiliant. Mais c'est pas la peine de se mettre dans des états pareils.

— Comme Angèle Holbrook ? répéta Moz. Humiliant ? Parce qu'elle est aveugle ? Votre condescendance est pitoyable, marshal.

Pilby sourit.

— Toi, t'es en colère après moi, dit-il en agitant l'index devant lui. Pas vrai ?

Moz ne répondit pas.

— Je le serais aussi. Mais il faut te mettre à notre place. Y a encore eu un mort aujourd'hui. Et bizarrement, ça gravite encore autour de toi. Avoue qu'on peut se poser des questions. Mais attention, tu as vu, je ne t'ai pas arrêté.

— Manquerait plus que ça.

— Je sais, tu vas me dire que tu n'y es pour rien. C'est peut-être vrai mais moi, j'en sais rien. Il y a donc pour l'instant présomption d'innocence.

— Vous étiez obligé d'intervenir auprès de madame Holbrook ? J'avais trouvé un travail, bordel !

— Je sais bien tout ça. Mais mon boulot, c'est de veiller sur mes administrés et je ne veux prendre aucun risque, tu comprends ? Et puis, c'est pas ma faute si tu lui as menti. Tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même.

Ce fumier n'avait pas tout à fait tort. Après tout, Moz avait menti. Il avait caché son identité en la substituant à une autre. Et si l'histoire s'était poursuivie entre lui et Angèle, que se serait-il passé par la suite ? Aurait-il continué à mentir ? Probablement. Ce nom qu'il traînait était associé au carnage qui avait ébranlé la ville trente ans plus tôt. D'autant plus qu'une des victimes était la sœur d'Angèle Holbrook. Cette idylle était de toute façon chimérique.

— Tu sais que j'ai raison, hein ? poursuivit Pilby. Mais bon, je ne suis pas venu ici pour te narguer.

— Ah ouais ?

— Je voulais te dire en face que je ne suis pas dupe.

— Vous me l'avez déjà dit.

— Eh ben je te le répète. Je ne sais pas comment tu t'es débrouillé pour le premier meurtre, celui de Bonnie Wayland, mais je sais que tu es derrière. Quant à celui de Buddy Bannister, tu n'as aucun alibi, cette fois.

— Vous n'avez pas de preuve non plus.

— C'est pour ça que je ne t'arrête pas. Mais je tenais à ce que tu saches que je renforce la surveillance autour de ta cabane. Alors si, de temps en temps, tu sens une ombre se mouvoir derrière les sapins, ne sois pas surpris.

— Si ça peut vous faire plaisir.

— Et c'est valable aussi pour miss Hawk. Elle t'a couvert l'autre nuit, mais rien ne dit qu'elle n'est pas impliquée.

Moz étouffa un rire.

— Quelle imagination. C'est vous qui devriez écrire des livres.

— Ce n'est pas de l'imagination, mais de la précaution.

— Ça va lui faire plaisir quand elle l'apprendra.

— Tu peux lui dire, je m'en fous.

Pilby s'appuya sur sa canne et se dirigea lentement vers les bois où son cheval était caché.

Moz entendit la monture s'éloigner jusqu'à ce que le chant des oiseaux étouffe le bruit des sabots.

La nuit suivante, Moz ne parvint pas à trouver le sommeil. Lorsque

l'insomnie s'invitait au coucher du soleil, il avait l'habitude d'ouvrir un livre et de s'immerger profondément dans le récit. Mais Pilby lui avait confisqué ses seules distractions.

À quoi ressembleraient ses journées dorénavant ?

Il ne pouvait plus aller chez Angèle Holbrook, et encore moins en ville avec les derniers événements. Il était consigné dans cette cabane minable, à côté de l'ancienne mine. Quel décor pour une convalescence psychique !

Peut-être devrait-il envisager de la retaper, cette cabane. Mais il n'avait pas d'outils, et encore moins de quincaillerie.

Pour lui, l'enfer commençait ici.

Dans la nuit, il fut pris d'une crise d'angoisse. Une boule s'était formée au creux de son estomac. Il se mit à paniquer et à transpirer.

Il se leva et fuma les résidus de tabac qu'il lui restait. Il faisait les cent pas dans sa cabane, incapable de relativiser. Son angoisse se mua en une crainte étrange. C'était comme si la vie qu'il s'était programmée venait de s'interrompre. Privé de tout, il ne pouvait pas vivre dans ces conditions.

Autant ne plus vivre du tout.

Il y avait bien la journaliste qui comblerait ses jours futurs, mais ce n'était pas suffisant. Même si leurs rencontres pouvaient à présent s'étaler sur la journée.

Moz hurla.

Il sortit à l'extérieur en titubant. Se mit à courir toujours plus à l'est. Il courut longtemps sans jamais s'arrêter. Malgré les rappels à l'ordre de son hygiène de vie, il cavalait de plus en plus vite. Sa trachée le brûlait, le souffle lui manquait. Hors de question de s'arrêter.

Enfin, il arriva sur une plage du lac Michigan. S'effondra dans le sable, genoux en avant.

Le lac, agité par le vent, produisait un ressac insupportable. Curieusement, le va-et-vient des courants avait quelque chose d'apaisant, de réconfortant.

Moz se redressa difficilement, puis marcha droit devant lui.

L'eau était glacée mais il s'en fichait. Il ne le sentait même pas. Son pied s'enfonça dans le sable et il faillit chavirer. Pourtant, il continua d'avancer, frappant l'étendue d'eau de toutes ses forces. Le niveau lui arrivait à la taille.

Encore quelques mètres et le lac le recouvrirait totalement. Il l'emmènerait au large où, avec un peu de chance, Moz fermerait les yeux rapidement. Sans même sentir l'eau lui pénétrer les poumons. Il pourrait alors se laisser bercer par les courants et s'éteindre paisiblement.

Soudain, devant lui, un visage jaillit de l'eau.

Moz eut un mouvement de recul.

Le visage prit de la hauteur et une silhouette se dévoila, noyée jusqu'à la poitrine. C'était Sven Alvorsson. Son faciès était encore plus cadavérique que lors de sa précédente apparition. Le sang qui coulait de sa bouche avait retrouvé de sa fluidité.

Autour de Sven, les autres morts apparurent, chacun à leur tour. Une aura étrange et brumeuse les entourait.

Les fantômes étaient revenus.

Moz n'avait plus peur. Ils étaient peut-être venus le chercher pour l'emmener. Pour toujours.

C'était donc ça le plan.

Depuis le début, les fantômes le prévenaient. Le harcelaient depuis des années pour lui dire qu'ils viendraient le chercher. Ce moment était arrivé.

Le spectre de Sven Alvorsson tendit une main devant lui.

Travisss... tu ne dois pas capituler...

Moz fronça les sourcils.

Tu dois... poursuivre... Ne pas mourir...

Oui, Travisss... poursuit le spectre de Lilly. Nous savons maintenant... Tu dois rentrer chez toi... et continuer...

— Continuer ? répéta Moz.

Oui, Travisss... reprit Sven. Tu dois finir ce que tu as commencé il y a trente ans... Ce n'est pas encore terminé...

— Mais de quoi vous parlez ?

Au revoir, Travisss...

Les spectres des cinq adolescents disparurent au fond du lac, drapés par la brume.

L'angoisse de Moz avait disparu. Mieux, une forme de sérénité venait de naître.

Il resta à observer le reflux de longs instants. Des minutes... Peut-être des heures. Au loin, il entendait l'écho des voix fantomatiques. Comme un son de corne de brume qui répète inlassablement la même phrase...

Tu dois finir ce que tu as commencé il y a trente ans. Ce n'est pas encore terminé...

Stupéfait

Pilby buvait son café, installé derrière son bureau. Sur la table étaient étalés plusieurs des livres de Travis Moses. Le marshal prenait parfois des notes sur le verso d'un avis de recherche.

Garnett entra dans l'office.

— Salut Mike.

— Red...

— T'as toujours le nez planté dans tes bouquins ?

— J'essaie de comprendre.

Garnett posa son fusil dans le râtelier, ôta son chapeau et se servit une tasse de café. Il s'assit en face du marshal.

— Tu crois qu'il y a quelque chose à comprendre ? demanda-t-il. Moses est siphonné. Je ne pense pas qu'il y ait vraiment une logique dans tout ça.

Pilby reposa son crayon et se roula une cigarette.

— Pour nous non, dit-il. Mais pour les cinglés, il existe toujours une raison qui les pousse à faire les choses. La folie dispose de sa propre logique.

Garnett haussa les épaules.

— Ma foi, je crois que tu te casses la tête pour pas grand-chose. Je pense qu'on devrait coffrer Moses et enquêter après.

— Il est protégé par les lois fédérales. On ne peut pas faire n'importe quoi.

— Qui le saura ? Regarde, l'autre jour, on l'a bien mis à l'ombre et personne ne s'en est plaint.

— C'était une erreur, répondit Pilby. C'est sûr que ce ne sont pas les gens de Manitowoc qui nous causeraient des ennuis. Mais au final, tout finit par se savoir. On a eu de la chance, cette fois-là.

Pilby alluma sa cigarette et tira une première bouffée en allongeant ses jambes sur le bureau.

— Tu en penses quoi, du meurtre de Bannister ? demanda-t-il, les yeux dans le vague.

— Tu poses la question ? Moses l'a coincé aux aurores. Il savait que le vieux Bannister passait de temps en temps chez l'aveugle. Alors pour être tranquille, il l'a dézingué. Ce qui lui laissait le champ libre pour s'en prendre à elle quand il l'aurait décidé.

— Tu penses qu'il s'en serait pris à madame Holbrook ?

— Sans aucun doute.

— J'en sais trop rien, dit Pilby, dubitatif. Si t'avais vu la trombine de

Moz quand je me suis pointé chez lui hier après-midi... Il était anéanti.

— Arrête, je vais pleurer.

— Non, sans rire. Il était sincèrement affecté.

— C'est normal, on lui a coupé l'herbe sous le pied.

— Non, il y a autre chose.

Garnett et Pilby restèrent silencieux un court instant, chacun absorbé par sa tasse ou sa cigarette.

— Tu es né où, Red ?

— Charlottesville, en Virginie. Pourquoi ?

— L'État de Virginie a bien rejoint la Confédération en 1860, pas vrai ?

— Ouais...

— Tu es donc un pur produit sudiste.

— Plutôt deux fois qu'une !

Pilby hochait la tête à chacune des réponses que lui fournissait l'adjoind.

— Tu as fait la guerre ?

— La dernière année. Sous le commandement du général Clark.

— Si tu avais été arrêté pour une raison quelconque, et que l'Union était venue te chercher en prison pour t'enrôler de force, t'aurais fait quoi ?

— Ils seraient allés se faire foutre, tu peux me croire.

— Même en sachant que tu aurais été exécuté ?

— Ça ne fait aucun doute. Jamais j'aurais hissé le drapeau yankee, même au prix de ma liberté.

— Pourtant, Moses l'a fait.

Un silence malsain s'empara de l'office.

— Qu'est-ce que tu me dis ? rebondit Garnett. Moses était un Sudiste ?

— Il est né en Alabama.

De ses deux grosses paluches velues, Garnett écrasa son crâne dégarni.

— Alors ça, c'est le bouquet ! Il a retourné sa veste, l'enfoiré. Il est encore pire que ce que j'imaginai.

— Toi aussi, ça t'en bouche un coin, n'est-ce pas ? Pourtant, c'est la vérité. Travis Moses était un Sudiste et il a accepté de collaborer avec l'Union. Le pire, c'est qu'il a même eu les honneurs pour acte de bravoure.

— En plus d'être un fumier d'assassin psychopathe, c'est aussi un lâche. Il a trahi sa nation. Ça me semble tellement... impensable ! Jamais de ma vie je n'ai croisé un Sudiste qui ait baissé son froc devant l'Union ! Jamais !

— À moi aussi, ça m'a paru curieux, répondit Pilby en tapotant la cendre de son mégot. Quand tu discutes avec Moses, et même si tu

sais que c'est un tueur, tu te dis que malgré tout... il n'a pas l'air si fou que ça.

— Pas si fou ? Il a quand même tué douze gamins et peut-être Bonnie Wayland et Buddy Bannister !

— Je parle en apparence. La prison lui a peut-être fait du bien, mais je ne crois pas qu'elle soit en mesure d'annihiler la folie. Tu sais ce que je pense ?

Garnett ne répondit pas. Il se contentait de regarder son collègue avec attention.

— Je pense que Moses n'a jamais été fou. C'est un maniaque, un sadique, mais pas un fou au sens propre du terme. Et comme toi, je ne comprends pas qu'un Sudiste ait pris part au combat sous la bannière yankee. Y a quelque chose qui m'échappe.

— Il ne voulait pas mourir, c'est aussi simple que ça.

— C'est une possibilité. Mais je n'y crois pas. Y a un os là-dessous.

On frappa trois coups timides à la porte.

Garnett et Pilby échangèrent un regard las.

— Entrez ! hurla le marshal.

La porte s'ouvrit et la silhouette menue d'un homme apparut dans l'encadrement, effacée par le contre-jour. L'homme referma la porte derrière lui et se présenta :

— Bonjour messieurs, je m'appelle Gaspard Lefranc.

Gaspard était grand et maigre. Sa silhouette courbée faisait penser à un arbuste plié par la force du vent. Crâne chauve autour duquel se dandinait une couronne de cheveux blonds, des petits yeux fins, et un nez long et crochu qui abritait une petite moustache. Il portait assez mal son costume trop large et son allure maladroite en disait long sur son manque d'assurance.

Pilby et Garnett n'avaient aucune idée de qui était ce bonhomme.

— Je suis le maître d'école, poursuivit Gaspard.

— Oh, toutes mes excuses, s'exclama Pilby en se redressant d'un bond.

Il saisit sa canne et se dirigea aussitôt vers le visiteur. Pilby lui offrit la poigne de l'Ouest. Celle qui détruit les os des non-initiés.

— Enchanté, dit Pilby. Je suis le marshal et derrière moi, c'est l'adjoint Red Garnett. Je vous attendais avec impatience.

Garnett ne comprenait rien à cette rencontre. Son regard était aussi ahuri que celui d'un porc qui on présente étalé sur son plateau avec une feuille de menthe dans la gueule.

Pilby se tourna vers l'adjoint.

— Red, j'ai demandé à Red de...

Le marshal tourna de nouveau la tête, mais vers Gaspard cette fois.

— Il y a deux Red, en fait. L'autre, celui qui est allé vous voir s'appelle Stovall.

Gaspard opina.

Pilby revint sur Garnett.

— J'ai donc demandé à Red de convoquer l'instituteur de Manitowoc. Je ne le connaissais pas encore. Pour lui demander son avis sur les annotations que j'ai trouvées dans les livres. Tu sais de quoi je parle.

Garnett hocha timidement la tête.

— Oui, enfin je crois, dit-il.

— Monsieur Lefranc est français... Comme son nom l'indique d'ailleurs. Il réside à Manitowoc depuis quelques semaines. Il a traversé l'Atlantique pour instruire nos jeunes têtes blondes.

— OK...

— Venez avec moi, monsieur Lefranc, dit Pilby en prenant Gaspard par le bras.

Il le fit assoir dans sa chaise et déplia l'avis de recherche sur lequel il avait pris des notes et recopié certains mémorandums. Il ouvrit également le livre sur les tribus, celui-là même qu'il avait subtilisé la veille à Travis Moses.

Pendant ce temps, Gaspard chaussa ses petites lunettes rondes.

— Vous voyez ces écritures, reprit Pilby, elles sont griffonnées dans une langue que je ne connais pas. Que pouvez-vous m'en dire, monsieur Lefranc ?

Gaspard pointa son index sur les petites notes. Il tentait d'en comprendre le sens.

— Je ne saurais vous répondre, marshal. Cela ressemble à des lettres issues d'Europe. Mais de quel pays, ça...

— Ah, ah. Je savais que vous pourriez m'aider, jubila Pilby.

— Ce n'est qu'une hypothèse. Je ne suis sûr de rien. Il me faudrait plus de temps. Seriez-vous d'accord pour que j'emporte vos notes afin que je réalise une étude graphologique ?

— Oui, bien sûr, prenez le papier. J'en ai plein d'autres.

Gaspard se leva doucement, enroula l'avis de recherche et fit quelques pas vers la sortie.

— J'ai pris mes fonctions il y a peu, ajouta-t-il. Je suis en train de créer mon programme scolaire et cela me prend du temps. Mais je vous promets d'étudier votre demande dans les plus brefs délais.

Malgré la déception de ne pas obtenir de réponse immédiate, le marshal acquiesça et raccompagna l'instituteur vers la sortie.

Dès que Gaspard fut dehors, Garnett se leva et vissa son chapeau sur sa tête.

— Tu ne fais pas les choses à moitié, commenta-t-il. Tu ne lâches pas le morceau, toi.

— Il faut que je sache, Red. C'est important.

Garnett rouvrit le râtelier et récupéra sa Winchester.

— Bon... Eh ben je vais prendre la relève de l'autre Red. Il est planqué chez Moses depuis cette nuit.

Réclamé

Moins de quinze minutes après le départ de Garnett, on frappa à la porte du bureau. Pilby leva le nez de ses bouquins avec agacement.

— Entrez !

La porte s'ouvrit et le soleil aveugla le marshal.

— Fermez cette porte, nom de Dieu !

— Excusez-moi, marshal.

Cette voix était celle de Mia Knocker, de l'Institution Paola Zemeckis. L'irritation de Pilby se mit à croître davantage. Mais il ne le montra pas. Il ne voulait pas réitérer l'erreur qu'il avait faite quelques jours plus tôt en envoyant Mia sur les roses.

— Mia ? Que se passe-t-il ?

— Marshal, je sais que vous allez m'envoyer balader, mais je suis venue vous dire que Paul Hanlon vous réclame.

Pilby s'enfonça dans sa chaise.

Surtout ne rien montrer. Ne pas se mettre en colère. Ne pas botter le cul de cette charmante emmerdeuse.

— Oh, Mia...

— Vous m'avez entendue, marshal ? J'ai dit : Paul Hanlon vous a réclamé. Ça veut dire, il parle !

Pilby écarquilla les yeux.

— Comment ça, il parle ?

— C'est la première fois en dix ans. Depuis ce qui s'est passé l'autre jour, Paul est de plus en plus agité. On dirait que ses yeux reprennent vie. Ce matin, alors que l'infirmière Soubeyrold allait lui faire sa toilette, il a prononcé votre nom. Carole est venue me trouver et je suis allée dans la chambre de monsieur Hanlon. Effectivement, il ne cessait de dire : voir Pilby... voir Pilby... Alors me voilà.

Pilby siffla de surprise.

— Eh bien, dit-il. Il est encore costaud, le vieux.

— Maintenant que je vous ai donné l'information, vous en faites ce que vous voulez. Je n'ai ni le cœur, ni le temps de disserter avec vous à son sujet. Sur ce, bonne journée, marshal.

Alors que Mia allait quitter le bureau, Pilby l'interpella.

— Attendez, Mia.

La jeune femme esquissa un sourire imperceptible.

— Je viens avec vous, ajouta le marshal.

Arrivés à l'Institution, Mia entraîna le marshal à travers les dédales du bâtiment. Lorsqu'elle ouvrit la porte de la chambre, Doug Hill, qui

partageait la pièce avec Paul Hanlon, leur lança un regard assassin. Il s'adressa à Pilby.

— Si tu mets un pied ici, t'en ressortiras plus jamais !

— J'avais bien noté la première fois, répondit patiemment le marshal. Mais merci quand-même.

Mia se saisit des poignées du fauteuil et sortit Doug Hill dans le couloir. Elle referma la porte sous ses rouspétances.

— Désolée, marshal, mais monsieur Hill est une roue qui tourne sans cesse. Il ne sait plus qui est qui.

— Pas de problème.

Le regard de Pilby se figea sur Paul Hanlon, assis devant la fenêtre. Son visage était livide. Effectivement, ses yeux avaient retrouvé de leur éclat. Lorsqu'il aperçut Pilby, Hanlon fut pris de soubresauts.

— Qu'est-ce qui lui arrive ?

— C'est l'excitation, répondit Mia.

— Je l'excite ?

— Émotionnellement parlant. Voyons, marshal.

— S'cusez.

Pilby s'approcha lentement de son ancien patron. Il aurait voulu s'accroupir pour mieux l'entendre, mais en était incapable. Depuis quelques jours, son genou le faisait souffrir.

— Alors, shérif, vous vouliez me voir ?

Hanlon leva une main en l'air. Pilby sursauta.

— Approchez votre oreille, conseilla Mia Knocker.

Pilby s'exécuta.

La bouche d'Hanlon s'entrouvrit et un filet de bave dégouлина sur sa chemise. Pilby pouvait entendre sa respiration.

— T... Travis... Moses... chuchota l'ancien shérif.

Pilby ne le brusqua pas. Son attention était piquée au vif.

— Travis... Moses... est... revenu...

— Je sais, shérif. Il est placé sous surveillance.

— Vous... ne comprenez pas... Je l'ai... vu...

Pilby se redressa et s'adressa à Mia :

— Moses est venu ici ?

— Une de nos infirmières m'a dit qu'un étranger était venu rendre visite à monsieur Hanlon, répondit Mia. Il y a quelques semaines de cela.

— Et vous l'avez laissé entrer ?

— Nous ne savions pas qui il était. Il a dû venir le premier ou le deuxième jour de son retour à Manitowoc.

Les borborygmes d'Hanlon reprirent. De nouveau, Pilby se pencha.

Hanlon essayait de communiquer, mais son excitation étant extrême, il ne parvenait pas à articuler.

— Calmez-vous, dit Pilby. Prenez votre temps.

Hanlon inspira plusieurs fois, puis ses doigts crochetèrent le gilet du marshal. Hanlon le tira jusqu'à lui. De plus en plus près. Pilby menait un véritable numéro d'équilibriste avec sa canne pour ne pas s'écrouler.

Hanlon parvint à lui souffler quelques mots dans le creux de l'oreille. Des mots glaçants.

Mia voyait le visage de Pilby se décomposer progressivement.

Tandis que la main d'Hanlon retombait lourdement sur sa cuisse, le marshal se redressa subitement.

— Bordel de couille...

— Qu'a-t-il dit, marshal ?

— Je veux tous les patients dans la cour. Maintenant !

Effrontée

Contrairement aux jours précédents, Sienna Hawk était arrivée en milieu de matinée, laissant à l'hôtel ses bonnes manières.

Moz lui en avait fait la remarque. Mais la journaliste l'avait tournée en dérision, prétextant qu'elle ne s'était pas réveillée. Moz lui avait alors répondu que lui, n'avait pas oublié et qu'il attendait depuis plus de deux heures.

Sienna avait occulté l'humeur massacrate de Moz, s'était tranquillement rendue à l'extérieur pour un petit pipi, avant de s'installer à la table comme elle le faisait tous les jours depuis deux semaines. Elle semblait ne plus craindre Travis Moses comme elle l'avait laissé entendre au début de leur rencontre.

— Si vous avez peur que je vous retarde pour cet après-midi, dit-elle, vous n'avez pas à avoir de craintes. Je suis arrivée en retard, tant pis pour moi.

Moz s'installa à son tour, face à elle.

— Je n'ai plus d'obligations, dit-il.

— Ah bon ? Comment ça ?

— J'ai été comme qui dirait... renvoyé.

Sienna arbora la mine de rigueur. Faux mélange de compassion et de surprise.

— Comment cela se fait-il ?

— Y a eu un meurtre, répondit Moz en souriant.

— C'est pas vrai !

— Tu n'auras plus à te donner autant de mal pour m'avoir avec toi. Et ne joue pas les étonnées, tu le savais.

Sienna se renfroigna. La pique de Moz l'avait atteinte droit au cœur.

— Oui, c'est vrai. Je le savais, finit-elle par avouer.

— Bien sûr que tu le savais. Sinon tu ne serais pas arrivée en retard. Tu t'es dit que maintenant que j'étais libéré de mes obligations, tu avais le champ libre. Ton bouquin tire maintenant vers la fin, tu n'as plus besoin d'optimiser ton temps.

La journaliste rougit, prise à son propre piège.

— Pardonnez-moi, monsieur Moses. Oui, j'étais au courant. Herman Spencer me l'a dit ce matin. Et vous avez raison, je suis une égoïste. Du coup, j'ai pris le temps de discuter avec lui, en me disant que vous ne seriez pas pressé.

Moz opina. Il s'était radouci.

— T'as pensé à m'apporter du tabac ?

— Euh oui... bredouilla Sienna en fouillant dans son sac.

Elle lui tendit le sachet que Moz s'empessa d'ouvrir afin de garnir sa pipe. Il alluma le foyer et se détendit.

— La prochaine fois, dit-il, si tu penses arriver en retard, préviens-moi la veille. Tu sais que je ne suis pas vraiment désiré en ville et que de toute façon je n'ai pas de quoi acheter de la nourriture. Donc, j'ai besoin de temps pour relever mes pièges et préparer mes repas.

— Entendu. De toute manière, je crois que cela n'a plus vraiment d'importance. Comme vous l'avez souligné à l'instant, le livre est pratiquement terminé. C'est l'histoire d'une journée tout au plus. Peut-être deux...

Moz tira longuement sur sa pipe et recracha la fumée en petits cercles gracieux.

— Je vois que les trente-deux années que j'ai passées en prison ne t'intéressent plus.

— Bien sûr que si, se défendit Sienna. C'est d'ailleurs le sujet que nous allons traiter aujourd'hui. Il me reste deux chapitres pour clore l'ouvrage. La prison sera l'avant-dernier.

Moz hocha la tête.

Sienna trouvait son comportement étrange.

— Et mon pognon ? demanda-t-il.

— Votre pognon ?

— Les huit cents dollars que tu me dois. Ceux que tu es censée me remettre avant la rédaction du dernier chapitre.

Vexée, la journaliste baissa les yeux sur sa copie.

— Vous serez payé, dit-elle sèchement. N'ayez pas peur. J'apporterai l'argent demain.

Moz l'observa du coin de l'œil. Il venait de toucher la corde sensible. Mais de quelle corde s'agissait-il ? Celle de la déception de voir une si belle collaboration toucher à sa fin ? Ou bien celle de devoir tenir ses engagements pécuniaires ? Huit cents dollars, c'était quand-même une somme.

— OK, dit-il simplement.

— Bon, nous parlions de prison tout à l'heure, se reprit-elle. Quelles ont été vos conditions avec les autres détenus ?

Moz se leva, fit quelques pas, tournant autour de la journaliste comme un vautour prêt à fondre sur sa proie. Sienna n'était pas tranquille. Elle voulait se retourner, voir ce qu'il fabriquait. Mais ce n'était pas une bonne idée. Moz n'était pas comme d'habitude. Il était renfermé, ténébreux et de mauvaise humeur. Un geste malheureux pourrait le mettre en rogne. Sans compter l'absence du marshal et de ses adjoints. Tenter de glisser une main dans son sac pour en retirer son pistolet était aussi une idée à bannir. Mieux valait apaiser l'ambiance.

— Tout va bien, monsieur Moses ?

Moz fit quelques pas de plus.

— Ouais, ouais, ça va. Je réfléchissais juste au chapitre sur la prison. Finalement, je ne sais pas si c'est une bonne idée d'en parler.

Sienna resta muette. Elle ne voulait pas le contrarier.

— Les journées se ressemblent toutes en taule. Le matin, tu te lèves et tu patientes. À midi, tu bouffes et t'attends la sortie quotidienne de l'après-midi. Le soir, tu manges et tu vas te coucher. Oh, y a bien les ateliers pour certains prisonniers, mais là aussi, c'est un peu pareil. Menuiserie, laverie... Tu vois, rien de folichon qui puisse s'intégrer à ton récit.

Elle avait envie de lui demander ce qu'il avait enduré pendant toutes ces années. Passages à tabac, humiliations, sanctions... Mais elle ne trouva pas le courage d'aborder le sujet.

— Vous avez peut-être raison, dit-elle. De plus, cela pourrait casser le rythme.

— Il me semble.

Moz vagabonda encore quelques instants, puis se servit du café. Il n'en proposa pas à la jeune femme.

— Dans ce cas, poursuivit-elle, peut-être pourrions-nous passer au dernier chapitre ?...

— Comme tu veux. De quoi il va parler, ton dernier chapitre ?

Moz était toujours derrière elle. Elle entendait le bruit métallique de la cafetière cognant contre la tasse. Elle n'était pas rassurée.

— J'aimerais qu'on parle de l'après. Ce que vous comptez faire maintenant que vous êtes libre et... que vous êtes de retour sur les lieux de vos méfaits.

Méfaits. Le mot de trop, pensa-t-elle. Si elle avait pu revenir en arrière, juste deux secondes plus tôt, elle aurait sans doute choisi une autre formulation.

Moz posa la cafetière, et contourna la table pour se retrouver devant elle. Il s'assit calmement sur la souche.

— Tu sais qu'ils sont revenus me voir ? dit-il.

— Vous voir ? Qui ça ?

— Les fantômes, pardi ! Ils étaient là. Tous les cinq.

Sienna secoua la tête. Elle avait du mal à croire ce qu'elle entendait.

— Vous voulez parler de vos cauchemars ?

— Appelons-les comme ça, si tu préfères. Donc mes cauchemars ambulants sont venus me rendre une dernière visite la nuit dernière. Et tu sais quoi ? Ils n'étaient pas fâchés du tout.

— Les adolescents ? Vous parlez d'eux ?

— Ouais ! Wayland, Alvorsson, Langenkamp et les autres. Ils étaient tous là.

— Mais... Ils étaient douze en tout, non ?

Sienna regretta aussitôt ses paroles.

— Je n'ai jamais vu les autres, reprit Moz. Il n'y a toujours eu que ces cinq-là. Bref, ils m'ont rappelé certaines choses. Des choses que j'avais complètement oubliées à cause de la trouille que j'avais d'eux. En fait, ils ne m'ont jamais voulu de mal. Bien au contraire.

— Écoutez, je suis ravie pour vous, mais...

Moz leva la main pour l'interrompre. Sienna se tut immédiatement.

— Tu parlais d'avenir. Très sincèrement, hier encore, je n'aurais pas su quoi répondre. Mais grâce à eux, je sais parfaitement où je vais maintenant.

Sienna hocha la tête.

— Laisse-moi te raconter une histoire, poursuivit Moz.

La journaliste ne bronchait pas. Comme si Moz se trouvait dans un état second. Son regard était plus noir que le plumage d'un corbeau.

— Il était une fois un bonhomme qui errait dans les rues de Louisville, dans le Kentucky. C'était en 1849. Il faisait nuit et l'hiver avait recouvert les bâtiments d'une fine pellicule blanche. La température était froide, très froide. Ce bonhomme revenait d'un pays lointain où l'hiver n'existe pas. Là-bas, il avait vécu parmi les peuplades les plus sauvages. Il avait appris leurs coutumes, leurs façons de vivre et leurs cultes. Après des années d'apprentissage, il s'était vu octroyer un don. Celui de devenir plus fort, plus grand, presque... immortel.

La jeune femme n'aimait pas du tout le tournant que prenait la conversation. Elle jeta un regard paniqué à son sac. Mais il était loin. Trop éloigné pour se jeter dessus et s'emparer de son arme. Il fallait encore patienter et faire semblant de s'intéresser au récit. Travis Moses finirait bien par baisser la garde.

— Ce don, il l'a ramené avec lui, dans le Kentucky, continua Moz. Ce soir d'hiver, il rencontra une charmante jeune femme appelée... Meryl.

Le cœur de Sienna fit un bond dans sa poitrine.

— Elle était seule, frigorifiée, épuisée. Notre bonhomme lui proposa de le suivre jusqu'à chez lui, dans une cave située sous la mairie. Meryl accepta de l'accompagner. Durant les jours qui suivirent, le bonhomme la nourrit, la logea et lui offrit même de nouveaux vêtements. Une idylle était née.

Moz ponctua sa dernière phrase d'un mouvement théâtral des bras.

Inconsciemment, Sienna regarda encore son sac. Elle ne jurait plus que par lui. Autour d'elle, plus rien n'existait.

— Il ne va pas s'envoler, lui dit Moz.

— Quoi ? lança la journaliste en sortant de sa torpeur.

— Ton sac ! Il ne va pas s'envoler.

— Oui, je sais...

Moz lui lança des éclairs dans les yeux.

— T'es toujours avec moi, ma grande ?

— Évidemment.

— Bon, je poursuis mon histoire. Donc notre bonhomme et Meryl étaient fous amoureux l'un de l'autre. À tel point qu'un soir où l'alcool avait coulé à flots, il lui fit un enfant. Mais lui, il n'en savait rien. Quelques semaines plus tard, quand Meryl eut ses premières nausées, elle paniqua. Le bonhomme l'avait certes sortie de la rue, mais il savait parfois se montrer violent et ses colères étaient impossibles à dompter. Alors Meryl décida de s'enfuir, pour sauver son bébé qui allait naître quelques mois plus tard.

Une mèche de cheveux se détacha du chignon de Sienna pour se figer contre son front en sueur. Ses mains étaient moites et les mouvements de ses doigts tremblants de nervosité.

— Meryl se réfugia dans une église protestante de Lincoln, en Arizona, poursuivit Moz. Une famille l'accueillit. Et un beau matin de juillet, elle accoucha d'une petite fille.

Trente centimètres. Pas plus de trente centimètres du sac où dormait le pistolet. Il aurait fallu que Sienna ait de plus grands bras, ou alors que Moz se lève pour aller se chercher un morceau de pain. Mais l'homme était trop absorbé par son récit. Une histoire troublante qui n'avait plus rien en commun avec le livre que la journaliste rédigeait. Non. Moz avait une autre idée en tête. Cette narration imprévue n'était que les prémices d'un bouleversement inattendu, inquiétant.

Moz se mit à sourire. Un sourire que Sienna ne lui connaissait pas. Malsain, terrifiant.

— Quatre ans plus tard, dit-il, le bonhomme retrouva sa trace. Il se rendit à Lincoln et profita de la crédulité de la famille protestante pour se faire inviter à manger. Tu sais ce qui s'est passé pendant le repas ?

Sienna secoua la tête.

— Le bonhomme les a tous assassinés à coups de machette. Y avait des bouts de viande partout. L'horreur. Et Meryl était absente, occupée à préparer la messe du dimanche à la paroisse.

Moz ralluma sa pipe. Sienna aurait peut-être pu à ce moment-là se précipiter sur son sac et braquer Travis. Mais c'était un risque considérable. Il se serait jeté sur elle par-dessus la table, et l'aurait mise à terre avant qu'elle ne puisse se saisir de son arme.

— Le bonhomme retrouva Meryl et l'enfant, puis les emmena avec lui. Et tu sais ce qu'il a fait à la jeune femme ?

De nouveau, Sienna secoua la tête avec énergie. Ses cheveux s'étaient à présent dispersés le long de sa nuque.

— Il lui planta deux serpes dans les clavicules, auxquelles il attachait des cordes suffisamment solides pour la hisser à un mètre du sol à

l'aide d'une poulie. Avec une cuillère, il lui arracha les yeux, puis il lui fit une belle ouverture des seins jusqu'au bas-ventre. Pendant que Meryl se vidait de son sang, le bonhomme tua un oisillon qu'il avait trouvé dans un nid sous le toit d'une grange, et le lui enfonça au fond de la gorge.

Sienna ne fixait plus Moz. Elle était incapable de soutenir son regard.

— Meryl finit par mourir. Alors le bonhomme s'empara de son âme grâce aux incantations qu'il avait apprises en Afrique. Bien évidemment, j'imagine que tu sais qui est le bonhomme en question...

Moz élargit son sourire démoniaque.

Sienna osa le regarder à nouveau. Les yeux de son interlocuteur étaient animés par une flamme étrange, de celles qu'on ne trouve qu'en enfer.

— Vous, murmura-t-elle.

— Tout juste. Meryl a été ma première victime. J'ai ressenti, après ça, comme une sorte de renaissance. Une remise au monde. Je ne pouvais donc pas m'arrêter là. J'ai pris l'enfant avec moi et je suis parti m'installer dans le Wisconsin, à Silver Creek, comté de Manitowoc.

— Avec l'enfant ? demanda l'effrontée.

— Évidemment. La gamine n'avait que quatre ans. J'étais devenu son nouveau repère familial.

— Il n'a jamais été dit que vous aviez un enfant.

— Pourtant, c'est la vérité. Et tu sais comment j'ai baptisé cette petite fille ?

La jeune femme ne répondit pas.

— Je l'ai appelée Sienna.

Dépassés

Garnett retrouva Stovall près du bois d'Elton Savage. C'était leur point de rendez-vous lorsqu'ils prenaient leur tour de garde auprès de la cabane de Travis Moses.

Garnett ne prit pas la peine de descendre de cheval. Stovall mâchouillait une herbe, assis sur un tas de bois.

— Eh ben, j'ai cru que j'allais demander l'hospitalité à ce malade mental, lança ce dernier.

— Monte en selle. Il se passe quelque chose.

— De quoi tu parles ?

— En quittant la ville, j'ai vu Mike filer avec Mia Knocker vers la sortie de la ville, en direction de l'Institution.

— Et alors ?

— Ils avaient l'air plutôt pressés. Alors je crois que le marshal risque d'avoir besoin de nous. Moses attendra.

— Il y a la journaliste avec lui.

— Elle saura se défendre. Mike m'a dit qu'elle était armée.

Stovall sauta sur sa monture et les deux cavaliers reprirent la piste de Manitowoc au galop.

Mise à nu

Le regard de Sienna Hawk ne montrait plus qu'une cascade de haine et de mépris envers son hôte. Des auréoles de transpiration tachaient sa robe de part en part. Ses cheveux hirsutes lui donnaient l'allure d'une hystérique.

Elle se mit à sourire.

Moz partagea ce semblant de bonne humeur.

Sienna bondit sur son sac. Sa main trouva immédiatement la crosse de son pistolet, qu'elle orienta sur Moz avec une vitesse déconcertante. Celui-ci n'avait pas bougé d'un pouce. Mieux, il l'avait laissé faire.

— Qu'est-ce que vous voulez prouver ? cracha-t-elle.

— J'ai rien à prouver, ma grande.

— Arrêtez de m'appeler 'ma grande'. Cela m'insupporte. Le seul homme qui m'ait jamais appelée comme ça...

— Oui, je sais. Ton vieux papa.

Moz s'amusait de la situation. C'était flagrant. Malgré le canon pointé sur son visage, il prenait plaisir à pousser la provocation.

— Ta mère s'appelait Meryl Hawk. Quand tu t'es enfuie quelques mois après notre arrivée à Manitowoc, et ce, malgré tes quatre ans, tu as été recueillie par une diligence de voyageurs en route pour Chicago. Et le nom de Hawk t'est resté. Par la suite, tu as cherché ton sadique de père. Tu voulais en savoir plus... Ses gènes étaient en toi.

— Vous racontez n'importe quoi ! ragea la jeune femme en resserrant l'étreinte autour de la crosse.

— Allons, il est inutile de nous raconter des histoires. Nous connaissons tous les deux la vérité.

— Vous n'avez aucune preuve. De toute manière, pour vous, l'histoire s'arrête là.

Moz posa ses mains sur ses genoux, totalement décontracté. Sienna sursauta et faillit appuyer sur la détente.

— La fille et le père réunis, dit-il. Si ça, c'est pas une belle histoire...

La peur abandonna le corps de la jeune femme, pour laisser place à une forme d'assurance angoissante.

— Je ne suis pas votre fille.

— Ah, tu refuses l'évidence ? Tu es dans le déni, ma grande. Comment tu peux affirmer une chose pareille ?

Sienna fit glisser une mèche derrière son oreille.

— Parce que vous n'êtes pas mon père. Parce que vous n'êtes pas Travis Moses.

Déchiffré

Lorsque Garnett et Stovall passèrent l'entrée de la ville, ils aperçurent au loin un nuage de poussière à travers lequel se dandinait la silhouette d'un cavalier lancé en plein galop.

C'était Mike Pilby.

Les passants s'écartèrent sur son passage, effrayés.

Le marshal tira sur les rênes, arrachant pratiquement le mors aux dents de sa jument.

— Demi-tour, les gars, ordonna-t-il à ses camarades.

— Qu'est-ce qui se passe, Mike ? demanda Stovall.

Pilby lança un regard circulaire autour de lui pour s'assurer que personne ne serait suffisamment proche pour entendre ce qu'il avait à dire.

— Le type qui a emménagé dans la cabane de Silver Creek n'est pas Travis Moses.

Garnett écarquilla les yeux. La nouvelle l'avait giflé avec une telle force qu'il faillit basculer.

— C'est quoi, ces conneries ?

— L'enfoiré qui a passé ces trente-deux dernières années au pénitencier d'Oakland Grove n'est pas Travis Moses, répéta Pilby. C'est un imposteur.

— Et cet imposteur, c'est qui ?

— Ça, j'en sais rien.

— J'y comprends plus rien, Mike, enchaîna Stovall.

— Pour moi, au contraire, tout devient limpide.

Puis le marshal énonça un à un les éléments de sa suspicion en dressant son index devant lui.

— Un : le vrai Travis Moses est né en Alabama, dans un État confédéré. Mis à part quelques exceptions, je ne connais personne qui aurait retourné sa veste pour combattre sous la bannière de l'Union, même au prix de sa liberté. Ce qui me fait dire que l'individu qui a usurpé l'identité de ce détraqué a du sang yankee dans les veines.

Pilby dressa un deuxième doigt.

— Deux : si cet homme a expressément demandé à ce que tous ces bouquins soient livrés dans sa cellule, c'était pas pour peaufiner sa culture tribale. Au contraire, c'était pour apprendre. Il s'est emparé de ce savoir clanique, jusqu'à devenir la réplique parfaite du vrai Moses.

Troisième doigt levé.

— Et trois : je reviens de l'Institution Paola Zemeckis où j'ai parlé

avec Paul Hanlon, l'ancien shérif de Manitowoc. Il m'a dit que l'imposteur était venu le voir et qu'il lui avait avoué ne pas être Travis Moses.

— Mais pourtant c'est bien toi qui l'as arrêté en 1853, l'interrompt Garnett. Tu as vu son visage à cette époque. C'est bien le même qu'aujourd'hui !

— Ouais, c'est bien le même. Mais le soir où nous sommes allés à Silver Creek en 53, l'imposteur avait déjà pris la place du vrai Travis Moses, qui, lui, s'était enfui après les meurtres des cinq adolescents.

Garnett secoua la tête et dressa ses mains devant lui, comme pour arrêter la salve d'échanges confus qui lui donnait le tournis.

— Attends, dit-il. T'es en train de nous dire qu'un imposteur aurait pris la place du vrai Travis Moses le soir même où toute la ville était à ses basques ?

— C'est ça.

— Mais dans ce cas, où est le vrai Moses ?

— Il n'a jamais été loin. Il a même toujours été ici, à Manitowoc. Hanlon sait sous quelle identité se cache le vrai Moses et où il se terrait toutes ces années. Et je peux vous dire qu'on a tous de la merde dans les yeux.

— Comment Hanlon le sait-il ? Et surtout pourquoi il a rien dit avant ?

— Il l'a su quand l'imposteur est venu le visiter. C'est lui qui le lui a dit. Hanlon souffre d'un lourd handicap. Et je crois que c'est cette fameuse visite qui a été l'élément déclencheur, celui qui a bousculé l'âme de ce cher Paul et qui lui a rendu la vie.

— Et sous quel nom se cache Travis Moses ? demanda Stovall à son tour.

— Le vrai Travis Moses s'appelle maintenant...

— Marshal ! Marshal !

La voix était lointaine et avait du mal à percer le raffut de la ville. Pilby et ses amis balayèrent la rue du regard, à l'affût de l'appel.

— Marshal !

Une silhouette longue et maigrichonne se dessina à travers les ondulations de la chaleur naissante. Pilby plissa les yeux et reconnut Gaspard Lefranc. Il courait dans leur direction en agitant un livre au-dessus de sa tête.

— Marshal, attendez ! répéta Gaspard au risque qu'aucun des trois hommes de loi ne l'ait entendu.

Il arriva essoufflé aux pieds de la jument. Il peinait à se ressaisir.

— Que vous arrive-t-il, monsieur Lefranc ? demanda Pilby.

Gaspard lui enfonça le bouquin dans l'abdomen.

— J'ai votre information, répondit Gaspard en haletant, complètement époumoné.

— Mon information ?

— Oui... Quand je vous ai vu, j'ai couru aussi vite que j'ai pu. Vous sembliez dire que c'était urgent... Pfff...

— Reprenez-vous, Gaspard. Nous vous écoutons.

Gaspard demanda dix secondes de récupération. Lorsqu'il recouvra enfin son souffle, il se lança :

— J'ai comparé les notes apposées dans les marges de votre livre avec d'autres ouvrages trouvés dans les archives scolaires. Et il n'y a aucun doute. Je sais de quelle langue il s'agit.

Prise au piège

— J'ai une question à te poser, dit Moz.

Le bras de Sienna ne tremblait pas. La jeune femme était plus déterminée que jamais.

— Je vous écoute.

— Tu penses vraiment qu'un type comme Travis Moses aurait accepté de répondre à une interview ?

— À vous de me le dire.

— D'accord.

Moz gardait ses mains sur ses genoux. Un mouvement brusque et tout serait terminé. Il inspira profondément afin de ralentir son rythme cardiaque. Car même s'il avait des réponses à donner, son visage se trouvait dans le viseur du pistolet.

— Je ne vois que deux solutions, poursuivit-il. La première, tu as joué le jeu de la fanatique, amatrice de sensationnel, avec pour prétexte de livrer au grand public la biographie de l'année. Tu as vu là l'occasion de t'approcher de Travis Moses pour te venger de ce qu'il vous avait fait subir à toi et à ta mère.

Le visage de Sienna ne trahissait aucune émotion.

— La seconde, tu n'as jamais cessé de voir ton père. Et depuis trente ans, le vieux et toi attendez ce moment pour connaître le visage de celui qui a usurpé l'identité de ton géniteur. Tu en penses quoi ?

— Je pense que si je vous tire dessus, personne ne vous pleurera. Il me suffira de raconter aux autorités que vous avez essayé de me tuer. Et que je me suis défendue. Je n'ai qu'un coup de feu à tirer et le marshal Pilby ou ses adjoints débarqueront dans votre cabane pour en finir avec vous.

— Ça, je ne crois pas. Je sais quand ils sont là. J'ai appris à les repérer et je te garantis que dehors, y a personne.

Sienna aurait pu laisser transparaître un léger signe de faiblesse à la suite de la pertinence de Moz. Au contraire, elle semblait se nourrir du danger grandissant.

— T'as toujours pas répondu, dit Moz.

— Répondu à quoi ?

— Laquelle de mes deux hypothèses te semble la plus juste ?

Sienna se mit à ricaner. Un rire léger accompagné d'une démente génétiquement identifiable. Moz avait en face de lui la réincarnation parfaite du bourreau de Manitowoc.

— Quelle importance ? répondit la jeune femme. Vous ne méritez

aucune réponse. Juste une balle en plein crâne.

Sienna arma le chien du pistolet vers l'arrière.

Moz ferma les yeux.

Le doigt de la journaliste caressa le pontet et pressa la détente.

Un clic ridicule retentit.

Sienna écarquilla les yeux.

Moz sourit. Ses paupières s'ouvrirent lentement et ses yeux clairs s'insinuèrent dans l'âme de Sienna Hawk Moses.

— Qu'est-ce que...

— Eh oui, ma grande. Les vieux ont toujours plus d'un tour dans leur sac.

— Comment avez-vous fait ?

— T'aurais jamais dû aller pisser en arrivant tout à l'heure.

— Vous... vous avez vidé mon barillet pendant que...

Moz haussa les épaules avec fierté.

— Et maintenant, dit-il, on va s'amuser un peu.

Un déclic résonna sous la table.

Sienna baissa les yeux, comme si elle pouvait voir à travers le bois.

— Tu peux regarder, dit Moz.

La jeune femme baissa le bras, posa son arme sur l'aplat et jeta un coup d'œil sous la table.

Il y était fixé, par deux bouts de ficelle, un fusil à canon scié dont la mire embrassait le bas-ventre de miss Hawk. L'index de Moz était posé sur la gâchette.

Elle se redressa lentement. Elle ne souriait plus du tout.

— Maintenant, poursuivit Moz, on va se lever tous les deux.

Il fit glisser le canon scié et s'aïda de son autre main pour ajuster sa ligne de mire.

— C'est impossible ! Où avez-vous eu cette arme ?

— Elle reposait sous un tas de gravats, dans la ferme d'Angèle Holbrook, répondit Moz. Mais avant que tu ne te poses la question, elle marche très bien. Je l'ai déjà essayée et je peux te dire qu'avec les années, la mire a été malmenée. Si j'appuie sur la détente, je te coupe en deux.

Sienna se leva de sa chaise, mains dressées au-dessus de la tête.

Moz et la jeune femme sortirent de la pièce et longèrent la cabane, pour se retrouver au niveau de la cave, juste en face des douze piquets plantés par Pilby.

— Tu vois ces morceaux de bois ? lança Moz. Chacun d'entre eux représente un gamin tué par ton père. C'est le marshal qui a eu la bonne idée de les planter là. Tu sais, juste pour me rappeler à leur bon souvenir. Du coup, je pense qu'ils te sont plus adressés qu'à moi.

Moz planta le canon dans le dos de Sienna et l'obligea à se diriger

vers les piquets.

— Mets-toi entre ces deux-là, ordonna-t-il en désignant les plus au centre.

Sienna obtempéra. La peur se lisait sur son faciès.

— Écarte les bras.

La jeune femme obéit.

Moz lui noua les poignets aux piquets, ainsi que les chevilles. Puis il recula de quelques mètres pour admirer le tableau. Sienna était comme écartelée, la douleur transparaissait sur chacune des expressions de son visage.

— Parfait, dit Moz. Maintenant, on va attendre.

— Attendre quoi ? s'enquit la journaliste. Je ne tiendrai pas cinq minutes. J'ai mal, c'est horrible.

Moz fit quelques pas, de long en large, usant la terre de ses bottes crasseuses et élimées.

— On va attendre la fin de cette histoire, répliqua-t-il.

— T'auras pas à attendre longtemps, mon gars.

Le visage de Moz s'obscurcit tandis que celui de Sienna s'illumina.

La voix venait de derrière. Elle était rauque et vieillissante. Moz pensa la reconnaître. Oui, il l'avait déjà entendue.

Il sentit le canon d'un fusil s'enfoncer au creux de ses reins.

Dévoilé

Gaspard fouilla dans la poche intérieure de son veston et en sortit un mouchoir en soie. Il se tamponna le visage. Le pauvre homme était en nage. Le climat du Wisconsin n'était pas fait pour le Breton qu'il était.

Patients, Garnett, Stovall et Pilby le laissèrent reprendre son souffle. Puis, finalement agacé, le marshal le bouscula.

— Monsieur Lefranc, parlez s'il vous plaît. Nous sommes très pressés.

— Oui, pardonnez-moi, haleta Gaspard. L'écriture a été difficile à comparer. Il s'agit en fait d'un dialecte.

— Un dialecte ?

— Une sorte de patois régional.

— Parlez, Gaspard ! Ne nous faites pas languir !

Lefranc regarda les trois hommes tour à tour, espérant vivement que sa réponse les satisferait.

Il se racla la gorge, puis :

— Il s'agit d'un dialecte de Strimasund, comté de Västerbotten. En Suède.

Le visage de Pilby devint blême.

— Bordel de couille, marmonna-t-il.

— Mike, qu'est-ce qui se passe ? demanda Garnett.

— Ouais, on dirait que t'as vu un fantôme, enchérit Stovall.

C'était tout comme. Tout s'imbriquait parfaitement maintenant. Il y avait trop d'incohérences depuis le début. Pilby les avait effleurées du bout du doigt sans jamais parvenir à les identifier pour mieux les comprendre.

— Non seulement celui qui vit à Silver Creek n'est pas Travis Moses, mais je sais maintenant qui il est, dit le marshal.

— Mais qui est le véritable Moses ? Tu étais à deux doigts de nous donner son nom avant l'arrivée de monsieur Lefranc.

Pilby se passa une main sur le menton. Deux jours qu'il ne s'était pas rasé et déjà une barbe blanche commençait à poindre.

— Paul Hanlon m'a donné un nom, commença-t-il. Il avait des doutes sur celui qu'il soupçonnait. Dès qu'il a compris, c'est là qu'il s'est mis à devenir nerveux. Après ma dernière visite de tout à l'heure, j'ai demandé à ce que tous les pensionnaires soient descendus dans la cour. Et il en manquait un... Le voisin de chambrée de Paul Hanlon... Un type qui se fait appeler Doug Hill.

QUATRIÈME PARTIE

Ressuscité

La douleur le fit grimacer. Moz leva lentement les bras.

— Balance ton canon scié par terre !

Moz s'exécuta.

— Maintenant, tourne-toi !

Alors que Moz pivotait lentement sur lui-même, la connexion entre la voix et le visage s'établit d'elle-même.

Devant lui, un sexagénaire dans un fauteuil roulant. Plus frais que la dernière fois qu'il l'avait vu à l'Institution Paola Zemeckis.

— Donc c'était vous, dit Moz. Doug Hill, le copain de chambrée du vieux shérif.

Hill tenait fermement son fusil des deux mains. Et dire que Moz n'avait pas reconnu ce sourire sournois et ce regard fou lors de sa visite à l'Institution.

— Recule, rétorqua Hill.

Moz obtempéra.

— Maintenant, tu détaches ma fille... Avec délicatesse.

Moz approcha de Sienna Hawk. Elle était radieuse de folie. Moz délia les nœuds de ses chevilles, puis ceux de ses poignets. La jeune femme était de nouveau libre.

— Vous n'avez pas pensé à tout, on dirait. Il vous manquait un dernier tour dans votre sac.

Sienna lui décocha un violent coup de genou entre les jambes. Moz se plia en deux. Sienna courut jusqu'au canon scié, le ramassa et revint à la charge en lui assénant un coup de crosse sur la tempe.

Moz s'effondra.

La donne avait changé.

Moz se trouvait assis à l'intérieur de la cabane, sur la chaise, l'arcade en sang. Sans aucun lien pour lui enserrer les articulations. Face à la porte, victime d'un contre-jour cruel. Devant lui, Doug Hill dans son fauteuil et Sienna à ses côtés. Les deux fusils pointés dans sa direction.

— Comment êtes-vous arrivé jusqu'ici en fauteuil roulant ? demanda Moz.

— Vous vous posiez des questions sur mon retard de ce matin, répondit Sienna. Vous avez maintenant votre réponse. Je suis allée chercher mon père et l'ai caché dans l'angle de la cabane où vous n'allez presque jamais.

Le plan était d'une simplicité déconcertante. Moz s'était fait avoir. Il n'avait visiblement pas pensé à tout.

— Alors, t'es lequel d'entre eux ? demanda Hill.

— T'as pas encore deviné ?

— J'ai tellement côtoyé d'âmes vulnérables que tu pourrais être n'importe laquelle. Alors ?

Moz passa ses doigts sur sa plaie et observa le sang sur ses phalanges. Il sourit.

— Je m'appelle Sven Alvorsson, avoua-t-il enfin.

Ni le père, ni la fille ne tiqua. Forcément, celui qui s'était enveloppé dans la peau de Travis Moses ne pouvait être autre que l'une des victimes de 1853.

Hill lui adressa une moue admirative.

— Je suis bluffé, dit-il. Bravo. Comment tu t'en es sorti ce jour-là ?

Alvorsson observait la petite famille de sa place. Il l'avait enfin en face de lui. Le véritable Travis Moses, celui qui avait détruit la vie de douze familles. La fille était sans doute un bonus dont il ne fallait pas se priver. Tant qu'à éliminer la vermine, autant éradiquer toute la tribu.

— Ça n'a pas été très compliqué, dit Alvorsson.

Novembre 1853

Travis Moses vient de tirer.

Sven Alvorsson s'écrase dans la neige. Sa nuque le brûle atrocement. *Je suis sans doute mort*, se dit-il. Mais cette douleur ardente qui le paralyse est toujours là, bien vivante. S'il le pouvait, il tournerait sur lui-même pour plonger son cou dans le manteau glacial de la neige afin d'anesthésier la douleur. Mais s'il fait ça, il sera découvert. Le bourreau reviendra et finira le travail.

Non, il faut patienter sans bouger. Supporter la douleur avec abnégation. Accepter le massacre de ses amis.

Il entend une balle déchirer la nuit. C'est Lilly qui vient de tomber. Puis c'est au tour de Boyle. Les corps s'effondrent dans la neige, les uns après les autres.

Il entend les jérémiades de Mary. Puis une détonation. Et c'est le silence total.

Le sadique échange avec le jeune Custer. Il lui parle comme dans un salon de thé. Il évoque les religions, le met à l'épreuve, le conditionne à accepter l'existence d'un autre Dieu. Le gamin ne répond pas. Il attend son tour. Qui arrive enfin. Une dernière déflagration et c'en est fini. Ils sont tous morts. Officiellement.

Les pas de Travis Moses s'éloignent. Son cheval hennit. Le souffle de ses naseaux se fait plus sourd.

Puis plus rien.

Lentement et silencieusement, Sven prend appui sur ses bras et se relève. Il ôte la neige qui lui colle au visage. Sa nuque le fait souffrir. Il passe une main curieuse à l'arrière de son cou. Du sang. La balle semble ne pas avoir touché la nuque. Vraisemblablement, le maniaque a raté son coup. Il a sans doute tiré un pouce trop à gauche. La balle n'a fait que pénétrer dans la clavicule et est ressortie. Un trou sanguinolent ceinturé de poudre noire tache sa liquette.

Il est vivant. Il est un miraculé.

Les camarades de Sven n'ont pas eu la même chance. Ils gisent alignés les uns à côté des autres, dans leurs cercueils cotonneux et réfrigérés. Quel triste spectacle. Sven a envie de pleurer. Il *aimerait* pleurer mais n'y parvient pas.

Il se détache de cette image accablante et quitte la forêt au pas de course. Il court à travers bois, avec dans l'idée de retourner chez lui prévenir son père, le sommer de prendre son fusil et de venir abattre ce fumier d'assassin.

Mais ce serait bien trop facile. Les stigmates de la souffrance ressurgissent comme des flammes attisées par le diable. Non. Sven a le temps maintenant. Il peut penser, réfléchir, et le lui faire payer au centuple. Pour lui et au nom de ses camarades d'infortune.

Il évolue à travers les branches comme un cerf traqué par les chasseurs. La nuit s'éclaircit peu à peu. Les arbres se dispersent, s'effilent, et un avant-goût de liberté coule dans sa gorge.

Il est de retour à Silver Creek. La cabane terne se dresse en ces lieux maudits. Il est revenu chez son ravisseur.

Le cheval de Travis Moses n'est pas attaché.

Le bourreau sort de la cabane quelques secondes plus tard, vêtu de vêtements de rechange, et avec un baluchon et des fontes bien remplies qu'il dépose sur son cheval. Il monte en selle et quitte Silver Creek au galop. Il ne porte pas les mêmes vêtements. Seul son Colt Walker dépasse de son ceinturon.

Sven avance prudemment. Il n'est pas à l'abri d'un piège.

Il pénètre dans la cabane. Le bourreau a tout laissé en plan. Ses livres, ses objets de torture, et même son chapeau et son manteau. Il n'y a plus de doute, Moz vient de s'enfuir. Pour toujours.

Pourquoi prendre la fuite alors que sept autres adolescents ont été exterminés auparavant ? Sven a une petite idée de la réponse. Il se dit que cette fois, il n'a pas eu le temps d'enterrer ses victimes dans la fosse. Et qu'il n'avait personne d'autre pour le faire à sa place. Les conditions météo sont rudes et creuser une terre gelée est un défi trop difficile à relever.

Mais Sven voit là une occasion de préparer sa vengeance.

Il passe une bonne partie de la nuit à creuser le sol, à découvrir la fosse remplie de cadavres. Celle-là même que le maniaque l'a obligé à creuser quelques jours plus tôt.

Enfin, une étoffe apparaît à travers la poudreuse. La manche d'une liquette. Une émanation suffocante s'échappe du trou. Sven est pris de nausées. Il tire de toutes ses forces sur le bras et le corps finit par remonter progressivement à la surface.

Dans un dernier effort, Sven parvient à hisser le cadavre et le dépose à côté du trou béant. Il s'éloigne de quelques pas et se met à vomir tout ce qu'il a ingurgité ces quatre derniers jours. C'est-à-dire pas grand-chose.

Il bouche la fosse et compte sur la neige pour la recouvrir d'ici l'aube.

Il réunit ses dernières forces et soulève le corps anonyme de la pauvre victime qu'il étend sur ses épaules avant de reprendre la direction du bois d'Elton Savage.

Aux premières lueurs de l'aube, Sven est de retour dans l'arène des souches coupées. Il dépose le cadavre à la place qu'il occupait

quelques heures plus tôt. Il remarque aussitôt que le garçon qu'il vient d'allonger, a une tache de vin sur le cou. Détail insignifiant mais qui vient de lui sauter aux yeux. Il reprend son souffle, et jette quelques poignées de neige sur le corps afin de le recouvrir.

Les flocons s'épaississent seconde après seconde. Le froid est à peine supportable. Sven grelotte, ses lèvres bleuissent et son corps tout entier est pris de tremblements. Il est temps pour lui de repartir.

Le jeune Suédois quitte l'arène.

Arrivé à la cabane, il s'effondre sur le lit et se couvre de tout ce qu'il trouve à sa portée. Couverture mitée, manteau, morceaux de tissus. Il va maintenant dormir. Se reposer sereinement. Car il en est sûr, le bourreau ne reviendra pas.

Le lendemain, dans la matinée, Sven ouvre un œil. Étrangement, il a plutôôt bien dormi. Est-ce le vent de la liberté qui lui confère l'assurance d'un répit mérité ? Ou bien est-ce le désir de vengeance qu'il voit se matérialiser peu à peu ?

Sven enfille une vieille paire de bottes appartenant à Moses, son manteau et son chapeau. Il s'empare même d'une vieille pipe en bois au bec en ivoire qu'il trouve sur le meuble bas. Puis il observe longuement les murs de la cabane et les objets bizarres qui y sont accrochés.

Il voit devant lui un collier en cuir au bout duquel pend une pierre de jade. L'objet est d'une simplicité fade mais il possède quelque chose de singulier. Un attrait inexplicable qui servira la cause de Sven et de tous ses défunts camarades.

Il s'en empare, quitte la cabane et disparaît à travers les bois.

Avant de rejoindre le sentier qui mène à l'arène, il repère un emplacement qu'il juge pertinent et jette le collier. Il se penche légèrement et exerce une légère pression sur sa plaie qui se met aussitôt à saigner. Quelques gouttes de sang poinçonnent la neige. L'indice sera suffisamment parlant.

Il termine son trajet par l'arène.

Les corps sont toujours étendus. Malgré la couverture neigeuse qui les enveloppe, les cadavres sont encore visibles.

Sven sait qu'il n'a plus qu'une chose à faire. Retourner à la cabane et attendre patiemment les autorités. Car il est certain d'une chose : un assassin signe toujours ses méfaits par une identité qui lui est propre. Et quoi qu'il arrive, le bourreau de Silver Creek voudra récupérer la légitimité de ses actes. Tôt ou tard.

Final

— Donc tu as intentionnellement pris ma place pour mieux me retrouver, commenta Doug Hill.

Alvorsson acquiesça lentement. Sa tempe tambourinait mais la douleur restait supportable. Elle était même presque jouissive. Pour la première fois depuis trente ans, le Suédois se sentait plus vivant qu'il ne l'avait jamais été.

— Ouais, répondit sobrement Alvorsson.

— Tu veux dire que tu t'es tapé trente-deux années de mitard juste dans l'espoir de me recroiser sur ta route sans en être sûr ?

— Je savais que tu réapparaîtrais. Et si je n'avais pas été relaxé, j'étais persuadé que tu aurais su me trouver en prison, même du fond de ton fauteuil. C'était évident. Les gens comme toi sont vils et orgueilleux. Tu as semé des cadavres, anéanti des familles pour des superstitions. Mais je pense qu'il n'y avait pas que ça.

— Attention à ce que vous allez dire, prévint Sienna. Vous n'êtes pas en position de jouer les arrogants.

Alvorsson éluda la remarque de la jeune femme.

— Je pense que les rituels n'étaient qu'un prétexte à ta folie, poursuivit le Suédois. Tu as ça en toi. L'instinct de meurtre. Le sadisme. Tu voulais qu'on parle de toi, c'est évident. Et je savais que lorsque je serais sorti de prison, tu allais venir à moi. Pour récupérer tes lauriers, connaître l'identité de celui qui avait osé s'emparer du triomphe de tes exactions. Les deux meurtres que tu as commis ces derniers jours sont bien la preuve que tu voulais te réaffirmer. Me montrer que le vrai prédateur était toujours là, et qu'il pouvait en plus me faire porter le chapeau. Mais je suppose que c'est ta garce de fille qui a fait ça pour toi, vu ton état.

— Tu es intelligent pour un gamin attardé, piqua Hill.

— Il y a longtemps que je ne suis plus un gamin. Le même que j'étais il y a trente ans, tu l'as tué dans le bois d'Elton Savage.

Hill saisit la main de sa fille et y déposa un baiser.

— J'ai du mal à croire qu'un avorton comme toi ait supporté l'enfer de la prison. T'étais pas taillé pour ça.

— Pourtant j'ai subi, dit Alvorsson. Bien des fois, j'ai voulu tout avouer. Dire que je n'étais pas Travis Moses. Mais ça aurait été inutile. On ne m'aurait pas cru de toute façon.

Il désigna son cou, où la cicatrice d'une balle dessinait un rond boursoufflé.

— Même cette marque a trouvé sa pertinence. Quand les hommes du shérif ont débarqué ce soir de novembre, l'un d'entre eux a tiré une balle dans ma direction. Elle ne m'a pas touché. J'ai fait semblant d'avoir été blessé au cou pour légitimer le cratère que tu avais creusé lors de ton exécution de masse.

— T'es plutôt futé, commenta Hill avec un sourire condescendant.

— En prison, reprit Sven, j'ai profité du temps qui m'était imparti. J'ai lu tes livres, j'ai essayé de comprendre ta psychologie. Pour devenir toi. Et j'y suis tellement bien arrivé que j'ai même cru que j'étais le vrai Travis Moses. À tel point que pendant des années, j'ai été hanté par les fantômes de tes victimes, pensant qu'il s'agissait des miens. Des cauchemars plus horribles que tes perversions. Je les voyais, ces fantômes, je les pensais réels. Jusqu'à en perdre la raison. J'étais devenu toi. Et puis ces cauchemars se sont récemment transformés en guides spirituels. Ils m'ont rendu mon identité.

Hill échangea un regard complice avec sa fille. Leurs sourires entendus et hautains s'étiraient avec allégresse. Puis Hill adressa un regard d'empathie à leur prisonnier.

— Et la prison, c'était comment ? demanda-t-il. Je sais ce qu'ils font aux violeurs d'enfants là-bas.

Alvorsson se passa une main dans les cheveux.

— J'ai pris plus de liquide dans le cul que tu n'en prendras jamais sur la gueule à la saison des pluies.

— Et malgré ça, tu as tenu ? Chapeau.

Alvorsson reposa ses mains sur la table.

— Et toi ? rebondit-il. Comment tu t'es retrouvé dans ce fauteuil et pourquoi t'as jamais quitté Manitowoc ?

Hill haussa les épaules.

— Après avoir tué tes amis, je suis retourné à la cabane. À cause de la neige, je savais que je ne pourrais pas venir récupérer les cadavres. Alors j'ai pris quelques affaires et je me suis enfui.

Hill laissa s'égrener quelques secondes.

— Quand j'ai appris que les autorités avaient coincé le bourreau de Silver Creek, j'ai ressenti comme une forme de frustration. On m'avait dépossédé. Tout ce que j'avais accompli, toutes ces âmes dont je m'étais emparé devaient me revenir. Alors j'ai décidé de retourner à Manitowoc et d'attendre. D'attendre patiemment que le clown qui s'était glissé dans mes vêtements fasse sa réapparition. Et te voilà devant moi. En chair et en os.

Tandis que Sienna caressait le dos de son père, Alvorsson glissa un regard sur l'armature du fauteuil.

Hill s'en rendit compte et enchaîna :

— Ce fauteuil ? Ouais... Un accident bête. Lorsque je suis revenu à Manitowoc, mon cheval s'est pris la patte dans un piège. Il a chuté et

m'a entraîné avec lui. C'était sur la colline d'Armitage. Je suis tombé dans le ravin et me suis brisé la colonne. Trois jours plus tard, des chasseurs m'ont retrouvé et emmené chez le toubib. J'ai dit que j'étais un voyageur égaré. Après plusieurs mois de convalescence, j'ai été placé à l'Institution Paola Zemeckis. Le lieu idéal pour attendre. Nourri, logé, blanchi. Le rêve. Sans parler de l'arrivée du vieux shérif Hanlon vingt ans plus tard, qui me servirait de camarade de chambrée. Ironie du destin.

Le silence prit possession des lieux. Un silence pesant, lourd, religieux.

— Maintenant qu'on est face à face, on fait quoi ? demanda Alvorsson.

— Nous allons vous rendre la monnaie de votre pièce, répliqua Sienna. Tout ce que vous avez vécu ces dernières semaines était préparé. Papa et moi n'attendions que votre retour. Et dès que j'ai appris votre relaxe, je me suis empressée de vous rejoindre à Oakland Grove. La couverture de journaliste était idéale. Vous êtes tombé dans le piège. Aujourd'hui, vous allez payer au centuple ce que vous avez fait subir à mon père.

— Tu ne manques pas de culot, ironisa Alvorsson. Au risque de te déstabiliser, je dois t'avouer quelque chose. Dès le début, j'ai deviné qui tu étais. Ça m'a un peu surpris que ce porc ait pu avoir une fille, mais les articles de presse que j'ai lus en prison m'ont mis sur la voie. J'ai tout d'abord refusé ta proposition, je trouvais que c'était plus crédible. Et puis j'ai prétexté le manque d'argent pour revenir sur ma décision.

— On s'en balance ! réagit la jeune femme. Ce qui compte maintenant, c'est la mort que nous allons vous infliger. Et c'est moi qui vais me repaître de votre âme. Je vais vous ouvrir le ventre, vous arracher les yeux, briser chacun de vos os... Et vous regarder mourir. Lentement.

Le sourire d'Alvorsson n'était pas une provocation. Plutôt une résignation. La boucle était bouclée. Des gens allaient mourir aujourd'hui. Il faisait partie du lot. Sans doute une libération méritée, une récompense à ses attentes, un aller simple pour le paradis de Custer Wayland.

Doug Hill réorienta la mire de son fusil sur la tête du Suédois.

— Lève-toi.

Sienna fut parcourue d'un frisson d'excitation. Ses yeux pétillaient de joie. Elle déposa le canon scié sur la table et la contourna.

Alvorsson se leva.

La jeune femme le prit par la manche de sa chemise et l'accula contre le mur. Elle rejoignit le lit pour prendre la corde qu'elle avait posée sur la couverture. Elle s'en servit pour attacher le poignet droit

du Suédois.

Alors qu'elle allait lui nouer le poignet gauche, un coup de feu résonna à l'extérieur.

Elle sursauta.

Alvorsson jubila.

Hill se détourna des deux autres pour regarder par la fenêtre.

— Moses ! hurla une voix à l'extérieur. C'est le marshal Pilby. Je ne suis pas seul !

— Le vent tourne, commenta Alvorsson.

— Ta gueule ! hurla Sienna avant de le frapper au ventre.

— Tu t'appelles Sven Alvorsson ! poursuivit Pilby de sa voix lointaine. Nous savons que tu es innocent. Nous savons aussi qu'il est là ! Le vrai Travis Moses ! Alors si tu nous entends, Moses, ou si tu préfères qu'on t'appelle Doug Hill, tu vas te rendre et sortir les mains bien en vue.

— Ça, je ne crois pas, marshal ! rétorqua Hill avant de tirer un coup de feu à travers la porte.

Hill s'éloigna de l'entrée, timidement protégé par les murs.

Les fenêtres explosèrent et le bois de la cabane sauta en des milliers de copeaux voletants. Une symphonie macabre commença. L'hymne à la mort.

Alvorsson décocha un violent coup de tête à Sienna, qui voltigea à travers la pièce pour s'écraser sur le sol, aux pieds du lit. Le Suédois fit basculer la table pour s'en servir de bouclier et se cacha derrière.

Hill répliquait aux assauts extérieurs. Il tirait, rechargeait, tirait...

Sienna se releva comme une furie. Du sang s'échappait à grands filets de son nez cassé. Elle hurla et se jeta sur Alvorsson. Ils chutèrent tous les deux sur le plancher. La jeune femme, assise sur lui, le griffait, le frappait de toute sa fureur et sa sauvagerie. Alvorsson repéra le canon scié. Il n'était qu'à quelques centimètres. Il tendit le bras mais la distance était encore trop lointaine.

Sienna suivit le regard du Suédois et se jeta sur le sol. Ses mains agrippèrent l'arme juste au moment où Pilby apparut dans l'encadrement de la porte.

— Fais pas ça ! lui ordonna le marshal avant d'orienter son fusil dans sa direction.

Mais handicapé par sa canne, il n'eut pas le temps de tirer.

Sienna fit feu et le ventre du marshal se creusa de plusieurs impacts sanglants. Son corps fut projeté vers l'arrière, volant par-dessus le perron avant de terminer sa course dans la terre.

— Mike ! hurla Garnett au loin.

Stovall passa sous une fenêtre et se figea à l'angle de la cabane. Il jeta un coup d'œil en direction de Pilby. Ses yeux étaient révulsés et éteints. Une mare de sang glissait sous son corps inerte.

— Putain de merde, marmonna l'adjoint.

Il se redressa et ajusta le viseur de son fusil à travers le carreau cassé. Mais le canon de la Winchester de Doug Hill l'y attendait. La détonation ébranla la vallée. La tête de Stovall éclata en dizaines de morceaux de cervelle et d'os. Son corps désarticulé s'écroula comme une marionnette à qui on vient de couper les fils.

Garnett hurla le nom de son compagnon et se mit à couvert en se jetant sous les marches du perron.

À l'intérieur, Sienna Hawk rugit de joie, mains et canon scié dressés au-dessus de la tête. Des larmes de victoire perlaient dans le coin de ses yeux.

Alvorsson se précipita contre la table renversée et s'en servit de locomotive. Il renversa la jeune femme qui fit une rotation sur elle-même avant de tomber lourdement, visage en avant sur le plancher.

Alvorsson coinça Hill contre le mur. Celui-ci beugla de rage et tenta de se dégager au mieux pour abattre le Suédois. Alvorsson eut le temps de bloquer ses poignets. Le coup de feu explosa et une partie de la toiture s'écroula dans la cabane.

— Je vais te crever, fumier ! cria Alvorsson.

La lutte entre les deux hommes, parasitée par la table dressée entre eux, s'avérait délicate. Sienna sauta sur le Suédois et le frappa de toutes ses forces. Le sang coulait sur le visage de Sven, au point de brouiller sa vision. D'un coup de coude, il parvint à écarter l'hystérique, qui se retrouva sur les fesses.

Alvorsson trouva un angle d'attaque et frappa Hill au visage. Ce dernier laissa échapper son fusil. Puis le Suédois décida de s'occuper de la journaliste avant que celle-ci ne revienne à la charge. Il attrapa, dans sa célérité, le canon scié posé sur le sol.

La jeune femme était déjà debout. Alvorsson écrasa la crosse du canon sur le nez de Sienna. Elle hurla de douleur et tomba à la renverse. Alvorsson se positionna au-dessus d'elle et lui décocha un autre coup sur la tempe. Cette fois, la jeune femme perdit connaissance.

Il se retourna vivement pour clore le massacre. À ce moment précis, Garnett fit irruption. Mais Hill le précédait d'une demi-seconde. Il avait récupéré son fusil et orienté son canon vers l'entrée en entendant les pas de l'adjoint résonner sur le bois des escaliers. Hill pressa la détente. La balle creusa un cratère dans l'abdomen de Garnett. L'arme de l'adjoint cracha ses flammes qui atteignirent la poutre du plafond. Garnett s'effondra sur le dos, suffoquant comme une bête avant sa mise à mort.

Dans la précipitation, Alvorsson tira à son tour. Il toucha Doug Hill à l'épaule, le faisant à peine vaciller. Hill riposta, et son tir, plus ajusté, percuta le Suédois au ventre. Alvorsson faillit se renverser mais trouva

la force de tirer une seconde décharge qui cette fois, blessa le bourreau à la poitrine.

Le fusil tourna autour de l'index de Hill avant de tomber sur le plancher.

Alvorsson rechargea immédiatement le canon scié et le braqua sur la tête du tortionnaire.

Tout était terminé.

Sienna Hawk était toujours inconsciente, Red Garnett à l'agonie et Doug Hill hors d'état de nuire.

Ne restait plus que lui. Sven Alvorsson, le Suédois timide et gringalet, le docker du port de Manitowoc, le fils de l'immigré Oleg qui s'était donné la mort en 1853. D'ailleurs, que restait-il de ce passé brumeux ? Sven avait décidé de se couper de ce dernier au nom d'une vengeance froide et cruelle.

Et cette fois, il tenait les rênes. C'était lui le dominant. Le gringalet n'était plus. Place au solide et invulnérable revanchard qu'il était devenu.

— On dirait bien que l'histoire se termine, dit le Suédois. Une histoire vieille de trente-deux ans. Le dernier chapitre est en train de s'écrire, lentement. Dommage que ce ne soit pas ta fille qui en soit le rédacteur.

— Si tu touches à elle, je t'arracherai les membres un à un. Je t'écarterai sur le bûcher. Immonde imposteur...

— Comme tu le disais si bien à l'Institution, l'interrompt Sven, si tu mets un pied ici, jamais t'en ressortiras. Mais avant de clore notre romance, il me reste une dernière chose à faire.

— Si tu ne me butes pas maintenant, tu vas le regretter, je le jure !

— Patience, crevure. Patience. Avant de t'envoyer rejoindre tes ancêtres et autres guerriers Batambwa, je vais te restituer quelque chose qui t'appartient.

Alvorsson s'approcha lentement, ralenti par le mal gangrénant de sa blessure à l'abdomen. Il arracha les boutons de la chemise de Doug Hill, puis sortit un couteau de la poche arrière de son pantalon. Une lame aussi longue qu'un avant-bras.

— Un souvenir que m'ont laissé les familles de Manitowoc, dit Sven en brandissant l'arme blanche devant lui. Il est à toi.

Alvorsson grava sur le torse du vieil infirme une croix sanguinolente sous des hurlements stridents. La croix qu'il avait porté toute sa vie.

Il recula de quelques pas et admira son œuvre. Elle n'aurait certes pas le temps de cicatriser, mais cette croix ne lui appartenait plus. Elle venait enfin de retrouver son propriétaire.

Hill se tenait la poitrine. La douleur lui déformait le visage.

Alvorsson jeta un coup d'œil en direction de Garnett.

— Ça va aller ? demanda-t-il.

— Je sais pas... bredouilla l'adjoint. Ça me fait un mal de chien... Mais je suppose que ça pourrait être pire...

L'attention d'Alvorsson se recentra sur le seul ennemi qu'il ait jamais eu.

Il avança centimètre après centimètre, laissant derrière chacun de ses pas des traînées de sang que le plancher n'absorbait plus.

— Ouvre la gueule, ordonna-t-il.

— Va te faire mettre !

Hill n'avait pas terminé sa phrase qu'Alvorsson lui planta le canon dans la bouche, lui cassant plusieurs dents au passage. La peur s'emparait enfin de l'immonde Travis Moses. Ses yeux, injectés de sang, transpiraient la terreur. Sa bouche béante dans laquelle le canon scié s'agitait, laissait couler des rivières de salive rougeoyantes.

— Je t'ai retrouvé et je t'ai vaincu, conclut Alvorsson.

Dans un dernier soubresaut d'effroi, Doug Hill crut voir, derrière le Suédois, onze silhouettes mouvantes, rongées par les vers et la pourriture. Elles le regardaient de leurs yeux blancs, toutes en proie à la décomposition. L'une d'entre elles, qui semblait être une jeune fille aux cheveux bouclés, glissa son index en travers de sa bouche. Le véritable bourreau devait maintenant s'en aller. En silence.

Hill cria un son caverneux à peine couvert par le cylindre en métal qui lui déformait la bouche.

Alvorsson pressa la détente. L'arrière du crâne de Hill se creva d'un trou aussi gros qu'un melon. Les projections de sang entraînèrent dans leur sillage un amas de viande, d'os et de chair morte. La tête de Doug Hill pivota avant de retomber lourdement sur ses épaules. Son corps tout entier glissa du fauteuil.

Sven Alvorsson baissa son arme et tomba à genoux.

Derrière lui était dressée la silhouette de Sienna Hawk, qui s'était emparée d'un objet en bois aux contours irréguliers. Apercevant le corps de son père nager dans un bain de mélasse pourpre, elle cria à gorge déployée et se lança pour son dernier assaut.

Mais Sven n'avait plus la force de lutter.

Alors qu'elle allait le frapper derrière la tête, Garnett dégaina son Colt, et tira dans sa direction. La balle arracha l'oreille gauche de la jeune femme, qui lâcha immédiatement son arme de fortune. À son tour, elle tomba à genoux, complètement désorientée.

Alvorsson leva les yeux vers Garnett et le remercia d'un hochement de la tête.

Le jour déclinait.

Les rayons du soleil dardaient leurs hallebardes flamboyantes sur les reliefs, caressant le sommet de la colline d'un voile orangé apaisant.

Silver Creek était plus calme qu'elle ne l'avait jamais été.

Alvorsson et Garnett étaient assis sur la trappe de la cave, à l'arrière de la cabane. La chemise de Garnett était gorgée de sang. Sa respiration sifflait, mais l'homme avait de la réserve. Il pourrait peut-être tenir jusqu'à son retour en ville, où le toubib le prendrait en charge.

Sven n'était pas en meilleure forme. Ses vêtements aussi étaient maculés. Ses viscères le faisaient souffrir. Mais rien de comparable avec les trente dernières années écoulées.

Devant eux, les douze piquets érigés par Pilby diffusaient une ombre fine et macabre sur l'herbe grasse. Entre deux, une jeune femme attachée par les extrémités. Sienna Hawk avait le visage difforme, tuméfié par les corrections qu'elle avait reçues. Son regard vitreux adressait à ses ennemis toute la haine du monde.

Elle aussi suffoquait. Pas pour les mêmes raisons.

Aux pieds des piquets où la journaliste était attachée, deux cordes solides les reliaient aux selles de deux chevaux. Ceux de Stovall et de Pilby.

— Vous ne pouvez pas faire ça, gémit Sienna. Le... Wisconsin a abrogé la peine de mort... C'est un crime...

Garnett dirigea son pouce vers Sven.

— Moi, j'ai pas le droit, dit-il... Mais lui...

Alvorsson tapota le genou de son nouveau camarade et s'aida de la canne du marshal pour se relever. Sa main droite enserrait le canon scié. Il approcha à pas languissants de la fille du bourreau.

— Ton père m'a fait une suggestion tout à l'heure, lui dit-il. J'ai trouvé que c'était une bonne idée... Ma grande.

— Non ! Espèce de pourri ! Si tu fais ça...

Alvorsson recula et orienta le canon scié vers le ciel.

— Le voilà ton scoop, salope.

La détonation fit écho dans la vallée.

Pris de panique, les chevaux partirent au galop chacun de leur côté, arrachant les piquets où Sienna Hawk vivait ses derniers instants. Son corps se déchira en deux par l'entrejambe. Le cheval de Stovall emporta avec lui une jambe et une partie de la hanche. Celui de Pilby traîna les restes de Sienna Hawk à travers les monticules d'herbe et de terre. Des viscères et des organes se répandirent dans son sillon, et ce fut qu'une enveloppe vide qui disparut dans l'obscurité de la nuit naissante.

Alvorsson retrouva son compagnon.

Garnett était allongé sur le dos, une main plaquée contre son abdomen. Sven se laissa tomber à ses côtés. Leurs yeux étaient rivés vers le ciel bleu marine de la fin de journée. La lune les observait.

— Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ? demanda Sven.

Garnett souleva les sourcils.

— Je sais pas trop. Je vais essayer de grimper sur mon cheval si j'en ai la force... Et peut-être que si je claques pas sur la piste, j'irai rendre visite au toubib...

— Ouais... C'est un beau projet... Et prudent avec ça...

Une petite bise se leva et porta dans ses vents désordonnés les arômes fiévreux du lac Michigan.

— Et toi ? Tu vas faire quoi ?

Sven écarta une mèche de cheveux collée sur une plaque de sang séché.

— Je vais prendre le sentier de Mosquito Lake...

Garnett sourit.

— Tu vas retrouver la belle Angèle...

— Ouais...

— Je suis navré pour les conneries qu'on lui a racontées... On ne savait pas...

— Pas de problème...

— Comment tu vas t'y prendre pour rattraper le coup ?

Sven huma le parfum des embruns. Toutes ces senteurs de l'est finement éparpillées au gré des vents tournants lui conféraient une sérénité nouvelle. Une renaissance. Une nouvelle remise au monde, qu'il avait attendue toute sa vie.

Il pourrait enfin retrouver celle qui avait été son premier amour de jeunesse. Peut-être même recommencer une relation laissée en instance. Une pause de trente-deux ans que le temps n'avait pas égratignée.

— Je vais lui dire la vérité...

La douleur fit grimacer Garnett.

— T'as raison, Sven. Et si je m'en tire, je te promets que j'irai lui parler aussi...

— C'est pas la peine, va...

Alvorsson prit appui sur la canne, puis s'en débarrassa une fois debout. Il plaqua sa main contre son ventre blessé.

— Pilby voulait savoir où Travis Moses avait enterré les corps des quatre gamins, poursuivit Sven. Vous savez, ceux qui n'ont jamais été retrouvés.

— Ouais ?

— Dès que ça ira mieux, creusez du côté du grand saule pleureur, à la lisière du bois, juste en face de l'entrée de la maison. Vous ne trouverez plus grand-chose si ce n'est les ossements d'au moins trois d'entre eux.

En guise de reconnaissance, Garnett hocha la tête.

Alvorsson le gratifia d'un clin d'œil puis se détourna.

Garnett le regarda s'éloigner au rythme de ses blessures. La démarche incertaine et le pas mal assuré, Sven Alvorsson se dirigeait

vers un soleil couchant digne des plus beaux poèmes de Joseph Telly.

Alvorsson entreprit de gravir une butte, premier obstacle à sa nouvelle vie. Il y en aurait d'autres. Des dizaines d'autres.

Garnett ignorait si le Suédois parviendrait à atteindre la ferme d'Angèle Holbrook. En tout cas, il le méritait.

La détermination de Sven Alvorsson n'était plus à établir.

Du même auteur :

Gangway - 2018

Cadran – 2017

Monnaie d'échange - 2016

Dusk – 2016

A huis clos dans un cercueil de verre – 2015

Duellistes (avec Chrystel Duchamp) – 2014

Ma vie avec la mort – 2013

Les glorieux : le feu au fût – 2012

J'ai défié Dieu et je l'ai vaincu – 2012

Nos amis les beaufs (BD avec Isabelle Bonnaire) – 2012

Raklur – 2011

Les glorieux : plein les douilles – 2010

Le voyage spirituel d'Henry Ludil – 2009

Nos sanglantes confessions – 2008

Dans la même collection :

- ***Délivrez-nous de la tentation***

Jean-Pierre Levain > Septembre 2021

- ***Juillet noir***

Amélie de Lima > Octobre 2021

- ***La corde de mi***

Christian Guillerme > Novembre 2021

- ***Le camion***

Alexandre Clément > Janvier 2022

- ***Le privé se la joue fashion love***

Joseph Farnel > Mars 2022

- ***Blood horns***

Ludovic Bertin > Avril 2022

- ***#défoncetonporc***

Mathieu Blard > Mai 2022

- ***Les nuits de la bête***

Max Clanet > Juin 2022

- ***Karnaval Z***

Elmor Hell > Août 2022

- ***Engrenage Mortel***

Sylvain Pavlowski > Septembre 2022

- ***Les eaux sombres***

Amélie De Lima > Octobre 2022

- ***Huit clos***

Greg Waden > Novembre 2022

© 2022 LBS NOIR

Dépôt légal février 2022

ISBN 978-2-491309-23-7

Tous droits réservés

LBS NOIR est un label LBS FRANCE S.A.S



www.lbs-editions.fr